# LE SIÉGE

DE

# LA ROCHELLE.

TOME I.

# LE SIÉGE

DE

# LA ROCHELLE,

OU

## LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE,

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.

*A LONDRES:*

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street.

Pour B. DULAU et Co. Soho Square.

1808.

# ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

## A MADAME

# PAULINE BRADY.

MON AMIE,

CET ouvrage composé sous vos yeux vous a intéressé, et je trouve un grand plaisir à vous en faire hommage. Vous devez aimer mon héroïne ; en la peignant j'ai plus d'une fois pensé à vous, et tous ceux qui vous connoissent seroient bien étonnés que la vertu de Clara vous parût exagérée. Votre modestie m'interdit tout éloge, votre amitié n'a pas

besoin des assurances de la mienne. Vous savez que, malgré votre jeunesse, je vous regarde comme l'amie la plus solide ; ainsi je ne puis vous parler ici que de cet ouvrage. Il est bien médiocre peut-être ; mais il est aussi pur, je l'espère, que le nom qui honore sa première page. Pendant quelques années, de grands excès commis ont fait penser trop généralement que la force, la violence et la férocité, étoient du talent, de l'énergie, et du génie : cette opinion eut une funeste influence sur la littérature, et donna naissance à des productions monstrueuses. Les passions avoient bouleversé la France, il fallut déifier les passions ; en les exaltant, jusqu'au crime, on osa les offrir à l'admiration publique : le suicide fut représenté comme *un acte sublime* ; on ne trouva plus que de la fadeur

dans la véritable sensibilité ; l'amour, dans les ouvrages d'imagination, ne fut plus appelé une foiblesse ; on lui fit commettre des cruautés atroces, on ne le représenta plus qu'enveloppé de crêpes noirs, un poignard à la main, planant sur des tombeaux, et méditant des crimes ; et ce fut sous cette forme qu'on en fit *une vertu !* Le char de Vénus ne fut plus traîné par des colombes ; Vénus elle-même, se dépouillant de la ceinture des Graces, se transforma en Bacchante, et souvent en Furie. Alors les héros de roman, d'après cette mythologie révolutionnaire, devinrent tous des frénétiques barbares, toujours menaçants, toujours furieux avec l'objet de leur idolâtrie ; les uns, dans leurs rendez-vous, attendant leurs maîtresses avec l'impatience féroce qu'un brigand sanguinaire pourroit avoir en

attendant sa proie, *mordoient la pierre* dans cette attente ; les autres, dans un dépit amoureux, faisoient *jaillir leur sang* sur leurs maîtresses, ou les menaçoient de les jeter dans la Seine, et presque tous finissoient par se tuer. Les héroïnes de leur côté, plus passionnées encore, se prosternoient devant leurs amants, se rouloient *dans la poussière à leurs pieds*, ou s'empoisonnoient, ou se précipitoient dans des fleuves, en faisant périr avec elles le fruit de leur amour qu'elles portoient dans leur sein.*

---

* Je ne blâme dans ces ouvrages que ce qu'ils ont d'immoral, et cet amour effroyable. D'ailleurs, j'ai loué sincèrement les talents des auteurs, et loin de me rétracter, j'ajoute avec plaisir que leurs dernières productions sont, à tous égards, beaucoup plus dignes de talents si distingués.

Les personnes *sensibles* qui ont trouvé ces peintures fort nobles et fort touchantes, diront peut-être qu'on n'auroit jamais dû présenter l'image du crime sur lequel toute la fiction de cet ouvrage est fondée. Ce crime est atroce, mais il est conté sans détail; cet affreux récit tient six lignes dans ce roman, et il n'offre rien de plus révoltant que les vers dans lesquels Racine représente *l'implacable Athalie un poignard à la main*, égorgeant tous ses pétits-fils au berceau. Cléopatre, s'empoisonnant pour empoisonner son fils, n'est pas non plus un crime commun; enfin, ce qui, dans ce genre, se supporte au théâtre, est encore plus supportable à la lecture. Peut-être, en cherchant ainsi à me faire un appui de l'autorité des grands maîtres, ne retirerai-je d'autre fruit de cette

espèce d'apologie, que de dire dans quelque journal que je me suis comparée à Corneille et à Racine.

On a peint le fanatisme, c'est-à-dire un zèle extravagant et sanguinaire, beaucoup plus réprouvé par l'évangile que par la seule sagesse humaine ; on a peint l'exaltation de toutes les passions dangereuses : pour moi j'ai voulu peindre, dans cet ouvrage, la seule exaltation qui ne puisse produire des excès nuisibles aux autres et à soi-même, la seule qui soit toujours accompagnée d'une invariable modération de principes, la seule qui laisse subsister ensemble ce qui, dans toutes les autres, se détruit mutuellement : la douceur et l'énergie, l'enthousiasme et la raison, l'ardeur passionnée et la constance. J'ai voulu peindre enfin l'exaltation de la véritable piété. J'ai réfléchi à

l'utilité dont elle pouvoit être aux autres et à soi-même, dans toutes les situations de la vie et dans l'abîme le plus profond du malheur ; et c'est uniquement d'après cette recherche que j'ai composé le plan de ce roman. Ce plan exigeoit nécessairement une *héroïne parfaite*, et pour la peindre telle, avec vérité et vraisemblance, je l'ai supposée humble, docile, et suivant les conseils d'un guide vertueux. Car il est impossible qu'une jeune personne, quels que soient ses principes et la pureté de son cœur, puisse se conduire toujours d'une manière irréprochable, si elle compte trop sur ses propres forces, et si elle dédaigne les conseils de l'expérience.

Il m'a semblé que, indépendamment de toute idée religieuse, cette exaltation de l'imagination et ces mouvements passionnés de l'ame de-

voient intéresser, comme études et développements du cœur humain; mais cette pensée n'a eu aucune influence sur le choix d'un tel sujet; et personne n'imaginera qu'en écrivant cet ouvrage j'aie été guidée par le désir de plaire à tout le monde.*

---

* M. de Chateaubriant a peint le premier dans un roman, d'une manière admirable, l'exaltation de la piété (dans Attala), mais elle est représentée ici sous des rapports tout-à-fait différents. M. de Chateaubriant a décrit avec un talent incomparable les mœurs sauvages, il a montré la vertu sublime dans des déserts; ici, elle est voilée, méconnue, persécutée dans la société, et forcée par un devoir positif et sacré, non-seulement de s'immoler elle-même, mais de se cacher, de s'anéantir aux yeux de tous les hommes.... Ainsi ces deux ouvrages, quoique inspirés par la même croyance et par les mêmes principes, n'ont entre eux, heureusement pour celui-ci, aucune espèce de ressemblance.

# LE SIÈGE

## DE

# LA ROCHELLE.

---

Au déclin du plus beau jour d'un été brûlant, le jeune et vertueux Valmore, et sa respectable sœur, fatigués d'une longue promenade dans les champs, s'arrêtèrent sur le bord d'une prairie ; Valmore tenoit par la main le petit Jules son enfant ; il lui permit d'aller cueiller des fleurs. Jules, avec la gaieté de son âge, s'éloigne en courant. Valmore s'assied à côté de sa sœur sur un tertre de gazon, et, croisant ses mains sur

sa poitrine, il contemple avec ravissement les cieux et un paysage enchanteur. De temps en temps ses yeux se reportent et se reposent sur Jules, sur cet enfant charmant, l'objet de sa plus tendre affection et de ses plus chères espérances! Il se livre au charme d'une délicieuse rêverie. Il jouit de son bonheur, de ses projets; il peut sans remords et sans repentir se rappeler le passé, il ose compter sur l'avenir!.... Après un long silence, il se retourne vers sa sœur, et prenant affectueusement une de ses mains qu'il presse dans les siennes: O ma chère Amélie, lui dit-il, sous quel astre heureux je suis né!.... Votre sage vigilance m'a préservé des écarts si communs dans la jeunesse; la différence de nos âges n'est pas assez grande pour détruire entre nous l'égalité fraternelle, et

elle a suffi pour vous donner sur moi tous les droits et toute l'autorité d'une institutrice et d'une mère. Vous n'avez été exempte ni d'inquiétudes ni de peines; vous avez pleuré les auteurs de nos jours: j'étois trop enfant pour partager votre douleur, et depuis, guidé par vous, tout m'a réussi. J'ai perdu, il est vrai, la compagne que vous m'aviez choisie; une épouse vertueuse et la mère de Jules devoit sans doute m'être chère: mais son cœur peu sensible, vous le savez, ne demandoit au mien que de l'estime: je l'ai regretté sans perdre le bonheur. L'héritage immense du duc de *** assure à Jules un titre brillant, une grande fortune, et, sans nuire aux intérêts de cet enfant chéri, je puis enfin disposer à mon gré de mon cœur et de ma foi. Sans doute, reprit Amélie en soupirant, je ne

dois pas être étonnée que vous ayez à vingt six ans le désir de vous remarier. Mais vous êtes heureux, et vous allez commencer une nouvelle carrière! . . . . Votre avenir ne pouvoit m'offrir qu'une perspective douce et brillante, maintenant il se couvre pour moi d'un nuage ! . . . . Celle que vous allez épouser est si jeune ! . . . . . Clara n'a que dix-sept ans ! . . . . — Mais elle est si naïve et si pure ! Elle unit à toute l'innocence de son âge tant de raison et un caractère si parfait !. . . . —Elle est charmante, j'en conviens, sa naissance est illustre, et je trouve bien simple que vous préfériez Clara sans fortune à la riche héritière que le Cardinal de Richelieu vouloit vous faire épouser. . . . —Pourquoi donc, ma sœur, ce mariage paroît-il vous affliger ?—Ah ! je vous l'ai déjà dit, j'ai le plus invincible

éloignement pour le père de Clara, ce taciturne Montalban, dont la physionomie repoussante forme un contraste si frappant avec la douceur affectée de ses discours.... —Je ne conçois pas comment, avec l'indulgence naturelle de votre caractère, vous avez pu prendre une telle prévention contre un homme dont vous n'avez rien vu de répréhensible...— Que vous dirai-je? il me fait peur. Je trouve quelque chose de si effrayant dans son regard sombre, toujours errant dès qu'on le rencontre, toujours fixe quand il croit qu'on ne le voit pas! Il n'observe point, il épie, et c'est avec l'inquiétude d'une mauvaise conscience. D'ailleurs tout est mystérieux dans sa conduite et dans sa vie. Né François, il a passé vingt ans en Allemagne, et quinze depuis son veuvage; cependant il

envoya sa fille unique en France, elle étoit encore au berceau. Elle a été élevée au couvent avec une sorte de magnificence ; on n'a rien épargné pour son éducation, et néanmoins son père est ruiné ; on ne sait ni ce qu'il a fait ni quelle place il avoit à la cour de l'électeur de ***. Par une bizarrerie inexpliquable, il envoyoit à sa fille des bijoux précieux et des pierreries, sans avoir jamais fait un seul voyage pour la voir. Il laisse entendre qu'elle aura un jour une grande fortune, et il refuse de s'expliquer là-dessus. Enfin il ne la connoît que depuis un an ; et froid et sévère avec elle, il n'a nullement l'air de l'aimer.—Que nous importe qu'il ait de la singularité dans le caractère, il n'a point élevé Clara. . .— Grace au ciel elle n'a pas avec lui le moindre trait de ressemblance. A

ces mots, Valmore sourit et changea d'entretien. Peu d'instants après le ciel se couvrit de nuages, et le coup de tonnerre le plus éclatant fit retentir le vallon.... Jules! Jules! s'écrie Valmore éperdu, en s'élançant vers la prairie; à la lueur d'un éclair éblouissant il avoit cru voir à l'extrémité de la prairie Jules terrassé par la foudre!.. Mais bientôt Jules fut dans ses bras. Après une telle secousse, l'âme tout entière ébranlée ne peut se rouvrir à la joie qu'avec un attendrissement douloureux. Valmore étoit si bouleversé de ce spectacle effrayant, qu'il sembloit qu'il vînt de connoître pour la première fois la possibilité de perdre son fils. Ah! quel cœur paternel eut jamais de lui-même cette désolante prévoyance! L'amour fait si facilement une certitude de l'espérance que no-

tre enfant doit nous survivre ! nous voyons sa tombe si loin de la nôtre ! . . Hélas ! c'est un vœu de la nature plutôt qu'une loi ! c'est une promesse nécessaire, mais trop souvent trompeuse, et qui, sous nos yeux, peut être trahie mille fois, sans que nous perdions jamais entièrement la sécurité qu'elle donne. Valmore avec un mouvement passionné serroit Jules contre son sein. Un profond sentiment de tristresse imprimoit dans son ame abattue le plus funeste pressentiment ; ses pleurs inondoient son visage ; Amélie lui parloit en vain, il ne l'écoutoit pas. Cependant au bout de quelques minutes il parut se calmer. Alors Amélie le pressa de retourner au château, observant que le temps sombre et les éclairs annonçoient un nouvel orage. Oui, reprit Valmore en soupirant, la foudre pe-

roît cachée sous ces nuages noirs !. . . . Et tout à l'heure l'horizon qui s'offroit à notre vue étoit si brillant et si pur !. . . . Hélas ! trop fidèle image de la vie et de mon avenir peut-être ! . . . . En disant ces paroles il se leva, il saisit Jules par la main ; car dans ce moment de trouble il n'auroit pas souffert qu'il s'éloignât de lui, et il prit tristement le chemin du château.

Ces douloureuses impressions furent bientôt effacées par la présence de Clara, qui, sortie du couvent, vint le soir même avec son père. On devoit célébrer les noces aussitôt que Montalban seroit de retour d'un voyage de quelques jours qu'il alloit faire.

Clara, âgée de dix-sept ans, sensible, innocente, ingénue, aimoit Valmore sans trouble et sans chercher à cacher le sentiment si pur qu'elle éprouvoit. Elle révéroit tant Val-

more, qu'en s'occupant des moyens de lui plaire elle ne songeoit qu'à gagner son estime. Le suffrage de Valmore étoit pour elle d'un prix inestimable ; elle n'étoit sûre de la droiture même de ses intentions que lorsqu'elle se voyoit approuvée par lui. A cette ame remplie de candeur et de sensibilité, Clara joignoit tous les charmes extérieurs. Elle avoit un teint éblouissant, un visage délicat et régulier, et sa taille, à la fois élevée, élégante et majestueuse, donnoit à sa beauté le caractère le plus frappant.

Clara ne connoissoit son père que depuis un an : ne recevant jamais de lui la plus légère marque de tendresse, elle ne pouvoit que le respecter ; elle le craignoit sur-tout. Montalban avoit d'abord désiré avec passion le mariage de Valmore et de Clara ;

mais il étoit alors dans l'erreur sur la fortune de Valmore. Lui voyant une des plus belles terres du royaume, il avoit cru qu'il en pourroit disposer en faveur des enfants d'un second lit, et Valmore n'en étoit pas le maître. Le duc de ***, père de la première femme de Valmore, et du même nom que lui, avoit survécu trois ans à sa fille : en mourant il avoit légué sa terre sous les conditions suivantes, que Valmore en auroit la jouissance toute sa vie, s'il ne se remarioit point; qu'après sa mort seulement elle retourneroit à Jules ; mais que si Valmore se remarioit, Jules, à sa majorité, en auroît la propriété ; qu'enfin si Jules mouroit avant son père et sans enfants légitimes, Valmore hériteroit de la terre.

Aussitôt que Montalban eut connoissance de ces dispositions, il forma

le projet de rompre le mariage ; non que les intérêts de Clara lui fussent chers, mais par des considérations personnelles qui pouvoient tout sur lui.... Une ardente passion pour le jeu, des débauches secrètes, avoient épuisé sa fortune. Parmi ses dettes il en étoit une sur-tout qui mettoit en péril sa réputation et sa liberté. Si Clara faisoit un grand mariage, Montalban, sans avoir recours à celui qu'elle épouseroit, avoit un moyen certain d'acquitter cette dette ; mais cette ressource manquoit, si Clara ne faisoit qu'un établissement médiocre. Valmore, avec la propriété de la terre du duc de ***, étoit l'un des plus grands partis de France ; mais, sans cet héritage, il n'étoit qu'un parti ordinaire. Montalban fut donc tenté de rompre avec Valmore ; cependant il dissimula soigneusement ce dessein,

et bientôt, changeant de pensée, il se décida à consentir à cette union, sans qu'on eût pu soupçonner son irrésolution à cet égard.

Montalban étoit un de ces êtres monstrueux qu'il est impossible de dépeindre : la connoissance la plus approfondie des hommes, de leurs passions et de leurs vices, ne peut faire pénétrer dans les replis d'un cœur qui n'a plus rien d'humain : une corruption prématurée avoit avili son ame dès l'enfance ; des passions fougueuses exaltoient tous ses vices ; chacun de ses projets étoit un complot ténébreux ; ses désirs, ses vœux, ses espérances même étoient des crimes.

Cependant tout se préparoit pour les noces de Valmore et de Clara. Valmore jouissoit délicieusement de son bonheur, de la gaieté répandue

dans toute la maison, et sur-tout de la joie naïve de Jules, et de la tendresse touchante de Clara pour cet enfant qu'il idolâtroit. Il vouloit et confondre ensemble ces deux objets si chers, et que Clara elle-même ne séparât jamais dans son cœur Jules et Valmore. Il fit peindre Clara de grandeur naturelle, tenant Jules dans ses bras; il plaça ce tableau dans son cabinet; il donna à Clara un bracelet qui renfermoit son portrait et celui de Jules. Clara le fit river à son bras, afin, dit-elle, de le garder jusqu'au tombeau. L'allégresse étoit tellement universelle dans le château, que Montalban même eut l'air de la partager. Clara en fit la remarque avec une douce satisfaction; mais lorsqu'elle vit son père sans témoins, elle ne put se défendre d'une sorte d'effroi en lui trouvant un ton plus

sinistre et des manières plus rudes et plus farouches que jamais.

Un matin que Montalban étoit à la chasse, on apporta à Clara une boîte qui venoit d'Allemagne, que l'on supposoit être pour elle, car on n'avoit pu lire l'adresse écrite en allemand. Clara recevoit souvent directement d'Allemagne des envois de bijoux et de pierreries. Montalban lui avoit dit que ces présents venoient d'un parent qu'il avoit dans la principauté de ***, et qui ne joignoit point de lettres à ces dons parcequ'il ne savoit point le français. Clara recevoit avec reconnoissance ces magnifiques présents, sans réfléchir à la singularité de ce profond silence du bienfaiteur. Elle ne douta donc point que cette boîte ne fût pour elle, et aussitôt, la mettant sur une table, elle l'ouvrit ; mais elle fut très surprise en

ne trouvant dans cette petite cassette qu'un mouchoir de soie bleue à bordure rouge, un grand couteau dont le manche d'ébène se terminoit en pied de biche, et une échelle de cordes. Alors elle regarda attentivement l'adresse, et elle connut que cet envoi s'adressoit à son père. Comme elle craignoit excessivement sa dure sévérité, elle fut très fâchée d'avoir ouvert la boîte. Cependant elle pensa qu'elle pourroit la refermer de manière qu'il ne s'en aperçût pas. Dans ce moment Valmore passa devant sa fenêtre ouverte, qui étoit au rez-de-chaussée et donnant sur le jardin. Il s'arrêta : Clara lui tournoit le dos ; mais il vit dans ses mains le couteau, le mouchoir de soie bleue et l'échelle de cordes qu'elle tenoit encore, et qu'elle s'apprêtoit à remettre dans la boîte. Après avoir regardé

un instant en silence et sans être vu, Valmore continua son chemin ; il vint frapper à la porte de Clara, pour lui demander si elle vouloit aller à la promenade. Au même instant il ouvrit la porte : Clara crut d'abord que c'étoit son père. Elle rougit, et se hâta de refermer la boîte et de la cacher, en jetant dessus un grand voile de mousseline qui se trouvoit sur la table. Valmore vit son embarras et son émotion sans en deviner la cause et sans s'en inquiéter, certain qu'il n'étoit produit que par un enfantillage. Que faisiez-vous donc là, lui dit-il en souriant ? A cette question, Clara, déjà troublée, répondit, sans savoir ce qu'elle disoit, *qu'elle brodoit*. Valmore fut un peu surpris de ce petit mensonge ; mais ne voulant pas l'embarrasser davantage, il changea d'entretien et ne resta qu'un

instant. Aussitôt qu'il fût parti, Clara referma bien la cassette et la porta dans la chambre de son père, qui ne sut point que cette boite eût été ouverte, car Clara, en la recevant, avoit prié le domestique de ne point parler de cet envoi.

Montalban partit pour Pontoise, en assurant qu'il reviendroit sous deux ou trois jours. Valmore, le jour même, se rendit à Paris pour une affaire, en promettant de revenir le lendemain. Sa terre n'étoit qu'à douze lieues de Paris. Amélie et Clara, se trouvant seules dans ce vaste château, se rappelèrent avec quelque frayeur que la forêt qui bordoit une partie du parc étoit remplie de voleurs, et que même on y avoit commis récemment plusieurs meurtres. On savoit qu'un château voisin, trois mois auparavant, en l'absence de ses maî-

tres, avoit été attaqué à force ouverte et pillé par ces brigands. Près de Valmore on auroit bravé tous les dangers, mais en son absence on craignoit tout. On fit faire aux domestiques la garde toute la nuit, et le lendemain, au point du jour, toutes les craintes s'évanouirent. Valmore devoit revenir dans la matinée.

Clara se leva de bonne heure. On étoit au mois d'août. Jules la veille avoit témoigné le désir d'avoir des pêches, et Clara se faisoit une fête de lui procurer dans cette matinée une agréable surprise. Après avoir rempli une corbeille de pêches, elle alloit descendre dans le pavillon de Jules, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du père Arsène, un vénérable religieux qui possédoit toute sa confiance, et depuis sa plus tendre enfance. Elle vola au-devant de lui, et l'entraîna

dans un cabinet : là, Clara ouvrant son cœur tout entier, peignit au bon religieux tout le bonheur dont elle jouissoit. O ma fille ! dit le père Arsène, puisse le ciel réaliser vos espérances !—Ah ! mon sort est assuré, j'épouse Valmore dans deux jours !. . . . Je m'unis à la raison, à la vertu, à la bonté la plus parfaite ! Mon père, désormais vous n'avez à craindre pour moi ni les dangers du monde et des mauvais exemples, ni l'inexpérience de la jeunesse. Valmore sera mon modèle et mon guide. Pour suivre la route heureuse que vous m'avez tracée, je n'aurai qu'à l'imiter et à lui obéir. Pourrois-je faire une action douteuse, une démarche imprudente ? Son estime et sa confiance me sont plus chères que ma vie ! Ma fille, reprit le saint religieux, vos aurez un devoir à rem-

plir dont je ne vous ai jamais parlé : un enfant d'un premier lit réclamera vos plus tendres soins !. . . . Ah ! dit Clara, cet aimable Jules m'est si cher !. . . . N'a-t-il pas mon premier sentiment maternel ! et quel autre enfant Valmore pourra-t-il jamais aimer autant ? Il sera donc toujours mon fils bien-aimé !

Le vertueux père Arsène applaudit du fond de l'ame à de tels sentiments. Il lisoit avéc délices dans ce cœur ingénu qu'il avoit formé. Ma fille, lui dit-il, jouissez de votre bonheur, mais songez toujours qu'il est fragile, comme le sont tous les biens de la terre. Soyez prête dans tous les instants de la vie à le sacrifier sans murmure à la volonté toute puissante de l'arbitre de nos destinées. En disant ces paroles le père Arsène se leva. Il étoit obligé de se rendre dans un

château voisin; il promit de revenir la veille du jour fixé pour les noces de Clara. Aussitôt qu'il fut parti, Clara prit son panier de pêches pour le porter à Jules. Cet enfant logeoit dans un petit pavillon au bout duquel étoit un joli jardin entièrement séparé par des murs du parc du château. A l'extrémité du jardin se trouvoit une porte donnant dans la forêt, mais qui depuis les inquiétudes causées par les voleurs étoit soigneusement fermée, et dont Valmore gardoit la clef. Jules étoit dans ce pavillon communiquant à l'appartement de son père, sous la garde d'une jeune gouvernante et d'un vieux domestique. Ce dernier, malade de la goutte depuis dix jours, quoiqu'il ne fût pas alité, étoit hors d'état de suivre Jules dans le jardin. La gouvernante, ayant une intrigue secrète,

avoit imaginé de recevoir son amant avant que ses maîtres fussent éveillés; elle se hâtoit d'habiller Jules et de l'envoyer tout seul dans son petit jardin. Elle ne l'alloit retrouver ou ne le rappeloit qu'au bout d'une heure et demie. Clara arriva au pavillon un quart d'heure après l'amant de cette fille; elle trouva la première porte entr'ouverte; elle passa sans s'arrêter et sans entrer dans l'appartement de Jules, qu'elle n'alloit jamais voir de si bonne heure. D'ailleurs lui préparant une surprise, c'étoit dans le jardin qu'elle vouloit aller, ne croyant pas qu'il y fût encore. Elle traversa le jardin sans rencontrer Jules qui s'amusoit dans un bosquet. Elle entra dans un petit cabinet où elle savoit que Jules alloit déjeûner tous les matins. Elle posa sa corbeille de pêches sur une table; et, comme la table

étoit entièrement couverte d'un grand tapis qui retomboit tout autour jusqu'à terre, elle imagina de se cacher sous ce tapis et d'attendre là Jules, afin de jouir de son étonnement. L'innocente Clara venoit d'entrer dans ce cabinet, heureuse, chérie, florissante de jeunesse, de gaieté, de bonheur; et la foudre alloit tomber sur elle! .... Ce drap fatal, ce drap mortuaire dans lequel elle s'enveloppe en riant, voile déjà la plus infortunée de toutes les victimes; on ne l'en arrachera que pour la plonger dans le plus profond abîme des misères humaines! Gloire, félicité, réputation, biens fragiles de la terre, vous serez dans un instant anéantis pour elle. Hélas! que lui restera-t-il? le dédommagement de tous les maux, le prix de tous les sacrifices, une conscience pure.

Clara n'étoit que depuis dix ou

douze minutes cachée sous la table, lorsqu'elle entendit marcher et s'approcher du cabinet, et bientôt sa surprise fut extrême en reconnoissant la voix de son père qu'elle croyoit à dix-huit lieues. Un sentiment vague de crainte la retint sous la table; cependant elle alloit en sortir, lorsqu'elle entendit entrer dans le cabinet son père et le jeune Jules. Interdite, étonnée, Clara reste immobile et silencieuse.... Mon dieu, monsieur de Montalban, dit Jules, que me voulez-vous donc ?.... Vous me faites peur .... Je veux aller auprès de ma bonne.... ici la douce voix de Jules s'arrêta subitement.... Aussitôt un cri étouffé s'échappe de sa bouche, il tombe.... On soulève le tapis, sans regarder sous la table, on jette précipitamment un poignard sanglant sur la robe de Clara; l'infortunée

s'évanouit.... Le meurtrier, l'exécrable Montalban s'évade.... Ce monstre avoit su par son valet de chambre l'intrigue secrète de la gouvernante du malheureux Jules, et que cet enfant tous les matins passoit une heure et demie tout seul dans le jardin. Le scélérat étoit muni d'une clef de la porte qui donnoit dans la forêt. Il avoit calculé que si, contre son attente, il eût trouvé la gouvernante dans le jardin, il auroit donné à son apparition un tour de plaisanterie; car qui jamais eût pu concevoir l'idée d'un tel forfait! Lorsqu'en entrant dans le jardin il fut assuré que l'enfant y étoit seul, il prit la précaution de fermer à double tour du côté du jardin la porte du pavillon, afin de se donner dans tous les cas le temps de consommer un crime qui devoit s'exécuter en trois minutes.... Après le

meurtre, il sortit par la porte de la forêt, qu'il referma soigneusement. Avant de monter à cheval pour retourner à toute bride à Pontoise par un chemin détourné, il jeta sur le mur et y laissa l'échelle de cordes qu'il avoit reçue d'Allemagne, et que la malheureuse Clara avoit tenue dans ses mains, ainsi que le couteau, le mouchoir, et qu'elle avoit remis ensuite dans la chambre de son père à l'insçu de ce dernier. Montalban, certain d'échapper au soupçon de ce forfait inouï, imagina qu'on attribueroit ce meurtre aux brigands de la forêt : l'échelle laissée sur le mur devoit, selon lui, donner cette idée ; on savoit qu'ils avoient ainsi escalade quelques murs de jardins. Enfin ce crime assuroit à Valmore la propriété pleine et entière du duché de ***. Alors Clara épousoit le plus riche

seigneur de la cour, et l'on a déjà dit que, par une cause mystérieuse qui s'éclaircira dans la suite, ce n'étoit qu'ainsi que Montalban pouvoit recevoir une somme considérable qui devoit payer une dette, sans l'acquit de laquelle il étoit, sous trois mois, ruiné et privé pour jamais de sa liberté, ou forcé de fuir et de s'expatrier sans retour.

Cependant, au bout d'une heure, la gouvernante de Jules voulant aller le rejoindre fut très étonnée de trouver la porte fermée du côté du jardin; elle fait d'inutiles efforts pour l'ouvrir, elle appelle vainement cet enfant infortuné qui n'existoit plus !.... Alors elle va chercher des domestiques; on force la serrure, on ouvre la porte, on parcourt le jardin, on n'y trouve point l'enfant. La gouvernante et les domestiques entrent dans le ca-

binet. Quel spectacle d'horreur s'offrit à leur vue ! Jules, un mouchoir attaché sur la bouche, privé de la vie, percé de deux coups de poignard, baigné dans son sang, et couché sur le plancher !..... Les domestiques poussent des cris lamentables ! on court au château : l'affreuse nouvelle se répand. Amélie éperdue sort de son appartement. Dans ce moment Valmore arrivoit de Paris, il descendoit de voiture. Frappé de la rumeur qu'il remarque dans la maison, il interroge, on ne répond que par des pleurs : il se précipite dans le château ; il entend prononcer le nom de Jules, il vole au pavillon, il s'élance dans le cabinet, il y voit Amélie pâle, échevelée ; elle venoit d'y arriver, elle prenoit dans ses bras le corps sanglant de Jules pour lui prodiguer d'inutiles secours.... Valmore se jette sur le

corps de son fils ; il l'arrache des mains de sa sœur, il croit qu'il va expirer en le pressant contre son sein ; il l'appelle d'une voix étouffée, il répète avec un accent terrible: *Le meurtrier !.. le meurtrier ! où est-il?* Dans le mouvement convulsif qui l'agite, il tire un pan du tapis de la table ; le tapis glisse et tombe, et Valmore découvre Clara qui se soulève en ouvrant des yeux égarés ; il voit sur sa robe blanche le couteau teint de sang qu'il a vu dans ses mains deux jours auparavant, il reconnoît aussi le mouchoir de soie bleue passé encore autour du cou de Jules.... Le désespoir, l'étonnement, l'horreur le pétrifient.... Dans ce moment un domestique apporte l'échelle de cordes prise sur le mur, en disant que sans doute les assassins ont oublié de l'emporter. Dieu ! dieu ! dit Valmore,

l'échelle de cordes, le mouchoir, le couteau !.... Et cachée sous cette table, et teinte du sang de mon malheureux fils !.... Parlez ! poursuivit-il d'une voix tonnante, en s'adressant à Clara, parlez !...... A ces mots, Clara, réduite au choix affreux ou de dénoncer son père et de l'envoyer à l'échafaud, ou de se charger d'un crime exécrable, l'infortunée Clara désespérée, anéantie, répond avec égarement : Je n'ai rien à dire pour ma défense. Qu'on la charge de chaînes, s'écrie impétueusement Valmore, ranimé par la fureur et par la vengeance ! qu'elle soit garrottée avec ces cordes que sa ruse infernale a jettées sur le mur pour donner le change.... Qu'on l'enferme étroitement, jusqu'à ce qu'elle soit remise entre les mains vengeresses de la justice. Monstre ! tu périras dans les

tourments, et je veux vivre pour voir ton supplice. . . . En prononçant ces paroles, le malheureux Valmore, perdant l'usage de ses sens, tombe évanoui dans les bras de sa sœur. On le porte dans son appartement, on le met au lit, on le rappelle à la vie ; mais il resta dans un état de stupeur qui fit craindre également pour sa raison et pour ses jours. Il ne versoit pas une larme, ne proféroit pas une plainte ; de temps en temps seulement ses mains repoussoient avec horreur un objet qui sembloit l'obséder, et deux ou trois fois le nom de Clara s'échappa de sa bouche ! . . .

Cependant les domestiques de Valmore arrachent avec ignominie la malheureuse Clara de dessous la table ; on attache fortement ses innocentes mains avec de grosses cordes,

et dans cet état on la traîne dans la tour du château ; on l'y enferme, et on la laisse seule.

Clara, insensible à tous les outrages, ne conservoit que deux idées distinctes, si étroitement unies qu'elles n'en formoient qu'une seule dans son imagination : le meurtre de Jules et la funeste erreur de Valmore. Elle voyoit toujours Valmore lui lançant des regards terribles et menaçants ; elle entendoit encore ces paroles foudroyantes : Monstre ;... *je veux vivre pour voir ton supplice !*.... Tu veux voir mon supplice, dit-elle, sois content, tu l'as vu ; nul autre n'égalera l'horreur de ce que j'ai senti, de ce que j'éprouve !.... J'ai vu ta fureur et ta haine, j'ai entendu ta bouche me maudire !.... Dans cet instant toutes les douleurs humaines ont déchiré, flétri mon cœur, et j'ai sup-

porté tout l'opprobre réservé aux plus grands forfaits!... Quand je monterai sur l'échafaud, du moins j'y verrai la mort!... La mort, mon unique refuge!.... A ces tristes plaintes succédoient, non des pleurs, mais une effrayante immobilité. Elle restoit quelques minutes pâle, glacée, les yeux fixés avec égarement devant elle, regardant sans voir, souffrant sans penser, heureusement privée de toutes les facultés de la mémoire et de l'imagination, et soustraite par un accablement apathique à la moitié de ses douleurs. Mais ses tourments ne sembloient être suspendus, que pour lui donner la force d'en supporter ensuite sans mourir toute l'énergie. Tout à coup baissant ses yeux, ses regards tombèrent sur sa robe teinte de sang:... Dieu, s'écria-t-elle en se levant avec impétuosité,

le crime et le meurtre m'environnent !.... De quel sang, juste ciel, suis-je souillée !.... Du sang innocent que je voudrois racheter au prix de tout le mien !.... Et qui l'a versé ! .... A ces mots elle retombe sur sa chaise. Oh ! se peut-il, dit-elle, que l'auteur de ce forfait inconcevable m'ait donné le jour ! ... Et je dois m'immoler pour lui ! ... Que dis-je ! sacrifier cette vie déplorable que je tiens de lui ne seroit rien ; mais mourir déshonorée ! laisser un nom exécrable que l'atrocité du crime immortalisera ! emporter dans la tombe les malédictions de Valmore ! et ne pouvoir prouver mon innocence qu'en commettant un crime affreux ; car je ne puis me justifier que par un parricide en devenant l'accusatrice de mon père ! ... Quand j'aurois la lâcheté de dénoncer le vrai coupable, que

ferois-je d'une existence justement flétrie ? Valmore seroit toujours perdu pour moi. Il auroit horreur d'une fille dénaturée ; et j'éprouverois le seul supplice qui me manque, je serois forcée d'approuver son mépris. Du moins ma conscience ne me reproche rien. . . . Mourons ! le ciel le veut, soumettons-nous. En prononçant ces dernières paroles ses pleurs enfin coulèrent, et bientôt ce fut avec une abondance qui sans doute l'empêcha d'expirer dans cette tour de saisissement et de douleur.

On avoit envoyé chercher les gens de justice pour leur livrer la malheureuse Clara. Le prévôt de la maréchaussée arriva avec sa brigade à cinq heures après midi. La cour et l'avenue du château étoient remplies de paysans bouillants de fureur contre celle qu'ils croyoient coupable du

plus horrible crime. Ils adoroient leur seigneur, et s'étoient promis de le venger; car ils pensoient que Clara séduiroit ses juges par sa jeunesse et sa beauté : ainsi ils avoient résolu de l'immoler eux-mêmes et sans délai. Fort supérieurs en nombre aux archers de la maréchaussée, ils étoient presque tous armés. Cependant ils laissèrent passer sans résistance la brigade qui se rangea au pied de la tour. Le prévôt entra dans la tour, et fut chercher Clara; mais aussitôt que parut cette infortunée, la multitude furieuse se précipita vers elle pour l'arracher des mains de la maréchaussée. Néanmoins la seule vue de Clara auroit dû désarmer la colère et la haine: ses mains délicates, attachées derrière le dos, laissoient voir toute la perfection de sa taille; ses longs cheveux blonds abattus cou-

vroient ses épaules, et la douleur et l'effroi qui se peignoient sur son visage donnoient à sa physionomie céleste une expression pathétique et sublime. Quoiqu'elle eût fait le sacrifice de sa vie, le genre de mort qui s'offrit à elle lui fit horreur. Le glaive de la loi frappe sans passion et sans emportement; c'est la Parque rendue visible qui coupe avec une morne tranquillité la trame de la vie; il est possible de mourir avec calme sur un échafaud, mais il est affreux de périr victime de la rage inhumaine d'une multitude irritée, et d'exhaler son dernier soupir au milieu des cris féroces de la vengeance et de la haine. La maréchaussée fit son devoir, elle défendit Clara. Le prévôt la tenoit dans ses bras, et menaçoit de tirer sur le peuple. Cette menace porta la fureur au comble:

deux séditieux tirent chacun un coup de fusil, un archer est blessé, un combat terrible s'engage. Clara, pénétrée de terreur, invoque le ciel ; elle désire avec ardeur qu'une mort soudaine puisse la délivrer à l'instant des angoisses inexprimables de cette affreuse agonie.

Le peuple étoit au moment de triompher, de forcer la brigade, dont plusieurs archers étoient déjà culbutés ; il alloit saisir sa proie, lorsque tout à coup une voix révérée, une voix puissante et libératrice se fit entendre, en criant avec force : *Arrêtez, arrêtez*. . . . . On obéit. . . . . Cette voix retentit jusqu'au fond du cœur de Clara, c'étoit celle de Valmore. . . La frénésie du peuple fut calmée comme par enchantement : on vit dans cette troupe forcenée la confusion, la crainte et le repentir succéder

subitement à la fureur. Valmore, commençant à sortir d'un long accablement, avoit entendu ce tumulte effrayant, et se jetant hors de son lit, en passant une robe de chambre dans ses bras, il étoit sorti précipitamment pour voler dans la cour ; là, perçant la foule du peuple intimidé, et s'élançant au milieu de la brigade qui gardoit la tremblante captive, il se trouva en face de Clara, et à deux pas d'elle ! .... A l'aspect de cette figure angélique et touchante dont tous les traits exprimoient la plus cruelle souffrance, Valmore oppressé, glacé, reste immobile..... Une irrésistible pitié, le souvenir désespérant de son amour, celui de l'horrible catastrophe qui excitoit en lui tous les transports violents d'une haine implacable, tous ces mouvements contraires déchiroient, bouleversoient son ame.....

Il mit ses deux mains sur son visage en disant : Qu'on détache ses liens, et qu'on la conduise à Paris avec les égards dus à son sexe et à sa naissance. Il seroit lâche d'insulter celle que la loi va juger. A ces mots il s'éloigna rapidement. Le peuple avoit déjà fui. On porta Clara dans la voiture, car elle ne pouvoit se soutenir ; et le prévôt se mettant à sa portière à la tête de sa brigade fit aussitôt prendre le chemin de Paris. Valmore ordonna à tous ses domestiques d'escorter la voiture jusqu'au bout de l'avenue : ce soin étoit inutile, acun paysan n'osa la suivre, ni même se montrer.

Valmore rentra au château. Il s'habilla. Son intention étoit de se rendre lui-même sur-le-champ à Paris chez le cardinal de Richelieu, ami de sa famille et son protecteur depuis

son enfance. Lorsqu'il fut habillé, voulant prendre quelques papiers dont il avoit besoin, il entra dans son cabinet. Quel objet y frappa ses regards ! Il y vit le tableau qui représentoit Clara tenant le malheureux Jules dans ses bras !.... Des pleurs de rage et de douleur inondèrent son visage. O furie sous les traits d'un ange, s'écria-t-il ; monstre d'hypocrisie et de cruauté, tu n'embrassois cette innocente victime que pour l'égorger !. . La candeur est sur ton front, et l'homicide trahison est dans ton cœur !. . . O Dieu ! délivrez-moi du tourment de me rappeler cette figure trompeuse qui trouble ma haine et qui confond ma raison !.... En achevant de prononcer ces paroles il décrocha le tableau ; il appela ses gens, et leur ordonna de couper en deux la toile, de conserver l'image de

son fils, et de brûler celle de Clara. Ensuite, quoiqu'il eût une fièvre violente, il partit aussitôt pour Paris.

La malheureuse Clara fut conduite à Paris dans les prisons destinées aux grands criminels : un lit de sangle, une chaise de paille, une petite table de bois composoient tout l'ameublement de cette triste chambre. Clara s'assit, en jetant autour d'elle de sinistres regards. Voilà donc, dit-elle, ma dernière habitation sur la terre ! la dernière demeure du crime !.... Que de gémissements ont fait retentir ces murs ! que de larmes ont été versées dans ce lieu !.... Du moins j'y pleure sans remords !.... Pourquoi le sommeil n'y suspendroit-il pas mes maux ? Mes jours, il est vrai, sont comptés, dans quelques heures je n'existerai plus !.... Mais, pour l'opprimé dont la conscience est tranquille, dont

la vie est irréprochable, le sommeil n'est-il pas ici l'heureux avant-coureur d'un éternel repos !.... Cependant mourir abhorrée de Valmore !.... Ah ! comment supporter ce poids accablant de douleur et d'ignominie ! Un torrent de pleurs interrompit ce triste discours. Il étoit onze heures du soir : Clara se jeta tout habillée sur son lit ; l'accablement lui procura quelques heures d'assoupissement. Que son réveil fut affreux !.. Toutes ses douleurs vinrent à la fois l'assaillir ! Elle les sentit avec une énergie nouvelle ; elle vit Valmore désespéré demandant sa mort ; elle vit dans toute leur horreur l'échafaud et l'opprobre, et tout son courage l'abandonna.....

A neuf heures du matin, elle entendit ouvrir les verroux de sa porte ; elle frémit croyant qu'on alloit la

conduire devant ses juges, mais elle vit paroître le vénérable père Arsène ! .... Son saisissement fût extrême ; elle ne concevoit pas qu'elle pût éprouver encore un mouvement de joie. Dieu ! s'écria-t-elle, voilà donc un être sur la terre auquel je puis ouvrir mon cœur, et qui va connoître mon innocence !..... O mon père, poursuivit-elle, c'est devant Dieu que je veux vous parler, écoutez-moi.... A ces mots elle se précipite à genoux. Le saint religieux se dispose à recevoir sa confidence sous le sceau sacré de la confession. Clara, loin d'avoir des aveux à faire, n'avoit qu'à se justifier ; elle ne nomme point son père, elle évite même de le désigner ; mais elle conte tous les détails de cette horrible matinée, elle dit comment *l'assassin* immola l'infortuné Jules.... Malgré sa réserve, le père Arsène, d'après ce

récit et les réponses faites à ses questions, ne peut douter que Montalban ne soit le meurtrier.... Et pour la première fois, en exerçant son saint ministère, non seulement il n'a pas besoin d'indulgence, mais son cœur est pénétré du plus profond sentiment de compassion et de tendresse. Cependant il voulut en affoiblir l'expression, en répondant à celle qui devoit, au milieu de cet héroïsme, conserver toute l'humilité chrétienne. Ma fille, lui dit-il, si le monde connoissoit votre conduite, il diroit que vous avez fait une action sublime; mais ces louanges profanes inventées par l'orgueil ne sont pas celles qu'il m'est permis de vous donner. La piété n'admire aucune action humaine, elle ne peut que les approuver comme les simples résultats de l'obéissance aux décrets divins; car il n'y

a rien de grand que la religion n'enseigne et ne prescrive. L'idée du beau moral portée au plus haut point de perfection, c'est elle seule qui la donne ; source éternelle de la vertu, elle en est encore le motif, le but et la récompense. Aussi n'accorde-t-elle aux saints mêmes que le nom de justes. De quoi serions-nous enorgueillis ? Sans la révélation connoîtrions-nous la véritable vertu ? Sans la soumission pourrions-nous la pratiquer ? Quand nous faisons le bien, nous suivons l'esprit du précepte ou le précepte même qui le commande ; nous n'avons que le mérite de nous soumettre. Eh quoi de plus juste que d'obéir scrupuleusement au Créateur ? Alors même que nous paroissons parfaits, nous n'avons donc pu faire que des actes de justice. Ainsi, ma fille, glorifiez Dieu qui vous éclaire

et qui vous inspire, et gardez-vous de vous élever à vos propres yeux. Mais, victime innocente de cet évènement affreux, vous ne devez cependant pas vous accuser faussement ; il faut tâcher de vous justifier, si vous pouvez le faire sans dénoncer l'assassin. Vous pouvez dire qu'un meurtrier venu de la forêt fit le crime .... Hélas ! reprit Clara, à quoi serviroit ce récit opposé à tant d'apparences contre moi, qui forment un ensemble de preuves dont la vérité tout entière pourroit seule démontrer la fausseté ?.... Je me suis rendue furtivement dans ce pavillon et à une heure indue pour moi !.... Dans ce premier moment d'effroi, de trouble et d'horreur, ma bouche, en proférant la vérité, a paru faire l'aveu formel du crime : ces mots, *Je n'ai rien à dire pour ma défense*, peignoient

ma situation, et cependant me dénonçoient comme l'auteur du meurtre ...... Enfin Valmore a reconnu le poignard, le mouchoir et l'échelle de cordes qu'il avait vus la veille entre mes mains, et que j'avois cru dérober à ses regards ; il a dû se rappeler que son aspect dans ce moment m'avoit causé un extrême embarras .... et que j'ai même fait un mensonge pour lui cacher ce que renfermoit cette fatale boîte. Comment pourroit-il n'être pas convaincu que c'est moi qui ai commis ce forfait atroce ? ..... A ces mots, le père Arsène pendant quelques instants garda tristement le silence, ensuite reprenant la parole : il est vrai, dit-il, que votre justification est presque impossible .. Et savez-vous, ma fille, que votre père est arrêté, et qu'aujourd'hui il vous sera confronté ? ..... Grand Dieu !

s'écria Clara, je le reverrai ! . . . . — Oui, ma fille . . . . Je ne crois pas que l'auteur d'un tel crime se dénonce pour vous sauver, mais il peut se trahir . . . —Non, non, mon sort est décidé ! . . . . Ah ! mon père, concevez-vous l'horreur de ma situation ? Pour arracher à l'échafaud celui que les lois même humaines et divines ne peuvent maintenant me prescrire d'aimer, je me dévoue à la mort la plus ignominieuse, à l'exécration publique, à celle du seul objet que j'aie aimé ! . . . . Car enfin il est inutile de vous rien taire, vous avez facilement tout deviné . . . . Ce n'est point la piété filiale qui m'ordonne de m'immoler, c'est seulement le respect d'un nom sacré ! . . . . Je meurs dans l'infamie pour celui que la plus abominable ambition rendit le meurtrier le plus barbare ; je sacrifie l'estime, la

tendresse, ou du moins la pitié de Valmore, l'honneur, la réputation, la vie à celui qui jamais ne s'occupa de mon éducation, et dont je n'ai jamais reçu une caresse, un conseil paternel! .... à celui que je ne pourrois revoir sans frémir jusqu'au fond des entrailles? .... — Ma fille, votre sacrifice est fait. Nul motif humain, nulle vanité mondaine n'en souille la pureté. Vous n'êtes plus connue que de Dieu seul. Détachez entièrement vos regards de ce séjour mortel; vous venez d'en disparoître, puisqu'on ne vous y voit plus telle que vous êtes: haïe des hommes en vous immolant à la vertu, qui peut mieux que vous mépriser la gloire humaine et la renommée? Vous êtes tout à Dieu: tandis qu'on vous accable ici de malédictions, il vous bénit; tandis qu'on vous condamne, il vous approuve;

vous connoissiez la gloire immortelle et le bonheur des élus, dont la foiblesse de nos organes ne nous permet de concevoir ni l'excès ni l'étendue ; enfin votre mort sera plus belle et mille fois plus heureuse que celle du juste qui, dans les bras des siens, meurt tranquillement dans son lit. O mon père ! s'écria Clara, c'est Dieu qui vous inspire et qui daigne me parler par votre bouche ! vous me fortifiez, que dis-je ! vous m'élevez au-dessus de moi-même ! je ne songeois qu'à ma foiblesse ; je ne penserai plus qu'à la puissance qui me soutiendra !... Mais, mon père, promettez-moi de dire à Valmore, quand je ne serai plus, ces seuls mots : *Elle étoit innocente*.—Je vous le promets. —Il suffit, je mourrai satisfaite. Comme elle disoit ces paroles, on entendit marcher sous les voûtes du

vestibule qui conduisoit à la prison. Clara joignit les mains et s'inclina profondément en silence devant le vénérable Arsène, qui se hâta de lui donner sa bénédiction. Dans ce moment le geolier vint annoncer que Clara étoit demandée et qu'on alloit la conduire devant ses juges. Allez, ma fille, lui dit le saint religieux, allez avec sérénité ; le courage et la résignation ne vous manqueront pas. Clara resta un instant recueillie toujours à genoux, les mains jointes et la tête penchée sur son sein, ensuite elle se releva d'un air ferme et suivit le geolier. Après àvoir traversé les cours de la prison elle arriva aux portes extérieures ; là, on la fit monter dans une voiture qui la conduisit au palais de justice où ses juges étoient rassemblés.

Lorsqu'elle entra dans la salle où

tandis que des juges abusés se disposent à vous flétrir et à vous priver de la vie, le juge souverain vous prépare une couronne glorieuse et vous destine une heureuse immortalité !...
—Cependant, mon père, une terreur secrète s'est emparée de moi . . . .—
Est-ce à vous de redouter la mort ?—
Je ne la crains pas : pourrois-je désirer de prolonger ma déplorable existence ? . . . Mais les tourments. . . .
Je ne m'accuserai point du crime, on voudra peut-être un aveu ! . . . . .—
Eh bien, Dieu soutiendra votre courage ; il vous donnera cette force surnaturelle qui fit triompher tant de martyrs de tout sexe et de tout âge.
. . . Vous l'invoquerez, ma fille ; il répond à la voix de l'innocent opprimé . . . Vous avez mieux que l'innocence, vous pourriez échapper aux supplices, à l'échafaud. Si vous pé-

rissez, combien votre mort sera précieuse devant Dieu ! . . . . Que peut produire tout l'effort de la puissance humaine lorsque Dieu fortifie contre elle ? Pourrez-vous sentir vos douleurs quand vous verrez Dieu vous tendre les bras, quand vous l'entendrez vous appeler, et quand votre ame tout entière s'élancera dans son sein ? . . . . N'en doutez point, ma fille, la foi s'augmente par les sacrifices : la vôtre à vos derniers instants sera celle des saints, vous jouirez du ciel avant de le posséder. Dieu ne permettra pas que des douleurs matérielles l'emportent sur ces joies sublimes de l'ame : ses promesses sont des réalités, ses consolations effacent tous les maux ; elles sont des bienfaits qui surpassent toutes les félicités de la terre. Dieu voudra qu'au milieu de l'ignominie et des tourments terrestres,

soit ces mots, on lui présente et le fatal couteau teint encore du sang de l'innocente victime, et le mouchoir de soie, et les cordes. Clara, prête à s'évanouir, met ses deux mains sur ses yeux, et ses pleurs inondent son visage. Reconnoissez-vous ces instruments du crime ? lui dit-on. Ses sanglots l'empêchèrent de répondre. Voici, reprit-on, le domestique qui vous remit la boîte qui les contenoit ; il dit qu'en recevant cette boîte vous lui recommandâtes le secret sur cet envoi ?. . . . — Il est vrai.—Valmore, avant le meurtre, a vu dans vos mains ce poignard ; quand il entra dans votre chambre il remarqua que vous étiez troublée ; lorsqu'il vous questionna sur cette boîte, vous fîtes un mensonge, dans l'intention de lui cacher ce qu'elle renfermoit : niez-vous ces faits ?—Non. Ils sont con-

formes à la vérité.—Cette boîte vient d'Allemagne; qui vous l'envoya?—Je l'ignore. Le hasard la fit tomber entre mes mains.—Pourquoi la reçûtes-vous mystérieusement? Pourquoi l'ouvrîtes-vous?—Il m'est impossible de répondre à ces questions, et cependant je suis innocente.—Qui donc a commis le crime?—Je ne puis rien dire de plus.—C'est vous avouer coupable.—Je suis innocente.—Vous a-t-on conseillé ce forfait?—Non.—Votre père vous a-t-il fait entendre que des vues d'intérêt devoient vous faire désirer la mort de cet enfant?—Jamais.—Votre passion pour Valmore a-t-elle rendu cet enfant qu'il chérissoit l'objet de votre jalousie secrète?—J'avois pour ce malheureux enfant une affection maternelle.—Pourquoi donc l'avez-vous immolé et avec tant de préméditation?—Ma

conscience et mes mains sont également pures.—Avez-vous des complices ?—Je n'en puis avoir, puisque je n'ai rien fait de criminel.—A quoi peut vous servir la simple et vague dénégation du crime avec l'aveu formel de tous les faits qui vous condamnent ? Défendez-vous donc. Expliquez-nous comment les instruments du crime se sont trouvés entre vos mains. Expliquez-nous votre mortel embarras dans cette occasion ; pourquoi vous vous introduisîtes furtivement à une heure indue dans le pavillon, pourquoi vous étiez cachée sous cette table, pourquoi vous y étiez évanouie après l'assassinat commis, pourquoi en reprenant vos sens vous avez de premier mouvement proféré ces paroles : *Je n'ai rien à dire pour ma défense* . . . . . Répondez donc.—J'entrai furtivement dans le pavillon

parceque je voulois causer une surprise agréable au malheureux enfant. Je lui portois un panier de fruits que je posai sur la table, et je me cachai pour jouir de son étonnement. . . . . Cette explication naïve parut si puérile et si peu vraisemblable; elle offroit par son enfantillage un contraste si révoltant avec l'atrocité des dépositions précédentes, qu'elle fit horreur à tous les juges; ces magistrats indignés ne purent s'empêcher de manifester le sentiment qu'ils éprouvoient par un murmure sourd, mais universel, qui mit le comble au découragement de l'infortunée Clara, déjà attérée par la force des fausses preuves rassemblées contre elle.

Après un moment de silence, l'un des juges, reprenant la parole : Vous éprouvâtes, lui dit-il, de pressants remords à l'instant même du meurtre,

puisque vous perdîtes connoissance et qu'ensuite vous avez tout avoué : que la religion ranime en vous ces sentiments salutaires. Une entière sincérité pourroit peut-être faire commuer en une prison perpétuelle la peine de mort que vous méritez.—Que votre conscience prononce mon jugement, la mienne a dicté mes réponses.—Vous n'ignorez pas à quels tourments cette obstination vous expose?—Je ne brave point cette effrayante rigueur; je l'ai prévue, je m'y attends, mais j'ose espérer que Dieu soutiendra mon courage.—Le Dieu de vérité ne protège point le mensonge.—Ah! le Dieu de vérité sera ma force et mon appui. . . . . —L'appareil de la torture vous fera peut-être quitter ce langage hypocrite qui ne peut exciter qu'une profonde indignation. — Je parlerai ainsi jusqu'à la mort.—Allez.

Ce mot fut prononcé d'un ton qui pétrifia Clara de terreur : son imagination lui présenta tout à coup l'appareil affreux des supplices, et son sang se glaça dans ses veines. L'idée qu'elle alloit périr dans les tourments lui fit désirer l'assistance du père Arsène ; elle voulut le demander, mais la parole expira sur ses lèvres tremblantes ; ses yeux se couvrirent d'un nuage, ses idées se brouillèrent, sa raison égarée ne lui montra plus que confusément l'horreur de son sort ; elle ne conserva qu'un effroi machinal ! .... Agitée de mouvements convulsifs, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, il lui fut impossible d'obéir à l'ordre de se retirer dans la salle prochaine ; on l'entraîna en la soutenant sous les bras. Lorsqu'elle fut dans la pièce voisine on la posa sur une chaise, on lui fit respirer des

sels; elle resta plus de trois quarts d'heure dans un état de stupeur et d'immobilité dont elle ne fut tirée que lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle étoit jugée et qu'elle devoit aller entendre sa sentence. Elle reprit toute sa tête; et regardant autour d'elle avec étonnement: Je ne vois point, dit-elle, d'appareil de supplices; ne dois-je les subir qu'après mon jugement?—Non, lui répondit-on, vous ne serez point appliquée à la question. O Dieu de bonté! s'écria Clara, je n'ai donc plus rien à craindre! Allons. En disant ces mots elle se leva; et, délivrée d'une affreuse terreur, elle suivit d'un pas ferme ses conducteurs. Cependant à l'aspect de ses juges elle se troubla; mais une réflexion rapide sur sa situation et sa piété triomphèrent bientôt de cet instinct de la na-

ture. Avant de lui lire sa sentence on lui déclara qu'elle étoit condamnée à la mort. Elle resta un instant immobile; ensuite croisant ses mains sur sa poitrine elle se mit à genoux en levant la tête et les yeux vers le ciel. . . . . Rayée du nombre des vivants, elle quittoit déjà la terre, elle se réfugioit dans l'asile éternel! . . . . La ferveur passionnée de son attitude l'expression sublime et céleste de sa figure, frappèrent d'étonnement tous ses juges: l'auguste caractère de l'innocence et de la piété, plus fort, plus convainquant que les preuves matérielles et que l'intime conviction de la foible raison humaine, fit passer rapidement le doute dans tous les esprits, imprima les remords dans tous les cœurs; chacun se dit en secret: *Se peut-il qu'elle soit coupable!* . . . . Et tandis que, soutenue par une puis-

sance divine, elle étoit inaccessible à la crainte et soustraite à la douleur, aux regrets, ses juges interdits la contemploient en silence et n'osoient lire son arrêt. Enfin on lui ordonna de se lever et d'écouter sa sentence. On l'arrachoit à son extase, on la forçoit de redescendre sur la terre; elle ne s'y retrouva qu'avec une douloureuse émotion. Elle éprouva un sentiment indéfinissable; lorsqu'elle entendit acquitter entièrement Montalban, elle eut besoin de réprimer ce violent mouvement d'indignation, et en même temps elle s'applaudit devant Dieu de sauver les jours de son père aux dépens des siens, et de ne plus rien devoir au plus scélérat de tous les hommes. . . . . Elle frissonna lorsqu'on lui annonça le genre de mort auquel elle étoit condamnée; ce détail présentoit une image terri-

ble qui ébranla son courage ! Elle étoit debout, et on la vit chanceler et pâlir quand on proféra ces paroles : *Anne-Clara de Montalban, âgée de dix-sept ans, convaincue du meurtre prémédité du jeune Jules de Valmore, est condamnée à avoir la tête tranchée, demain à midi, sur la place de Grève, etc.* A ces mots, *convaincue du meurtre*, elle s'écria avec véhémence : Non, non ! . . . . Les juges lui imposant silence, elle se tut, et, baissant la tête sur son sein, elle fondit en larmes. . . . Lorsqu'on eut achevé de lire sa sentence, elle demanda la parole, et l'ayant obtenue : Je proteste, dit-elle, contre cet arrêt, non par aucun espoir d'échapper à la mort, mais par respect pour la vérité ; je n'ai point demandé de défenseur, parceque forcée de me taire sur les points les plus importants, je n'aurois

pu fournir de raisons en ma faveur. Je suis condamnée injustement ; cependant j'ai dû l'être, et mes juges n'en sont à mes propres yeux ni moins intègres ni moins respectables. Je me résigne, mais sans me soumettre ; car je déclare hautement et je soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que ma sentence n'est fondée que sur des erreurs, et que je suis parfaitement innocente. Clara prononça ces paroles avec tant de calme, de douceur et de dignité, que tout l'auditoire en fut attendri. Dans ce moment les gardes qui devoient la reconduire dans sa prison s'avancèrent. Clara, rassemblant toutes ses forces, fut au-devant d'eux ; elle les suivit avec une contenance modeste, mais d'un pas assuré. Il étoit six heures après midi ; on la ramena dans sa prison. Elle trouva dans sa chambre un crucifix, un livre

d'heures et un sablier. Elle reconnut le soin paternel du père Arsène. Le geolier lui dit que le saint religieux viendroit auprès d'elle à la pointe du jour, et qu'il ne la quitteroit plus. . . . A ce dernier mot elle soupira : cette promesse ne l'engage, dit-elle, qu'à me consacrer quelques heures ! . . . Le geolier ajouta que le père Arsène devoit, durant une partie de la nuit, assister dans ses derniers momerts un homme de la cour qui l'avoit fait appeler. C'est le comte de ***, poursuivit le geolier, il n'est plus jeune, mais il a d'énormes richesses : c'est le plus grand seigneur de la cour ; il doit bien regretter la vie. En disant ces paroles le geolier sortit, et Clara resta seule. Elle éprouvoit un besoin de prier Dieu qui suspendoit en elle toute autre idée. Ce fut avec une conso-

lation d'une douceur inexprimable qu'elle se disposa à parler à ce juge suprême que rien n'abuse, et qui pour connoître l'innocence n'a besoin ni de témoins, ni de preuves, ni de discours éloquents. Dans le cours ordinaire de la vie, la foi même a trop souvent besoin d'efforts pour se préserver de distractions dans la prière ; mais à l'approche d'une mort inévitable, la piété devient le sentiment dominant du cœur ; la prière prend naturellement alors un caractère véhément et passionné, et elle est délicieuse, si l'ame est exempte de remords. Que doit-elle être, lorsqu'on meurt généreusement pour la vertu ? lorsque, dans tout l'éclat de la jeunesse on offre à Dieu le sacrifice volontaire d'une vie pure ?. .

Clara se mit à genoux devant le crucifix. Avec quel profond senti-

ment d'attendrissement, de reconnoissance et d'amour, elle contempla cette image révérée qui lui retraçoit toutes les idées qui dans sa situation pouvoient le mieux fortifier, élever et toucher son ame ! Elle trouvoit à la fois dans cette contemplation l'exemple du dévouement le plus sublime, le modèle divin du courage héroïque et de la résignation parfaite. Qui pouvoit mieux lui enseigner à supporter sans fiel et sans aigreur l'injustice des hommes, à souffrir avec douceur, avec patience les outrages, l'ignominie et la mort ? Chaque pensée accroissoit sa force, exaltoit son imagination, épuroit, ennoblissoit ses sentiments. Chaque élan de son cœur sembloit doubler en elle la faculté d'admirer et d'aimer ; et parvenue au dernier degré d'enthousiasme religieux, perfectionnée par

l'amour divin, elle n'étoit plus capable de regretter des biens périssables. Elle n'avoit plus besoin de résignation ; le ciel s'entr'ouvroit pour elle ; son ame, dégagée de toutes les affections humaines, brûloit de s'y élancer et de jouir de sa glorieuse immortalité. Oh ! rédempteur de la race humaine, s'écria-t-elle, vous voyez à vos pieds la plus foible et la plus imparfaite de toutes vos créatures ! Jusqu'ici je n'envisageai jamas sans frémir le malheur ou la mort, et surtout la perte de la réputation ; et dans cette nuit terrible, la dernière de mes nuits, après être devenue pour celui que j'aimois un objet de haine et d'horreur, après avoir entendu la sentence qui me dévoue à l'exécration publique et à celle de la postérité, je ne trouve au fond de mon ame que du calme et la plus sublime espérance

..... O prodige d'une divine miséricorde ! Oui, sans doute, ce courage est un don du ciel : plus je sens qu'il m'est étranger, plus il affermit ma foi, plus il accroît mon amour et ma gratitude.... Tout est miracle maintenant dans mon existence ! C'est en vain que la mort s'offre à moi sous une forme menaçante, ignominieuse, et dépouillée même du repos de la tombe ; c'est en vain que la voix redoutable de la justice humaine me dit avec opprobre : Tu seras privée des honneurs de la sépulture ; une puissance surnaturelle anéantit pour moi ces horribles images ; une voix céleste qui parle à mon cœur m'empêche d'écouter ces vains murmures ! C'est Dieu qui m'anime et qui chasse loin de moi la crainte et la terreur. Sa bonté sans mesure ne se contente pas de protéger, de soutenir l'être

fragile qui s'abandonne à lui ; il fait plus, il le transforme ; mes pensées mêmes ne m'appartiennent plus, elles ne viennent pas de moi ; une heureuse et bienfaisante inspiration les produit !. .

A ces mots, Clara jeta les yeux sur son sablier, et elle vit que le sable étoit entièrement écoulé ; alors elle le retourna pour la troisième fois : elle connut ainsi qu'il étoit une heure après minuit, et que le dernier jour de sa vie venoit de commencer. . . . Elle regarda un instant couler le sable : Cette image, dit-elle, n'a rien d'effrayant pour moi, puisqu'il ne me reste plus sur la terre une minute de bonheur ! Ce sable, en se précipitant, n'emportera désormais ni mes plaisirs ni ma joie : sa rapidité ne peut qu'abréger mes peines. . . . Ici la sensibilité déchira mon cœur, ici l'erreur

et l'aveuglement causèrent ma perte ; et bientôt je contemplerai avec ravissement l'auguste vérité sans voiles, sans nuages, toujours éclatante, toujours inaltérable ; bientôt j'admirerai, j'aimerai avec enthousiasme et sans inquiétudes !.... Dans peu d'instants ma captivité va finir ; ceux mêmes qui m'ont condamnée vont me délivrer. Lorsqu'on viendra me chercher pour me conduire à l'échafaud, lorsque ces deux battants, cerclés de fer, s'ébranleront, et qu'on entrera dans cette prison, je verrai s'ouvrir pour moi la porte de l'éternité !.... Avec quelle ardeur je franchirai le seuil de cette triste enceinte !.... Ces dernières réflexions plongèrent Clara dans une profonde rêverie ; sa situation et sa piété élevoient tellement son ame, que son intelligence n'étant plus en proportion avec cette hauteur

de pensées, elle n'avoit plus la faculté de suivre ses idées. Elle se perdit dans un vague sublime et délicieux. Sans doute l'ame religieuse épurée, animée par la foi, peut pressentir les biens éternels ; mais dans ces moments d'une extrême exaltation, l'imagination se trouble, l'esprit s'anéantit, la pensée n'est plus distincte, nul langage humain ne pourroit l'exprimer : la méditation a des bornes, la sensibilité n'en a pas. Ainsi donc il est des limites pour tous ces dons éclatants, ces facultés brillantes qui flattent notre orgueil ; il n'en est point pour l'ame : elle peut s'élancer dans l'infini, s'unir aux habitants du ciel et se reposer dans le sein même de la divinité.

Clara ne fut arrachée à cet état de contemplation que par l'éclat du grand jour ; elle aperçut tout à coup

une lueur éblouissante qui sembloit éteindre la lumière de sa lampe. Oh ! rayon d'immortalité ! s'écria-t-elle ; oui, ce jour si brillant et si pur est pour moi l'aurore du jour éternel. Oh ! que m'importe la sentence qui me couvre d'ignominie aux yeux des hommes ! à peine aura-t on exécuté l'arrêt, qu'il sera révoqué par le juge souverain de toutes les puissances de la terre. Déjà l'on annonce au peuple mon supplice, déjà l'on en fait les apprêts ; dans peu d'heures je monterai sur l'échafaud, mais avec quel sentiment d'amour, d'espérance et de joie ! Chaque degré de l'échafaud m'éloignera, sans retour, de cette terre de douleur, et me rapprochera du ciel ! . . . . Dans ce moment les cris insultants de l'indignation publique proclament par-tout ma mort ; mais Dieu me dit : Tu vivras à jamais

dans la gloire !... En prononçant ces paroles elle serra fortement ses mains jointes contre sa poitrine, et elle resta quelques instants dans cette attitude, absorbée dans le plus profond sentiment de reconnoissance et d'amour que la foi puisse produire. Tous les dons de la grace divine, toutes les joies mystérieuses de la piété, se trouvèrent rassemblés dans ce cœur innocent, si digne de les recevoir et de les ressentir : nul retour inquiétant sur le passé, nul trouble de la conscience n'en corrompit la douceur. Elle recevoit la plus précieuse récompense d'une vie religieuse et pure ; Dieu lui révéloit, dans cet instant, toute la félicité des anges.

A quatre heures du matin elle prit son livre de prières et elle pria jusqu'à six heures. Alors elle se revêtit d'une longue robe blanche, ensuite elle re-

prit son livre et se remit à genoux. Dans ce moment le père Arsène entra dans sa chambre. Ce saint religieux s'attendoit à trouver Clara pâle, tremblante, abattue, et il fut frappé d'étonnement et d'admiration en jetant les yeux sur elle : il la voyoit à la fois calme, animée, rayonnante ! Où suis-je ! s'écria-t-il ; de quel éclat brille ici la majesté divine ! Grand Dieu ! votre toute-puissance me paroît moins admirable quand elle change tout à coup la face des empires ou qu'elle suspend les lois de la nature, que lorsqu'elle sait revêtir ainsi de force et d'héroïsme une jeune fille si foible et si timide. O Clara ! poursuivit-il, je viens d'assister dans ses derniers moments un homme, un vieux guerrier fameux entre les braves par sa vaillance et ses hauts faits, et je n'ai pu dissiper ses terreurs ; on l'a vu

tourmenté jusqu'au dernier moment par les regrets de l'ambition et par l'effroi de l'éternité !.... Et vous, ma fille, vous qui n'avez connu que la sainteté du cloître, vous qui n'avez cherché dans le mariage qu'un protecteur vertueux et qu'un ami fidèle, vous, enfin, dont les passions humaines n'ont jamais altéré l'innocence, vous ne voyez dans la mort qu'un but heureux et que la récompense des peines de la vie. Venez, ma fille, venez fortifier encore votre courage, venez achever de vous unir au Dieu, plein de miséricorde et de bonté, qui vous appelle et qui va vous recevoir dans son sein. J'ai obtenu les permissions nécessaires pour vous administrer ici le plus auguste des sacrements. A ces mots, Clara se prosterne, le père Arsène s'assit à côté d'elle, il écouta Clara pendant quelques minutes, en-

suite ouvrant une boîte d'argent qui renfermoit une hostie consacrée, il la communia. Ce fut alors qu'elle se crut véritablement transportée dans le ciel, elle possédoit Dieu! La pureté de ses idées, le calme délicieux de son ame, l'ardeur de sa joie, sa reconnoissance passionnée, tout lui attestoit cette union surnaturelle et divine; l'univers acheva de s'anéantir pour elle. Il ne fut plus au pouvoir des maîtres de la terre, armés de toute l'autorité souveraine, de troubler ou d'intimider ce cœur élevé au-dessus de la nature humaine par une croyance toute puissante, par les plus hautes espérances et par un sentiment indéfinissable et sublime.... Elle ne parloit plus; à côté du père Arsène, elle étoit seule avec Dieu, lorsque le geolier entra. Il avoit un air mystérieux qui frappa le père Arsène:

après un moment de silence il prit la parole pour demander un secret inviolable sur ce qu'il alloit dire. On le promit. Alors présentant à Clara une lettre cachetée : voici, lui dit-il, un billet que l'un de vos juges, et le plus âgé, est venu m'apporter pour vous, en me recommandant de vous le donner en secret et de vous cacher son nom ; souvenez-vous de la parole que vous m'avez donnée. Clara reçut le billet, et le geolier sortit aussitôt. Clara remit la lettre au père Arsène, qui, rompant le cachet, lut tout haut ce qui suit :

« Vous êtes innocente. Je n'en
« ai d'autre certitude que celle que
« m'ont donnée votre physionomie,
« votre maintien, l'assurance et le
« calme de vos réponses ; mais après
« les preuves foudroyantes accumulées
« contre vous, il falloit avoir l'ex-

légitime de prolonger ma vie, il faudroit l'employer ; mais on me propose un mensonge et des artifices qu'il me seroit impossible de soutenir : je puis et je dois rejeter une telle proposition. A ces mots, le père Arsène éprouva une si vive émotion, qu'il lui fut impossible de répondre. Il ne se lassoit point d'admirer tant de courage uni à tant de simplicité, ou, pour mieux dire, il admiroit la religion qui peut seule donner de semblables vertus. Après un moment de silence, ma fille, lui dit-il, remplissez donc votre noble destinée. Vous n'avez vécu que pour la vertu, allez mourir pour elle. Votre vie fut heureuse et paisible, un orage terrible en termine le cours ; mais Dieu a permis cette tempête d'un moment, afin de doubler dans l'éternité le prix qui vous est réservé ! Employons utilement tous

les moments précieux qui vous restent, donnons-les tous à la prière. En disant ces paroles il se mit à genoux à côté de Clara, et il lut tout haut les prières solennelles que l'église a consacrées pour les mourants. Plus d'une fois le vénérable religieux sentit ses yeux se remplir de larmes, en voyant la touchante ferveur et la fermeté de la jeune victime, dont la figure, loin d'annoncer l'approche de la mort, brilloit d'un éclat surnaturel.

Le père Arsène venoit de finir la lecture des prières, lorsque l'horloge de la prison sonna onze heures trois quarts. . . . . Clara écoute, et dit d'un ton calme: bientôt ma dernière heure va sonner! . . . . O mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est avec toute l'effusion d'un cœur pénétré de reconnoissance que je vous remercie de vos

bienfaits sans nombre ! je vous remercie de m'avoir préservée de la contagion du vice, et d'avoir placé ma jeunesse dans un saint asile, sous la direction de ce respectable religieux ; je vous remercie de m'appeler à vous avant que j'aie pu connoître le trouble des passions et les séductions du monde ; je vous remercie enfin de m'avoir choisi un genre de mort sans souffrances, et qui m'a donné le temps de me préparer, avec toutes mes facultés, à paroître devant vous ! .... A ces mots, se tournant vers le vénérable vieillard qui l'écoutoit avec ravissement : et vous, poursuivit-elle, vous, mon véritable père, daignez me donner une bénédiction paternelle. Oui, ma fille, répondit le vieillard ; mais n'oubliez pas devant Dieu l'infortuné qui vous donna la vie. Ah ! c'est lui qu'il faut plain

dre, et non son innocente victime ! . . . . O mon père, reprit Clara, je serai bientôt au pied du suprême tribunal, et j'implorerai pour lui la miséricorde divine. . . .

Ici Clara s'arrêta croyant entendre du bruit dans le vestibule de la prison. Mon père, dit-elle, bénissez votre enfant ; que je reçoive, avant de mourir, un adieu paternel ! . . . . O mon Dieu, s'écria le saint vieillard en étendant sur la tête de Clara ses deux mains tremblantes, souverain protecteur de l'innocence, recevez cette enfant dans votre sein, et pardonnez-moi les larmes que je répands sur son sort ! . . . . Je sens que je ne devrois que vous bénir d'une mort si glorieuse, quand, dans ce moment, toutes les puissances célestes s'en réjouissent. . . . . Et vous, ma fille, allez recevoir la couronne immortelle

suspendue déjà sur votre tête ; allez, vierge pure, Dieu vous appelle et ses anges vous attendent. . . . . Allez en paix : que nulle inquiétude ne trouble la joie d'un si beau triomphe ; Dieu ne permettra point que votre mémoire, sur la terre, reste indignement calomniée ; reposez-vous sur lui du soin de la justifier d'une manière éclatante. Quant à moi, fidèle à ma parole, j'irai demain trouver Valmore, et je lui dirai avec toute l'accent de la vérité : *Clara fut innocente. . . . . .* Au nom de Valmore, Clara tressaille, ce nom fit sur elle l'impression d'un ancien souvenir tout à coup retracé. Depuis quinze heures son ame étoit si intimement unie à Dieu, que nulle pensée terrestre n'avoit pu s'offrir à son esprit. *Valmore !* . . . reprit-elle, non, mon père, ne le voyez point . . . . c'est à Dieu

seul que j'adresse mes derniers vœux. Non, ne parlez point à Valmore, ne serons-nous pas réunis et ne suis-je pas sûre de me justifier en présence de Dieu ? . . .

Dans ce moment l'horloge sonna midi ! . . . . Le père Arsène frémit. Clara, toujours à genoux, lève ses mains innocentes vers le ciel, en s'écriant avec transport, la voilà donc cette heure suprême ! . . . . En prononçant ces mots avec l'expression la plus véhémente, elle croisa ses bras sur son sein, et elle resta quelques instants plongée dans le plus profond recueillement. Ensuite se levant, elle prit le sablier, et le rendant au père Arsène, reprenez ceci, lui dit-elle, le temps est fini pour moi. . . . . Voici le livre de prières, il a fait ma consolation et ma force, conservez-le toujours ; . . . . mais je garderai ce cru-

cifix jusqu'à mon dernier soupir!... Comme elle disoit ces paroles, la porte de la prison s'ouvrit brusquement; on venoit chercher Clara pour la conduire à l'échafaud.... Clara tira de son doigt une superbe bague, et la donnant au père Arsène, elle le chargea de vendre ce diamant et d'en distribuer l'argent aux pauvres. Alors se ressouvenant qu'elle portoit un bracelet qui renfermoit les portraits de Valmore et de Jules, elle rompit la chaîne qui l'attachoit à son bras, et le remettant au père Arsène, elle le pria d'envoyer ce bracelet à la sœur de Valmore. Ensuite elle prit son crucifix, se couvrit d'un grand voile blanc, et se remit entre les mains de ses conducteurs. Le père Arsène la suivit; on la fit monter avec lui dans une voiture de deuil qui traversa lentement tout Paris. Clara, cachée

par son voile, trompa l'avide curiosité de la foule qui se précipitoit sur son passage ; et, pour elle, exaltée par les plus sublimes sentiments de piété, elle ne vit rien de ce qui se passoit autour d'elle, et elle n'entendit que les douces exhortations du père Arsène. Arrivée à la place où se trouvoit l'échafaud, la voiture eut beaucoup de peine à percer la foule, immense rassemblée sur la place. Les gardes firent ranger le peuple ; la voiture s'arrêta au pied de l'échafaud, on ouvrit la portière. Clara descendit : deux gardes voulurent la soutenir, elle les repoussa doucement. Elle s'avança d'un pas rapide autant qu'assuré vers l'échafaud ; et là, se retournant pour voir si son vénérable confesseur la suivoit, elle s'arrêta un instant pour l'attendre, ensuite elle monta les degrés de l'échafaud. Par-

venue au sommet, elle ôta son voile: dans ce moment sa beauté parut si éclatante et si majestueuse qu'elle frappa d'étonnement et d'admiration tous les spectateurs. Clara debout tenoit son crucifix fortement appuyé contre sa poitrine, ses yeux étoient élevés vers le ciel, et dans cette attitude sa physionomie charmante exprimoit toute la candeur d'une innocence angélique et toute la ferveur d'une piété sublime. On la regardoit avec une immobilité silencieuse, la surprise sembloit avoir pétrifié toute cette multitude. Après un moment de silence, Clara se mit à genoux en disant à haute voix: je meurs innocente! Mon Dieu, pardonnez à l'auteur inconnu du crime, ouvrez son cœur au repentir! . . . . Pardonnez-moi mes fautes, et daignez accepter avec votre bonté paternelle le

sacrifice volontaire de ma vie. . . . .
A ces mots, on entendit mille voix s'écrier et répéter avec une extrême véhémence, *elle est innocente ! elle est innocente !* . . . . Clara, ne voyant que Dieu, ne désirant que la mort, se retourna vers le père Arsène pour recevoir sa dernière bénédiction, ensuite elle dit, en penchant sa tête sur le billot fatal : ô mon Créateur ! ô mon père ! me voilà donc toute à vous ! . . . On frémit alors en voyant briller dans les mains du bourreau le fer meurtrier qu'il élevoit en l'air. . . Dans ce moment un homme à cheval fendit la presse en s'écriant : *Grace ! grace ! Sa Majesté fait grace à la coupable.* A cette nouvelle inattendue les acclamations de joie les plus bruyantes firent retentir la place, et la plus grande partie du quai. . . . Le père Arsène remercie Dieu ; mais

Clara, retombée du ciel sur la terre, ne put supporter cette révolution sans une vive douleur. Hélas! dit-elle, il faut attendre et souffrir encore! . . En prononçant ces paroles, elle voulut se lever ; ses forces l'abandonnèrent ; elle tomba évanouie dans les bras du pere Arsène. Elle descendit sans connoissance de cet échafaud sur lequel elle venoit de monter avec tant de courage. On la porta dans la voiture, et les gardes eurent ordre de la conduire dans un couvent cloîtré, uniquement destiné à recevoir, par lettres de cachet, les personnes de son sexe souillées de quelque crime ou déshonorées par une vie scandaleuse.

La grace de Clara avoit été obtenue par Valmore avant même que la sentence eût été prononcée. Lorsque Clara emmenée par une brigade de

la maréchaussée eut quitté le château, Valmore, comme on l'a dit, partit lui-même pour Paris deux ou trois heures après Clara. Il arriva trop tard à Paris pour voir le cardinal de Richelieu ; mais il en obtint une audience le lendemain à sept heures du matin. Le cardinal étoit instruit déjà de sa funeste aventure. Ce ministre, que plusieurs actions rigoureuses représentent à la postérité comme un homme cruel et vindicatif, eut cependant un cœur généreux et sensible.* En jugeant la conduite de ce grand homme, on auroit dû songer qu'il fut dépositaire et non possesseur véritable de la suprême puissance. La clémence en politique est une vertu d'une telle hauteur, une

* Voyez tous les mémoires particuliers de ce temps.

vertu si divine, qu'elle n'est l'attribut que de la souveraineté qui seule a le droit de l'exercer. Ainsi le prince peut quelquefois n'écouter dans les affaires d'État que les mouvements de son cœur; le ministre auquel il a donné toute sa confiance ne doit agir que pour l'intérêt du souverain, et pour soutenir l'autorité royale. L'un peut souvent fléchir avec grandeur, l'autre doit être inflexible comme la loi: il seroit infidèle, et il usurperoit le plus beau droit de la royauté, s'il osoit être clément avec quelque risque seulement apparent. Tel est le malheur d'être gouverné par un premier ministre. Plus ce ministre aura de génie et de principes, et plus le gouvernement sera sévère. Le pouvoir suprême ne sauroit être paternel que lorsqu'il est exercé par le maître même. Richelieu, parvenu au com-

ble de la faveur, se promit de soutenir les droits du trône, d'accroître la gloire et la prospérité de sa patrie, et d'abaisser l'orgueil des ennemis de la France. En formant ces nobles projets, il fallut aussi prendre la résolution de se maintenir dans sa place, et de renverser tout ce qui s'opposeroit à son plan. Il extermina ses ennemis; mais ces ennemis eussent anéanti ses grands desseins, et ils ne furent tous que des conspirateurs. Ces actions violentes ne doivent être regardées que comme des coups d'État, qui, commandées par la politique, ne violèrent point les lois sévères d'une stricte justice; et la France leur dut son salut et son élévation. Cette rigueur, attribuée au caractère le plus implacable, ne fut qu'un calcul de prévoyance. Richelieu, eut des mœurs douces et faciles;

il inspira la terreur aux factieux, mais il se fit adorer de tous ceux qui l'entourèrent. Dédaignant les routes vulgaires, ce fut par le seul charme de son esprit et non par l'intrigue qu'il parvint à la faveur. Armé d'une autorité souveraine, il ne chercha point à se faire un parti pour la conserver; il déjoua les cabales et n'en forma jamais. Il ne maintint sa puissance que par une surveillance infatigable, il ne la fortifia que par de grandes actions. Enfin il fut le seul favori qui sut obtenir l'admiration de ses contemporains et celle des cours étrangères et rivales.

Valmore, en entrant dans le cabinet du premier ministre, courut se jeter à ses pieds, en disant d'une voix étouffée : Monseigneur !.... point de torture et point de mort....j'ai dû recevoir sa main !.... Qu'elle soit

enfermée pour jamais dans un cloître. .... Sa mort affoibliroit ma haine, et je veux conserver toute l'horreur qu'elle m'inspire. Mon cher Valmore, dit le cardinal attendri, en relevant affectueusement Valmore et en le faisant asseoir, combien je vous plains! Ce crime est inouï!.... Il faudroit un exemple.... —Ah, monseigneur! qui pourra jamais commettre un semblable forfait?.... — Il est vrai qu'un tel excès de férocité ne doit pas se renouveler!.... Si jeune, avoir un cœur si barbare! Et sa beauté, dit-on, est incomparable? —A ces mots, Valmore tressaille, se soulève et retombe sur sa chaise en pâlissant. Dans ce moment son imagination lui représentoit si vivement la figure de Clara, qu'il crut la voir elle-même, et qu'il auroit voulu fuir de cette chambre pour l'éviter....

Ah! s'écria-t-il, périsse sa funeste beauté, ou que du moins j'en perde à jamais l'insupportable souvenir! Mais, monseigneur, je conjure votre Eminence de m'accorder sa grace... —Pour qu'il me fût possible de vous refuser quelque chose dans l'état où vous êtes, il faudroit que l'intérêt de l'État s'opposât à vos désirs. Elle aura sa grace, je me charge de l'obtenir; mais le roi voudra sûrement qu'elle soit jugée solennellement et conduite à l'échafaud: il faut qu'au moins elle éprouve toute la terreur d'une si juste condamnation. Pour vous, mon cher Valmore, vous pouvez attendre de mon amitié toutes les consolations qu'il me sera possible de vous donner. Tâchez de vous calmer, soignez votre santé qui me paroît être si altérée, et quand vous serez en état de réfléchir sur les choses que vous

pouvez désirer qui dépendent de moi, venez me retrouver, me parler à cœur ouvert, et soyez sûr d'avance que je ferai tout pour votre avancement et pour élever votre fortune. Monseigneur, répondit Valmore, je n'ai plus qu'une seule ambition, celle de me distinguer dans les armées; j'aurai l'espoir d'y trouver une mort honorable. Non, dit le cardinal, il faut vivre pour servir le roi et la patrie. A ces mots le cardinal se leva, Valmore prit congé de lui et sortit. Il retourna sur-le-champ dans son château. Une fièvre brûlante ne l'avoit point quitté depuis le jour de l'affreuse catastrophe. Cependant, arrivé dans son château, il ne voulut se mettre au lit, malgré les instances de sa sœur, qu'après avoir présidé aux funérailles de son fils, dont il fit déposer le cercueil dans la chapelle

du château. On avoit embaumé son corps, qui devoit être mis dans un magnifique tombeau, que son malheureux père se proposoit de lui faire élever.

Valmore, accablé de fatigue et de douleur, consentit enfin à se coucher à huit heures du soir : la triste Amélie s'assit au chevet de son lit, décidée à le veiller une partie de la nuit. Quoique le médecin eût prescrit le silence, Valmore, qui avoit sa parfaite connoissance, s'entretint toute la nuit avec sa sœur. Ah ! laissez-moi parler, lui disoit-il, le silence me dévore ! Que m'ordonnez-vous de renfermer dans ce cœur déchiré ! Des tourments inexprimables. Hélas ! je ne les soulagerai pas en gémissant ; mais comment interdire la plainte à de telles souffrances !. . . . . O délire de l'ambition !. . . . . . Le cardinal a cru

[illegible] quelques consolatio
[illegible] et de
[illegible] que je [illegible] à
[illegible] Ce fameux [illegible]
[illegible] entre
les [illegible] de l'Europe ;
[illegible] possible de c
face entière du globe, et de
toute la terre, que pourr
cœur qui vient de perdre
a[illegible] .... Sans doute, repr
les consolations d'un tel m
peuvent être données que p
sance divine ; c'est donc à
faut recourir. Ah ! dit V
soupirant, ose-t-on lui de
miracle ?. . . . —Oui, tous
peuvent guérir un cœur
ment blessé. [illegible] tels
force d'a[illegible] po
porte[illegible]

;7

;e

ait

ns,

té

al-

de

à

ix.

e

t

Amelie

espoir d

i, detach

m'offrir quelques consolations en me parlant d'avancement et de fortune ! .... Ah ! que je méprise la puissance humaine !.... Ce fameux ministre, ce grand homme tient entre ses mains les destinées de l'Europe ; et quand il lui seroit possible de changer la face entière du globe, et de conquérir toute la terre, que pourroit-il sur un cœur qui vient de perdre ce qu'il aime !.... Sans doute, reprit Amélie, les consolations d'un tel malheur ne peuvent être données que par la puissance divine ; c'est donc à elle qu'il faut recourir. Ah ! dit Valmore en soupirant, ose-t-on lui demander un miracle ?.... —Oui, tous ceux qui peuvent guérir un cœur profondément blessé. Dans de tels maux, la force d'ame nécessaire pour les supporter, la patience, la résignation, sont des prodiges ; la religion seule

peut les faire : en doutez-vous ?—Je consens à vivre, n'est-ce pas un acte de foi ? Sans la religion, qui pourroit m'empêcher de me délivrer de cette existence abhorrée ?. . . . —Cette religion si sainte, qui vous empêche de commettre le seul crime irrémissible, ne vous offre-t-elle pas déjà la plus puissante de toutes les consolations ? Comme vous le disiez, tous les monarques de la terre voudroient en vain adoucir votre douleur, mais la religion vous dit : Votre fils est heureux ; il jouit d'un bonheur suprême, il en jouira toujours !. . . . Qu'elle est bienfaisante, qu'elle est adorable la voix céleste qui nous fait entendre ces paroles ravissantes !. . . . . . Écoutons-la, n'écoutons qu'elle !. .

C'étoit ainsi que la sage Amélie cherchoit à calmer le désespoir de son malheureux frère, qui, détaché

de tout, dépouillé de toutes les espérances humaines, désabusé des illusions qui font aimer la vie, ne pouvoit en effet que par des idées religieuses reprendre de la force et du courage.

Il n'y a que les saints, ou les cœurs profondément tendres, qui puissent sentir le néant de toutes les vanités ! Que sont pour eux les succès, les louanges, le faste, la fortune, au prix des jouissances de l'ame ! O comme ils sacrifieroient sans effort, tous les biens frivoles de convention pour se délivrer d'une vive inquiétude sur l'objet de leur affection, ou seulement pour abréger une absence !..... Et dans la douleur, quel triomphe d'amour-propre, ou quel succès d'ambition pourroit les consoler ou les distraire ! Ah ! que la sensibilité dans sa joie ou dans ses peines rend rai-

sonnable sur tout ce qui ne l'intéresse pas! Jamais la philosophie n'a fait comme elle mépriser les faux biens, et connoître la petitesse et la puérilité de l'orgueil.

Sur les dix heures du soir, Valmore cessa de parler, mais non de s'agiter et de gémir ; tout à coup à minuit il s'écria : Non, je ne veux point que son sang soit versé!..... cet ange du haut du ciel m'ordonne d'empêcher sa mort..... Cependant si le cardinal oublioit sa promesse, dans quelques heures elle périroit!..... A ces mots il demanda une écritoire, et il écrivit à la hâte au cardinal pour le conjurer, dans les termes les plus pressants, de ne point oublier qu'il lui avoit promis formellement la grace de Clara, et il envoya sur-le-champ à Paris un homme à cheval chargé de cette dépêche. Jusqu'au

retour du courrier, Valmore fut dans un état d'agitation qui augmenta sa fièvre de la manière la plus effrayante. Il eut même des moments de délire : tantôt il voyoit Jules, sous la figure d'un ange, lui demander de défendre les jours de Clara, tantôt il croyoit être témoin du supplice de Clara ; alors il frémissoit, il vouloit s'élancer hors de son lit, il remplissoit d'épouvante tous ceux qui l'entouroient. Dans d'autres instants, reprenant sa connoissance, il demandoit si son courrier étoit revenu ; on ne pouvoit le tromper à cet égard, car on savoit qu'il ne croiroit que le rapport du courrier même. Enfin le courrier revint chargé d'un billet écrit de la propre main du cardinal, qui mandoit en peu de lignes que Clara, conduite sur l'échafaud, avoit montré un courage extraordinaire, qu'elle avoit eu

sa grace, et qu'elle étoit renfermée pour sa vie dans un couvent. Valmore respira et reprit un peu de calme. Il avoit défendu que sous aucun prétexte on lui dît un seul mot relatif à Clara, et même, avoit-il dit à sa sœur, s'il m'arrive de vous parler d'elle, ne me répondez point ; écoutez-moi en silence, et que sur-tout ce nom exécrable ne frappe jamais mon oreille : il n'y a pas de puissance humaine qui pût me le faire prononcer.

Quelques heures après l'arrivée du courrier, il fit plusieurs questions sur le couvent de Clara, et sur la manière dont on y traitoit les recluses enfermées par lettres de cachet. Amélie répondit brièvement, que lorsque leurs familles payoient des pensions elles étoient dans les appartements particuliers, tandis que les autres couchoient dans des dortoirs, et man-

geoient ensemble dans des réfectoires. Au bout d'une heure de silence Valmore reprenant la parole : Ma sœur, dit-il, vous me croirez.... j'ai bien ma tête.... Il s'arrêta. Il étoit vivement ému, et il avoit, pour la première fois depuis son malheur, un ton doux et affectueux. Amélie saisit sa main qu'elle serra dans les siennes, et la plus tendre sympathie fit couler ses larmes..... Ma chère Amélie, reprit Valmore, *cet ange* m'est apparu, ce n'étoit point une illusion, je l'ai vu..... Ses pleurs lui coupèrent la parole..... Oui, reprit-il, je l'ai vu !.... et j'ai besoin que vous n'en doutiez pas..... Eh pourquoi, dit Amélie, douterois-je de ce doux prodige ? ne s'acccorde-t-il pas avec notre croyance ?—Je l'ai vu !.. il étoit beau comme l'innocence heureuse, tout rayonnant d'une joie di-

vine ! . . . . Mais écoutez. . . . . Il a prononcé avec une douceur céleste le nom détesté . . . . et il m'a dit : *Tu dois la protéger, la défendre et l'aimer*. . . . . —Eh bien, n'est-ce pas là le langage de l'évangile ? ce doit être celui des anges.—La ptotéger et la défendre, je l'ai fait ; mais l'aimer, grand Dieu ! . . . . —Dans l'immortel séjour de la paix, de l'amour et du bonheur, les ames innocentes qui sur la terre furent victimes de l'injustice et de la cruauté, bénissent leurs persécuteurs qui ont abrégé leur exil ; elles invoquent pour eux cette puissance miséricordieuse qui daigna plus d'une fois faire un saint d'un scélérat, en ouvrant les yeux du vice toujours aveugle, en lui montrant dans toute sa splendeur la vertu, fille du ciel, soutenue et perfectionnée par la religion.

Amélie ne dit rien de plus, ne voulant point parler de Clara. Ma sœur, reprit Valmore, *cette malheureuse* est sûrement abandonnée de l'univers entier. . . . . Elle n'a point de pension peut être . . . . il faudroit s'en informer. . . . Je le saurai, repartit Amélie, et je me conformerai à cet égard à vos intentions. N'y pensez plus. Pour toute réponse Valmore serra la main de sa sœur. Depuis ce moment il parut être moins agité ; mais il tomba dans un affaissement qui bientôt fit tout craindre pour sa vie.

Tandis que la douleur conduisoit rapidement Valmore aux portes du tombeau, et que les médecins en lui prodiguant tous les secours de l'art, le forçoient de lutter péniblement contre la mort, l'infortunée Clara éprouvoit de nouveaux tour-

ments qui exercèrent également sa patience et son courage.

On se rappelle que Clara fut portée évanouie de l'échafaud dans la voiture qui la conduisit au monastère des *Filles du Repentir :* le mouvement de la voiture lui fit reprendre l'usage de ses sens ; elle se retrouva avec son confesseur, qui lui apprit dans quel lieu on la conduisoit. Clara fit un profond soupir : je passerai là toute ma vie, dit-elle, et j'ai dix-sept ans ! .... Ma fille, reprit le père Arsène, nul être vivant n'a vu ainsi que vous, avec toute sa force physique et toutes ses facultés intellectuelles, la mort d'aussi près. Rappelez-vous toujours l'instant où, prête à recevoir le coup mortel, vous adressâtes à Dieu une si fervente prière ; la mort ne sembloit pas seulement inévitable, elle étoit présente, elle vous saisissoit......

Vous avez touché la dernière limite de la vie ! Vos yeux alors, en s'élevant vers le firmament, durent en percer l'épaisseur ; ils ont découvert sans nuages et le ciel et l'éternité ! . . Que doivent donc vous paroître maintenant ces moments rapides qui s'écoulent sur la terre ? et murmurerez-vous pour un si court délai ?—Murmurer ! ah ! jamais, je me soumets : cependant, quand Dieu m'a rejetée de son sein pour tant d'années peut-être, m'est-il défendu de gémir ?—Vous avez montré tout le courage de la piété, Dieu veut que vous ayez encore le mérite de la patience.—Guidez-moi toujours, mon père, et je l'aurai.—Je ne vous abandonnerai jamais, vous êtes ma fille bien aimée. Je veillerai sur vous jusqu'à mon dernier soupir. — O mon père ! mon unique appui sur la terre, vous seul

connoissez la malheureuse Clara ! . . . En disant ces paroles, ses pleurs inondèrent son visage. Toujours aussi pieuse, toujours aussi soumise, elle n'étoit plus cependant cette femme héroïque, inaccessible à la crainte et à toute émotion étrangère à la religion. Dépouillée de l'espérance d'une mort prochaine, elle ne revenoit à la vie qu'avec les foiblesses humaines : peu d'instants auparavant elle avoit cru qu'elle alloit posséder un bonheur suprême, une gloire immortelle, et elle reprenoit un lugubre avenir dans lequel elle ne voyoit plus que douleurs et qu'ignominie. Plus la piété avoit exalté son ame et son imagination, et plus en effet elle devoit éprouver de découragement. Abattue, anéantie, n'envisageant sa récompense que dans un grand éloignement, son imagination

fatiguée n'avoit plus assez de force pour la lui représenter sous de vives couleurs; environnée maintenant de honte et d'opprobre, cet affreux tableau, fixé pour long-temps sous ses yeux, sembloit voiler à ses regards la perspective heureuse qu'elle avoit contemplée de si près.

Elle arrive au monastère à deux heures après midi. Elle sentit son cœur se déchirer en se séparant du père Arsène, qui cependant lui promit de la venir voir tous les jours.

Cette maison étoit gouvernée par une prieure et une sous-prieure, et quatre autres religieuses appelées dans les couvents *dignitaires*. Ces six personnes étoient irréprochables par la pureté de leur vie. Lorsqu'une d'elles mouroit, on la remplaçoit par une religieuse choisie dans un couvent de province; mais d'ailleurs toutes les

autres religieuses de cette maison étoient des personnes converties qui, après une jeunesse licencieuse, se consacroient à la pénitence. Ainsi, les victimes flétries des passions et du vice, rejetées du sein de la société, étoient admises dans cet asile: plus indulgente que le monde, la religion les recevoit dans son sanctuaire; elle les accueilloit avec une tendre compassion; elle daignoit mettre elle-même sur la tête profane de ces pêcheresses scandaleuses le saint voile de la pudeur et de la virginité. Là, le regret expioit tout; le vice repentant pouvoit reprendre toute la dignité de la vertu, et jouir de tous les droits de l'innocence. Ces institutions religieuses ne permettoient pas de discerner les coupables, l'exercice austère de la pénitence étoit commun à tous; et, dans ce refuge du vice-

détrompé, la charité chrétienne interdisoit tout reproche ; la douce humilité s'y confondoit avec le repentir, et les actes les plus apparents du remords n'y paroissoient être que les fruits de la piété. Telle étoit la communauté religieuse ; mais il y avoit en outre dans cette maison un grand nombre de pensionnaires, enfermées là, pour mauvaise conduite, par lettres de cachet, et sous la garde et le gouvernement de la prieure et des cinq religieuses *dignitaires*. Les femmes dont les familles payoient des pensions étoient logées dans des appartements solitaires tous séparés les uns des autres ; et ne voyoient que les religieuses. Les autres formoient des classes, couchoient dans de grands dortoirs, vivoient en commun, mangeoient ensemble, et travailloient, sous l'inspection des religieuses, à

differents ouvrages. Les unes étoient renfermées pour leur vie, et les autres seulement pour un temps limité. Ce fut dans ces classes, et non dans un logement particulier, que la malheureuse Clara fut conduite!.... Elle étoit si tremblante et si foible, que les deux religieuses qui la reçurent furent obligées de la porter dans la salle d'assemblée, où les pensionnaires venoient de rentrer après le dîner. Clara éprouva un sentiment inexprimable de douleur, de honte et d'effroi en jetant les yeux sur toutes ces femmes souillées de crimes, et en pensant qu'elle seroit désormais leur compagne.... On savoit déjà sa déplorable histoire; et au murmure qui se fit entendre dans toute l'étendue de la salle, et à l'expression insultante de tous les visages, elle connut facilement qu'elle inspiroit, s'il étoit possible, encore

plus d'horreur qu'elle n'en éprouvoit elle-même. On la posa sur une chaise. Une religieuse s'assit à côté d'elle, et lui fit respirer du vinaigre. Saisie, suffoquée, elle ne pouvoit ni soutenir sa tête, ni proférer une seule parole. Au bout de quelques minutes on lui apporta un bouillon; elle le prit. On lui demanda si elle vouloit manger, elle fit signe qu'elle désiroit se coucher. Aussitôt on la conduisit dans le dortoir; la prieure, qui lui donnoit le bras, la voyant tressaillir à l'aspect de cette multitude de lits qui remplissoient le dortoir, lui dit du ton le plus doux : Vous n'aurez jamais rien à craindre ici, on sait trop que l'insulte y seroit grièvement punie; l'état où vous êtes demande tous mes soins, et il n'en est point que je ne sois disposée à vous donner. Clara ne répondit que par un regard dou-

loureux et touchant, qui acheva d'attendrir la bonne religieuse, que sa seule présence avoit déjà vivement émue.

Lorsque Clara fut couchée, la prieure s'assit au chevet de son lit, en disant : Tâchez de vous calmer, je resterai là jusqu'à ce que vous soyez assoupie, ensuite je placerai près de vous une sœur converse pour vous garder, pour vous servir ; et quand vous voudrez me parler, faites moi demander, je reviendrai sur le champ.

Clara, entièrement privée de sommeil depuis deux jours, céda bientôt à l'excès de son accablement, elle s'endormit ; elle retrouva pendant quelques heures le doux et profond sommeil de la jeunesse et de l'innocence. Elle ne se réveilla qu'à huit heures et demie du soir, au bruit que firent toutes les pensionnaires en en-

trant pour se coucher. Clara ferma avec soin ses rideaux entr'ouverts, afin de ne voir personne. Elle fut extrêmement troublée de l'idée qu'elle alloit passer la nuit au milieu de toutes ces femmes. Elle reconnut la voix de la prieure qui lut tout haut les prières. Clara se mit à genoux sur son lit pour l'écouter : cette lecture, qui fut assez longue, et le son de voix d'une personne respectable, adoucirent un peu l'amertume des réflexions de Clara ; elle pensa que dans ce grand nombre de femmes bannies de la société, il y en avoit sûrement plusieurs que la religion avoit touchées, et que peut-être il en étoit quelques-unes d'innocentes que l'on avoit condamnées sur de fausses apparences. Cette idée l'attendrit, et lui rendit moins insupportable cette affreuse association. Après les prières

on se coucha dans le plus profond silence, on alluma les lampes, et Clara se rendormit. A minuit elle fut réveillée en sursaut par un bruit étrange ; elle écoute, et elle entend près de son lit une voix basse lui adresser, avec l'accent de la fureur, les injures les plus atroces ; au même instant son rideau s'entr'ouvre, une figure menaçante se montre en levant le bras sur elle, et Clara reconnoît dans cette furie la gouvernante du malheureux Jules, renfermée pour sa vie dans cette maison, en punition de l'intrigue criminelle qui lui avoit fait négliger la garde de cet enfant. Clara, épouvantée non-seulement par cette action, mais par le seul aspect de cette malheureuse, se jette éperdue sur le plancher de l'autre côté du lit, en poussant un cri perçant. Les sœurs converses de veille se levèrent à la

hâte ; elles ne trouvèrent plus que Clara hors de son lit, qui, ne voulant point dénoncer la créature qui venoit de l'insulter, se contenta de dire qu'elle avoit cru entendre un bruit effrayant. Elle supplia l'une des sœurs de rapprocher son lit de sangle du sien ; la sœur y consentit, et Clara se recoucha. Mais l'image de cette fille, qui lui retraçoit si vivement celle de l'infortuné Jules, la priva de tout repos pendant le reste de la nuit. Jusque-là l'idee de son jugement, de sa mort, et la ferveur de sa piété, avoient écarté tout autre objet de son imagination ; mais condamnée à vivre dans cette maison ignominieuse, elle reprit tous ces souvenirs désolans. Valmore s'offrit à sa pensée sous des traits à la fois terribles et touchans ; elle le vit également à plaindre par l'horreur de son ressentiment, et par

celle qui se mêloit à ses plus tendres regrets. L'infortuné ! se disoit-elle, il est forcé de me haïr jusqu'au tombeau, et moi du moins je puis l'admirer toujours et l'aimer encore !.. Il est donc un tourment que je n'ai pas souffert, celui de passer rapidement de la tendresse à la haine ! mon cœur n'a point été bouleversé par cette affreuse, cette inconcevable révolution !..... Il est une douleur que le ciel a daigné m'épargner ! Mais Valmore l'éprouve. Ah ! n'est-ce pas la ressentir ! Non, malgré l'évidence et l'illusion des plus fortes apparences, je n'aurois jamais pu le croire capable d'un crime !.... Et il n'a point hésité de me condamner !..... Hélas ! l'effroi, l'égarement peints sur mon visage, mes propres paroles, la vue de son fils égorgé, son désespoir, tout, dans ces premiers momens, a dû l'a-

buser !.... Ah ! s'il eût entendu mon interrogatoire, s'il m'eût vue alors, n'auroit-il pas reconnu mon innocence, comme cet inconnu, ce juge, que les dépositions et les prétendues preuves n'ont pu tromper ?.... Eh quoi ! par la suite, si la réflexion ne l'éclaire point, ne pourra-t-elle pas du moins jeter quelques doutes sur son esprit ? Quand il se représentera l'infortunée Clara, qu'il se rappellera son éducation, sa vie, ses entretiens, sa tendresse, lui sera-t-il possible de persister dans son horrible erreur ? .... Non, non, il m'abhorrera toujours !.. Il est vrai que c'est lui qui vint me soustraire à la cruauté de cette multitude furieuse prête à m'immoler ; c'est encore lui, je n'en doute pas, qui m'a fait arracher de l'échafaud, et j'ose croire encore qu'il n'a point désigné ma place ici, dans ces classes

composées de femmes vicieuses les plus abjectes : il auroit demandé pour moi une prison décente et par conséquent solitaire. Sa générosité ne se démentira jamais, je le sais, mais sa haine aura la même constance !.... Ces pensées accablantes occupèrent Clara durant la nuit entière. A six heures on donna le signal de réveil ; elle se leva ainsi que toutes les autres femmes. Elle subit alors une nouvelle humiliation ; on lui fit prendre l'habillement uniforme de la classe, du linge d'une toile grossière, et une robe de bure grise ; et quand elle se vit ainsi revêtue de la livrée de l'infamie, elle se crut souillée comme les courtisanes qui la portoient justement, et dont on la rendoit extérieurement l'égale. Après un déjeûner de pénitente (du pain et de l'eau), que le besoin d'alimens lui fit prendre, elle

suivit la prieure et la sous-prieure qui la firent asseoir devant la table du travail : on lui donna sa tâche en l'exhortant avec douceur à la remplir. La prieure sortit, la sous-prieure resta pour présider au travail. Clara, affaissée sous le poids accablant de la honte, n'osoit ni faire un mouvement ni lever les yeux ; elle étoit dans cet état de stupeur et de confusion qui rend inutile le témoignage de la conscience. Assise entre deux courtisanes, elle craignoit également de rencontrer leurs regards effrontés ou seulement de toucher leurs vêtemens : la tête et les yeux baissés, elle étoit immobile à sa place ; ses mains étendues sous la table tenoient fortement rapprochés contre son corps le plis de sa robe, sa seule pensée étoit de tâcher de mettre un peu d'espace entre elle et ses viles compagnes. Tout à

coup l'une de ces femmes saisit violemment sous la table une des mains de Clara : un fer brûlant appliqué sur cette main si pure n'auroit pu produire une impression plus douloureuse et plus terrible. Elle se leva précipitamment avec une expression si pathétique et si touchante, que la religieuse en fut émue jusqu'au fond du cœur. Elle avoit vu le mouvement et deviné la cause de cet effroi machinal produit par l'antipathie qui se trouvera toujours entre l'effronterie et la pudeur. La religieuse debout, et tenant Clara par le bras, jeta sur la courtisane un regard sévère. Vous savez, lui dit-elle, que toute familiarité est défendue dans ce lieu, et que toute plaisanterie y seroit déplacée. Nous sommes ici, comme on devroit être partout sur cette terre d'exil, qui n'est qu'un triste passage ; nous y

sommes pour gémir de nos fautes passées, et pour sanctifier le présent, en le rendant constamment utile : par la prière et par le travail.

Celle qui parloit avec tant de douceur, en s'assimilant à des femmes déshonorées, étoit une vierge sainte et pure ; mais ce langage si délicat et si sublime de la charité chrétienne étoit dans sa bouche également humble et sincère. C'étoit ainsi que tous les jours dans le secret de sa cellule elle parloit à Dieu d'elle-même.

Après avoir fait cette réprimande, la mère Sainte-Anne (c'étoit le nom de la sous-prieure) se tourna vers Clara en lui demandant si elle savoit broder, et sur sa réponse elle fit apporter un métier. Clara sur-le-champ se mit à l'ouvrage, en établissant son métier de manière à tourner le dos à toutes les autres femmes. On tra-

veilla près d'une heure dans le plus profond silence, ensuite on vint chercher la mère Sainte-Anne, qui sortit en disant qu'elle reviendroit bientôt. Deux sœurs converses restèrent dans la salle. Au bout de quelques minutes Clara tressaille : elle entendoit des éclats de rire ; ce bruit si discordant à son oreille lui parut à la fois une insulte, une cruauté, et le comble de l'indécence. Elle voyoit réuni sous ses yeux, ce qu'il y a de plus hideux sur la terre ; le vice dans l'opprobre sans honte et sans repentir. Elle eut un moment de saisissement, ensuite ses larmes coulèrent ; les sœurs imposèrent silence, la mère Sainte-Anne reparut, et tout rentra dans l'ordre.

A midi on se leva pour aller au réfectoire. Clara, pouvant à peine se soutenir, la tête toujours baissée,

laissoit passer tout le monde avant elle, voulant se trouver la dernière, afin d'être libre dans sa marche et de n'avoir personne derrière elle. Mais la religieuse lui faisant signe d'avancer, elle obéit, et fut obligée de se placer dans la file. Au moment où l'on entroit dans le réfectoire on se pressa les unes contre les autres, et dans cette espèce de désordre, une femme, s'approchant de l'oreille de Clara, lui dit rapidement tout bas: Nous n'avons à nous reprocher que des foiblesses, tu as fait un crime épouvantable; nous sommes toutes conjurées contre toi, tu périras par le fer ou par le poison!.... Clara frissonnoit, elle reconnoissoit la voix de la gouvernante de Jules; elle voulut fuir, mais une main robuste et furieuse la retint fortement par sa robe jusqu'à ce qu'elle eût tout entendu.

Alors on lui permit de s'échapper, et Clara s'élança dans la salle où, s'appuyant sur le dos d'une chaise, elle resta glacée de terreur. Bientôt les pensionnaires s'approchèrent et l'entourèrent ; en la voyant au milieu de ces femmes qui toutes avoient un maintien si dégagé, on eût cru, à la pâleur de son front, à sa contenance abattue, consternée, qu'elle étoit la seule coupable, si la modestie virginale répandue sur toute sa personne n'eût donné à sa figure angélique l'air de la pudeur souffrante et non celui de la confusion.

La mère Sainte-Anne vola au secours de Clara, qui lui dit qu'elle avoit craint de se trouver mal, mais qu'elle se sentoit mieux. On se mit à table. Clara se trouva placée vis-à-vis son ennemie ; elle rencontra une fois son affreux regard, et depuis ce moment

ses yeux se fixèrent sur son assiette jusqu'à la fin du dîner. Clara, qui avoit envisagé la mort avec tant d'héroïsme, s'anéantissoit sous la crainte du vice et de l'audace; elle avoit un courage incomparable dans toutes les situations qui demandoient de la grandeur d'ame, elle étoit femme dans toutes les autres. Tout ce qui pouvoit exciter de grandes pensées l'élevoit au-dessus d'elle-même, mais quand rien ne touchoit son cœur et n'enflammoit son imagination, elle étoit la plus foible et la plus timide de toutes les créatures.

Pendant le dîner elle eut la consolation d'entendre la douce voix de la mère Sainte-Anne qui fit tout haut une lecture pieuse. Cette voix respectable, qui n'articuloit que des paroles saintes, offroit à l'oreille et à l'esprit la douceur et l'idée de la plus

touchante harmonie ; elle suspendit les maux et les terreurs de Clara.

Après le dîner on eut la permission de se promener une heure dans les cours ; mais Clara n'en profita pas ; elle retourna dans la salle, et elle y respira ; elle s'y trouva seule avec une sœur qui resta avec elle. Clara se remit à l'ouvrage. Au moment où les pensionnaires rentroient on lui annonça la visite du père Arsène ; ce digne religieux étoit l'un des meilleurs prédicateurs de ce temps, les religieuses le révéroient, et l'on permit à Clara d'aller seule au parloir recevoir sa visite. Quand le père Arsène vit paroître Clara avec l'habit uniforme des femmes renfermées en commun dans cette maison, il se troubla ; il la regarda un instant sans parler, ses yeux étoient remplis de larmes ; mais une réflexion rapide lui

rendit bientôt toute sa sérénité. La sagesse humaine et profane à cette vue n'auroit pu que s'indigner et s'affliger, la religion a des consolations pour toutes les situations de la vie. Eh! qui pourroit douter que la véritable sagesse ne soit celle qui relève le courage, celle qui fortifie et qui console ? . . . .

Ma fille, dit le religieux, vous voilà avec la livrée de la honte et de la misère, et tandis que vous la portez il existe un nombre prodigieux de femmes dépravées qui sont dans la pompe et dans les grandeurs ! . . . . Dieu nous apprend ainsi à mépriser des biens périssables qu'il donne si rarement à ses amis, et qu'il ne leur accorde jamais comme récompense, car ils ne sont pour eux que des charges ou des épreuves. O ma fille, aimez cet habit, il vous rend si touchante aux

yeux de Dieu !.... Qu'il est beau de le porter avec une ame pure et résignée !.... Hélas ! mon père, reprit Clara, vous prenez mon accablement pour de la résignation ! je ne murmure point, mais je suis attérée !.. A ces mots, Clara, racontant tout ce qui lui étoit arrivé, répandit toutes ses douleurs dans le sein de son vénérable ami. Vous n'avez point de parents, lui dit le père Arsène, votre inhumain père vous abandonne ; et d'ailleurs ses affaires sont dans un si mauvais état, tant de créanciers se présentent, qu'on mettroit une opposition sur une pension faite par lui, et qu'ainsi quand il l'auroit voulu donner, les créanciers l'auroient saisie, et vous seriez toujours réduite à vous réfugier dans la classe commune payée par le gouvernement. Mais il est un moyen facile de vous tirer

de cette société ignominieuse et menaçante, et de vous mettre en sûreté dans ce même couvent dans l'intérieur intime des religieuses. Le diamant que vous m'avez confié vous reste : je l'ai fait estimer, il vaut douze mille francs ; il est à vous, puisqu'il vous a été envoyé directement d'Allemagne il y a six semaines, et même à l'insçu de votre père. Je vais le vendre aujourd'hui ; vous paierez une pension, et vous coucherez ce soir dans un appartement particulier. A cette proposition, Clara réfléchit un moment ! ensuite prenant la parole : Non, mon père, dit-elle, non, ce diamant n'est plus à moi. En allant à l'échafaud j'en ai disposé : j'ai promis à Dieu de le donner aux pauvres ; ce fut mon testament, il n'est plus en mon pouvoir de le révoquer. Ne suis-je pas morte civile-

ment ? ma voix en justice n'est plus comptée, ma signature est nulle. Clara n'existe plus. Que du moins le peu de bien qu'elle a pu faire lui survive ! Gardez ce diamant, nous le vendrons pour accomplir la première bonne œuvre que vous m'indiquerez. —Ma chère fille, vous n'aviez donné ce diamant que dans la croyance que vous alliez cesser d'exister. Vous vivez, il est aujourd'hui votre seule ressource, vous pouvez sans scrupule en faire usage. Non, mon père, j'aime mieux rester à jamais dans l'état où je suis, le souvenir de cette action m'y soutiendra. Hélas ! c'est la seule de ce genre que je pourrai faire ; dois-je la laisser échapper ?— Je ne devois pas vous la conseiller, mais elle me touche et m'édifie. Quant au bracelet qui vous fût donné par Valmore, il doit toujours être rendu,

il ne vous est pas permis de garder le portrait d'un homme qui n'est plus destiné à devenir votre époux.—Cependant, mon père, j'avois fait le serment de porter ce bracelet toute ma vie.—Oui, parceque vous ne doutiez pas que Valmore ne dût recevoir votre foi sous peu de jours. . . . Oui, je n'en doutois pas, s'écria douloureusement Clara ; il n'y a pas encore six jours qu'il ne m'étoit possible de voir dans l'avenir que bonheur, tranquillité ! . . . . . Valmore m'estimoit, me chérissoit, et maintenant, grand Dieu ! . . . . Ses pleurs lui coupèrent la parole. Le père Arsène ne montra point une sévérité déplacée ; il ne faisoit jamais de sermons inutiles ; il suivit ce précepte divin, donné par le suprême consolateur : *Pleurez avec ceux qui pleurent*, et bientôt les larmes de Clara coulè-

rent avec moins d'amertume. Mon père, dit-elle, vous avez raison en ceci comme en toutes choses...... Renvoyez ce bracelet..... Et vous, ma fille, reprit le père Arsène, autant que la foiblesse humaine vous le permettra, écartez de votre imagination des pensées qui vous accablent. Descendez au fond de votre conscience, vous y trouverez de nobles consolations. Au milieu de votre abaissement apparent, considérez, ma fille, quelle est la hauteur merveilleuse de votre destinée : vous n'êtes point le jouet des évènements, vous ne supportez rien en esclave ; vous avez été déclarée coupable, il ne tenoit qu'à vous de vous justifier ; on vous a conduite à l'échafaud, vous pouviez en disant un mot n'y pas aller. Vous voilà dans la société la plus vile, dans le séjour le plus humi-

liant, mais sans être forcée de trahir votre secret ; vous êtes la maîtresse de le quitter ce soir, c'est une volonté généreuse qui vous y retient. Ainsi, chacun de vos malheurs développe en vous un sentiment vertueux. Vous n'êtes point entraînée dans cet abîme des misères humaines par une invincible nécessité, c'est votre ame qui dispose toujours de tout, c'est elle qui, vous plaçant en présence de Dieu, vous fait tout sacrifier au désir de lui plaire ; c'est elle qui vous montre une gloire qui ne se flétrit point ; c'est elle enfin à qui vous devez cette douce résignation, et qui vous donnera la sainte persévérance.....

Enfant chérie, que je porte dans mon cœur ! ranimez-vous ! Je m'attendris quand vous souffrez, et néanmoins je ne puis vous voir que triomphante. Souvenez-vous que la noble

victime de la vertu qui s'immole elle-même ne doit ni s'affliger, ni gémir. Eh bien ! mon père, s'écria Clara, je me rendrai digne de votre indulgente bonté ; je surmonterai toutes mes foiblesses. Elle parloit encore, lorsqu'on entra dans le parloir pour lui dire que la prieure la demandoit. Clara, fortifiée par les discours paternels du pieux Arsène, le quitta pour aller sur-le-champ trouver la prieure. Elle s'étonna en voyant qu'on ne la faisoit pas rentrer dans la classe, et qu'on la conduisoit dans le corps de logis même des religieuses. Arrivée à l'appartement de la prieure, elle eut un bien plus grand sujet de surprise. La prieure l'ayant fait asseoir : Je suis charmée de vous annoncer, lui dit-elle, que vous ne rentrerez pas dans l'hospice ; vous allez quitter cet habit, et reprendre vos vêtements or-

dinaires qu'on vient d'envoyer ici. A ces mots, Clara ne put retenir ses larmes, en pensant que ces habits venoient du château de Valmore, où elle les avoit laissés. Et voilà encore, continua la prieure, la cassette qui contient vos bijoux et vos pierreries.... Toutes ces choses ne sont que des restitutions..... Une autre main, qui veut être ignorée, paiera pour vous une pension ; un notaire vient de m'en apporter l'acte. Ah! n'en doutez pas, interrompit Clara en fondant en larmes, c'est toujours la même main..... Quoiqu'il en soit, reprit la prieure, il ne vous est pas possible de refuser cette pension anonyme ; j'ai le droit de l'accepter pour vous, et j'en ai usé : j'ai signé l'acte. On prépare votre appartement, vous y serez installée dans une heure. Une sœur converse y logera avec vous.

pour vous servir; on vous y portera votre nourriture, qui doit être préparée à part; on vous fournira, pour vos broderies, l'étoffe, les laines et les soies que vous désirerez avoir. Vous ne travaillerez plus au profit de la maison, vos ouvrages vous appartiendront; enfin, rien ne vous manquera de ce que vous pourrez raisonnablement désirer dans cette retraite. Les six religieuses (en me comptant) qui sont chargées du gouvernement de cette maison iront vous voir tour à tour chez vous, quand vous serez disposée à les recevoir. Les autres ne font point de visites; elles sont entièrement dévouées au service intérieur de la communauté. A l'égard du petit nombre de pensionnaires qui sont logées dans notre intérieur, vous serez maîtresse de les voir. Non, ma-

dame, répondit Clara, je me consacre à la solitude la plus absolue; et je désire ne connoître ici que vous, madame, et la mère sous-prieure. D'ailleurs, ajouta-t-elle, la charité chrétienne peut seule engager à supporter la vue d'une infortunée qui fut condamnée à la mort pour un crime inouï..... Elle s'arrêta, elle vit frémir la religieuse. Cependant, madame, reprit-elle d'une voix basse et tremblante, j'ai protesté de mon innocence jusque sur l'échafaud.. et j'aurai toujours ce langage, avec découragement sans doute (parceque je sais trop qu'on ne me croira pas ....); mais c'est celui de la vérité. Ecoutez, lui dit la prieure, nous ne permettons jamais aux personnes renfermées ici de nous parler de leurs malheurs; ces récits, ou seulement des plaintes, pourroient produire des

déguisements coupables. Ne me parlez donc jamais de votre funeste aventure ; je ne veux pas la connoître. Mais, en refusant de vous entendre, je ne vous juge point ; je n'ai ni le droit de vous condamner, ni le pouvoir de vous absoudre. Il me suffit, pour vous plaindre, pour vous soigner et pour vous aimer, d'avoir vu couler vos larmes et de savoir que vous souffrez. Ah! s'écria Clara, votre compassion est si douce et si généreuse, qu'elle peut tenir lieu d'amitié ; elle en a du moins tout le charme, Mais, poursuivit-elle, mon intention n'étoit pas de vous conter ma déplorable histoire ; le mot que j'ai hasardé étoit le seul que je pusse dire ; vous l'avez entendu, il m'a soulagée. Je garderai désormais le silence que vous prescrivez. Comme elle disoit ces paroles, la

prieure se leva et la conduisit dans son appartement, composé de trois jolies petites pièces meublées simplement, mais avec une extrême recherche de propreté. Les fenêtres de ce logement donnoient sur un grand jardin, dont on offrit a Clara la libre disposition. La prieure la quitta; et Clara jouit du plaisir de se trouver seule. Dieu étoit là; elle pouvoit lui parler et l'entendre sans distractions.... C'étoit la Providence qui, par les mains de Valmore, venoit de l'arracher de cet hôpital à l'instant même où elle s'étoit courageusement décidée à y rester. Pourquoi n'envisageroit elle dans cette solitude, devenue si paisible, que des jours remplis d'amertume? Est-il un sort que Dieu ne puisse embellir? N'avoit-elle pas connu déjà qu'il est possible d'attendre la mort avec un

calme délicieux, et d'éprouver dans cette situation, et jusque sur l'échafaud même, tous les transports, tous les ravissements de la joié la plus vive et la plus pure? Après de tels miracles, quels bienfaits de la souveraine puissance pourroient l'étonner désormais? Pourquoi rejetteroit-elle l'espérance d'un changement inopiné dans son sort? Dieu peut-être a préparé pour elle des moyens légitimes de justification; peut-être cette épreuve terrible n'a-t-elle été faite que pour amener un jour, dès cette vie, le triomphe éclatant de l'innocence! Mais, s'il faut qu'elle soit jusqu'au tombeau méconnue des hommes, Dieu n'a-t-il pas de quoi suffire au cœur fidèle qui se donne à lui sans réserve?

Telles étoient les pensées de Clara; et c'est ainsi que la religion répond à

tout ; c'est ainsi qu'elle sait donn
pour cette vie même, des espéran
sans bornes, et qu'en même tem
elle apprend à s'en passer, ou à
perdre sans désespoir et sans m
mure. Quel système inventé par
hommes auroit cette puissante
fluence sur nos sentiments, notre co
duite et notre destinée ? A la pla
de Clara, que l'on suppose l'héroi
de la sagesse humaine, privée de
foi religieuse, son histoire seroit d
finie, un suicide eût prévenu sa co
damnation. Si l'on veut peindre
vertu luttant avec une patience et
courage inébranlables contre le p
affreux malheur, il faut donc choi
une héroïne chrétienne. Et qu
plus utile, quel plus noble table
pourroit-on offrir à l'admiration d
grandes ames ! .... La plus impa

faite esquisse d'un tel sujet ne sera même pas sans intérêt pour elles.

Clara désira être au lendemain, afin de revoir le père Arsène. Elle étoit sûre qu'il jouiroit de son changement de situation, et qu'il en béniroit la Providence.

Les jours suivants Clara resta peu dans sa chambre. Elle étoit encore incapable de la moindre application, elle ne pouvoit que prier Dieu et se promener. Dès qu'elle vouloit se mettre au travail, les plus déchirantes pensées s'offroient à son esprit. Le souvenir affreux de son père la remplissoit d'épouvante, la scélératesse lui paroissoit un opprobre qui justifioit à ses yeux toutes les humiliations qu'on lui faisoit souffrir; quand elle se représentoit sa farouche figure, elle le voyoit toujours saisissant l'infortuné Jules et lui plongeant un poi-

gnard dans le sein ; elle voyoit cette innocente créature baignée dans son sang, et Valmore désespéré.... Cet horrible tableau troubloit souvent son imagination ; alors, éperdue, elle se levoit en appelant à son secours ; elle s'écrioit : Verrai-je toujours ce sang innocent, ce sang qui retombe sur moi!.... Cet égarement, ces terreurs ressembloient tellement aux remords, et à l'aveu le moins équivoque du crime, que les religieuses, témoins de ces scènes, se confirmoient dans une erreur que, sans ce trouble involontaire, Clara leur eut facilement ôtée par le charme de sa figure, par sa douceur et sur-tout par sa piété.

Clara passoit presque toutes ses journées dans l'église et dans le jardin ; elle aimoit à se promener seule, au déclin du jour, dans ce jardin

rempli des monuments d'une tendre piété. Nul ornement profane n'embellissoit cette solitude; nul autre bruit que le chant des oiseaux et le murmure d'une fontaine n'en troubloient la tranquillité. Clara contemploit avec attendrissement ce lieu solitaire, renfermé dans l'enceinte d'une grande ville, au milieu de la dépravation et des joies insensées du monde; temple mystérieux de la miséricorde ouvert au repentir, inaccessible à la vaine curiosité. Clara voyoit les recluses dispersées, couvertes de longs voiles noirs, s'avancer lentement sous des cloîtres de verdure, semblables à des ombres silencieuses et mélancoliques; car, dans ce monastère, les religieuses dévouées à la pénitence n'avoient point entre elles cette communication franche qui, dans les autres couvents, présente

un tableau dont la simplicité, l'innocence et la gaieté rappellent sans cesse les beaux jours de l'enfance. Ici, disoit Clara, tous les souvenirs sont des regrets, on y pleure, on y gémit; mais la conscience agitée s'y apaise, les remords dévorants s'y changent en amour! . . . La religion, toujours si belle, est sur-tout admirable ici. . . . . Elle y purifie des cœurs égarés; elle ranime, dans des ames avilies, tous les sentiments délicats; elle y éteint le feu destructeur des passions; elle y rallume la flamme généreuse de la vertu! Ces humbles pénitentes, dégagées des liens honteux du vice, sont heureuses sans doute; elles doivent tant aimer le Dieu qui pardonne! C'est sur-tout dans cette enceinte que l'on trouve tout ce qui peut le mieux exciter l'admiration et toucher le cœur; la

suprême puissance et la miséricorde, la foiblesse et la reconnoissance.(*a*)

Un matin Clara fit acheter des fleurs pour en parer une chapelle. Le jardin en manquoit ; une servante fut en chercher dans la ville. En rentrant elle passa dans la classe, y déposa son panier de fleurs qu'elle oublia pendant une heure. Les pensionnaires surent que ces fleurs appartenoient à Clara : la gouvernante de Jules trouva le moyen de glisser furtivement un petit papier dans la corbeille. La servante revint, reprit le panier et le porta à Clara. Cette dernière, après avoir mis les fleurs dans des vases, aperçut au fond de la corbeille un billet ; elle l'ouvrit et y lut ces mots : *Valmore est à l'agonie !* .... *Meurtrière de son fils, c'est toi qui l'assassines !*.... Le papier tomba des mains de Clara ; ses yeux se fer-

mèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. En reprenant sa connoissance, son premier mouvement fut de se jeter à genoux, en versant un torrent de larmes !. . . . . Elle demandoit à Dieu de conserver les jours de Valmore ! . . . . . Après avoir prié plus d'une heure, elle se releva en s'écriant: Il vivra ! . . . . Cette confiance prophétique de la ferveur et de la foi ne fut point déçue.

Valmore en effet étoit à l'extrémité ; mais une crise heureuse lui sauva la vie. Sa convalescence fut longue et languissante. Au bout de trois semaines il se leva malade encore, pour aller voir les ouvriers qui travailloient par ses ordres au tombeau de Jules.

Valmore, dès les premiers moments, n'avoit pu supporter l'idée d'hériter de son fils, de cet enfant

adoré qu'il avoit perdu d'une manière si tragique. Renonçant à se remarier, il avoit déclaré à sa sœur qu'il vouloit consacrer à un établissement de charité le fonds et les revenus de cette superbe terre. Amélie, qui connoissoit la fermeté de ses résolutions, ne songea point à l'en faire changer ; elle voulut même s'associer à cette pieuse action. Il fut convenu que l'on établiroit deux cents pauvres enfants dans ce château, transformé en hôpital. Amélie promit de se dévouer au soin de les conduire, et de passer le reste de sa vie dans ce lieu. Les enfants devoient être divisés en classes, et admis depuis l'âge d'un an jusqu'à cinq. On s'engageoit à les garder jusqu'à dix, et à les mettre ensuite en apprentissage ou à les placer d'une autre manière. Le produit de la vente des meubles ma-

gnifiques du château devoit fournir aux premiers frais de cet établissement. La religion consacra la grande cour du château, dans laquelle on déposa le corps de Jules. Son tombeau étoit de marbre blanc, construit pour contenir encore les cendres de Valmore et d'Amélie. On entoura ce monument d'une grille dorée et d'un double rang de cyprès, et sur une des façades de la tombe on lisoit cette inscription, qui s'adressoit aux enfants qui devoient habiter le château :

Il eut les vertus de son âge.
Il fut pieux, docile, reconnoissant.
Enfants, imitez son exemple ;
Vous jouissez de ce qu'il devoit posséder sur la terre.
Honorez sa mémoire ;
Du haut du ciel il veillera sur vous.

Le soir du jour où le corps de Jules fut solennellement déposé dans sa

tombe, Valmore voulut veiller plus long-temps que de coutume, il ordonna même à tous ses domestiques de se coucher. Resté seul dans son cabinet avec sa sœur, il s'assit à côté d'elle, et la regardant en silence pendant quelques instants, il fut aussi frappé qu'attendri de sa pâleur et du changement de sa figure. Combien vous avez souffert !. . . . . lui dit-il. Oui, répondit Amélie, je souffre toujours doublement !. . . . O ma sœur, reprit Valmore, mon unique amie ! . . . je ne suis point ingrat ! . . . . Venez, je vais m'acquitter. En disant ces paroles il se lève, la prend par la main, et sortant du cabinet avec elle, il la conduit dans la grande cour, où reposoient les cendres de son fils. Amélie, vivement émue, le questionnoit en vain ; il étoit agité : mais, pour la première fois depuis sa ma-

ladie, il marchoit d'un pas ferme et rapide; le sublime élan d'une ame ardente et sensible redonnoit la force et la vie à son corps abattu. Parvenu au tombeau de Jules, il ouvrit la grille, et se jetant à genoux sur les marches du monument: O mon fils, s'écria t-il, je jure sur ta tombe de consacrer ma vie entière à la vertu! ce sera vivre aussi pour la reconnoissance et pour la sainte amitié! . . . . Ici je dépose ma haîne et le ressentiment qui déchire mon cœur! . . . ici je renonce à la vaine et frivole espérance d'une félicité trompeuse ou fugitive; tous mes rêves de bonheur sont évanouis sans retour! . . . Mais, privé des illusions qui m'ont charmé, j'acheverai courageusement le songe pénible de la vie; et lorsqu'un souvenir affreux viendra malgré moi me poursuivre, je fais le vœu solennel de

m'en distraire par une action généreuse : du moins une douleur si légitime ne produira que d'heureux fruits, et j'immortaliserai mes regrets et ta mémoire.

A ces mots, Amélie se précipita dans les bras de son frère, leurs pleurs se confondirent : Valmore serra sa sœur avec transport contre son sein, il connut dans cet instant que la source des émotions les plus douces et les plus pures n'étoit pas épuisée pour lui.

Depuis ce jour, quoique sa mélancolie fût si profonde qu'elle parut être l'effet d'une disposition naturelle née avec lui, il ne montra plus d'abattement, il s'occupa de ses affaires, et traça lui-même le plan de l'établissement qu'il vouloit fonder : le château fut rempli d'ouvriers, et les actes de donation, revêtus des formes

qui pouvoient le mieux les rendre irrévocables, furent signés.

Tous ces soins ne consoloient pas Valmore, mais ils le rattachoient à la vie : on peut bien, en spéculation, ne projeter de faire le bien que par principes ou par calcul; mais on le fait toujours avec goût; et l'homme constamment bienfaisant n'est jamais complètement malheureux.

Cependant Valmore ne pouvoit bannir de son imagination le souvenir de Clara; malgré toutes ses résolutions il parloit souvent d'elle à sa sœur, qui jamais ne lui répondoit. Après mille réflexions sur l'affreux évènement, il s'étoit arrêté à l'idée que la passion et une jalousie effrénée avoient porté Clara à commettre ce crime incompréhensible : elle est barbare, elle est atroce, disoit-il, mais elle est incapable de cupidité; tout

en elle annonçoit le désintéressement et l'élévation d'ame .... Hélas! n'y voyois-je pas aussi la candeur et la bonté! .... Grand Dieu! j'ai désiré passionnément d'être aimé d'elle! et mes soins pour y parvenir préparoient la mort de mon fils .... Une tendresse si pure inspiroit une passion si féroce! ... Si je pouvois me rappeler d'elle, avant cette horrible époque, un trait, un mot condamnable!... mais non, jusque-là un ange, et tout à coup une furie, un monstre! Ma raison s'anéantit devant cette pensée comme devant celle de l'enfer. Je crois, je frémis et je ne puis comprendre!.... En parlant ainsi, Valmore souvent répandoit des larmes amères, ensuite se reprochant vivement ces moments de foiblesse, il renouveloit le serment de ne plus parler de Clara, et il quittoit impé-

tueusement sa sœur ; car il n'é jamais tenté de s'entretenir de peines avec toute autre personne.

Cependant Clara apprit dans retraite que Valmore étoit hors tout danger ; et s'informant cha jour de ses nouvelles, elle fut instr successivement, par le père Arsè de tous les progrès de sa conva cence, et de la transformation bi faisante de son château. Ce dé toucha profondément Clara sans tonner. Père infortuné, dit-elle digne d'un meilleur sort !.... Pi de son fils, la première pensée de douleur fut de recueillir de malh reux orphelins !.... Ah ! que j'air rois à partager les nobles soins de vertueuse Amélie ! ... Et tandis c l'imagination me transporte sans ce aux lieux qu'elle habite, tandis c je pleure avec elle, et que je parta

et toutes ses peines et tous ses sentiments, je suis pour elle un objet d'exécration !. . . . Dans ce séjour, où la vertu malheureuse trouve en elle-même toutes ses consolations, on me maudit, on m'abhorre !. . . . Mais le sort voulut en vain briser les liens qui nous unissoient, ces nœuds chéris d'une si douce sympathie sont entiers pour moi : on peut les méconnoître et non les rompre. Ah ! si l'on me voyoit, si je pouvois me faire entendre !. . . . oui, sans dévoiler mon horrible secret, je convaincrois leurs cœurs !. . . . ce n'est qu'en tâchant de m'oublier qu'ils peuvent persister dans leur funeste erreur. Sans doute dans ce château consacré à la vertu on aura détruit tout ce qui pouvoit rappeler mon souvenir ! mon portrait est brisé, ma chambre est démolie, les fleurs que j'ai plantées sont arrachées,

les arbres qui portoient mon chiffre sont abattus ! il ne reste plus rien de moi autour d'eux !..

Ces pensées déchiroient le cœur de Clara ; elle s'étoit promis d'écarter de son imagination le souvenir de Valmore, elle croyoit beaucoup faire en ne prononçant plus son nom, et en tâchant de porter toutes ses pensées sur Amélie ; et lorsqu'elle questionnoit le père Arsène, elle ne lui parloit jamais que d'Amélie et du nouvel établissement auquel elle devoit présider. Ainsi, sa tendresse secrète devenant plus réservée, plus délicate encore, se fortifioit par le soin même de la concentrer au fond de son ame.

Un jour le père Arsène lui dit qu'à la place du petit pavillon où le malheureux Jules avoit perdu la vie, on avoit bâti une chapelle sous l'invoca-

tion des anges. Clara depuis un mois travailloit à broder un superbe devant d'autel qui étoit presque fini, et elle désira passionnément que son plus bel ouvrage pût servir à décorer cette chapelle. Elle avoit fait vendre le diamant confié au père Arsène, et sur cet argent elle donnoit de petites pensions à quelques infortunés ; dans ce nombre étoit une pauvre veuve qu'une sœur converse lui avoit fait connoître. Elle chargea cette femme, en lui recommandant le plus profond secret, de porter cette broderie au château de Valmore, et de l'offrir à Amélie pour un prix infiniment au-dessous de sa valeur. La commission fut faite avec intelligence et fidélité. Amélie acheta la broderie, qui sur-le-champ fut posée devant l'autel de la *chapelle des anges*. La pauvre femme,

pour sa récompense, reçut en don l'argent qu'elle rapporta.

Cet hommage rendu à la mémoire de Jules procura à Clara quelques instants de consolation : il lui fut doux de penser que cette chapelle devoit à son travail son plus grand ornement, et que Valmore chaque jour jetteroit les yeux sur son ouvrage.

Clara, depuis plus de deux mois dans ce couvent, y vivoit dans une solitude absolue, ne recevant chez elle que la prieure et la mère Sainte-Anne qu'elle édifioit par sa conduite. Elle travailloit sans relâche pour l'église et pour les pauvres. Elle n'avoit aucune communication avec les femmes renfermées dans ce couvent, et pensionnées par leurs familles. Ces dernières montroient pour Clara, dont l'histoire

étoit si publique et si connue, un éloignement et une horreur qu'il étoit naturel d'éprouver, mais dont les souffrances de cette infortunée devoient au moins contraindre l'expression. Toutes ces femmes, au contraire, affichèrent leur mépris de la manière la plus indécente et la plus cruelle. Il sembloit qu'elles fussent charmées de pouvoir s'indigner : c'est une jouissance pour le vice ; il croit se relever de son abaissement en exerçant avec barbarie le triste droit de mépriser. Ces femmes, non contentes de fuir avec affectation Clara, quand elles la rencontroient dans les cloîtres ou dans le jardin, lui refusèrent formellement à l'église l'entrée de la tribune destinée à les contenir toutes. La prieure ayant vu cette scène, quitta le chœur, où elle étoit déjà placée, et fut chercher la tremblante Clara, qu'elle con-

duisit dans l'église, et qu'elle fit placer entre elle et la sous-prieure ; distinction qu'aucune pensionnaire n'avoit encore obtenue. Et elle dit à Clara : Vous resterez toujours là désormais : lorsqu'il s'agit de vous défendre d'une injuste oppression, je ne crois pas pouvoir vous placer trop près de moi ; car je dois être votre appui : que ne dépend-il de moi de devenir aussi votre consolation !.... Après le service divin, la prieure, suivie des cinq religieuses dignitaires, se rendit dans une salle par laquelle toutes les pensionnaires devoient passer en sortant de leur tribune ; et là, les arrêtant : Mesdames, leur dit-elle, permettez-moi de vous représenter que vous n'avez pas le droit d'exclure une pensionnaire de la tribune de notre église, tant qu'il y reste des places. Nous pourrions donc faire rentrer dans cette

tribune celle que vous en avez injustement bannie, mais nous aimons mieux la garder avec nous ; et nous voulons seulement vous prévenir que nous nous chargerons toujours ainsi de réparer vos torts envers elle, et que chaque humiliation que vous lui ferez éprouver nous imposera le devoir d'une préférence en sa faveur.

Ce discours inspira des dispositions plus pacifiques, et Clara ne fut plus insultée.

Clara étoit si touchée des bontés de la prieure et de la mère Sainte-Anne, qu'elle eut la pensée de se faire religieuse dans ce couvent. Elle en parla au père Arsène, qui l'en détourna. Ce seroit, lui dit-il, avouer que vous êtes criminelle, et vous ne devez jamais vous accuser faussement : songez qu'on ne reçoit aux *Filles du Repentir* que des personnes coupa-

bles ; cette institution n'est pas faite pour vous. Hélas ! reprit Clara, on ne me recevroit dans nul autre couvent !—Hé bien, ma fille, c'est que Dieu ne vous destine pas à cet état.

Clara renonça à ce projet, mais elle le regretta vivement.

Un soir, à six heures, la prieure entra dans la chambre de Clara, qui fut très-étonnée de la revoir, ne recevant jamais sa visite aussi tard. Je viens, lui dit la prieure, vous apporter une bonne nouvelle. Ces paroles, qui annonçoient à Clara un changement de situation, ne lui causèrent que de l'inquiétude ; car elle n'attendoit plus de bonheur sur la terre. Elle resta interdite : un violent battement de cœur l'empêcha de répondre.... Vous allez être libre, reprit la prieure, j'ai reçu l'ordre signé du ministre....
—O ciel !... Et qui donc a demandé

cet ordre ?—Monsieur votre père. A ces mots, Clara fut prête à s'évanouir. ....Oui, continua la prieure, il a obtenu la permission de vous transférer dans un château qu'il possède à cent lieues d'ici sur les bords du Rhône : il a promis que vous n'en sortiriez point ; mais vous serez dans un beau pays, et sous la garde d'un père.... Ici Clara cessa d'entendre ; une pâleur mortelle couvrit ses traits, ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. La prieure crut que la joie lui causoit cette révolution. La malheureuse Clara, en reprenant sa connoissance, dit à la prieure d'un air égaré : Eh quoi, madame, ne puis-je pas demander à rester ici ? peut-on m'en arracher malgré moi ?.... Que vous m'étonnez ! répondit la prieure. Comment ne sentez-vous pas que la maison paternelle est un

asile honorable, et qu'après ce que vous avez souffert, vous n'avez rien à craindre de la sévérité d'un père.... D'ailleurs on ne vous laisse point le choix, c'est un ordre que nous recevons; il faut obéir..... O mon Dieu! s'écria douloureusement Clara en joignant les mains.... Et quand viendra-t-on me chercher....—Ce soir même, tout à l'heure.—Juste ciel!.... Et je ne pourrai parler au père Arsène!.... Il est absent et ne reviendra que demain.... Daignerez-vous, madame, vous charger d'un billet pour lui?—Oui, je vous le promets.

Clara aussitôt écrivit ce qui suit:

" O mon père, mon seul protec-
" teur, on m'enlève, on me traîne loin
" de vous au château de Rosmal sur
" les bords du Rhône. Oh! n'aban-
" donnez pas la malheureuse Clara."

Elle cacheta ce billet et le remit à la prieure. Une demi-heure après on vint lui dire qu'une voiture avec des chevaux de poste l'attendoit à la porte du couvent. Tremblante, éperdue, elle n'avoit pas le courage de demander si son père étoit dans la voiture, elle ne pouvoit proférer son nom, ou lui donner un titre que tout son cœur désavouoit. On lui dit heureusement que des affaires retenoient son père à Paris, mais qu'il iroit la rejoindre incessamment. Elle reprit un peu de force ; elle se jeta dans les bras de la prieure. O ma mère ! lui dit-elle, que n'ai-je pu passer mes tristes jours sous votre obéissance !.... Dans ce moment où je ne puis avoir le moindre intérêt à vous tromper, souffrez que je vous répète que je suis innocente !.... Ah ! reprit la prieure attendrie, qui

pourroit en vous regardant vous croire coupable ! votre souvenir ne me rappellera jamais que l'idée la plus touchante du malheur.... Adieu, ma mère, dit Clara en fondant en larmes, priez Dieu pour moi !.... A ces mots, elle s'arracha de ses bras et sortit précipitamment de sa chambre. On étoit au milieu du mois d'Octobre : huit heures sonnoient, le son de l'horloge fit tressaillir Clara. Qu'elles seront lugubures pour moi, s'écria-t-elle, les heures qui vont suivre celle-ci !.... En traversant le cloître éclairé par une lampe, elle s'arrêta en jetant les yeux sur le cimetière. J'espérois, dit-elle, que mes cendres reposeroient là ? Et qui sait ! .... Elle frémit et n'acheva pas, elle pensoit que peut-être les ondes du Rhône lui serviroient de sépulture... Elle s'appuya sur un pilier de pierre ;

et regardant à travers les arcades un ciel pur et sans nuages, cette vue adoucit l'horreur de ses pensées. O mon Dieu, dit-elle, dans quelques mains que l'on puisse être, n'est-on pas toujours dans les vôtres! disposez de moi, les terreurs sont une espèce de rébellion contre vos volontés, je veux surmonter les miennes.... En disant ces mots elle poursuivit rapidement son chemin. Arrivée à la porte du couvent, son cœur se déchira en quittant cette maison de douleurs consacrée aux regrets, ses pleurs recommencèrent à couler; on la porta dans la chaise de poste, elle ne pouvoit plus se soutenir.

Montalban, décidé à s'expatrier pour échapper aux poursuites de ses créanciers, avoit voulu se ressaisir auparavant de la malheureuse Clara, craignant toujours qu'elle ne finît par

dévoiler la vérité, sur-tout lorsqu'elle apprendroit qu'il avoit quitté la France. Il n'obtint que difficilement l'ordre du ministre, qu'il sollicita secrètement ; mais à l'époque où Clara lui fut remise, il pouvoit encore rester un mois en France sans risquer d'être arrêté. Il avoit dès-lors plusieurs dettes exigibles, pour lesquelles on pouvoit saisir ses biens ; mais les lettres de change qui donnoient contre lui droit de prise de corps ne devoient échoir que sur la fin de Novembre de cette même année. Ce monstre ne s'étoit fait livrer sa fille que pour l'immoler !.... Il n'avoit que des domestiques nouveaux, à l'exception d'un seul, le concierge de son château de Rosmal. Cet homme l'avoit servi jadis en Alllemagne ; il ne savoit pas un mot de Français ; il étoit placé depuis un an dans ce château avec

une servante alsacienne qui lui servoit d'interprète. Montalban le croyant incapable de faire un crime, et ne voulant, d'ailleurs, se fier à personne, ne le mit nullement dans sa confidence. Il l'avoit fait venir à Paris; et l'ayant instruit du jugement porté contre Clara, il le chargea de la conduire à Rosmal et de l'y garder. Il dit à cet homme, qu'il connoissoit très-intéressé, qu'il l'autorisoit à confisquer à son profit tout ce que Clara pourroit avoir d'argent et de pierreries, dont il lui ordonnoit de la dépouiller. Par cette précaution il ôtoit à Clara toute possibilité de gagner son geolier. Mais Clara n'emporta avec elle que ses habits et quelques pièces d'or; elle avoit déposé dans les mains de son confesseur et son argent, et tout ce qu'elle possédoit de précieux. Montalban, arrêté

par quelques affaires à Paris, se saisissoit toujours de sa proie, et se hâtoit de l'envoyer dans sa terre, en attendant qu'il pût l'aller rejoindre, pour se délivrer d'elle par le poison.

Clara, enfermée dans une chaise de poste, ayant à sa portière un homme à cheval, poursuivoit rapidement sa route. La beauté de la nuit et du clair de lune lui causoit une vive sensation, qui mêloit un attendrissement douloureux à son invincible terreur. Les craintes les plus sinistres glaçoient son imagination, et le vague de ses idées portoit au comble son effroi. Le courage ne peut s'exercer qu'avec une connoissance positive du danger; on n'a point d'armes contre un péril dont on ignore tous les détails, et peut-être que la lâcheté n'est autre chose que la foiblesse, qui fait détourner la vue de l'objet qu'on re-

doute. Souvent on s'est follement précipité dans un abîme pour éviter de le voir ; et quiconque se décide à le regarder fixement, ou trouve des ressources, ou se résigne.

Au point du jour, on s'arrêta pour changer de chevaux ; on se trouvoit en face d'une immense et sombre forêt, vers laquelle on se dirigeoit. Clara considéra avec effroi cette prodigieuse étendue de bois ; elle imagina que peut-être elle alloit être immolée sous ces épais ombrages, presque impénétrables au jour. .... Dans cet instant, tandis que son conducteur aidoit à atteler les chevaux, une pauvre femme, tenant deux petits enfants dans ses bras, vint lui demander l'aumône. A cette voix suppliante, Clara tressaille. O mon Dieu ! dit-elle, vous daignez donc m'offrir encore une bonne action à

faire !.... celle-ci peut-être sera la dernière !.... Ah ! jouissons encore de la vie !.... En disant ces paroles, elle tira sa bourse, qui contenoit dix louis, et elle la donna à la pauvre femme. Au moment même la voiture partit ; et Clara, certaine d'emporter avec elle les plus tendres bénédictions d'une infortunée, sentit son courage se ranimer et ses craintes sinistres s'affoiblir.

On fit voyager Clara nuit et jour, sans s'arrêter. Elle vouloit questionner son conducteur ; mais elle connut qu'il n'entendoit pas le français. Frikmann (ainsi se nommoit cet Allemand) étoit un homme de cinquante-cinq ans, d'une figure sévère, d'un sang-froid imperturbable. Il avoit de la probité et de bonnes mœurs ; mais il n'imaginoit pas qu'il y eut dans la vie un autre but que

celui d'amasser de l'argent, et tout son attachement pour ses maîtres se bornoit à ne les pas voler, à ne point juger leurs actions, à s'acquitter avec une scrupuleuse exactitude des ordres qu'ils lui donnoient, et à ne les point quitter tant qu'il étoit bien payé. Frikmann n'étoit pas un homme délicat et sensible ; mais il n'existoit point de domestique plus parfait.

On arrive au château de Rosmal, après deux jours et demi de route, à huit heures du matin. Clara éprouva un affreux serrement de cœur en entrant dans ce vieux château, vaste, désert et délabré, qui ressembloit à une forteresse. Le silencieux Frikmann la conduisit sur-le-champ dans un appartement situé au second étage ; il l'y laissa seule. Il sortit aussitôt. En s'en allant, il ferma

toutes les portes à double tour, et il emporta les clefs.

Frikman, croyant que Clara avoit assassiné un enfant, trouvoit fort simple qu'elle fût prisonnière le reste de ses jours. D'ailleurs, ne réfléchissant jamais que sur ses intérêts, il n'arrêtoit point sa pensée sur cet évènement ; il ne considéroit les voleurs et les meurtriers que comme des espèces particulières d'individus jetées sur la terre comme les animaux carnassiers. Aucune de leurs actions ne le surprenoit ; et, classant ainsi tous les hommes, il étoit également incapable d'étonnement, d'indulgence et d'indignation. Il remonta dans la chambre de Clara pour lui porter ses malles ; car il avoit reçu l'ordre de ne pas souffrir que la servante s'approchât d'elle. Après avoir posé les malles dans la chambre,

il fit entendre à Clara qu'il vouloit examiner ce qu'elles contenoient; car il espéroit y trouver un écrin que, d'après les ordres de son maître, il n'auroit pas manqué de saisir. Il parut fort mécontent de ne trouver que du linge et des habits. Clara fut obligée de détacher ses poches et de les confier à Frikmann, qui ne fut pas plus satisfait de cet examen, car il ne vit ni argent, ni pierreries, ni bijoux. Clara avoit dérobé à l'avidité de ses recherches un cœur d'or émaillé, qu'un instinct secret lui rendoit cher, et qu'elle portoit dans son sein depuis l'âge de dix ans. C'étoit le premier présent qu'elle eût reçu d'Allemagne. Sur ce cœur étoit gravé d'un côté ce nom : *Eliza*; et de l'autre celui-ci : *Gustave*. Il s'ouvroit, et dans l'intérieur ces mots étoient tracés autour d'une gerbe de

cheveux blonds : *Gardez toujours ce premier gage.*

Cependant Clara examina, avec un soin mêlé de frayeur, les quatre pièces de son appartement ; elle ouvrit ses fenêtres, et elle vit qu'elles donnoient sur une terrasse dont le Rhône baignoit les murs. La vue de ce fleuve impétueux qui rouloit ses ondes avec bruit au-dessous de ses fenêtres, renouvela dans son esprit les idées les plus funestes. Elle ne put s'en distraire qu'en prenant son livre d'heures. La nuit augmenta encore ses anxiétés. Malgré la fatigue d'un voyage pénible elle ne s'endormit qu'au grand jour. Elle pensa alors qu'elle n'avoit rien à craindre de Frikmann, et elle devina que l'exécution du crime ne seroit confiée à personne, et que celui qui en avoit conçu l'idée s'en chargeroit seul. Alors tout son

effroi se porta sur le retour de Montalban; le moindre bruit qu'elle croyoit entendre dans ce château solitaire la pénétroit de terreur. Le troisième jour au soir de son arrivée, elle entendit aboyer des chiens; elle ne douta pas que ce ne fût l'annonce d'un évènement si redoutable pour elle. Au pouvoir du barbare qui l'avoit accusée de son propre crime, et qui l'avoit vue d'un œil sec aller à l'échafaud sans lui donner la moindre marque de pitié, quand elle se laissoit immoler pour lui, il étoit impossible qu'elle s'aveuglât sur son pressant danger. Tout son courage succomboit à l'idée d'un sort si déplorable! Ce n'étoit pas assez de perdre la vie, il falloit périr par un forfait exécrable, et de la main d'un père!.... Elle voulut se préparer à ce moment terrible! mais elle igno-

roit le genre de mort qu'on lui destinoit, et son esprit préoccupé, cherchant à le deviner, ou, pour mieux dire, se représentant avec horreur mille supplices divers et les agonies les plus douloureuses, ne pouvoit ni se livrer à la méditation, ni s'appliquer à la prière. Cet état de tiédeur, que sa piété se reprochoit avec amertume, n'étoit pas le moindre de ses tourments. Lorsque Frikmann vint lui apporter son souper, elle crut qu'elle alloit voir paroître son père, et machinalement elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre et fut se cacher derrière les rideaux de son lit. Frikmann ne la voyant pas, l'appela d'un ton grave et tranquille, et le son de cette voix rauque fut plus agréable à son oreille que la plus délicieuse mélodie. Voulant savoir si Montalban étoit arrivé, elle essaya de ques-

tionner Frikmann ; ce dernier ne comprenant point, et ne pouvant répondre, n'avoit même pas l'air d'entendre : sans suspendre un instant son service, sans la regarder, il continuoit, avec son flegme accoutumé, de mettre le couvert ; il l'écoutoit comme s'il eût été parfaitement sourd, et il la quitta sans avoir donné à ses discours le plus léger signe d'attention. Une nouvelle pensée vint effrayer Clara ; elle se persuada que les aliments qu'on lui présentoit étoient empoisonnés par Montalban. .... Et elle ne mangea que du pain. Elle ne se coucha point. Le lendemain matin elle dormit à diverses reprises, couchée sur un canapé, se réveillant continuellement en sursaut, croyant toujours entendre ouvrir ses portes, et même distinguer dans le lointain la voix terrible de son père.

Dans cette journée entière elle ne prit que du pain pour toute nourriture. A deux heures après midi elle ouvrit sa fenêtre ; il faisoit du vent, le ciel étoit orageux et le Rhône agité ; la terreur fait de tout des présages : la superstition naquit du malheur et de la crainte. Quel jour sombre ! . . . dit Clara, il paroît fait pour éclairer le crime ! . . . . Elle jeta un triste regard sur les rives enchantées du Rhône ; et s'attendrissant à mesure qu'elle contemploit se spectacle enchanteur, elle dit un adieu solennel à toute la nature . . . Ensuite, fermant brusquement la fenêtre, elle tomba dans un fauteuil et donna un libre cours à ses pleurs.

Sur les dix heures du soir, elle entendit distinctement une voiture entrer dans l'une des cours du château. . . . . Il se fit aussitôt un mouvement

extraordinaire dans toute la maison ; on montoit des escaliers, on ouvroit des portes avec bruit, on marchoit dans tous les corridors. Ah ! s'écria Clara, pour cette fois ce n'est point une illusion ; il arrive. . .c'est lui. . . Une demi-heure après, Frikmann parut : il avoit l'air agité, et rien ne pouvoit être plus frappant qu'une trace d'émotion sur ce visage naturellement si froid. Frikmann s'approche de Clara, la prend par la main et l'entraîne. Clara, épouvantée, oppose de la résistance. Frikmann s'apprête à l'enlever de force. Clara, ne voulant pas qu'un homme la saisisse dans ses bras, se décide à le suivre. Ce mouvement de pudeur et de dignité lui redonna de la force (car tous les ressorts de notre ame ont entre eux un merveilleux enchaînement). Clara se laissa conduire, persuadée

qu'on la menoit à la mort. On la fit descendre un étage, on la mena dans le grand appartement du château, celui du maître, et on l'y enferma. Son sang se glaça dans ses veines en se voyant dans cet appartement, où elle auroit dû trouver toute protection, et où elle s'attendoit à chaque instant à voir paroître son assassin. . . . Combien alors elle s'affligeoit qu'on l'eût arrachée de l'échafaud ! combien elle regrettoit le vénérable père Arsène ! Ah ! si du moins, disoit-elle, je pouvois, dans ce moment affreux, entendre sa voix chérie et recevoir sa bénédiction !. . . . Elle se mit à genoux ; et, levant les yeux, ses regards se portèrent sur un tableau qui représentoit une belle femme allaitant son enfant. . . . . Elle ne douta point que ce ne fût le portrait de sa mère ; ses larmes inondèrent son visage. O

ma mère ! s'écria-t-elle, ce sont vos traits que je contemple ! et cet enfant infortuné que vous tenez dans vos bras, c'étoit moi sans doute !. . . Vous souriez en le regardant !. . . . Vous souriez, juste ciel !. . . . Oh ! si vous aviez pu lire dans l'avenir, avec quelle horreur vous seriez descendue dans la tombe ! . . . . . Et moi, que n'ai-je trouvé la mort sur votre sein maternel ! . . . Non, l'on ne tranchera point ma vie devant cette image révérée ; ce portrait sera ma sauvegarde . . . . Comme elle disoit ces mots, Frikmann reparut et lui fit signe de la suivre . . . . C'en est donc fait ! . . . . dit Clara d'une voix éteinte. O mon Dieu ! prenez pitié du meurtrier et de la victime ! . . . Elle n'en put dire davantage, la parole expira sur ses lèvres décolorées ; et, sans perdre connoissance, elle tomba dans un état

d'anéantissement et de défaillanc
ne lui permit ni de marcher, ni m
de se soutenir sur ses jambes. l
mann lui donna le bras, ou,
mieux dire, la porta, en se hâtai
sortir de l'appartement. Après a
passé trois grandes pièces, il lu
traverser un long corridor étro
obscur ; ensuite ils descendiren
petit escalier dérobé, et se trouvè
sur une terrasse. Clara entend
distinctement le mugissement des
du Rhône, très-agité dans ce mom
Je connois donc enfin, se dit-elle
térieurement (car elle ne pouvoi
ticuler une parole), je connois
le genre de mort qui m'est dest
On va me précipiter dans le fleu
. . . . La lune, cachée par des nua
ne donnoit aucune clarté . . . . .
sifflements du vent, le bruit tu
tueux des flots, un tonnerre menaç

roulant au loin sans intervalle, l'obscurité profonde, rendue plus frappante par les traits rapides de lumière qui de temps en temps sembloient embraser le rivage, tout, aux yeux de Clara, paroissoit en harmonie avec l'horreur de ses pensées. Il lui sembloit que la nature entière se révoltoit contre un crime qui violoit toutes ses lois. Tout à coup Frikmann s'arrêta, et, d'une voix forte et ténébreuse, il dit en Allemand cinq ou six mots qui furent répétés par les échos des deux rives. Une minute après, on entendit trois coups de sifflet ; et Frikmann, ouvrant une porte, se trouva sur le rivage. Il fit encore une trentaine de pas, en côtoyant le Rhône ; alors, un éclair éblouissant découvrit à Clara un bateau tout près d'elle, dans lequel étoit un seul homme, enveloppé dans un manteau

qui cachoit entièrement sa figure . . .
*C'est lui !* se dit Clara en frémissant.
. . . . Elle l'a vu ! elle l'a reconnu !
elle a déjà senti l'atteinte du coup
mortel ; car elle pense qu'elle sera
poignardée avant d'être plongée dans
le fleuve. . . . Ses cheveux se dressent
sur sa tête. . . . . Frikmann la remet
mourante dans les mains de cet
homme, et s'éloigne aussitôt avec rapidité.
. . . Clara, immobile et glacée,
ferme volontairement les yeux, afin
de ne pas même entrevoir encore une
fois l'assassin. Son cœur flétri n'a
plus la force de palpiter ; elle ne respire
plus, mais elle a conservé le sentiment
et la connoissance. . . . . Elle
reste ainsi suspendue un instant entre
la vie et la mort . . . . Tout à coup, ó
surprise ! ô saisissement inexprimable
! . . . . elle sent les bras qui la
soutiennent la presser doucement, et

elle entend soupirer et gémir ! . . . .
Ce n'est point une erreur . . . . on
répand des larmes ! . . . . Dieu ! le
meurtrier de Jules, le père dénaturé
qui sacrifia sa fille, seroit-il capable
d'un mouvement de pitié ! . . . . La
nature outragée reprend-elle ses droits,
et va-t-elle triompher de tant de barbarie ! . . . Ces étranges idées, loin de
ranimer Clara, lui causèrent une nouvelle sorte d'effroi . . . . Si la cruauté
l'emporte, ce combat aura seulement
prolongé son supplice ; si la compassion est la plus forte, quelle scène va
suivre ces moments pleins d'horreur !
Comment recevoir les embrassements
de ce père inhumain ? que feroit-on
de son inconcevable et tardive tendresse ? , . . . Comment baiser cette
main homicide ? . . . . Comment reprendre l'ombre même du respect
filial ? . . . Toutes ces pensées s'offri-

rent rapidement à l'imagination de Clara, et l'appareil d'une mort effroyable ne lui parut pas plus terrible.... Cependant les nuages qui déroboient la clarté de la lune se dissipent, on voit renaître le jour le plus doux.... le vent s'apaise, le violent balancement du bateau attaché sur la rive se modère; dans cet instant, les bras qui soutiennent Clara la soulèvent et la posent assise sur un banc, et elle se trouve vis-à-vis l'objet d'une si douloureuse terreur; la lune éclairoit son visage baigné de larmes.... Clara lève sur lui avec épouvante un œil sombre et timide; mais à peine l'a-t-elle aperçu, qu'elle reprend toutes ses facultés, toute sa sensibilité, et se prosternant, elle s'écrie, avec un transport impossible à décrire, ô mon libérateur!..... Elle reconnoît enfin son vénérable ami, elle embrasse les

genoux du père Arsène ! . . . . . Ma fille, lui dit-il, c'est Dieu qu'il faut remercier ! c'est lui qui vous sauve, c'est lui qui daigne calmer cette effrayante tempête, afin que vous ne soyez point engloutie dans les flots, car vous n'aurez pour vous conduire, pendant plus de cinq heures sur ce dangereux fleuve, que le foible bras d'un vieillard ! . . . . mais Dieu, protecteur de l'innocence, va guider cette frêle nacelle, ne craignons rien ! . . . . Une enfant et un vieillard qui se livrent à la Providence ne seront point abandonnés sur les ondes . . . . C'est à l'impie de trembler sur le vaisseau le plus solide et le mieux construit, un abîme est sous ses pieds ! . . . Mais nous qui n'attendons rien de notre force et de notre industrie, nous voguerons avec sécurité sous la garde du Très-Haut ! . . . . Voyez, ma fille,

voyez ces nuages s'abaisser, se dissiper vers l'horizon, et découvrir ce ciel d'azur ! . . . On n'entend plus le tonnerre, on ne sent plus qu'une douce fraîcheur . . . . jouissons avec reconnoissance de ce calme subit . . . . . adorons celui qui commande aux éléments . . . . Ainsi qu'il dissipe les tempêtes des ondes et des airs, il peut, ma fille, faire succéder aux orages de la vie des jours purs et sereins . . . . . Clara écoutoit le père Arsène avec ravissement, elle ne pouvoit se rassasier du plaisir de le revoir; elle venoit de passer subitement d'une horrible agitation et du comble de la terreur à la douce sécurité et au repos le plus parfait; elle savouroit avec délices le bonheur de cette révolution, aussi miraculeuse qu'inopinée . . . . . Mon père, dit-elle, en pressant dans ses mains les mains tremblantes du

pieux vieillard ; c'est votre sainteté qui fait mon salut, le ciel veille sur l'infortunée que vous protégez ! . . . . Ah ! malgré mon sort déplorable, vous me rattachez à cette vie si souvent menacée que je vous dois ! . . . . Vous venez de me faire connoître que mon cœur peut encore éprouver toutes les émotions et tous les transports de la joie la plus vive et la plus pure ! . . . . Oui, je pourrai du moins désormais me rappeler un souvenir ravissant, celui où, jetant les yeux sur vous dans cette nuit mémorable, j'ai reconnu vos traits vénérables et chéris ! . . . Allons, mon père, laissons-nous aller au cours de ce fleuve, les ondes nous porteront vers une rive heureuse, où nous trouverons un asile paisible . . . . Oui, ma fille, reprit le père Arsène, je l'ai déjà choisi pour vous dans ma pensée, cet asile, et

vous y jouirez d'une parfaite tranquillité ; vous saurez tout demain, maintenant ne songeons qu'à notre navigation. A ces mots, le père Arsène fit asseoir Clara sur de la paille fraîche étendue dans le bateau, elle appuya sa tête sur la planche qui servoit de banc ; car elle étoit si foible qu'elle ne pouvoit se soutenir. Quand elle fut ainsi couchée, le père Arsène détacha la barque et se mit à voguer ; mais au bout d'une heure, les forces épuisées du vieillard ne lui permirent plus de ramer ; il fut obligé de suivre le conseil de Clara ; il laissa flotter le bateau, que le vent et le courant dirigeoient naturellement vers le lieu où il vouloit aller. Il éleva au ciel ces mains défaillantes qui ne pouvoient plus qu'implorer l'Éternel ! Grand Dieu ! dit-il, je remets cette enfant dans vos bras

paternels.....Après avoir dit ces paroles, plein de confiance, il se leva, et s'appuyant sur les deux rames, il se tint debout, afin de surveiller mieux la marche du bateau; il contemploit alternativement, et les cieux parsemés d'étoiles, et Clara dont toute l'attitude exprimoit le plus doux repos. En effet, après tout ce qu'elle avoit souffert, après avoir été, durant six mortels jours, prisonnière et dans l'attente d'un crime affreux qui devoit lui coûter la vie, elle jouissoit d'un calme délicieux : en songeant qu'elle étoit sous la garde du plus vertueux de tous les hommes, elle aimoit à se voir à la merci des flots, et privée de tout secours humain; avec une conscience aussi pure que la sienne, c'étoit se trouver plus spécialement sous la protection toute-puissante de Dieu. Bientôt, cédant moins à la

fatigue qu'à la douceur de ses pensées, elle s'abandonna sans prévoyance et sans inquiétude à la Providence, elle se laissa aller à l'assoupissement plein de charme, qui répandoit un baume rafraîchissant dans ses veines. O mon Dieu ! dit-elle, nous flottons parmi des écueils, dans une barque fragile, sur un fleuve redouté ; mais vous êtes avec nous ! . . . qui pourroit nous alarmer ? . . . . ce doux sommeil qui s'empare de mes sens est un hommage de ma foi . . . . A ces mots, ses paupières appesanties se fermèrent, et elle s'endormit profondément. Le saint vieillard attendri veilla sur elle ; il la regardoit avec complaisance en souriant, et cependant ses yeux étoient remplis de larmes ! . . . Cette nacelle alors offrit un tableau digne d'attirer les regards du Créateur. On y voyoit, sous les

traits les plus respectables et les plus touchants, l'heureuse sécurité de l'innocence et de la vertu ! . . . . . . Des songes ravissants enchantèrent le sommeil de Clara ; elle vit la troupe fortunée des anges entourer son bateau ; les uns planoient sur sa tête, les autres imprimoient à la barque un mouvement rapide et doux ; elle se sentoit mollement bercée sur les ondes, et elle découvroit dans le lointain des rivages charmants et la perspective la plus brillante . . . Son imagination lui retraçoit mille passages consolants et sublimes des Saintes Écritures . . . . il lui sembloit que des voix célestes et prophétiques lui répétoient ces paroles divines :

*Il s'est levé pendant les ténèbres une lumière pour les bons . . . .*

*Celui qui vit sous la protection du*

*Très Haut demeurera ferme sou*
*pui du Dieu du ciel . . .*

*Il vous couvrira de ses ailes ,*
*vérité vous servira de bouclier .*

*Dieu a commandé à ses an*
*vous garder dans toutes vos voie*

*Le Seigneur a fait éclater sa*
*sance en notre faveur . . .*

*Ceux qui sèment dans les*
*moissonneront dans la joie.**

---

* Psaumes 90, 111, et 115.

# NOTE.

NOTE (*a*) PAGE 155.

On n'avoit point encore parlé de cette espèce de couvents, et ils sont dépeints ici avec la plus parfaite exactitude. En général on a fait dans ces derniers temps les descriptions les plus fausses et les plus calomnieuses des couvents, parceque ces descriptions ont toujours été faites par des hommes, ou par des protestants qui n'avoient à cet égard aucune connoissance, et qui ont donné pour des faits des conjectures très-fausses, et souvent même ridicules. Les hommes n'ont pu entrevoir que les monastères régis par des abbesses; il y avoit dans ceux-là de grandes richesses, des espèces de cours, et quoique les mœurs y fussent d'une irréprochable pureté, il s'y trouvoit quelquefois des prétentions ambitieuses, par conséquent des espèces de rivalités, et des tracasseries, mais beaucoup moins fréquentes et moins vives qu'on ne le

croit communément. On ne voyoit rien de semblable dans les couvents gouvernés par des prieures triennales. Le gouvernement, là, étoit sans faste, il ne donnoit point de représentation imposante, il n'étoit qu'une charge très-fatigante ; aussi n'intriguoit-on point pour l'obtenir ; l'intérêt de toutes étoit qu'il fût déféré à la *plus digne,* sur-tout dans les couvents consacrés à l'éducation de la jeunesse, et les élections prouvoient toujours que la raison et non la brigue avoit décidé les suffrages.

FIN DU TOME 1ER.

De l'imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, No. 75, reat Queen-street.

# LE SIÉGE

DE

# LA ROCHELLE.

TOME II.

# LE SIÉGE
## DE
# LA ROCHELLE.

TANDIS que le sommeil bienfaisant du juste réparoit les forces de Clara, et lui rendoit la fraîcheur et la santé, le père Arsène trouvoit aussi les plus douces consolations dans ses méditations et dans ses souvenirs. Dans cette vie, consacrée tout entière à la religion et à l'humanité, il ne pouvoit pas se rappeler un seul malheur personnel. Orphelin dès son enfance, né d'une mère allemande qu'une mésalliance avoit placée en France dans une famille d'agricul-

teurs, il n'avoit connu de ses parent
qu'un oncle établi en Allemagne, et un
sœur et des neveux qu'il chérissoit, e
qui vivoient dans une ferme auprès d
la Rochelle. Engagé dans les ordre
sacrés depuis sa première jeunesse, i
avoit toujours été le religieux le plu
exemplaire et le plus parfait. Dé
nué de toute ambition, il s'étoit cons
tamment refusé aux honneurs de l'é
piscopat. Louable modestie, dont c
siècle religieux a présenté plus d'u
exemple (*b*).

On ne fera point le portrait du pèr
Arsène, parce qu'un saint n'a point d
caractère particulier ; il n'a ni penchan
ni système qui lui soit propre ; il n'agi
que d'après des préceptes connus, c
qu'il fait de plus héroïque n'est jamai
qu'une suite de son obéissance ; il a
perdu le droit frivole d'étonner ; on
ne se récrie point sur ses actions le

plus sublimes, on dit seulement : il est fidèle ; il est conséquent ; ce n'est pas lui qu'on admire, c'est la loi divine qui le guide.

La religion peut seule nous détacher de nous-mêmes, en nous donnant par ses magnifiques promesses le plus puissant intérêt à nous attacher à tous les êtres souffrants. Le père Arsène ne connoissoit que les nobles douleurs causés par la pitié ; chacune de ses peines avoit laissé dans sa conscience un sentiment consolateur, et préparé pour son heure dernière un souvenir précieux. Nul homme n'étoit aussi facile à pénétrer que lui. Quand on le voyoit rêveur ou vivement occupé, on étoit sûr qu'il méditoit une bonne œuvre, ou qu'il travailloit à l'accomplir. Versoit-il des larmes, on pouvoit dire : il pleure sur les maux d'autrui. La gaieté brilloit-elle sur sa vénérable

physionomie, on s'honoroit de parta
sa joie, certain que le principe
étoit touchant et vertueux. Le p
Arsène étoit-il né sensible ? On
gnore. Comment la pratique consta
de la perfection évangélique ne doi
roit-elle pas la sensibilité la plus d
cate et la plus exaltée ? Peut-on
sans cesse des infortunés sans s
tendrir ? Peut-on se dévouer s
aimer ? Peut-on s'imposer la loi
cacher avec soin tout ce qu'on fait
bien, sans en jouir intérieurement a
plus de charme ! . . . . . Hélas ! qui
nous n'a pas connu que le récit,
même la confidence d'une action
tueuse, altère toujours la douceu
la pureté du souvenir qu'elle laisse !

Le père Arsène avoit pour Clara
attachement paternel, qui, fortifié
les malheurs et la conduite de cette
fortunée, était devenu le sentim

dominant de son cœur, et le plus tendre qu'il eût jamais éprouvé. Sa piété le préservoit des inquiétudes déchirantes qu'il auroit dû naturellement avoir. Ce n'est que dans les ames religieuses que l'espérance, appliquée même à cette vie, peut avoir une force que rien n'altère; elle est sans bornes, parce qu'elle se fonde sur la puissance de Dieu; et comme elle ne peut naître que par le désir de voir triompher la justice et l'innocence, elle est inébranlable. Le père Arsène étoit persuadé que Clara seroit un jour justifiée d'une manière éclatante. Il le demandoit à Dieu avec tant d'ardeur, qu'il étoit parvenu à n'en pas douter; car l'une des récompenses des prières ferventes est de soulager l'ame du poids de l'inquiétude et de la remplir de la plus ferme confiance.

Durant le reste de la nuit, le père

le lever du soleil, le vieillard e
découvrant le bois où l'on dev
rêter : Réveillez-vous, ma fille,
t-il, réveillez-vous, nous voilà
rivage solitaire où nous allon
quer ! .... A ces mots, Clara se
joint les mains et remercie le
Maintenant, dit le vieillard, v
là hors de tout danger !...... En
de la Providence !....... Non,
point en vain que Dieu vous a
vée deux fois d'une mort affr
paroissoit inévitable ; puisque
vous fit descendre de l'écha
qu'elle vient de vous tirer du
château de Rosmal, elle vous

dois la vie j'ai le pressentiment que j'obtiendrai, sinon le bonheur, du moins la tranquillité !...... C'est à vous, mon généreux protecteur, à me rendre digne d'un meilleur sort, en perfectionnant cette raison dont vous avez développé les premières lueurs ..... L'école du malheur me sera moins utile que vos sages conseils ! ..... Mon enfant, reprit le père Arsène, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'écarter de votre souvenir un homme intéressant et vertueux, mais qui ne peut jamais devenir votre époux. —Oui, je vous promets de ne jamais penser à lui volontairement. Mais cet effort me sera moins pénible quand je pourrai croire que cet infortuné supporte la vie sans désespoir. Si le temps amène pour lui quelques consolations ne me le laissez point ignorer ; alors j'aurai moins de peine à ne pas m'oc-

cuper de lui!... O puisse-t-il trouver une épouse tendre et vertueuse! puisse le ciel lui redonner un fils digne de le consoler! Mes vœux les plus ardents seroient exaucés! ....—Ma fille, vous apprendrez par moi tous les changements qui pourront arriver dans sa situation. Comme il disoit ces mots la barque touchoit le rivage. Le bon religieux chargea sur ses épaules une petite valise qui contenoit une partie des vêtements de Clara, et que Frikmann avoit portée dans le bateau, tandis que Clara, arrachée de son appartement, étoit dans celui de Montalban. On descendit à terre, et le père Arsène donnant le bras à Clara: Maintenant, lui dit-il, vous devez quitter pour toujours le nom malheureux que vous portez. Désormais vous vous appellerez Olympe. D'ailleurs vous ne serez point obligée de faire des men-

songes ou de conter une fausse histoire ; il suffira de dire, dans les lieux où je vous mène, que vous avez éprouvé de grands malheurs sans les mériter, et que vous avez besoin d'asile. Clara fut charmée de changer de nom ; il lui sembla que c'étoit changer de destin, qu'elle alloit renaître et recommencer une nouvelle carrière : elle ne pouvoit envisager de bonheur avec des souvenirs affreux, ineffaçables ; mais elle jouissoit de la douceur de se trouver délivrée du poids accablant de l'ignominie et de ne plus dépendre que du père Arsène.

Après avoir fait cinq ou six cents pas, en tournant le dos au fleuve, on se trouva sur la lisière d'un bois charmant, et Clara se retournant admira la vue délicieuse formée par le Rhône, la rive opposée, et la beauté du soleil levant. Le père Arsène lui propose

frugal, Clara, questionnant le
Arsène sur les moyens qu'il avoi
ployés pour la délivrer, il sati
curiosité dans ces termes:

" En recevant votre billet, j
" d'autant plus affligé que j'ima
" facilement le sort qu'on vous
" paroit! .... Cependant, sachan
" le maître du château de R
" étoit retenu pour une quin
" de jours à Paris, j'eus l'espoir,
" l'aide du ciel, de vous sauver
" désirois, suivant vos intention
" pas toucher à la somme qu
" restoit de votre diamant vend
" tandis qu'un ami préparoit tout

« francs. Ne trouvant pas cette
« somme suffisante, je m'avisai, pour
« l'augmenter, d'un moyen qui me
« réussit. Je suis connu de l'asso-
« ciation charitable composée des
« dames de tout rang et de tout âge,
« formée par les soins du vertueux
« Vincent de Paule. Je savois que
« ces dames n'hésitent jamais à faire
« une bonne œuvre, que leur magni-
« fique libéralité fournit à la fois les
« fonds nécessaires pour des établis-
« sements publics, et des sommes im-
« menses pour des aumônes particu-
« lières et secrètes *(c)*. Je fus trouver
« la jeune dame qui les préside (1):
« sans nommer ni désigner personne,
« et sans employer de déguisements,
« j'intéressai vivement cette dame.

---

(1) La présidente Goussault.

“ Je lui dis qu'une jeune per
“ parfaitement innocente, dont j
“ le directeur, venoit d'être en
“ par les ordres d'un homme per
“ mais que si je pouvois aller p
“ tement à son secours j'avoi
“ espérance très-fondée de la sa
“ Ce récit me valut cent louis
“ partis aussitôt en poste dans
“ petite carriole qui me fut prêté
“ connoissois ce pays, où je suis
“ plusieurs fois en mission.' J
“ rendis d'abord dans le lieu
“ vais vous mener, certain de tr
“ là un ami fidèle qui pourroit n
“ utile. J'avois laissé ma voit
“ trois lieues de cette solitude,
“ vins ici à cheval. Je dis seule
“ à mon ami que je reviendrois
“ lui passer un jour avec une
“ personne nommée *Olympe*, et je
“ vins avec lui de ce qu'il po

“ faire pour moi. Il y a huit lieues
“ d'ici à Rosmal; mais voulant m'y
“ rendre seul, il m'eût été impossible
“ d'aller ainsi par eau contre le cours
“ du fleuve. Le chemin par terre est
“ excessivement difficile; on ne peut
“ le faire qu'à pied; il faut sans cesse
“ gravir des montagnes et des roches
“ escarpées, ou suivre des sentiers
“ étroits et tortueux entourés de pré-
“ cipices. Cependant il fallut prendre
“ cette route. Mercredi dernier je
“ partis une heure avant le jour, un
“ peu avant cinq heures du matin;
“ j'avois mis quelques provisions dans
“ un havresac, car je devois être treize
“ ou quartorze heures en route, et je
“ ne voulois m'arrêter dans aucune
“ chaumière. Comme je vous l'ai
“ dit, j'avois déjà fait deux fois ce
“ voyage pour aller donner des ins-
“ tructions religieuses aux pâtres

" dispersés sur ces montagnes,
" n'avoient alors ni pasteurs ni ég
" J'ai contribué depuis à leur
" curer ces secours spirituels, e
" eu la satisfaction de poser la
" mière pierre de la première
" rustique bâtie parmi ces roc
" Aussitôt que parut le jour,
" retrouvai avec plaisir dans ces
" sauvages que j'avois parcourus
" la première fois dans ma jeu
" J'aimois à me rappeler combi
" religion avoit adouci les m
" rudes et grossières de ces pay
" et les preuves de reconnoissan
" d'attachement qu'ils m'avoient
" diguées; en même temps ce
" venir me faisoit craindre de les
" contrer, certain qu'ils voudr
" m'arrêter plusieurs jours. J'é
" avec soin de passer devant les
" mières et devant le seul petit vi

" qui soit situé dans cette étendue de
" pays. Dix ans s'étoient écoulés
" depuis mon dernier voyage, et je
" reconnoissois parfaitement ma route.
" Les pays très-peuplés changent sans
" cesse d'aspect ; l'homme, qui doit
" rester si peu de temps sur la terre,
" n'est jamais content de son séjour :
" son inconstance même prouve que
" rien là ne doit le satisfaire et le
" fixer ; dès qu'il est en force et qu'il
" en a les moyens, il bouleverse ce
" qu'il ne peut embellir. Dans les
" déserts, tout est immuable comme
" la nature. Je reconnoissois tout ce
" que j'avois vu jadis ; je n'admirois
" rien de perfectionné, mais je ne
" trouvois rien de détruit.

" A midi je fus obligé de me re-
" poser : la chaleur étoit excessive, et
" ma fatigue extrême. Je m'assis à
" l'ombre, auprès d'une source dont

“ le murmure et la fraîcheur sem-
“ bloient inviter au repos, et, au bout
“ de quelques minutes, je m'endormis.
“ Je me réveillai après une heure de
“ sommeil ; mais je me trouvai si ap-
“ pesanti, que j'eus beaucoup de peine
“ à me relever pour continuer ma
“ marche. J'aurois vivement regretté
“ la vigueur que les années m'avoient
“ ôtée, si je n'eusse pensé que Dieu
“ donne toujours la force nécessaire
“ pour accomplir une bonne œuvre.
“ En effet, sans un secours divin, je
“ n'aurois jamais pu me rendre le jour
“ même à Rosmal. Encore assoupi,
“ je marchois lentement ; et j'avois à
“ peine fait cent pas, que j'entendis
“ un grand nombre de voix parler bas
“ tout près de moi. J'avançai, et
“ mon étonnement fut extrême en
“ voyant une table dressée sous l'om-
“ brage formé par six beaux mûriers :

" la table, posée devant une roche
" tapissée de verdure qui pouvoit
" servir de siège, étoit couverte de
" fruits et de laitage ; à la droite du
" siège rustique s'élevoit un autre
" rocher, d'où s'élançoit en cascade
" une fontaine de l'eau la plus pure.
" Ces bons pâtres m'avoient aperçu
" dans l'instant où je venois de m'en-
" dormir ; ils s'étaient rassemblés à
" la hâte au nombre de vingt-cinq ou
" trente, et m'avoient préparé cette
" douce surprise. Il fallut encore
" s'arrêter là, et se mettre à table.
" Les pâtres se pressoient autour de
" moi, en parlant tous à la fois. L'un
" se vantoit de m'avoir le premier re-
" connu, l'autre d'avoir été chercher
" ses voisins ; plusieurs femmes me
" remercioient de les avoir mariées
" jadis. On m'amenoit des enfants
" de neuf à dix ans que j'avois bap-

« tisés dans mon dernier voyage ; on
« me supplioit de séjourner dans ces
« montagnes, et l'on m'accabloit de
« questions sans écouter les réponses.
« Pendant mon repas champêtre, d'au-
« tres montagnards accoururent de
« tous côtés, et bientôt la multitude
« qui m'environnoit se trouva triplée ;
« enfin je parvins à me faire écouter.
« A cette scène bruyante succéda tout
« à coup le plus profond silence. Je
« déclarai que j'étois obligé de me
« rendre le soir au lieu où l'on passe
« le bac, pour aller à Rosmal ; mais
« que je promettois de revenir l'été
« prochain, uniquement pour eux, si
« mes supérieurs me le permettoient,
« et si Dieu ne disposoit pas de moi
« d'ici là. Alors on ne me retint plus ;
« mais on s'écria qu'il falloit m'ac-
« compagner durant les deux pre-
« mières lieues, parce que c'étoit le

" chemin le moins praticable de toute
" cette côte, et qu'ils me porteroient
" dans les endroits les plus dangereux.
" Il fut décidé qu'on tireroit au sort
" pour me donner quatre guides, et le
" sort tomba sur quatre jeunes mon-
" tagnards qui me suivirent en effet.
" Comme je me disposois à partir,
" toute la multitude me demanda ma
" bénédiction, que je leur donnai avec
" un profond attendrissement, debout
" sur la roche qui m'avoit servi de
" siège pendant le dîner. Ce fut ainsi
" que je me séparai de ces bonnes
" gens; et jamais un guerrier, un
" potentat, en revoyant les pays con-
" quis par sa valeur, n'éprouva une
" satisfaction comparable à celle que
" je ressentis en me retrouvant, dans
" ces contrées sauvages, au milieu de
" ce troupeau fidèle dont je fus le
" premier pasteur. Mes guides me

" furent très-nécessaires; ils m'épar-
" gnèrent toutes les fatigues de la
" route la plus pénible; car, malgré
" ma résistance, ils me portèrent du-
" rant une partie du chemin, et même
" ils me l'abrégèrent beaucoup, en me
" prenant sur leurs épaules pour passer
" un torrent dans lequel ils se plongè-
" rent, s'enfonçant dans l'eau jusqu'à
" la ceinture. Arrivés à un lieu nommé
" la Roche des Églantiers, nous nous
" quittâmes; je tirai de mon bré-
" viaire quatre images que je leur dis-
" tribuai, et qu'ils reçurent avec la
" foi et la simplicité de reconnois-
" sance la plus touchante.

" J'arrivai au bac à sept heures du
" soir. En moins de vingt minutes
" je me trouvai sur l'autre rive, et à
" deux cents pas du château de Ros-
" mal. Il faisoit nuit; mais le temps
" étoit clair et serein, et je bénis le

" ciel en apercevant les tours de ce
" vieux château. Je vis une lumière
" au second étage, et je m'attendris
" en pensant que c'étoit peut-être là
" votre chambre ; je vous vis, ma fille,
" remplie de craintes sinistres, de ter-
" reur, de résignation et de piété.
" J'aimois à penser que, tandis que
" vous invoquiez Dieu, votre prière
" s'exauçoit, et que Dieu me condui-
" soit vers vous pour vous délivrer !...
" Je m'avançai seul vers la grille du
" château, dont la morne tranquillité
" me surprit. Je sonnai ; au même
" instant une vieille servante, avec un
" accent allemand, vint me parler.
" Je me fis connoître pour un reli-
" gieux ; je demandai l'hospitalité :
" elle m'ouvrit la grille sur-le-champ.
" Elle me conduisit dans une petite
" chambre au rez-de-chaussée, m'y
" laissa seul, et revint un moment

mais il arrivera sous peu de
" Je lui fis encore quelques ques
" je m'aperçus que cette femm
" soit parler, et qu'elle en avoit
" moins grande envie, ce qui d
" un singulier tour à sa convers
" Elle me répondoit d'abord ave
" sécheresse qui m'imposoit si
" et ensuite, sans être interrogé
" me contoit d'elle-même plu
" choses avec le ton mystérieux
" confiance. C'est ainsi qu'elle
" prit que Frikmann, concierg
" château, étoit Allemand, ne
" pas un mot de français, aimoit
" coup l'argent, et disposoit d
" en l'absence de son maître au

" beaucoup plus que par attachement.
" Je profitai de toutes ces lumières,
" et je connus que le ciel m'avait vé-
" ritablement choisi pour vous dé-
" livrer, puisque, par un bonheur qui
" ne peut être l'effet du hasard, je sa-
" vois parfaitement l'allemand, ayant
" passé ma première jeunesse chez des
" parents de ma mère ; et si je n'avois
" pu m'exprimer dans cette langue,
" mon voyage eût été entièrement
" inutile.

" Je me couchai plein d'espérance.
" Je me levai avec le jour, et je fis
" dire à Frikmann, par la servante,
" que je désirois l'entretenir un mo-
" ment, que je l'attendrois sur le
" bord du Rhône près de la maison
" du batelier; et je sortis aussitôt du
" château, ne voulant pas, après ma
" confidence, m'y trouver renfermé
" au pouvoir du concierge. Frikmann

" vous placer, pour le reste d
" jours, dans une solitude où vo
" seriez jamais connue; que
" changeriez de nom; que l'on
" courir le bruit de votre mo
" que j'avois imaginé une manièr
" vous emmener qui rendroit ce
" très-possible; et je lui en r
" compte. Enfin j'ajoutai que s
" quiesçoit à ma proposition,
" donnerois cinquante louis.
" mann réfléchit comme un ho
" très-tenté; puis il me répondi
" son maître lui mandoit qu'il l
" compenseroit magnifiquement
" vous gardoit avec une parfai

« étoit ruiné. Frikmann n'eut pas
« l'air de me croire ; il me demanda
« quelques heures pour faire ses ré-
« flexions, et me quitta sans rien con-
« clure. Un évènement inattendu le
« détermina tout à coup. Ce jour
« même des gens de justice, conduits
« par deux créanciers, vinrent visiter
« le château, et mettre les scellés
« par-tout. Alors Frikmann, con-
« naissant, à n'en pouvoir douter, l'état
« des affaires de son maître, n'hésita
« plus ; il vint me retrouver : nous
« convînmes qu'il vous amèneroit à
« minuit pour vous remettre entre
« mes mains. Je lui donnai dix louis
« d'arrhes, et je promis de lui donner
« le reste quand vous entreriez dans
« le bateau ; ce que je fis effective-
« ment. Vous étiez si troublée que
« vous ne remarquâtes pas que je lui
« donnois une bourse, qu'il reçut en

" tenant la corde attachée à la barque,
" et qu'il ne lâcha cette corde qu'après
" avoir examiné et compté la somme.
" Je revis encore Frikmann, qui m'ap-
" porta la valise qui contenoit vos
" vêtements. Voici la fable que
" Frikmann doit conter à son maître:
" il lui écrira que vous ayant logée
" dans l'appartement désigné par lui,
" vous aviez conçu la folle idée de
" vous échapper par l'une des fenê-
" tres qui donne directement sur le
" Rhône, parce que vous aviez pu
" voir un bateau vide attaché à un
" anneau de la muraille; que durant
" la nuit vous aviez lié vos draps
" coupés en lanières à votre fenêtre;
" que le lendemain on avoit trouvé
" cette lanière rompue, votre fenêtre
" ouverte, l'un des rebords du bateau
" ensanglanté, et un pan de robe de
" mousseline accroché au bateau. En

" effet, toutes ces choses seront ainsi
" préparées par Frikmann et vues par
" des témoins; ainsi il passera pour
" certain que vous avez péri dans le
" Rhône. D'ailleurs Frikmann ne peut
" être soupçonné de séduction, puisque
" vous n'aviez ni or ni pierreries à lui
" donner. Il ne craint plus le retour
" de son maître, qui, prévenu par un
" courrier de la saisie faite au château,
" n'osera plus y revenir. Il va cher-
" cher à se placer d'une autre manière,
" et je lui ai dit que s'il vous gardoit
" fidèlement le secret sur votre exis-
" tence, même après avoir quitté son
" maître, il pouvoit avec confiance re-
" courir à moi pour le protéger et le
" servir avec zèle, et je lui ai donné
" une adresse pour m'écrire en cas
" de besoin. J'aurois désiré vous
" instruire d'une partie de ces détails,
" et vous épargner une partie des ter-

" coup j'entendis se rompre, avec un
" fracas épouvantable, les mâts d'un
" grand bateau amarré près du bac,
" et dont j'avois admiré, durant le
" jour, la grandeur et la solidité ; et
" notre frêle barque, si violemment
" ballottée, résiste à tout l'effort de la
" tempête !... Ah ! m'écriai-je, qu'est-
" ce que la force apparente, si Dieu ne
" la soutient pas ?... Comme je disois
" ces paroles, j'entendis la voix de
" Frikmann qui me parloit en alle-
" mand pour me donner le signal con-
" venu. Quand vous entrâtes dans
" le bateau, je remerciai Dieu qui, en
" me confiant un dépôt si cher, me
" commandoit de consacrer tous mes
" soins à sa conservation, puisqu'il
" me donnoit pour vous une affection
" si paternelle.... Vous étiez presqu'é-
" vanouie ; je craignis de vous causer
" une révolution funeste en me faisant

“ Grand Dieu ! disois-je, c’est pour
“ faire éclater mieux votre puissance
“ aux yeux de cette enfant, que vous
“ avez choisi pour son libérateur un
“ foible vieillard ! Vous voulez que
“ ces débiles mains la conduisent au
“ port, malgré la nuit profonde, malgré
“ les flots irrités, les vents contraires
“ et l’orage ! Elle ne s’est point *appuyée*
“ *sur un bras de chair*, elle a mis en
“ vous toute son espérance, et vous
“ voulez qu’elle reconnoisse que c’est à
“ vous seul qu’elle doit son salut ?...
“ Non, ces nuées espaissés qui voilent
“ les cieux, ces éclats de la foudre ne
“ sauroient m’effrayer ! Ne pouvez-vous
“ pas, Seigneur, par un mot de miséri-
“ corde dissiper les ténèbres, *éclairer*
“ *ceux qui sont assis dans l’ombre de la*
“ *mort, et conduire nos pieds dans le*
“ *chemin de la paix* (1) ?..... Tout à

(1) Cantique de Zacharie.

votre situation, c'est une chose i
sible : si l'on déclaroit qui vous
on ne vous recevroit pas, ou
père pourroit s'y opposer ; vo
tomberiez sous son autorité, et
leurs vous me feriez manquer à
role que j'ai donnée à Frikman
faudroit donc vous faire admettr
un nom supposé, et même produ
faux acte baptistaire. Ainsi,
voyez qu'il n'y faut pas pense
puisque vous me donnez sur vo
droits d'un père, je vous défend
fille, de vous lier sur ce point p
cun vœu secret et conditionnel
vous obéirai, et croyez, mon pèr

En parlant ainsi, le père Arsène et Clara traversoient le bois : après avoir marché un demi-quart d'heure Clara aperçut un ermitage bâti sur une colline, entouré d'une jolie vigne. Presqu'au même moment on vit descendre de la colline un vénérable ermite, quoique moins âgé de dix ou douze ans que le père Arsène. Voilà, dit ce dernier, mon ami le plus cher!... En effet, la joie brilloit sur le visage de l'ermite en s'avançant vers le père Arsène, qu'il aborda avec l'expression de la tendresse la plus respectueuse. Clara, qui n'avoit jamais vu d'ermite, regardoit celui-ci avec une curiosité mêlée d'étonnement ; car la beauté de sa figure, la noblesse et la politesse de ses manières, donnoient à toute sa personne quelque chose de très-frappant. Il étoit suivi d'un jeune homme de treize ou quatorze ans, son élève,

seul compagnon de la solitude, qui, par son ordre, débarrassa le père Arsène de la valise de Clara, et la porta à l'ermitage. On monta la colline, et laissant à gauche l'ermitage, on entra dans une grotte assez spacieuse, creusée dans le rocher par la seule nature; une simple haie de bois d'épine en fermoit l'entrée. L'intérieur étoit parfaitement éclairé par une ouverture faite au milieu du plafond; des festons et des guirlandes de pampre, de lierre, de roses sauvages et de liserons, s'échappoient autour de cette ouverture, et, suspendus en l'air, retomboient dans la caverne, en formant à cet endroit de la voûte une élégante couronne de verdure et de fleurs. Au fond de la grotte s'élevoit un simple autel de pierre grise polie, entouré de superbes orangers, et placé à côté d'une fontaine naturelle dont l'eau

limpide et pure s'étoit creusé un ruisseau dans le milieu de ce temple champêtre. L'ermite, en consacrant cette grotte où sa sépulture étoit marquée, avoit fait une fondation par laquelle l'un des religieux du couvent de la petite ville voisine étoit obligé d'y venir dire la messe tous les jours.

On n'entra jamais dans cette église rustique par hypocrisie, ou par bienséance, ou par curiosité pour admirer les chefs-d'œuvres des arts. La prière y fut toujours l'expression fidèle d'un sentiment profond ; la foi plus parfaite, la piété plus tendre y trouvoient aussi plus de consolation. Ce fut là que Clara, remerciant Dieu avec toute l'effusion d'un cœur sensible et reconnoissant, reprit non-seulement de nouvelles forces, mais une vie nouvelle. Clara pria avec espérance pour Valmoré !... Elle pouvoit là s'occuper en-

elle tressaille, ses joues se color
plus vif incarnat, ses yeux, baig
larmes, restent fixés à la voût
mains jointes se serrent avec tra
.... Dieu lui parle!... elle ne respi
elle écoute; une voix secrète
distincte, lui dit: *Tu seras he*
*même sur la terre. Plus d'u*
*siècle de bonheur te dédommag*
*quelques mois de souffrances.* C
cle consolateur, qui pouvoit êt
duit par l'imagination, fut r
par la foi la plus vive, et il c
subitement le destin de Clara
lieu de la force donnée par le c

moment d'exaltation, mais à jamais, de la force triomphante. Inspirée par la confiance et par la certitude d'un éclatant succès, une joie céleste entra dans son cœur, en guérit toutes les blessures, le remplit tout entier, et s'y fixa. Débarrassée de toute prévoyance comme de toute inquiétude, elle ne vit plus dans son existence qu'un seul soin nécessaire, celui de ne jamais s'écarter un instant de la route glorieuse de la vertu. Elle sortit de la grotte sainte, fortifiée contre le passé, satisfaite du présent, et calme sur l'avenir.

Cette révolution dans l'existence de Clara fut préparée par tant de pensées habituelles, par une vie si remplie d'innocence, et par un si grand nombre de sacrifices généreux, que, même en la considérant seulement comme le simple effet produit par une imagination exaltée, elle n'aura rien de sur-

prenant pour ceux qui connoissent le cœur humain. Mais cette puissance merveilleuse et souveraine de l'imagination n'est donnée qu'à la vertu, le vice ne peut l'avoir. Toujours matériel, le vice agit sur les sens et non sur les plus nobles parties de nous-mêmes ; il enflamme le sang, la vertu élève l'ame : une extrême exaltation ne sauroit exister sans un grand motif d'admiration et d'amour ; et l'une des malédictions de la sagesse suprême contre le vice et la fausse vertu fut cet anathème : *Tu n'éprouveras jamais de véritable enthousiasme.*

On quitta la grotte pour aller à l'ermitage, où l'on trouva un repas champêtre d'une élégante simplicité. Le père Arsène dit à Clara qu'il comptoit la mener chez sa nièce, dans une riche ferme auprès de la Rochelle : et pour éviter d'être remarqués dans ces environs, poursuivit-il, nous resterons ici

jusqu'à la nuit; alors, avec des chevaux qu'on nous procure, nous nous rendrons à la petite ville voisine, nous y trouverons, à neuf heures du soir, une voiture publique qui nous conduira à la Rochelle. Clara trouva cet arrangement parfait, et, après le dîner, montrant un extrême désir de connoître les causes de l'amitié réciproque de l'ermite et du père Arsène : J'aurai, lui dit l'ermite, un grand plaisir à satisfaire votre curiosité, car le père Arsène est le seul héros de mon histoire; et le récit de mes malheurs sera toujours aussi celui de ses bienfaits et de ses actions généreuses. Ici le père Arsène interrompit son ami avec une sorte de sévérité pour refuser ces éloges et pour les défendre; l'ermite promit de ne plus le louer que par les faits; et après un moment de recueillement, il reprit la parole et conta l'histoire suivante:

“ Je n'entrerai point dans les dé-
“ tails des erreurs de ma jeunesse. Je
“ ne dois me les rappeler que pour les
“ déplorer devant Dieu !.... Je ne vous
“ entretiendrai que des résultats de
“ mes fautes, et de l'évènement qui
“ m'a conduit ici.

“ Je suis le dernier rejeton d'un
“ sang illustre.... Mon nom, que j'ai
“ fait vœu de taire, ne sera jamais
“ connu que du père Arsène.... Des
“ passions violentes égarèrent ma jeu-
“ nesse; elles m'entraînèrent dans
“ des imprudences et dans des profu-
“ sions qui causèrent ma disgrace à
“ la cour, et la perte presque entière
“ de ma fortune. Ce fut à cette époque
“ (j'avois vingt-cinq ans) qu'un inci-
“ dent malheureux me procura le
“ bonheur de connoître le père Ar-
“ sène. Etant à Paris, au mois de
“ Septembre, je fus réveillé tout

" coup, sur la fin de la nuit, par un
" grand tumulte ; je me levai préci-
" pitamment, et j'appris que le feu
" venoit de prendre avec violence à la
" maison qui touchoit la mienne. Les
" premiers secours furent mal donnés;
" et en moins de vingt minutes l'in-
" cendie fit des progrès effrayants.
" J'étois descendu dans ma cour, le
" jour commençoit à paroître, et je
" vis que le feu alloit gagner ma mai-
" son, si la communication n'étoit
" pas promptement coupée ; et je n'eus
" à cet égard aucune espérance, parce
" que ce côté étoit trop embrasé pour
" qu'on osât en approcher ; les ma-
" çons placés sur les toits s'en éloi-
" gnoient tous, lorsque je vis paroître
" une troupe de religieux marchant
" courageusement sur ces toits brû-
" lants qui s'écrouloient de toutes
" parts : soldats intrépides, héros de

" descendu dans un petit jardin; plu-
" sieurs personnes le soutenoient dans
" leurs bras, car ces forces l'avoient
" tout-à-fait abandonné. Je m'em-
" parai de lui, en disant que j'en avois
" le droit, puisqu'il venoit de préser-
" ver ma maison de l'incèndie ; j'aidai
" à le transporter dans la mienne ; j'en-
" voyai chercher un chirurgien, je le
" vis panser, et je le gardai jusqu'à
" ce qu'il fût en état d'être transporté
" sans danger dans son couvent, où,
" malgré mes instances, il vouloit ab-
" solument retourner. Vous devinez
" facilement que ce religieux étoit le
" père Arsène, âgé alors de trente-
" huit ans !..... Trente années se sont
" écoulées depuis...... Le temps a pro-
" duit de l'altération dans ses traits,
" mais son cœur n'a point changé !....
" Depuis cette époque, ma vie ne
" fut qu'un enchaînement affreux d'in-

" fortunes. Enfin la trahison la plus
" noire, et l'abandon total d'une per-
" sonne que j'avois le malheur d'aimer
" passionnément, mit le comble à tant
" de maux. Cependant un lien me
" retenoit encore à la vie, il me restoit
" un ami fidèle !...... La guerre s'étant
" rallumée, je partis avec mon ami
" pour l'armée des royalistes, et nous
" nous trouvâmes au combat de Vil-
" lemur, où le duc de Joyeuse, qui
" commandoit les rebelles, fut défait
" et se noya dans le Tarn (1). La
" victoire commençoit à se déclarer
" pour nous, lorsque je vis tuer à mes
" côtés le seul ami qui me restât sur
" la terre......

" Je lui avois promis de supporter
" la vie; dans l'égarement de ma dou-

---

(1) Antoine-Scipion de Joyeuse, frère du guerrier capucin, le père Ange de Joyeuse.

« leur, je pensai que sa mort me don-
« noit le droit de disposer de moi-
« même...... Il m'est donc permis de
« mourir ! m'écriai-je, et je m'élançai
« dans les rangs ennemis, non pour
« y chercher la gloire, dont j'étois
« même détaché, mais pour y trouver
« la fin d'une existence abhorrée. Je
« combattis long-temps en désespéré
« sans recevoir une seule blessure;
« enfin, à la nuit tombante, et dans
« le moment même de la déroute de
« l'ennemi, je fus percé de deux coups
« de baïonnettes: renversé, foulé aux
« pieds des chevaux, je perdis con-
« noissance, et l'on me laissa pour
« mort sur le champ de bataille. Le
« combat qui avoit été long ne finit
« qu'à la nuit ; et les vainqueurs, fa-
« tigués, décidèrent qu'on n'enlève-
« roit les morts qu'à la pointe du
« jour. Le champ de bataille étoit

« éloigné de toute habitation. La
« maison la plus voisine de cette
« plaine étoit le presbytère d'un petit
« village, dont le curé venoit de
« mourir. Depuis huit jours un reli-
« gieux desservoit cette cure, en at-
« tendant la nomination d'un nou-
« veau pasteur. Ce religieux, appre-
« nant par quelques soldats, fourvoyés
« ou fuyards que le combat étoit fini,
« imagina d'aller seul visiter le champ
« de bataille, dans l'espoir d'arracher
« à la mort quelques victimes de la
« guerre. Après avoir fait un quart
« de lieue, il se trouva dans cette
« plaine, qui, peu d'heures auparavant
« présentoit le tableau le plus tumul-
« tueux de la haîne et de la fureur,
« et qui maintenant silencieuse, soli-
« taire, n'offroit plus à ses regards que
« les funestes résultats de la discorde,
« des champs ravagés et la mort. Le

" religieux, guidé par le plus tendre
" sentiment d'humanité, traversa ces
" tristes lieux en versant de pieuses
" larmes à la vue de ces guerriers
" étendus dans la poussière; osant
" interroger la mort, il examina tous
" ces cadavres. Là, sa voix plaintive
" les appelle; l'écho, que des cris
" belliqueux ont fait retentir durant
" le jour, ne répète plus dans cette
" nuit lugubre que les accents de la
" pitié...... Ici cet envoyé du ciel met
" un genou en terre, se penche pour
" écouter s'il pourra recueillir un
" soupir et donner une dernière bé-
" nédiction!...... Tandis que sa cha-
" rité brûlante prodigue tant de soins
" superflus, tout est glacé, tout est
" immobile autour de lui; en pressant
" dans ses bras des corps inanimés, il
" a vainement souillé de sang ses
" vêtements et ses mains!....... Mais

« Dieu qui l'inspire est avec lui. Un
« zèle si saint ne sera point infruc-
« tueux, il va recevoir sa récompense,
« un infortuné sera sauvé !...... Il s'ap-
« procha de moi, posa sa main sur
« mon cœur, sentit un foible batte-
« ment, et, transporté de joie, me
« soulève, bande mes plaies, me charge
« sur ses épaules, et se décide à m'em-
« porter chez lui (*d*).

« En reprenant l'usage de mes sens,
« je me trouvai dans une chambre,
« sur un lit, et dans les bras d'un
« homme dont je ne voyois pas le
« visage...... Je fus quelques instants
« sans pouvoir renouer le fil rompu
« de mes idées; enfin recouvrant
« toute ma connoissance, je ne revins
« à la vie qu'avec horreur, et je me
« livrai à tous les transports insensés
« du désespoir....... Qui m'a réveillé
« d'entre les morts ? m'écriai-je, quelle

" main ennemie veut prolonger mon
" supplice ?....... Qui que tu sois, n'at-
" tends point de reconnoissance d'un
" infortuné qui a tout perdu et qui
" veut mourir...... laisse-moi...... A ces
" mots je fis un pénible effort pour me
" soulever ; en me retournant, je re-
" gardai celui qui me tenoit dans ses
" bras, et je fus pétrifié d'étonnement
" en reconnoissant le père Arsène !....
" Je ne l'avois pas revu depuis l'épo-
" que où il sauva ma maison d'un
" incendie, c'est-à-dire depuis deux
" ans ; sa vue, sans rien changer à
" mes résolutions, m'interdit et me
" frappa, je gardai le silence. Non,
" dit-il, vous ne mourrez point ; non,
" j'ose en répondre. Ces paroles me
" rendirent toute ma fureur. Ecoutez,
" lui dis-je, épargnez-vous des ser-
" mons superflus, je sais tout ce qu'on
" peut dire contre le dessein de s'ôter

" la vie, mais je suis abandonné du
" ciel ainsi que des hommes, je goû-
" terai du moins un dernier plaisir,
" celui de satisfaire toute ma rage.
" En disant ces mots je voulus arra-
" cher l'appareil qu'il avoit mis sur
" mes blessures. Il se saisit de mes
" mains qu'il retint fortement dans les
" siennes; dans l'état d'épuisement
" où j'etois je ne pouvois lui opposer
" qu'une foible résistance, la colère
" me suffoquoit...... Écoutez-moi à vo-
" tre tour, me dit-il, je vois que vous
" avez abjuré tout sentiment de reli-
" gion. Mais vous êtes militaire;
" peut-être l'honneur vous est-il cher
" encore: dans un Français il peut
" survivre à la raison.......Ici je cessai
' de me débattre, j'écoutai. N'est-ce
' pas une action indigne, poursuivit-
' il, après la fatigue que j'ai supportée
' pour vous transporter ici au milieu

" enceinte, je n'ai nuls dro
" vous ; mais ici, l'hospitalité
" assure tous...... Ce discours
" une profonde impression ;
" Arsène en profita pour m
" donner ma parole d'honneı
" tant que je serois chez lui,
" tenterois point à mes jours,
" me laisserois panser, et que j
" drois les boissons et les a
" qu'il me présenteroit. Je
" solennellement toutes ces
" mais à condition qu'il ne
" point venir de chirurgien, c
" m'appelleroit que par mon
" baptême, et qu'il laisseroit

" chercher dans cette maison, dont
" les troupes n'étoient pas encore fort
" éloignées. Le petit village, voisin
" du presbytère, étoit dans ce moment
" absolument désert; la guerre en
" avoit chassé tous les habitants, à
" l'exception de cinq ou six vieillards
" et de quelques infirmes, dont le
" père Arsène prenoit soin.

" Le père Arsène, qui désiroit avec
" une égale ardeur le rétablissement
" de ma santé et ma conversion, se
" conduisoit avec autant de prudence
" que de zèle. J'aurois repoussé des
" exhortations; il ne m'en fit point:
" mais sa présence et ses actions me
" parloient de Dieu dans tous les ins-
" tants. La doctrine évangélique
" brilloit dans toute sa conduite. Il
' me soignoit avec une affection et
' une simplicité qui, malgré moi, sub-
' juguoient ma reconnoissance. Je

" me faisois la loi de ne lui parler
" qu'avec sécheresse et brièveté, et
" souvent avec rudesse; car je sentois
" qu'en me livrant à ce que j'éprou-
" vois, il auroit pris sur moi un em-
" pire que je ne voulois pas lui don-
" ner. Je lui dis plusieurs fois qu'il
" m'importunoit en me veillant; il
" me répondoit seulement: Si je me
" couchois, je ne dormirois pas; et
" il passoit toutes les nuits. Il me
" servoit toujours en silence. Dès
" qu'il étoit assis, il lisoit dans un
" livre d'Heures. Il prioit une grande
" partie de la nuit; mais tout bas, à
" genoux derrière mon lit, et placé de
" manière que je ne pouvois le voir
" qu'en me soulevant et me retour-
" nant de son côté. Tant qu'il étoit
" ainsi prosterné, je me sentois vive-
" ment ému..... Je ne doutois pas que
" je ne fusse le principal objet des

" vœux qu'il adressoit au ciel. Il me
" sembloit que ses prières agissoient
" sur moi; mon trouble croissoit gra-
" duellement pendant leur durée......
" Mais je combattois encore ces
" mouvements salutaires, et souvent
" un seul retour sur ma situation me
" replongeoit dans tout mon déses-
" poir.

" Mes blessures étoient dange-
" reuses; le père Arsène, ayant étudié
" dès sa première jeunesse l'art de la
" chirurgie, connut aisément mon
" état, et le huitième jour il désespéra
" de ma vie. Le soir, après m'avoir
" pansé, il s'assit au chevet de mon
" lit; et, me regardant avec un pro-
" fond attendrissement: Jeune infor-
" tuné, me dit-il, tu vas mourir!.......
" et je pleurerai sur toi toute ma vie!
" ...... Le ton dont il prononça ces
" paroles me pénétra jusqu'au fond du

" ......Je m'arrêtai; une opp
" affreuse me coupa la parol
" père Arsène crut que j'allois
" rer; il me tâte le pouls, et
" d'effroi, il se jette à genou
" Dieu de miséricorde! s'éc
" conservez ses jours, ou daigne
" montrer à lui par une lumièr
" daine!...... L'effet que produ
" ces paroles sur mon cœur et su
" imagination est impossible
" crire!...... Je n'avois jamais en
" le père Arsène prier tout ha
" ne l'avois même vu se mettre
" noux que mystérieusement e
" dérobée: son action passionn

“ inexprimable...... Mes vains regrets,
“ le souvenir de mes malheurs, tout
“ s'effaça de ma mémoire, tout fit
“ place à une seule pensée, nouvelle
“ et terrible, la crainte des jugements
“ de Dieu, prononcés irrévocablement
“ dans quelques minutes peut-être......
“ Je me trouvois sur le bord glissant
“ d'un abîme, sans autre appui que
“ l'ange tutélaire dont les prières fer-
“ ventes m'y retenoient suspendu!.....
“ Il avoit cessé de parler; mais, en-
“ core à genoux, il prioit toujours
“ intérieurement pour moi. La vue
“ distincte de mes fautes m'empêchoit
“ même d'invoquer Dieu; je m'anéan-
“ tissois devant la suprême puissance,
“ je n'osois l'implorer!..... J'attendois
“ en frémissant mon arrêt...... Tout à
“ coup le père Arsène se lève avec
“ transport, vient m'embrasser, en di-
“ sant avec tout l'enthousiasme de

" l'inspiration : Oui, tes yeux vont
" être dessillés ! ils seront frappés
" d'une clarté céleste ; Dieu lui-même
" daignera parler à ton cœur : purifie-
" toi pour l'écouter. Ces paroles,
" dans la bouche d'un prophète, ne
" m'eussent pas inspiré plus de respect
" et de soumission. J'obéis, sans
" hésiter, avec toute la candeur de la
" foi la plus vive ; car la foi religieuse
" peut s'acquérir en un moment, et
" alors elle ne se perd jamais. Pour
" durer, elle n'a pas besoin, comme
" toutes les opinions humaines, d'ha-
" bitude, de sentiments et d'idées
" préparatoires. Elle vient quelque-
" fois par gradations insensibles ; mais
" elle peut de même être accordée
" comme je l'ai reçue ; et ce miracle
" si connu devroit du moins montrer
" à l'incrédule toute l'utilité de la re-
" ligion. A-t-on vu jamais la sagesse

" humaine calmer ainsi subitement
" tous les transports du désespoir,
" donner à la parole de l'homme ce
" degré de puissance, verser tout à
" coup un baume bienfaisant sur les
" blessures d'un cœur déchiré, et, par
" ses exhortations obtenant les sacri-
" fices les plus pénibles, rendre en un
" instant à la vertu le jouet infortuné
" des passions ?...... Je confessai sans
" déguisement tous mes égarements,
" et j'aimois à penser que mon ami,
" mon bienfaiteur, avoit reçu de Dieu
" même le pouvoir de m'absoudre!....
" Pour toute exhortation, il me dit
" ces paroles : Mon fils, si déjà vos
" jours sont comptés, mourez en paix ;
" si Dieu vous rappelle à la vie, sou-
" venez-vous qu'il n'est point de piété
" sans reconnoissance, point de vrai
" repentir sans expiation.

" Je passai une nuit paisible. Le

" lendemain matin, le père Arsèn
" me trouva moins mal ; et, tro
" jours après, je fus tout-à-fait hors c
" danger. Il ne me resta de mon dé
" espoir qu'une profonde misantropi
" et la décision inébranlable de laiss
" croire que j'avois perdu la vie a
" combat de Villemur. Je pouvo
" réaliser ce projet ; j'avois pay
" toutes mes dettes, et je me trouvo
" une somme d'argent assez consid
" rable que j'avois mise sur moi dan
" une ceinture le jour du combat. J
" n'eus point l'idée de me retirer dan
" un cloître ; j'avois besoin non-seu
" lement d'une retraite, mais d'un
" solitude absolue. Je restai hu
" mois avec l'inestimable ami que l
" Providence m'avoit donné. Au bou
" de ce temps, il quitta sa cure ;
" fut envoyé en mission sur cette côt
" sauvage : je l'y suivis. Ces rives s

“ litaires me charmèrent ; j’y bâtis un
“ ermitage, et je m’y fixai sans retour.
“ C’est ici qu’après avoir éprouvé tout
“ ce que les passions ont de plus vio-
“ lent et de plus amer, je jouis, depuis
“ vingt-huit ans, d’une tranquillité
“ dont l’expérience a dû me faire sentir
“ tout le charme. Délivré de toute
“ inquiétude, et des tourments affreux
“ d’une sensibilité mal dirigée, mes
“ jours, dévoués à la contemplation
“ ne sont pas néanmoins sans utilité
“ pour les autres: cette humble maison,
“ comme tous les ermitages, sert
“ d’hospice aux voyageurs ; et, à
“ l’exemple des anciens solitaires, je
“ me rends à la ville voisine dans tous
“ les temps de maladies épidémiques
“ et contagieuses, pour y soigner les
“ malades ; ce qui malheureusement
“ n’arrive que trop souvent (*e*). Enfin
“ je fais tous les ans un petit voyage

" sur la côte agreste défrichée et ci-
" vilisée par les soins du père Arsène ;
" ces bonnes gens revoient toujours
" avec plaisir un disciple de leur *pre-*
" *mier père* : c'est ainsi qu'ils appellent
" celui qui fut à la fois leur institu-
" teur, leur législateur, leur premier
" pasteur, et leur plus tendre ami(*f*)."

Ici l'ermite termina son récit, qui intéressa vivement Clara, parce que le père Arsène y jouait le plus beau rôle. Le soir même, le père Arsène et Clara prirent congé de l'ermite ; une voiture et des chevaux, que ce dernier leur procura, les conduisit à la ville, où ils se mirent à minuit dans une voiture publique qui partoit pour la Rochelle.

Le voyage fut heureux et n'offrit aucun évènement remarquable. Dans les derniers jours d'Octobre, on arriva dans la ferme où Clara fut déposée, et

confiée aux soins d'une famille respectable qui vivoit là dans une grande aisance et dans l'union la plus parfaite. Le maître de la ferme, nommé Jerson, homme qui avoit à peine quarante ans, étoit cité dans le village comme le modèle de la piété filiale, et comme le meilleur des époux et des pères ; aussi passoit-il pour le plus honnête homme du canton : car aux champs encore les vertus domestiques sont le gage des bonnes mœurs, et forment toujours la base d'une excellente réputation.

Jerson avoit une femme digne de lui, deux jeunes filles de treize et quatorze ans, trois enfants charmants, et une mère âgée de cinquante-sept ans, nièce du père Arsène, et l'objet de la vive affection et des plus tendres soins du vertueux Jerson. Beaucoup de valets employés dans cette ferme, et réunis à la famille toujours active, toujours oc-

cupée, donnoient un grand mouvement à cette habitation isolée, qui étoit assez loin du village et située sur le bord de la mer. Le père Arsène, également révéré et chéri dans cette famille, fut reçu avec ravissement, on le revoyait après dix ans d'absence. On n'ignoroit pas qu'il avoit prêché avec éclat à la cour et à la ville, et, malgré la simplicité villageoise, on étoit fier de lui appartenir ; on s'énorgueillissoit presque autant de ses talents, que de sa sainteté: mais ses talents, en effet, n'avaient servi qu'à défendre ou qu'à soutenir la vérité; ses succès, fondés sur la vertu, pouvoient se confondre avec ses bonnes actions, sa gloire n'étoit que le résultat des sentiments les plus purs et des plus hautes pensées. On lui présenta les deux jeunes filles qu'il n'avoit vues qu'au berceau, et l'on mit dans ses bras les trois petits enfants

nés pendant son absence. Toutes les ames véritablement religieuses ont mieux connu que les autres, du moins en général, les affections de famille. Le père Arsène étoit semblable en tout à ce saint évêque de Genève, qu'on a surnommé, depuis sa mort, le *Fénélon de son siècle* (*g*). Il avoit comme lui, pour ses proches, la tendresse la plus touchante. Heureux de se retrouver dans cette ferme si chérie, sa joie néanmoins fut troublée par l'idée que son devoir l'appeloit ailleurs et qu'il seroit forcé de partir le lendemain à la pointe du jour. Clara, reçue avec la plus aimable cordialité sous le nom d'Olympe, fut enchantée de ses hôtes qui n'avoient rien de la rusticité villageoise (dont la seule richesse dans cet état préserve toujours un peu), et qui d'ailleurs, par une tradition très-fraîche encore tenoient, d'une grand'mère issue d'un

sang noble, une certaine délicatesse et même des manières que n'ont point ordinairement ce qu'on appeloit alors des cultivateurs, c'est-à-dire des paysans. Ils s'étoient enrichis par un travail et une industrie honorables, et étoient devenus possesseurs de terres considérables, quoiqu'ils fussent toujours vassaux d'un seigneur. Le prompt départ du père Arsène affligeoit d'autant plus Clara, que cette absence étoit presque indéfinie ; le saint religieux ne devoit revenir que dans la supposition que Clara auroit un besoin indispensable de lui. La beauté de Clara causa beaucoup d'étonnement dans la ferme. On fut sur-tout surpris de la voir ainsi seule à son âge : le caractère de celui qui la présentoit suffisoit pour prévenir toute inquiétude ; elle fut accueillie comme elle méritoit de l'être. On l'auroit reçue avec joie sans aucun in-

térêt, mais le père Arsène voulut payer une pension, afin de mettre Clara à l'abri de toute contrainte. On passa la soirée rassemblé autour du père Arsène, on lui demanda des conseils, on l'écouta avec un respect filial : les jeunes filles sur-tout, qui l'entendoient pour la première fois, montroient une attention naïve dont rien ne pouvoit les distraire. De temps en temps la grand'mère les regardoit pour jouir de leur admiration, et ce regard doucement interrogatif disoit : Quand je vous parlois du père Arsène, vous ai-je trompées ?

Les adieux du père Arsène et de Clara furent touchants et douloureux. Ma fille, lui dit le vieillard, je répands des larmes en vous quittant, et néanmoins je trouve de la douceur à vous remettre dans les seules mains de la Providence !....A mon âge, une telle

séparation est triste et solennelle?.... Comptez sur mon dévouement tant que j'existerai; mais, mon enfant, ne comptez pas sur ma vie!...... O mon respectable père! répondit Clara, je n'ai pas besoin de savoir que votre existence m'est utile, je sens si profondément qu'elle est nécessaire à mon bonheur! Oui, ce mot de bonheur, ce mot étrange dans ma bouche ne m'échappe point: ah! je serois heureuse dans cette solitude si vous y pourviez vivre avec moi!.... En parlant ainsi, un ruisseau de pleurs inondoit son visage. Le vieillard, trop touché pour lui répondre, la bénit en silence. Clara, à ce dernier adieu, se jette à genoux. Le vieillard lève les mains au ciel; il s'éloigne en gémissant, il disparoît, et Clara se trouva seule dans l'univers. Elle n'avoit plus d'ami! elle resta anéantie; elle ne fut tirée de

son accablement que lorsqu'elle entendit dans la maison un mouvement qui lui fit craindre qu'on ne vînt chez elle. Aussitôt elle sortit de sa chambre et de la ferme, et, après avoir fait une centaine de pas, elle se trouva sur le bord de la mer qu'elle n'avoit jamais vue, et qui, de ce côté, étoit cachée par de grandes plantations. Le bruit rapproché des vagues lui fit connoître qu'elle étoit près de la mer ; elle s'arrêta, comme pour rassembler ses idées, afin de ne pas jeter un premier coup-d'œil distrait sur ce magnifique spectacle. Le site qui s'offroit à ses regards joignoit à l'aspect mélancolique des derniers jours de l'automne, la tristesse locale des bords de l'Océan. Les vieux ormes plantés avec profusion sur ce rivage n'étoient plus les emblêmes de la force et de la fierté ; loin de s'élever jusqu'aux cieux, ils

penchoient humblement vers la mer leurs troncs déformés et leurs rameaux à moitié dépouillés de feuillages; ils avoient pu résister aux tempêtes, mais on voyoit combien ils en avoient souffert! C'est ainsi que les orages de la vie, même après la lutte la plus courageuse, laissent toujours des marques funestes de leur violence. Les traces du malheur causé par les passions sont profondes, ineffaçables!....

Clara s'avançant sur le bord de la falaise se retourna, et ses regards avides se portèrent sur l'immense étendue de la pleine mer! Le premier mouvement de sa surprise fut un hommage au Créateur de ces merveilles; elle met un genou en terre en élevant les bras vers les cieux; et les yeux fixés sur l'Océan, c'est Dieu qu'elle admire et qu'elle adore. Tant de sentiments élevés, tant de nobles pensées saisirent

la fois son cœur et son imagination, qu'elle se crut initiée dans tous les secrets de la grandeur divine! A cette image de l'infini, s'unissoit, dans son esprit, les idées de puissance et de bonté sans bornes; contemplation délicieuse pour l'innocence et la vertu, puisqu'elle porte alors au fond de l'ame le charme consolateur d'une espérance vague, mais sublime!.....Clara s'oublia long-temps dans une douce rêverie. On vint la chercher pour la ramener à la ferme; on la fit passer par le village, où elle s'arrêta assez long-temps. Ce village maritime ne ressembloit en rien à ceux que Clara avoit vus jusqu'alors. Dans les familles, l'aîné des garçons devant posséder la maison et l'enclos, étoit toujours destiné par ses parents à cultiver le champ paternel, et ses frères, ne recueillant pour héritage qu'une modique somme une fois payée,

alloient chercher sur les mers, ou la fortune, ou du moins, l'espérance. Après de longs voyages, ils revenoient au hameau qui les avoit vus naître. Rappelés par l'amour du pays, par la tendresse filiale, ou par de doux engagements, ces enfants, maltraités par la loi, négligés dans leurs premiers ans, n'avoient joui pour la première fois de l'affection maternelle qu'à l'instant de leur départ; alors, conduits à leurs vaisseaux par des mères baignées de larmes, ou par de jeunes épouses désolées, ils jouissoient sur le rivage de tous les regrets de la nature et de l'amour. L'idée de leurs dangers, la vue de cette orageuse et profonde mer qui les entraînoit si loin de leurs foyers, tout sembloit concourir à les préserver de l'oubli. Que de craintes, que d'émotions pénibles, que de pleurs versés durant leur absence! mais la piété

fidèle soutenoit l'espérance de les revoir, ou détruisoit l'illusion effrayante des sinistres présages. Combien de fois, parmi ces villageois, un cierge allumé sur l'autel d'une madone, une neuvaine, un pèlerinage, eurent le pouvoir de calmer les plus mortelles inquiétudes, et de rétablir la paix dans le cœur déchiré d'une mère ou dans celui d'une épouse!.... Mais au retour des voyageurs, quel triomphe pour eux, quelle joie pour leurs parents, quelle allégresse dans le village ! souvent on n'avoit vu partir qu'un enfant, on voyoit revenir un homme fortifié par la fatigue, ennobli par de longs travaux et par de grands périls ; tous les yeux s'attachent sur lui, on le regarde avec un étonnement mêlé d'admiration. Il revient des Indes ! il a fait le tour du monde! il a vu la Chine, et le voilà!....Avec quel intérêt il va faire

désormais tous les frais des veillées! avec quelle attention on l'écoute!....Les jeunes filles frémissent au récit de ses aventures. Cependant, son frère aîné, paisible laboureur qui n'a jamais quitté son village et ses champs, jaloux peut-être en secret de tant de gloire, montre seul quelquefois un peu d'incrédulité. Mais bientôt l'indignation de l'assemblée le réduit au silence. Le rustique navigateur conte de bonne foi des choses incroyables et des faits impossibles; il a cru les voir; et, d'ailleurs, la réalité paroîtroit à ses auditeurs tout aussi merveilleuse que ses fables.

Le mélange des mœurs champêtres et des travaux maritimes donnoit à ce village un aspect singulier et piquant. On y trouvoit dans les familles une étonnante érudition d'expérience et de tradition, unie à tous les préjugés de l'ignorance, à toute la simplicité villa-

geoise. L'intérieur de presque toutes les chaumières étoit paré des productions des Indes et des mers; c'étoient à la fois des ornements et des trophées qui attestoient de longs voyages et de périlleuses navigations. Là, souvent les mêmes bras étoient employés alternativement à construire des vaisseaux et à fabriquer des charrues; et les hommes, partagés en deux classes, offroient d'un côté, dans leur existence, le tableau de la témérité, de l'audace, et de toutes les agitations produites par l'ambition et la curiosité; et de l'autre, l'image touchante de l'innocence et de la paix, fruits heureux de la modération et d'une vie sédentaire.

Clara ayant paru charmée de ce village, on lui dit dans la ferme qu'on la meneroit le lendemain sur la *colline de l'Espérance*. En effet, la bonne Hé-

lène, mère de Jerson, le maître de la ferme, sortit avec Clara à la pointe du jour, et elle conduisit Clara sur une montagne au bord de la mer. Parvenue au sommet du cap, Clara vit avec surprise une espèce de monument qui lui parut être symbolique, et qu'elle ne s'attendoit pas à trouver dans un village; c'étoit une ancre de vaisseau appuyée contre une croix. Voilà, dit-elle, l'espérance soutenue par la religion; ingénieux emblème, bien placé dans un lieu d'où l'on découvre tous les vaisseaux qui peuvent aborder dans ce petit port, et même ceux qui vont à la Rochelle! Clara, dans cette occasion, jugeoit comme jugent presque tous les voyageurs, d'après ses connoissances et ses propres idées, et non d'après les mœurs, l'éducation et le genre de vie des gens du pays. La mère Hélène ne comprit

rien à ce que venoit de dire Clara, car elle n'avoit jamais entendu parler d'emblèmes. On appelle ce cap, dit-elle, la *colline de l'Espérance*, parce que, lorsque nous attendons le retour de quelque bâtiment, toutes les mères et toutes les filles viennent ici pour voir arriver le vaisseau (*h*). Mais, que signifient cette croix et cette ancre? reprit Clara. Ah! répondit Hélène, c'est une histoire, et c'est la mienne; mais, si vous voulez, je vous la conterai: il fait beau, je ne serai nécessaire à la ferme aujourd'hui que dans deux heures, ainsi nous pouvons nous arrêter ici. En disant ces mots, Hélène s'assit sur un banc de gazon posé au pied de la croix, et Clara, la pressant de commencer son récit, Hélène conta son histoire à peu près en ces termes :

" Le ciel ne m'a donné qu'un en-

" fant (mon fils Jerson); il étoit en-
" core au berceau quand je perdis
" mon mari; alors je fis vœu de ne
" jamais me remarier, et je n'ai pas eu
" de peine à ne pas rompre mon ser-
" ment, car mon fils me tenoit lieu de
" tout. J'étois heureuse en pensant
" que, suivant l'usage du pays, cet
" enfant bien-aimé, héritant de la
" ferme, seroit cultivateur, qu'il reste-
" roit toujours avec moi, et que je
" n'aurois jamais la douleur de le voir
" faire des campagnes sur mer. Je lui
" donnai toute l'éducation qu'on peut
" recevoir au village; il répondit par-
" faitement à mes soins: dans son en-
" fance son maître d'école le propo-
" soit pour modèle à tous ses autres
" écoliers; dans sa première jeunesse,
" il étoit cité comme le jeune homme
" le plus sage, le plus laborieux, et
" comme celui qui s'entendoit le

" mieux à conduire et à faire valoir
" une ferme. J'étois la plus heureuse
" de toutes les mères, j'allois bientôt
" en devenir la plus à plaindre !.......
" Mon fils venoit d'atteindre sa dix-
" septième année, je remarquois de-
" puis quelque temps un changement
" singulier dans son humeur. Il étoit
" triste, rêveur, silencieux, et il s'obs-
" tinoit à me cacher la cause de son
" chagrin. J'imaginai qu'il avoit de
" l'inclination pour la jeune Cécile, la
" fille de notre plus proche voisine,
" qu'il a épousée depuis ; il m'avoua
" qu'en effet il l'aimoit. Cécile n'a-
" voit que quinze ans, elle n'étoit pas
" riche, mon fils auroit pu faire un
" mariage beaucoup plus avantageux ;
" mais je ne voulois que son bonheur,
" et je lui promis que lorsque Cécile
" seroit dans sa dix-huitième année je
" la lui donnerois pour épouse. Cette

« promesse parut lui satisfaire, néan-
« moins il conserva toujours le même
« fonds de tristesse. Nous étions au
« milieu de l'hiver: comme j'attri-
« buois toujours son chagrin à l'amour
« qu'il avoit pour Cécile, je lui pro-
« posai d'aller passer les soirs chez la
« mère de Cécile, dont la maison, ne
« tenant point au village, est à peu de
« distance de la nôtre. Cécile a trois
« frères: les deux cadets étoient sur
« mer depuis plus de trois ans; ils re-
« vinrent dans ce temps; la joie de
« les revoir fut extrême, d'autant plus
« que le bruit s'étoit répandu pendant
« plusieurs mois qu'ils avoient péri
« dans un naufrage. A nos veillées
« chez ma voisine, on ne fut plus oc-
« cupé que d'eux. Ils contoient tour
« à tour de belles aventures, on les
« écoutoit avec une attention qui,

lgré moi, me faisoit une peine
rète. J'enviois leur mère qui se
rifioit d'avoir des enfants qui
ient vu tant de choses, ou, pour
eux dire, j'étois fâchée que mon
n'eût pas cette gloire, et ne fût
écouté, admirés comme ces
ıx gens. Je savois mauvais gré
Cécile d'être si attentive aux ré-
s de ses frères, que mon fils même
uvoit à peine la distraire un mo-
nt dans le cours d'une veillée:
pensées me causoient une tris-
se mortelle. Souvent je me plai-
s à contredire les deux jeunes ma-
ots, et à rabaisser le mérite des
tions dont on les louoit; et puis,
ignant qu'on ne devinât ma ja-
ısie, je m'embarrassois, je balbu-
is, je finissois par me fâcher, pres-
e toujours à dessein, afin d'inter-

“ rompre du moins ces histoires de
“ tempêtes et de naufrages que j'écou-
“ tois avec tant de déplaisir. Une
“ nouvelle inquiétude vint bientôt
“ mettre le comble à ma peine. Je
“ m'aperçus que les histoires contées
“ par les frères de Cécile causoient
“ à mon fils les agitations les plus
“ extraordinaires. Pendant ces ré-
“ cits, il respiroit à peine, il rou-
“ gissoit, s'extasioit, ses yeux enflam-
“ més se remplissoient souvent de
“ larmes ; enfin, il étoit dans un état
“ qui frappoit tout le monde, et qui
“ me fit deviner le secret qu'il me
“ cachoit depuis long-temps. Je vis
“ qu'il brûloit du désir de faire sur
“ mer des voyages de long cours.
“ Je l'interrogeai, et il m'avoua que
“ telle étoit, en effet, la cause de
“ sa tristesse habituelle, qu'il n'auroit

“ jamais osé me déclarer, ajouta-t-il,
“ si je ne l'avois pas pénétré..... Je ne
“ me repens point, lui dis-je, de vous
“ avoir questionné, car puisque vous
“ aviez pu concevoir et nourrir un
“ dessein qui me perce le cœur, vous
“ auriez fini par m'en instruire de vous-
“ même, et du moins mes questions
“ vous ont épargné cette cruauté!
“ En parlant ainsi je pleurois amère-
“ ment. Mon fils se mit à mes ge-
“ noux, ses larmes coulèrent avec les
“ miennes : O ma mère ! me dit-il,
“ c'est sur-tout parce que je vous ché-
“ ris que j'ai pris cette résolution....
“ —Que dis-tu ? grand Dieu !...—Oui,
“ ma mère ; n'ai-je pas vu combien,
“ depuis le retour des frères de Cécile,
“ vous souffrez aux veillées ! et puis-
“ je supporter qu'il y ait dans le vil-
“ lage une mère plus glorieuse de ses
“ enfants que vous ne l'êtes de moi !”

“ une mère qui vous fasse envie !... Il
“ est vrai, j'avois le désir de faire une
“ campagne sur mer; mais jamais je
“ ne m'y serois déterminé, si je n'a-
“ vois pas vu que vous seriez plus
“ heureuse si votre fils avoit fait ces
“ grands voyages.... A ces mots mes
“ pleurs redoublèrent. Jugez de ma
“ douleur, et combien je me reprochois
“ une foiblesse qu'il étoit inutile de
“ nier, car mon fils avoit trop d'esprit,
“ et me connoissoit trop bien, pour
“ qu'il me fût possible de le dissuader:
“ les sanglots me suffoquoient. Cal-
“ mez-vous donc, me dit mon fils;
“ songez, ma mère, songez à mon re-
“ tour, et comme vous me verrez fêté,
“ bien reçu.... Hélas! répondis-je, mon
“ enfant, je ne puis songer qu'à ton
“ absence...—Et moi je vous vois me
“ recevoir après une campagne péril-
“ leuse! A mon tour je serai écouté

« par Cécile ! et ma mère s'en enor-
« gueillira, elle ne souffrira plus à nos
« veillées !... Voyez, ma mère, comme
« tous les marins sont accueillis dans
« leur jeunesse ! presque toujours les
« jeunes filles les préfèrent aux paisi-
« bles laboureurs ; et dans leur vieil-
« lesse comme on les entoure, comme
« on aime leur conversation !... Ils ont
« couru tant de dangers, ils ont vu
« tant de choses extraordinaires et
« merveilleuses ! Ah ! Mon fils, repris-
« je, s'il s'agissoit de défendre le pays,
« je ne manquerois pas de courage ;
« mais te voir quitter ton état, m'aban-
« donner, me laisser seule et désolée,
« exposer ta vie, sacrifier la mienne,
« pour aller courir les mers et pour
« voir des sauvages et des îles dé-
« sertes !... car je sais bien que tu ne
« t'embarqueras pas sur ces bâtiments
« marchands, comme les jeunes ma-

“ telots, dans l'espérance de faire for-
“ tune : la tienne est toute faite. Tu
“ possèdes le plus bel héritage du
“ canton....—Eh bien ! ma mère, les
“ autres s'expatrient pour gagner de
“ l'argent ; et moi je supporterai les
“ mêmes fatigues, je braverai les
“ mêmes dangers, par amour pour la
“ gloire.—Dis plutôt par curiosité et
“ par vanité.—Ma mère, c'est votre
“ vanité pour moi qui m'en donne.

“ Cet entretien fut très-long ; mon
“ fils, malgre son ardente passion pour
“ les voyages, ne vouloit point partir
“ sans mon consentement ; je le re-
“ fusai, il céda à ma volonté, mais
“ non sans un mortel chagrin : il
“ tomba dans une si profonde mélan-
“ colie, que sa santé s'altéra bientôt
“ visiblement. Alors je cédai ; et
“ quoique ce fût avec la mort dans le
“ cœur, de ce moment je cessai de me

" plaindre, et je ne fus occupée que
" du soin de cacher mes douleurs.
" Mon fils me donna sa parole de ne
" faire, en toute sa vie, que cette seule
" campagne. Mais quel voyage ! Le
" bâtiment sur lequel il vouloit s'em-
" barquer devoit aller aux grandes
" Indes et mettre à la voile le premier
" de Mai : nous étions sur la fin du
" mois de Mars !... O combien depuis
" cette époque les jours s'écoulèrent
" tristement pour moi ! Je n'avois
" plus de plaisir à voir mon fils, et
" même au contraire sa vue me cau-
" soit un affreux serrement de cœur,
" en même temps je sentois que je ne
" l'avois jamais autant aimé. Ce-
" pendant je comptois tous les jours
" avec frayeur, et chaque soir je ver-
" sois des larmes en me disant : Voilà
" donc encore son départ rapproché
" de vingt-quatre heures !... Avec quel

« sentiment douloureux je vis renaître
« le printemps ! Tout ce qui, dans
« cette saison, m'avoit charmée jus-
« qu'alors produisoit sur moi une im-
« pression désagréable. Quelle peine
« me firent les premières fleurs que je
« vis éclore, et les premiers boutons
« de l'aubépine qui annonçoient le
« mois de Mai ! Il me sembloit que
« mes forces m'abandonnoient, et que
« je me sentois défaillir à mesure que
« tout se ranimoit dans la nature et
« que nos champs s'embellissoient !
« C'étoit en vain que nos cultures
« nous promettoient l'abondance et le
« prix de nos travaux, quand les vents
« et les ondes alloient emporter loin
« de moi et mon bonheur et mes
« plus chères espérances !.... Cepen-
« dant je montrois un courage dont
« tout le monde s'étonnoit : ma vive
« douleur eût donné un tort à mon

" fils, il ne m'en coûtoit rien de la
" cacher ; d'ailleurs je voulois qu'il
" partît sans inquiétude et sans re-
" mords. Ce jour si terrible pour
" moi vint enfin ! J'embrassai mon
" fils, allant aux grandes Indes, sans
" verser une larme ! Pouvois-je m'oc-
" cuper de ma douleur en voyant mon
" fils saisi d'un trouble qu'il n'avoit
" pas prévu, ne pouvant s'arracher
" d'auprès de moi, se repentant trop
" tard et prêt à me sacrifier ce voyage
" désiré depuis si long-temps ! Si
" j'eusse dit un mot il restoit ; mais
" son honneur m'étoit mille fois plus
" cher que mon repos et même que
" sa vie. Il n'étoit plus temps de se
" dédire. Je montrai une fermeté
" qui le trompa, il crut que je pour-
" rois vivre tranquille séparée de lui
" par tant de mers !.... Pâle et bai-
" gné de pleurs il se mit à genoux :

“ O ma mère, dit-il d'une voix étouf-
“ fée, pardonnez votre enfant !... Ah !
“ si j'avois pu savoir !.... Je l'inter-
“ rompis pour lui donner toutes les
“ bénédictions maternelles..... Il me
“ quitta !... Mais deux fois il revint
“ du rivage pour m'embrasser en-
“ core !.... Enfin il s'embarqua....

“ O ! si le cœur d'une mère pouvoit
“ se moutrer à découvert, combien le
“ vôtre seroit touché du récit de mes
“ souffrances !.... Mais il est possible
“ de peindre les peines de l'amour, et
“ il ne l'est pas de donner une idée
“ des tourments d'une mère malheu-
“ reuse !....

“ Je passai les quinze premiers jours
“ de l'absence de mon fils dans une
“ solitude absolue, sans vouloir rece-
“ voir aucun de mes proches. Je ne
“ pouvois pas supporter la pensée que
“ ceux qui viendroient me voir au-

' roient l'espérance de me donner des
' consolations ; que les uns me trou-
' veroient déraisonnable, et que les
' autres blâmeroient mon fils de m'a-
" voir ainsi quittée. On me déplai-
" soit également en désapprouvant ou
" en louant sa conduite: une seule
" chose me faisoit plaisir, c'étoit les
" éloges que l'on donnoit générale-
" ment à son courage.

" Je fus bien attendrie en revoyant
" la jeune Cécile ; je la trouvai abat-
" tue et changée : de cet instant je la
" regardai véritablement comme ma
" fille. Je demandai à sa mère de me
" la donner ; je la pris chez moi, et
" j'eus la douceur de pouvoir parler à
" toute heure de mon fils. Cécile
" pleuroit souvent avec moi ; elle était
" affligée, elle concevoit mon chagrin ;
" mais qu'elle étoit loin de le parta-
" ger ! chaque jour adoucissoit le sien,

" et son sommeil étoit tranquill
" Pour moi, tout ranimoit, tout a
" soit mes regrets : je m'étois ré
" le soin du logement de mon
" j'allois tous les matins ouvri
" fenêtres de sa chambre ; l'aspe
" cette chambre inhabitée me ca
" toujours une espèce de saisissen
" et quelle peine me faisoit la vi
" ce bon lit abandonné, en pe
" qu'on n'avoit dans les vaisseau
" de mauvais hamacs !... Pouv
" moi-même jouir de toutes les
" modités de la vie, quand je
" geois que mon fils en étoit ent
" ment privé ?... Un jour, à dîner
" cile loua la pureté de l'eau que
" buvions : hélas ! lui dis-je, on
" a jamais de semblable sur me
" mes larmes se mêlérent à mon
" vage !.... Je retrouvois les m
" sujets de tristesse dans mon ja

« dans mon verger; là, mon fils avoit
« formé ce berceau ou planté cet arbre;
« ici, il avoit cultivé ces légumes; il
« avoit aimé, embelli ces lieux délais-
« sés par lui!... Et que préféroit-il à
« ces doux travaux, à cette vie paisi-
« ble? des terres inconnues peuplées
« de sauvages, et des périls affreux!...
« O quelle folie de ne pouvoir se fixer
« où l'on est tranquille, où l'on est
« aimé!... Ces idées douloureuses me
« poursuivoient par-tout. Combien je
« souffrois en allant visiter nos champs;
« mon fils ne présidoit plus à leur cul-
« ture, il n'y travailloit plus, j'y voyois
« sa charrue passée en d'autres mains!...
« Mais, de tous les souvenirs, les plus
« douloureux pour moi étoient ceux
« qui me retraçoient son enfance, ces
« jours si fortunés pour une mère, où
« nos enfants nous aiment unique-
« ment, et ne s'éloignent jamais vo-

« lontairement de nous !.... Alors nous
« les chérissons dans le présent, nous
« les adorons dans l'avenir ; car on
« croit que dans leur jeunesse la rai-
« son et la mémoire joindront à leur
« affection naturelle tous les liens
« sacrés de la reconnoissance !... Que
« de peines se renouveloient pour
« moi tous les jours !... J'étois obligée
« pour aller à notre petite ferme, dé-
« pendante de celle que nous habi-
« tions, de côtoyer tous les matins les
« bords de la mer, et de passer dans
« le lieu où l'on construit des vais-
« seaux !... Quelquefois je m'arrêtois
« sur le rivage quand la mer étoit
« calme, je voulois m'accoutumer à
« la regarder sans horreur ; mais, mal-
« gré sa tranquillité, son inconce-
« vable étendue m'effrayoit tellement,
« qu'au bout de quelques minutes je
« restois immobile, pétrifiée : mon ima-

« gination mesuroit l'espace immense
« qui me séparoit de mon fils!... Cé-
« cile, qui ne me quittoit jamais, me
« prenoit dans ses bras; je n'avois
« plus la force de me soutenir. Jugez
« de ce que je devois éprouver quand
« les flots étoient violemment agités!...
« O! durant cette cruelle absence
« quel mal m'ont fait les tempêtes!
« Lorsqu'au milieu de la nuit j'étois
« tout à coup réveillée par un de ces
« orages si communs au printemps et
« dans l'automne, je croyois voir aus-
« sitôt un vaisseau s'abîmant dans les
« ondes!... Le mugissement de la mer
« ou les sifflements d'un vent impé-
« tueux produisoient à l'instant sous
« mes yeux cette affreuse image!
« Ainsi je souffrois sans cesse, et je
« n'avois ni plaisirs ni dédommage-
« ments; j'étois même plus à plaindre
« encore aux époques qui ramènent la

" joie dans les campagnes; dans le
" temps des vendanges et des mois-
" sons, la gaieté générale rendoit ma
" tristesse plus amère.

" J'aurois succombé à mes maux
" sans les soins de notre bon pasteur.
" Il venoit souvent me voir, il me
" parloit de la Providence, il m'assu-
" roit que Dieu protège les bonnes
" mères; et ses discours me rani-
" moient. Il y avoit de tout temps
" sur la colline de l'Espérance cette
" grande croix de pierre que vous y
" voyez. Je fis poser là ce siège de
" gazon, et je promis à Dieu de venir
" ici faire une prière au pied de la
" croix tous les matins et tous les soirs,
" jusqu'au retour de mon fils. En
" outre, je fis un pèlerinage à Notre-
" Dame-de-Pitié, dans un village à
" trois lieues d'ici, où l'on trouve une
" image de la sainte Vierge qui a fait

coup de miracles. Elle en fit
our moi ; car, après mon pèle-
ge, je me trouvai toute fortifiée
ute remplie d'espérance... Il est
in qu'une voix intérieure m'as-
t que je reverrois mon fils, et
ne me quitteroit plus. Dieu
onna la patience et le courage ;
eus presque plus d'idées noires ;
iand, de loin en loin, il m'en
enoit, une prière au pied de cette
les dissipoit entièrement. Ce-
ant j'étois souvent témoin sur
colline d'un spectacle qui me
t verser bien des larmes !....
encontrois sans cesse des mères,
emmes et des sœurs de mate-
qui venoient là pour y décou-
u loin sur la mer les vaisseaux
elles attendoient le retour. Je
is leurs transports en aperce-
ces bâtiments. Elles élevoient

“ les bras vers le ciel, elles le remer-
“ cioient; et moi, je ne pouvois que
“ l'implorer!... Toutes ces femmes, au
“ comble de la joie, descendoient
“ précipitamment la montagne, pour
“ aller sur le rivage recevoir leurs
“ maris, leurs frères, leurs enfants!....
“ Triste et consternée, je restois seule
“ sur la colline, et je me disois: Je
“ suis donc bien malheureuse, puisque
“ le bonheur des autres n'est plus pour
“ moi qu'un surcroît de peines!....

“ Ce fut ainsi que s'écoula le temps
“ de l'absence de mon fils, c'est-à-dire
“ près de deux mortelles années!....
“ Enfin plusieurs lettres m'annoncè-
“ rent son prochain retour, et j'eus
“ aussi la joie (que j'avois tant enviée)
“ de me trouver sur la colline de l'Es-
“ pérance avec la plus heureuse at-
“ tente!.... Un matin (le 3 d'Août), des
“ nouvelles certaines m'apprirent que

“ l'on avoit vu de nos côtes le vais-
“ seau qui ramenoit mon fils, et que
“ sûrement ce bâtiment mouilleroit le
“ jour même dans la petite baie, et
“ que, par conséquent, je reverrois
“ mon fils avant le coucher du soleil.
“ En apprenant ces bonnes nouvelles,
“ Cécile me sauta au cou en s'écriant:
“ Ah! ma mère, c'est justement au-
“ jourd'hui que finit ma dernière neu-
“ vaine!.... Nous fûmes au moment
“ même nous établir sur la colline de
“ l'Espérance. Le croiriez-vous, que,
“ sachant mon fils si près de nous, je
“ n'éprouvois qu'une joie mêlée de
“ trouble et des plus pénibles agita-
“ tions! Il avoit encore un petit tra-
“ jet à faire; et, quand je me le re-
“ présentois mettant le pied sur ce
“ rivage qu'il ne devoit plus quitter,
“ je ne pouvois croire qu'un tel bon-
“ heur me fût destiné.... Il est vrai

“ que le ciel étoit sombre, que tout
“ annonçoit un orage, et que je n'igno-
“ rois pas que l'approche de ces côtes
“ est difficile par un gros temps.... Je
“ regardois avec frayeur tous ces
“ nuages qui s'amonceloient sur nos
“ têtes ; je frissonnois en jetant les
“ yeux sur la mer agitée.... Les batte-
“ ments de mon cœur se précipitoient
“ à mesure que je voyois s'augmenter
“ le mouvement tumultueux des va-
“ gues !...... Bientôt un vent terrible
“ s'éleva, le tonnerre se fit entendre,
“ le jour disparut presque entière-
“ ment..... Hélas ! j'étois venue là
“ pour voir arriver mon fils, et je
“ craignois mortellement de décou-
“ vrir son vaisseau sur cette onde en
“ furie!..... Je ne savois plus où porter
“ mes regards ; la vue de la mer me
“ glaçoit d'horreur, et la foudre par-
“ toit des cieux !..... O mon fils ! mon

« fils! m'écriois-je, échappé à tant de
« périls, ne reviens-tu sur ces bords
« que pour périr sous mes yeux!...
« Non, non, Dieu aura pitié du déses-
« poir d'une mère!... En disant ces
« paroles je me traînai vers la croix
« que j'embrassai étroitement, et l'ar-
« deur de mes prières soutint ma vie;
« sans ma confiance en Dieu, cette
« horrible tempête m'eût fait mourir,
« ou du moins m'auroit ôté toutes mes
« forces. Je priois tout haut avec
« une voix éclatante; il me sembloit
« que mes cris, qui m'empêchoient
« d'entendre les vents, devoient les
« apaiser......... Cependant, au bout
« d'une demi-heure, je me soulevai
« pour regarder la mer, et je fus épou-
« vantée du bruit et de l'élévation des
« vagues! j'étois aussi saisie, aussi
« étonnée que si je n'eusse jamais vu
« de tempêtes; tout me paroissoit pro-

« digieux dans celle-là, je craignois
« pour mon fils, et l'orage qui mena-
« çoit ses jours étoit pour moi un
« bouleversement inouï de la nature
« entière. Pénétrée de terreur, j'étois
« immobile et glacée, les regards at-
« tachés sur la mer, lorsque tout à
« coup, à la lueur éblouissante d'un
« éclair, je découvre le vaisseau de
« mon fils, dont la proue poussée en
« l'air par les flots sembloit toucher les
« nuages!.... Je crus que le feu du
« ciel qui l'éclairoit venoit de me fou-
« droyer, je tombai la face contre
« terre en disant : O mon Dieu ! sau-
« vez mon fils!.... A l'instant même
« j'entendis un bruit épouvantable;
« mille voix s'écrièrent à la fois du
« rivage (car tout le village étoit ras-
« semblé là) : *Au secours, au secours,*
« *ils périssent!....* Je m'évanouis... En
« reprenant l'usage de mes sens, je me

“ trouvai dans ma chambre où l'on
“ m'avoit portée.... J'étois sur mon
“ lit; je n'avois que très-imparfaite-
“ ment ma tête, mais l'égarement où
“ j'étois ne m'ôtoit rien du poids de
“ ma douleur; je la sentois tout en-
“ tière, car je me disois: Mon fils a
“ péri!... Ne voulant plus ni regarder,
“ ni écouter, ni vivre, je ne me plai-
“ gnois point, je restai sans mouve-
“ ment, et je fermai les yeux.... Alors
“ une main glacée prend la mienne et
“ la serre fortement; je tressaille, je
“ rouvre les yeux, et je vois près de
“ moi une figure pâle et tremblante:
“ Dieu, m'écriai-je, l'ombre de mon
“ fils!... A ces mots je retombai dans
“ le plus profond évanouissement.....
“ On me secourut; je revins à la vie,
“ mais avec un délire affreux qui dura
“ dix ou douze jours: je ne me rap-
“ pelois que la mort prétendue de mon

« fils, et d'avoir vu son spectre. Le
« curé me parloit inutilement; je ne
« l'écoutois pas, j'implorois ses prières
« pour mon fils; je répétois: Il souf-
« fre, j'en suis sûre, priez pour lui,
« priez pour lui!... Ah! sans doute il
« souffroit! il étoit là, inondé de
« larmes, mon état lui perçoit le
« cœur!... Quoi! disoit-il, je perdrai
« ma mère, et je serai cause de sa
« mort!... Dieu ne veut pas qu'elle re-
« prenne sa connoissance, car elle me
« béniroit, et je ne mérite que ses ma-
« lédictions!...

« Tandis que mon fils se désoloit,
« de mon côté je n'avois de connois-
« sance que pour m'affliger sans me-
« sure: mon fils n'osoit plus se mon-
« trer, certain que dans l'état où j'é-
« tois il me paroîtroit toujours un fan-
« tôme, car je croyois l'avoir vu périr,
« rien ne pouvoit m'ôter cette idée;

" et l'on étoit d'autant plus effrayé de
" mon égarement, que je n'avois pas
" de fièvre, et que sur tout autre sujet
" je ne déraisonnois point.

" Ce fut dans ces entrefaites que le
" père Arsène arriva chez nous; je le
" connoissois et le révérois. Il avoit
" instruit ma première jeunesse, et j'en
" conservois un tendre souvenir. Aus-
" sitôt que je le vis, je le suppliai, en
" versant un torrent de larmes, de
" prier pour mon fils. On veut, ajou-
" tai-je, me faire croire qu'il n'a point
" péri, mais je l'ai vu mort, j'ai vu
" deux fois son ombre gémissante !...
" Le père Arsène connut que j'avois
" l'imagination trop frappée pour me
" ramener à la raison par des moyens
" ordinaires, et après m'avoir long-
" temps écoutée en silence: Hélène,
" me dit-il, croyez-vous que tout soit
" possible à Dieu ?... Oui, mon père.—

“ suscita son enfant !.. O mo
“ Ici le plus violent batte
“ cœur me coupa la parole.
“ vous, ma fille, reprit le père
“ car j'ai de grandes choses
“ dire.... Oui, oui, m'écriai-je
“ transport inexprimable, D
“ tout.... Mais suis-je digne
“ un miracle !... Nulle créat
“ est digne, répondit le père
“ néanmoins la miséricorde
“ est telle qu'elle en a fait
“ pour des coupables sou
“ crimes. Ainsi, sans manq
“ milité, vous pouvez tout e
“ A peine avoit-il achevé ces

" fauteuil, et je me jetai à genoux en
" disant: O mon père, achevez de
" vous expliquer.... Eh bien! ma fille,
" répondit le père Arsène, Dieu vous
" a rendu votre fils..., —Mon fils est
" ressuscité!... — Oui, ma fille, il vit!..
" Paroissez, Jerson, poursuivit-il d'une
" voix forte, paroissez, venez embras-
" ser votre mère, et vous unir à elle
" pour bénir et remercier Dieu. Comme
" il disoit ces mots, mon fils se trouva
" dans mes bras!...

" Je ne sais ce que je devins, ce que
" je pensai dans ce moment le plus
" beau de ma vie!... Je me rappelle
" seulement que mon amour pour
" Dieu, se confondant avec mon af-
" fection pour mon fils, remplissoit
" mon cœur d'un sentiment céleste,
" dont le seul souvenir me transporte
" encore et m'élève au-dessus de moi-
" même. Mon fils et moi nous nous
" tenions étroitement embrassés, et

« nous restâmes long-temps à genoux
« en offrant à Dieu notre bonheur!....
« Ah! ne devois-je pas, en effet, re-
« mercier la bonté divine d'un mira-
« cle; n'en étoit-ce pas un d'avoir
« sauvé mon fils (et de l'avoir sauvé
« seul) du plus horrible naufrage?....
« Avec le bonheur et la santé je re-
« couvrai en peu de temps ma raison
« tout entière. Mon fils me rendit
« souvent les impressions de mes an-
« ciennes douleurs en me contant ses
« aventures et les dangers qu'il avoit
« courus, et en me faisant les détails
« de son naufrage.... Je le menai prier
« avec moi sur la colline de l'Espé-
« rance; il y plaça, au pied de la
« croix, l'ancre de son vaisseau dont
« il avoit recueilli quelques débris; il
« versa des larmes amères sur le sort
« de ses malheureux compagnons, et
« nous prîmes soin de trois enfants

" devenus orphelins par cette affreuse
" catastrophe."

Ici la mère Hélène termine son récit. Clara l'embrasse tendrement, comme pour la remercier, du vif intérêt qu'elle venoit de lui inspirer pour ses chagrins passés et pour sa personne. Les malheurs de ce qu'on aime déchirent, arrachent le cœur ; mais il y a toujours quelque douceur dans la pitié la plus douloureuse que font éprouver les indifférents. On se sait gré de pouvoir s'émouvoir ainsi sans aucun sentiment particulier d'amitié ; et ce témoignage secret de la conscience est plus satisfaisant encore, quand c'est une douleur vertueuse qui excite en nous cette compassion si généreuse et si désintéressée. Celui qui nous a fait verser de telles larmes n'a pas de grands frais à faire pour devenir notre ami.

voyages, et à les lui entendre r[...]
à côté d'Hélène, qui plus d'un[...]
durant ce récit, laissa tomber [...]
seau pour regarder Clara, dont
nement naïf et l'émotion la[...]
moient. Sur la fin de la veil[...]
demanda à l'une des jeunes f[...]
chanter la *complainte d'Aline*[...]
jeune fille rougit; et, les yeu[...]
jours baissés et sans quitter s[...]
nouille, elle chanta en filant
mance suivante :

Sur la rive et sur la colline,
Nous voyons errer tous les jours
La sensible et plaintive Aline,
Déplorant ainsi ses amours !.....
Nouvelle épouse et jeune mère,
Je supporte un double tourment :

Hélas ! à peine l'hyménée
Par des nœuds si saints et si doux
Enchaîna notre destinée,
Que je vis partir mon époux.
Après avoir à son amante
Promis de si durables feux,
Il porta sur l'onde inconstante
D'autres désirs et d'autres vœux.

Eh quoi ! dans la même journée
Recevoir sa foi, ses adieux,
Et, des fleurs d'hymen couronnée,
Le voir s'éloigner de ces lieux !
Entendre à la fois du rivage
Le bruit des danses et des jeux,
Et son vaisseau, malgré l'orage,
Fendre les flots tumultueux !

Ah ! sur ces plages étrangères
Que vas-tu chercher loin de nous !
Des périls, de vaines chimères !....
Il est ici des biens si doux !....
Quelle espérance mensongère
Sut t'arracher de ton pays !....
Tu ne peux voir Aline mère,
Tu n'as pas vu naître ton fils.

Cet enfant chéri renouvelle
Et semble éprouver ma douleur.
Oui, c'est toi que sa voix appelle
Quand ses cris me percent le cœur !

Des Indes l'or et la richesse
Ne sauroient payer mes tourmens.
Reviens dissiper ma tristesse,
Les vrais trésors sont dans nos champs.

Cette romance fut chantée avec une prononciation nette et distincte, une voix jeune, juste, sonore, et sans accent, sans inflexion ; mais il y avoit tant d'innocence dans cette douce monotonie, qu'on y trouvoit un charme plus touchant que celui d'un chant expressif et parfait : car il faut avoir vécu long-temps dans les grandes villes pour ne pas éprouver un étonnement pénible lorsqu'on entend les jeunes personnes exprimer les passions avec toute l'énergie et toute la sensibilité que peuvent donner les souvenirs et l'expérience.

Clara sentit dès ce jour même qu'elle se plaisoit dans cette agréable solitude. Elle admiroit et elle aimoit également

la simplicité de mœurs et l'union parfaite qui régnoient dans cette famille ; et elle bénissoit, sur ce point comme sur tous les autres, le père Arsène, qui lui avoit procuré un asile si doux et si sûr.

Clara prit l'habitude d'aller seule tous les matins, quand le temps le permettoit, sur la colline de l'Espérance. Là, repoussant le souvenir funeste de ses malheurs, elle se rappeloit avec délices le songe heureux qu'elle avoit fait sur le Rhône dans cette nuit mémorable où, par les soins du père Arsène soustraite au plus affreux danger, la nacelle qui les portoit voguoit au gré des vents et du courant du fleuve ; elle se retraçoit encore avec le même charme l'espèce d'inspiration qui la saisit dans la chapelle de l'ermitage. Elle entendoit toujours la voix intérieure qui prononça cet oracle : *Tu*

*seras heureuse, même sur la terre; plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances*... Non, non, disoit-elle, ce n'étoit point une illusion. Dieu, dans sa miséricorde incompréhensible, a daigné parler à sa foible créature !... Il ne s'est point communiqué à moi par des organes périssables; mon oreille n'a rien entendu, mais chacune de ces paroles divines se gravoit dans mon ame !.... Il m'a semblé, dans ce moment d'extase, que tout ce que j'avois de mortel venoit de se dissoudre.... Ce souvenir immortel, je le porterai dans le ciel, puisqu'il n'a rien de terrestre ! j'en puis jouir sur la terre, et il efface à jamais toute l'horreur du passé !... Que m'importe de ne pouvoir comprendre comment je pourrai devenir *heureuse?* Dieu l'a dit; que me faut-il de plus !... Au mo-

ment d'épouser Valmore, aurois-je pu concevoir que j'allois devenir l'objet de son exécration, et qu'au lieu d'être conduite à l'autel, je serois couverte d'ignominie et traînée à l'échafaud !... L'impénétrable avenir, ne peut-être dévoilé que par la main puissante qui régit l'univers. O sagesse éternelle ! ô bonté suprême ! vous m'avez caché des maux dont je n'aurois pu supporter la pensée ; car je ne connoissois que ma foiblesse, et je n'avois pas d'idée de la force que vous pouvez donner ! Et, dans l'abîme où je suis plongée, vous daignez m'annoncer le bonheur ! Ah ! le promettre, c'est le rendre !... Plus d'inquiétudes, plus de pleurs : je serai *heureuse !....* Ainsi donc je conserverai toujours cette foi qui m'a soutenue, fortifiée, et qui m'a fait goûter des délices inexprimables dans les horreurs de la prison et au

milieu des apprêts de la mort !.... Je serai *heureuse !* je ne cesserai donc point de marcher dans les sentiers du juste ; et Valmore sera consolé, il le sera par moi ! Je l'entendrai gémir de son affreuse erreur ; je verrai ses regards s'attacher sur moi avec l'expression du repentir et de la tendresse ! O mon Dieu ! vous me donnerez la force nécessaire pour ne pas mourir de joie, et pour supporter cette nouvelle révolution !... En parlant ainsi, seule, au pied de la croix de la colline, Clara répandoit de douces larmes ; elle ne vivoit plus que dans l'avenir, et son imagination étoit tellement frappée de l'idée qu'un grand changement dans sa fortune devoit avoir lieu tôt ou tard, qu'elle étoit continuellement dans l'attente d'un évènement extraordinaire. Cette pensée l'agitoit, mais donnoit un vif intérêt à toutes ses

journées, malgré la monotonie de sa vie. Tous les matins, à son réveil, elle demandoit avec empressement si l'on n'avoit point apporté de lettres pour elle. Le seul père Arsène lui écrivoit; et lorsqu'elle recevoit une lettre de lui, elle éprouvoit avant de l'ouvrir une extrême émotion, comme si elle eût dû y trouver une nouvelle importante. Si elle entendoit de la ferme le bruit d'un cheval au galop, elle imaginoit dans l'instant que c'étoit un courrier pour elle. Cette perpétuelle agitation l'animoit sans la fatiguer; car elle n'éprouvoit que les plus douces émotions, puisqu'elle n'avoit que d'heureux pressentiments. Plus d'une année s'écoula de la sorte: ce fut alors, à cette époque, que les paisibles lieux habités par Clara prirent tout à coup un aspect différent.

Les calvinistes de la Rochelle, tou-

jours remuants et séditieux (et depuis près de deux cents ans), venoient enfin de lever l'étendard de la révolte. Le duc de Rohan étoit à leur tête. Ce prince réunissoit toutes les qualités et tous les défauts qui font d'un chef de parti l'idole du peuple. Jeune encore, éloquent, généreux, brillant de courage et d'audace, il avoit tout ce qu'il faut, sinon pour bien conduire les hommes, du moins pour les séduire un moment et pour les entraîner (*i*).

Les Anglais, appelés par les Rochelois, arrivèrent pour soutenir les rebelles, et firent une descente dans l'île de Ré. Le brave Toiras les battit, et Schomberg leur fit lever le siège du fort Saint-Martin, où ils avoient donné un assaut sans succès. Les Anglais se rembarquèrent après avoir perdu huit mille hommes (1). Les Roche-

(1) Historique.

lois persistant dans leur rébellion, le duc d'Angoulême, général de l'armée royale, vint mettre le siège devant la Rochelle (1). Alors tout changea dans les campagnes! plus de danses, plus de jeux, plus de veillées paisibles! L'inquiétude et la crainte remplacèrent dans tous les cœurs la douce sécurité. Les cornemuses devinrent muettes; on n'entendit plus que le bruit des armes et des trompettes belliqueuses. Les jeunes filles redoutoient de rencontrer ces militaires épars dans des champs trop souvent dévastés par eux! mais, émues et curieuses, elles se cachoient pour les voir, et elles admiroient en secret leur bonne mine, l'assurance et la fierté de leur maintien. Elles les comparoient aux villageois, et plus d'un pâtre eut à se plaindre de celle qu'il aimoit!.... Les

(1) Historique.

tranquilles laboureurs ne recevoient les soldats dans leurs chaumières qu'avec défiance et jalousie; car les défenseurs et les nourriciers de l'état ne sont pas faits pour habiter ensemble: les uns ne doivent jamais soupirer après le repos; les autres seroient malheureux s'ils envioient l'éclat de la gloire.

Au milieu de ce tumulte, le trouble de Clara étoit inexprimable; elle savoit que Valmore commandoit une division de l'armée du duc d'Angoulême!.... Elle n'osoit plus aller sur la colline de l'Espérance, ni même sortir de la ferme ou se montrer; mais elle prioit Dieu nuit et jour pour le succès des armes du roi et pour la conservation de la vie de Valmore!... Ce dernier, toujours accablé de douleur, trouvoit une consolation digne de son noble caractère dans les dangers d'une

guerre entreprise contre des sujets rebelles, devenus alliés des ennemis de la France.

Valmore, d'après la fable débitée par Frikmann, et dont le bruit s'étoit généralement répandu, croyoit que Clara, en voulant s'évader du château de Rosmal, s'étoit noyée dans le Rhône. Il ne pouvoit regretter celle qu'il pensoit devoir abhorrer; mais l'image de cette figure angélique et si jeune, périssant par un genre de mort si tragique, le poursuivoit par-tout, et renouveloit toute l'horreur de ses premiers regrets.

Valmore, jugeant que pour les opérations du siège il étoit nécessaire d'établir un poste dans la ferme de Jerson, ordonna à un détachement de sa division de s'y rendre, et il se mit à leur tête pour les y conduire. Ce fut à dix heures du matin, le 20 de No-

vembre, que cette troupe entra dans la ferme. Quoiqu'on fût au commencement de l'hiver, le temps étoit si serein, que Clara ce jour-là ne put résister au désir d'aller respirer un air si pur; elle étoit dans le jardin, lorsqu'elle entendit le bruit que faisoient les chevaux sur le pavé de la grande cour. Son saisissement la rendit immobile...... Au bout de quelques minutes elle vit paroître des soldats qui, en l'apercevant, s'élancèrent vers elle. Clara épouvantée se mit à fuir en poussant des cris aigus; l'effroi lui donnoit des ailes, néanmoins les soldats alloient l'atteindre, lorsqu'elle entendit, à vingt pas derrière elle, Valmore attiré par ses cris, et dont elle ne put méconnoître la voix !...... Les soldats se sauvent. Clara, hors d'elle-même, eut cependant la présence d'esprit de se cacher le visage avec son

ablier qu'elle jeta sur sa tête, et aussitôt, ne pouvant plus se soutenir, elle tomba sur l'herbe...... Valmore, frappé de l'élégance, de la beauté de sa taille, et touché de sa frayeur, sentit quelque émotion...... Le costume indécis de Clara laissoit douter si elle étoit ou non une paysanne; mais elle avoit des gants, et la forme délicate de ses mains ne permettoit pas de la prendre pour une villageoise. Valmore, après un examen rapide, qu'il ne fit pas sans trouble, s'approcha d'elle, et lui tendant la main: Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, je vais vous conduire dans la ferme, et je vous promets tranquillité et sûreté parfaite...... A ces mots, il l'aide à se relever. Clara éperdue chancelle; mais de la main droite elle tient toujours avec force sur sa tête le tablier qui voile son visage. Valmore ne doute pas qu'elle

2

l'exposer à perdre l'honneur..
tentat des deux soldats, les
discours qui avoient exprimé
tale admiration de sa beau
doient en effet assez simple l
la dérober en ce moment à
yeux. Que devint Clara,
fut la palpitation de son cœu
sant sa main tremblante qu'
libre dans la main de Valmo
Le trouble affreux que décelo
ses mouvements, et ses san
doublés, attendrirent vivem
more ; pour la calmer, il lui p
ton doux et même affectue
plus il lui montroit de sensi

un état si pénible, Valmore se hâta de la ramener à la ferme; il doubla le pas; il étoit forcé d'entraîner Clara, qui, ne pouvant plus supporter une telle émotion, s'affaissa tout à coup: elle tomba. Valmore s'aperçut qu'elle perdoit l'usage de ses sens, il s'arrêta; et, par une délicatesse dont peu d'hommes seroient capables, il crut devoir respecter la timide pudeur de cette intéressante inconnue: le tablier de Clara étoit encore sur son visage, mais la main défaillante qui l'avoit retenu jusqu'alors venoit de s'en détacher; Valmore y posa la sienne et l'y tint fidèlement, malgré une curiosité qu'il s'étonnoit de pouvoir éprouver. Il prit Clara dans ses bras, et la portant à la ferme, il rencontra la mère Hélène qui la cherchoit. Il lui conta, en deux mots, ce qui venoit d'arriver: il parloit encore, lorsque Clara reprit

sa connoissance. Son premier mouvement fut de porter sa main à son visage, et, rencontrant celle de Valmore, elle la serra avec une expression passionnée...... Son ame étoit faite pour apprécier la délicatesse qui conservoit son secret le plus important...... Mais avec quel saisissement elle se trouva dans les bras de son libérateur...... Un gémissement sourd qui s'échappa du fond de son cœur fit tressaillir Valmore...... Cependant elle parut vouloir marcher. Valmore la posa doucement à terre. Clara s'inclina profondément comme pour le remercier; elle prit le bras d'Hélène, et Valmore, aussi troublé qu'attendri s'éloigna rapidement.

On conduisit Clara dans sa chambre qui n'étoit séparée de celle d'Hélène que par une cloison. Valmore punit et chassa de la ferme les deux soldats qui avoient poursuivi Clara; il établit

dans sa troupe des consignes rigoureuses; il donna des ordres sévères faits pour maintenir dans la ferme le bon ordre, la décence et la tranquillité. Tout ce qui fut consommé fut payé sur-le-champ. Jerson, charmé de cette conduite, montra de son côté toute la bienveillance et tout le zèle d'un bon citoyen. Il logea Valmore dans la plus belle chambre de la maison, celle d'Hélène; il voulut que sa mère et ses deux jeunes filles se réfugiassent dans la chambre de Clara, qui, comme on l'a dit, étoit voisine de celle de Valmore. Jerson aimoit à mettre ainsi sa mère et ses filles sous la garde et sous la protection de cet homme vertueux qui réunissoit à un si haut degré les qualités qui, dans tous les temps, ont caractérisé les militaires français; la plus brillante valeur et la générosité.

Ce ne fut pas sans une peine secrète que Clara reçut à demeure dans sa chambre Hélène et ses deux petites filles : en tout temps elle eût regretté le silence de sa solitude, mais dans sa situation actuelle, cette société étoit pour elle d'une extrême importunité. Elle venoit de revoir Valmore ! elle avoit besoin de se retracer tous les détails de cette rencontre inopinée..... Combien l'entretien des jeunes personnes et de leur grand'mère la contrarioit ! Leur seule présence l'empêchoit de se livrer tout entière à ses pensées !.... D'ailleurs Valmore étoit logé à côté d'elle ; tout le bruit qui se faisoit dans cette chambre, même celui d'une chaise ou d'une table que l'on changeoit de place, avoit de l'intérêt pour elle, et, n'en voulant rien perdre, elle s'étoit assise contre la cloison...... Elle parvint à persuader à

ses compagnes qu'il n'étoit pas convenable que Valmore les entendît rire et causer, et du moins on parla tout bas; ce que Clara avoit toujours fait jusqu'à ce moment, car la crainte d'être reconnue de Valmore ne la quittoit jamais un seul instant, et cette crainte terrible empoisonnoit toute la joie qu'elle éprouvoit de se retrouver si près de lui!...... Cependant elle étoit bien certaine qu'il croyoit qu'elle n'existoit plus; cette pensée la rassuroit sur les soupçons qu'il auroit pu prendre dans la suite en voyant sa persévérance à se cacher à ses yeux. Sur le soir, Hélène quitta Clara pour aller elle-même présider au souper préparé pour Valmore. Une heure après Clara entendit Hélène entrer dans la chambre de Valmore et ce dernier lui adresser la parole. . . . Clara, attendrie et tremblante, prête une oreille atten-

tive..... Valmore parle d'elle! .... il demande son nom...... Elle s'appelle Olympe, répondit Hélène, et elle a la figure et le caractère d'un ange!.....A ces mots, Valmore fit un profond soupir. Il garda le silence, et au bout de quelques minutes il remercia Hélène de ses soins, et il la congédia. Clara écoutoit toujours; mais ses jeunes compagnes vinrent la distraire, et pour la première fois on remarqua en elle une nuance d'humeur qui fut attribuée à l'impression pénible que lui avoit laissée la scène effrayante du matin.

Enfin, à huit heures et demie du soir, Hélène et ses petites filles se mirent au lit, et furent bientôt profondément endormies. Clara, sous prétexte d'achever une lecture intéressante, ne se coucha point. Un calme parfait régnoit dans la maison, mais Valmore et Clara étoient bien loin de

pouvoir se livrer aux douceurs du repos!...... Ces deux cœurs, divisés par le sort, étoient réunis en ce moment par une agitation sympathique!.....La taille et la grace de cette inconnue venoient de rappeler à Valmore celle qu'il vouloit vainement oublier. Lorsqu'il dut croire que tout dormoit dans la ferme, il s'abandonna sans contrainte à sa vive émotion...... il se promenoit dans sa chambre avec égarement........ chacun de ses pas retentissoit jusqu'au fond du cœur de Clara! sa démarche inégale et précipitée sembloit peindre tout le désordre d'une ame violemment agitée...... Il s'arrêta brusquement contre la cloison, Clara tressaille ...... elle n'est séparée de lui que par la mince épaisseur d'une planche! elle retient sa respiration, car elle entend celle de Valmore!... Oui, dit-il d'une voix étouffée, cette funeste rencontre

m'a bouleversé! elle a produit su
l'effet terrible d'une apparition
Infortunée!....poursuivit-il, Dieu
sa miséricorde infinie a-t-il par
ton crime? es-tu dans le séjour
poir et de souffrance où l'ame s
rifie? implores-tu la pitié des fidè
ton inconcevable barbarie m'a
damné à d'éternelles douleurs, n
veux prier pour toi!...... En disa
paroles il se jette à genoux.
baignée de larmes, joint les ma
laisse échapper un soupir plaint
Valmore hors de lui se relève
missant...... Est-ce une illusion! s
t-il, ou cette ame repentante et p
correspond-elle avec la mienne?.
mort a-t-elle rétabli l'harmonie
nous!..... A ces mots il tombe s
chaise, il écoute avec saisissem
n'entend plus rien; et, rappel
raison, il se persuade facilemen

son imagination frappée a seule produit ce soupir si touchant qu'il a cru entendre. Clara, dans la crainte de prolonger et d'augmenter son égarement, avoit eu le courage de se contenir. Elle resta immobile jusqu'au moment où elle entendit Valmore appeler un domestique; alors elle s'approcha doucement de son lit, et elle se coucha. Mais l'idée de Valmore ne lui permit pas de fermer l'œil un seul instant. Valmore ne passa pas une nuit plus tranquille; néanmoins une heure avant le jour, cédant à son profond accablement, il s'endormit. Alors un songe consolateur lui représenta Clara éblouissante de fraîcheur et de beauté, avec une physionomie céleste qui exprimoit le bonheur le plus pur!..... Il se réveille en s'écriant: Ma prière est exaucée!..... elle ne souffre plus! elle vient d'entrer dans l'im-

mortel séjour où la clémence éternelle réunit si souvent l'oppresseur repentant et la victime innocente!...... Me voilà donc délivré du tourment affreux de ne pouvoir penser à elle qu'avec horreur!..... En s'abandonnant à cette illusion, il versoit un torrent de larmes, et la réflexion ne lui ôta point une idée qu'il aimoit et qu'il vouloit conserver.

A la pointe du jour, on entra dans sa chambre, pour lui dire, de la part du duc d'Angoulême, de se trouver à neuf heures au quartier-général. Il se hâta de se lever, et, lorsqu'il fut habillé, l'idée de cette inconnue, de cette jeune Olympe, lui revint à l'esprit...... Nous combattrons sans doute aujourd'hui, se dit-il; avant de quitter cette ferme, peut-être pour toujours, avant d'aller verser du sang, je voudrois laisser ici une trace de bonté...... Les

maîtres de cette maison sont dans l'opulence, tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les préserver de toute vexation..... Mais cette jeune personne qui n'est point de leur famille !..... Offrons-lui les secours et la protection dont elle a peut-être besoin.... Aussitôt Valmore prend son écritoire, et il écrit avec rapidité le billet suivant :

“ Je ne me suis pas permis une
“ seule question sur votre situation ;
“ car peut-être voulez-vous la cacher :
“ je respecte votre solitude, et je ne
“ veux point vous voir...... Je sais
“ seulement que vous êtes étrangère
“ dans cette famille, et je suppose
“ qu'habitante de la Rochelle, vous
“ êtes venue vous réfugier ici, afin de
“ vous soustraire aux horreurs d'une
“ ville assiégée...... Puis-je vous rendre
“ quelque service ? Parlez avec une

« entière confiance à celui qui, sur-
« tout après cette offre, est décidé à
« ne vous voir jamais.

« Réponse franche et prompte,

VALMORE. »

Clara, en recevant ce billet, et en reconnoissant l'écriture de Valmore, fut prête à s'évanouir..... Elle ouvre en tremblant cet écrit, et la plus douce, la plus délicieuse admiration succédant à la crainte, elle inonde le papier de ses larmes...... Cependant il falloit répondre sur-le-champ, et Valmore connoissoit son écriture..... A l'extrémité de sa chambre étoit un petit cabinet; elle y va en faisant signe à la jeune Honorine (la fille aînée de Jerson) de la suivre. Elle s'enferme avec elle dans le cabinet; là, après lui avoir montré le billet de Valmore: L'aven-

ture d'hier, lui dit-elle, et tous ces gens armés qui remplissent la maison, m'ont causé un si grand trouble, que je suis toujours saisie d'un tremblement universel qui ne me permettroit pas de pouvoir tracer une seule ligne. Vous avez une jolie écriture ma chère Honorine, rendez-moi le service d'écrire sous ma dictée. Volontiers, répondit Honorine en prenant la plume que lui présentoit Clara. Elle s'assit; et Clara, en rectifiant à mesure son orthographe, lui dicta cette réponse:

" Olympe vous regardera toute sa
" vie comme son bienfaiteur! Si elle
" avoit besoin de protection elle ne
" voudroit implorer que la vôtre!......
" En ne profitant point de vos offres
" généreuses, elle vous remercie de
" lui avoir procuré un nouveau sujet
" de reconnoissance."

Ce billet augmenta le vif intérêt que Valmore prenoit à cette jeune personne. Il le lût et le relut avec émotion...... Ne voulant pas, en allant au combat, le garder sur lui, il le serra précieusement dans une cassette. Ensuite il sortit de sa chambre, fut rassembler sa troupe, se mit à sa tête, et partit avec elle.

Clara apprit bientôt le départ de Valmore. Il avoit laissé quelques bagages dans la ferme, en disant qu'il espéroit revenir avant la nuit; mais on croyoit qu'il alloit combattre!...... La triste Clara se renferma dans son cabinet pour y pleurer en liberté. Elle se rappeloit tout ce que Valmore avoit fait pour elle, en la croyant un monstre! Elle lui devoit deux fois la vie: la première, en la préservant de la cruauté d'une populace furieuse, et ensuite en l'arrachant de l'échafaud....

sa générosité l'avoit retirée d'un asile ignominieux ; enfin, il venoit de lui sauver l'honneur !..... O que la reconnoissance est ardente quand le bienfaiteur est aimé !.... Comme on se plaît à compter les bienfaits ! comme il est doux de pouvoir se dire qu'ils sont inappréciables, et qu'on n'aura jamais la possibilité de s'acquitter !.....

En récapitulant ainsi les obligations qu'elle avoit à Valmore, Clara tenoit son billet, et le relisoit de temps en temps, quoiqu'elle le sût déjà par cœur. Hélas ! disoit-elle, cet écrit si cher que sa main a tracé, et qui peint si bien son noble caractère, cet écrit si touchant, que je conserverai jusqu'au tombeau, ne s'adresse point à la malheureuse Clara !.... S'il savoit que cette infortunée existe, il seroit toujours généreux pour elle ; mais il la maudiroit encore !.... O que je bénis sa pieuse

erreur !.... Du moins mon souvenir ne l'épouvante plus !...... En disant ces paroles, elle tenoit toujours le billet de Valmore, qu'elle pressoit contre son cœur..... Tout à coup elle entend un bruit terrible, celui du canon !..... Elle frissonne. Ciel ! s'écria-t-elle, un combat !.... O Valmore ! ô mon Dieu! ..... Elle fait un mouvement pour se prosterner et pour implorer le Dieu des armées ; mais une pensée accablante la glace et la pétrifie !..... Est-elle digne encore de prier avec confiance ?.... Elle se rappelle qu'elle a promis au père Arsène de combattre un sentiment trop tendre pour un objet dont tout la sépare...... Elle n'a pu éviter cette heureuse rencontre ; mais, depuis vingt-quatre heures, ne s'est-elle pas volontairement occupée de lui sans réserve? Plus elle examine sa conscience, plus elle devient tremblante, plus sa crainte

s'accroît..... Elle trouve au fond de son cœur tant de trouble, un penchant si vif et si tendre!..... Elle ne l'avoit jamais connu, ce penchant jusqu'alors contenu, réprimé par la religion; elle venoit de s'y livrer tout entière, et son effroi fut extrême en découvrant qu'elle aimoit avec passion!..... Quoi! dit-elle, depuis que je l'ai revu, je n'ai pu m'occuper que de lui!...... J'ai veillé, j'ai repoussé le sommeil pour y penser toujours!..... Durant cette nuit où son image a toujours été présente à mes yeux, quelle affreuse tentation s'est offerte à mon esprit!...... Lorsque je l'entendis prier pour moi, je fus au moment de me faire connoître, et de tout révéler!..... Ici le bruit du canon se fit entendre avec un éclat plus vif et plus redoublé...... Clara jeta sur une table le billet de Valmore. Pardonnez-moi, grand Dieu! s'écrie-t-elle, une

foiblesse irréfléchie ; je vous promets de ne plus relire cet écrit, de le déposer pour jamais entre les mains du père Arsène, et d'éloigner de ma pensée un trop dangereux souvenir..... Cette promesse soulagea un peu son cœur oppressé ; il lui fut possible alors de prier avec espérance !...... La prière la plus fervente occupant toutes ses facultés intellectuelles, l'empêchoit d'arrêter son imagination sur les dangers auxquels Valmore étoit exposé dans ce moment : mais le bruit redoutable du canon agissoit physiquement sur elle ; il la faisoit frissonner et pâlir. Une sueur froide inondoit son visage, et bientôt, ses forces l'abandonnant, elle tomba anéantie sur le plancher. Hélène, en entrant dans son cabinet, la trouva dans cet état. On la secourut, et l'on trouva assez simple que la frayeur d'un combat donné à peu de

distance du village pût causer un tel saisissement à une personne si jeune et si sensible. On la porta sur son lit; toutes les femmes de la ferme se rassemblèrent dans sa chambre, où l'on dîna. Tout ce qu'on lui dit acheva de lui déchirer l'ame. On lui apprit que les assiégés avoient fait une sortie, attaqué les royalistes, et que Valmore commandoit les troupes opposées aux rebelles. On ajoutoit que les rebelles combattoient en désespérés, et que le combat, également opiniâtre des deux côtés, seroit sûrement très-sanglant...... A trois heures, la canonnade durant toujours, on entendit le bruit des cloches, et l'on vint dire que c'étoit un appel à l'église, ou tout le village alloit se rendre afin d'y prier pour le succès des armes du roi. Clara retrouva des forces pour remplir

l'occupation constante et rég
prière, et elle leur imprime
utile caractère de stabilité.
fidèle s'attache davantage à
verain, lorsqu'il peut croire
vœux pour lui ne seront pa
et quand les pompes les pl
nelles de la religion lui rappel
cesse que son affection pou
un devoir sacré. C'est ains
religion unit à son culte éter
de la reconnoissance; c'est ain
ennoblit la dépendance par
et qu'elle console l'impuis
s'acquitter soi-même sur la t
l'espoir d'obtenir du ciel la réc

rable qui donne à la gratitude toute la générosité du plus parfait désintéressement, puisqu'elle n'agit et ne s'épanche que dans le secret le plus intime, et qu'elle n'a pour confident que la divinité ; croyance enfin qui rétablit une sublime égalité entre le riche et le pauvre, entre les infortunés et les maîtres du monde, par l'échange touchant des bienfaits et des bénédictions.

On resta près de trois heures à l'église. Du moins le chant des hymnes et des psaumes empêchoit Clara d'entendre le bruit du canon ! mais dans l'état où elle étoit, combien cet appareil religieux lui parut lugubre et funèbre ! la tristesse peinte sur tous les visages, ces prières publiques chantées avec un accent lamentable, ces cierges, qui brûloient sans éclairer, l'obscurité de cette église gothique, tout portoit au fond de son ame l'impression la plus

douloureuse! elle fondoit en larmes, et néanmoins elle mêloit ses chants entrecoupés à ceux de la multitude; elle savoit que la voix la plus gémissante est celle qui s'élève le mieux jusqu'au pied du trône de l'Éternel!......

Une demi-heure après son retour à la ferme, la canonnade cessa entièrement. On n'entendit plus rien. Le combat étoit fini, mais on en ignoroit les résultats, et la cessation de ce bruit affreux ne parut à Clara que le silence profond de la mort!...... Elle se représenta le champ de bataille, ce champ qu'elle connoissoit et dans lequel elle avoit cueilli les dernières fleurs de l'automne, maintenant souillé de sang et jonché de morts et de mourants!........ Et Valmore! qu'est-il devenu? n'est-il pas blessé? a-t-il remporté la victoire? existe-t-il encore?..... Ah! comment se peut-il que de telles pensées, de telles

sses n'anéantissent pas notre frêle
nce, que souvent si peu de chose
it? Mais nés pour souffrir, nous
es puissamment armés par la na-
contre les peines les plus déchi-
du cœur!......
ntôt on apprend de toutes parts
es troupes royales sont victo-
s, et que leur chef, que Valmore,
rt de gloire, n'a point reçu de
res!...... A ces premières nou-
, Clara éperdue n'ose pourtant se
à la joie; elle doute encore, et
oute, qui lui laisse envisager un
ur suprême, ajoute encore, s'il
ssible, à l'amertume de la mor-
nquiétude qui lui reste.
pendant, quoiqu'il fût nuit depuis
temps, tout est en mouvement
la ferme et dans le village.........
coup les cloches recommencent
ner...... des cris de joie se font

entendre; la troupe revient victorieuse, le vainqueur est à leur tête..... Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous s'élancent hors des chaumières pour courir au-devant de lui; le plus grand nombre porte des torches de paille allumée à la hâte, d'autres des lanternes, plusieurs vieilles femmes tiennent la lampe unique qui éclairoit leur cabane...... Le vénérable curé, suivi de son clergé, sort de son église qu'il n'avoit point quittée depuis le commencement du combat: à la lueur des cierges on voit s'élever la croix de bois autour de laquelle les villageois se rallient; des chants religieux redoublent l'ardeur des acclamations publiques; car chacun de ces bons paysans, en criant *vive le roi*, pensoit honorer Dieu et croyoit le prier.

Durant ce tumulte, que devient l'heureuse Clara?...... Elle est restée

seule dans la ferme, gardienne de deux enfants au berceau, qui dorment paisiblement au fond d'une alcove. Une vierge de plâtre, posée dans une niche, s'élève au-dessus des petits lits que la tendresse maternelle a placés sous sa protection; et c'est dans cet oratoire que, baignée de larmes délicieuses, et prosternée entre les deux berceaux, Clara remercie Dieu avec tous les transports de la plus profonde reconnoissance: elle n'interrompt sa prière que pour bercer doucement et pour caresser les enfants lorsqu'ils se réveillent...... Tableau charmant, où l'on voyoit l'innocence à genoux et souriant à des anges.

Mais bientôt Clara se relève précipitamment: Honorine et sa sœur accourent et viennent lui annoncer que la troupe et le jeune héros qui la commande entrent dans le village.... Clara

voudroit illuminer la façade de la maison ; Honorine la seconde dans ce dessein. On cherche, on rassemble toutes les chandelles de la maison, on les place à la hâte sur les fenêtres ; ensuite Clara s'enfuit, et court se renfermer dans sa chambre. Valmore arrive, il entre dans la grande salle, il se voit entouré de toute la famille ; l'un lui présente le grand fauteuil de la mère Hélène, l'autre lui apporte un verre du vin le plus vieux de la cave, tandis que Jerson et sa femme commandent à grands cris le souper pour Valmore, pour quelques officiers et les soldats. La mère Hélène conduit ces derniers dans une grange immense, qu'ils ont habitée déjà, et dans laquelle les servantes et les domestiques s'empressent de leur porter des vivres et du vin. Cinq ou six guerriers sont légèrement blessés ; les jeunes filles fré-

missent en voyant du sang sur leurs habits ; elles déchirent vingt fois plus de linge qu'il n'en faut pour panser leurs blessures.....Toute la maison est dans l'agitation ; Jerson donne à la fois cent ordres différents et souvent contradictoires ; les femmes volent à la cuisine, ou redescendent à la cave ; on va, on vient, on crie, on se heurte, plus d'une fois on se culbute : tout peint le zèle de la bienveillance, tout exprime la vénération pour ces braves guerriers.

Cependant Valmore jette un regard inquiet et curieux dans tous les recoins de la salle ; mais il cherche en vain, *elle* n'y est pas ! . . . Il approuve cette réserve. Elle est étrangère dans cette famille ; et si jeune et si belle, elle doit se cacher dans une maison qui ressemble à un camp. Valmore a fait des prodiges de valeur ; tout le succès

important de cette journée n'est dû qu'à lui, néanmoins sa tristesse est plus profonde que jamais ; il ne peut même supporter la gaieté dans les autres ; il blâme avec sévérité celle que montrent en sa présence deux jeunes officiers. Nous sommes heureux sans doute, dit-il, d'avoir fait triompher la bonne cause, mais ne devons-nous pas des regrets aux braves compagnons que nous avons perdus ? Ah ! le jour de la victoire est celui des larmes, même pour le vainqueur, s'il est humain !.. Et quels sont les ennemis que nous venons de combattre et d'exterminer ? des hommes égarés, mais des compatriotes !... Qui de nous ne doit pas désirer que les rebelles rentrent dans le devoir, et que la clémence royale leur pardonne ? . . En disant ces paroles Valmore se lève, il donne des ordres pour que tout le monde soit prêt le len-

demain matin à sept heures, car on devoit combattre encore, et tenter un assaut. Clara n'apprit cette nouvelle qu'avec un extrême saisissement ; elle frémissoit en pensant qu'elle alloit éprouver encore le lendemain tous les tourments qu'elle avoit soufferts dans cette journée, si longue et si terrible. Elle entendit parler Valmore et le son de cette voix chérie la fit fondre en larmes. Elle se retira dans son cabinet, décidée à y passer la nuit ; elle prit le livre d'heures qu'elle tenoit du père Arsène, et qu'elle avoit lu dans sa prison la veille du jour où elle fut conduite à l'échafaud . . . . Ce livre, dit-elle, fit ma consolation et me donna toute la force dont j'avois besoin dans un moment où les plus braves ont quelquefois manqué de courage ou de résignation; mais il ne s'agissoit que de ma vie. . . . Un être inutile et malheu-

reux peut aisément faire ce sacrifice... Aujourd'hui, quelle différence !...

Clara ne voulant point s'arrêter à cette idée, ouvrit son livre et se mit à lire avec toute l'attention dont elle étoit capable ; mais de temps en temps une larme brûlante tomboit sur le papier !... Tout le monde dormoit ; un calme profond régnoit dans la ferme, lorsqu'à minuit Clara entendit du bruit : elle écoute..... C'étoit un homme à cheval qui s'arrêtoit devant la ferme, et qui frappa doucement à la porte : on ouvre, et quelques minutes après une servante accourt pour dire à Clara que le père Arsène vient d'arriver. Aussitôt Clara se précipite hors du cabinet pour aller recevoir son seul ami et le protecteur le plus chéri. Le père Arsène, en apprenant le siège de la Rochelle, avoit tout arrangé pour voler au secours de sa famille et de

lara. Il avait eu de l'argent des Dames de Charité, et il venoit offrir à Jerson de lui procurer un asile à Paris, à Clara de la conduire en Allemagne, où l'on a déjà dit qu'il avoit des parents du côté de sa mère. Jerson voulut rester dans sa ferme; mais Clara ne laissa point échapper une occasion de faire à Dieu un sacrifice qu'elle regardoit comme une expiation. Je suis prête à vous suivre, dit-elle au Père Arsène. Eh bien! ma fille, dit-il, dans ce cas il faut partir sans délai; on combattra au point du jour: profitons du calme de cette nuit, partons.... A ces mots, Clara pâlit.... Elle pensoit que Valmore iroit à l'assaut, et qu'elle alloit être un temps énorme sans savoir de ses nouvelles.... Cependant elle n'hésita point; elle fit en pleurant ses adieux à Jerson et à sa femme, qui s'opposoient avec force à son départ.

Mais on voyoit que le père Arsène désiroit vivement qu'elle prît ce courageux parti. Elle demanda seulement une demi-heure pour aller faire sa valise ; elle vouloit sur-tout dire un mot à Honorine. Lorsqu'elle fut dans sa chambre, ses pleurs redoublèrent ; elle était si près de Valmore !...... Elle réveilla doucement Honorine ; elle l'embrassa en versant un déluge de larmes ; elle étoit heureuse d'avoir un prétexte de pleurer !...... Elle conjura Honorine de lui écrire souvent et avec *le plus grand détail.* Elle répéta plusieurs fois cette phrase ; et, ne croyant pas encore que cela fut suffisant, elle osa enfin ajouter ces mots : Et n'oubliez pas de me donner des nouvelles de mon libérateur ! Honorine désespérée du départ de Clara, promit de lui écrire sans cesse. Il fut convenu qu'elle remettroit ses lettres à Jerson, auquel

le père Arsène laissoit l'itinéraire de sa route.

Clara, prête à redescendre, se retourna vers la cloison qui la séparoit de Valmore; et, levant au ciel des yeux noyés de larmes, elle implora tous les secours célestes pour celui qu'elle alloit quitter, et qu'elle ne reverroit peut-être jamais !...... Son cœur se déchira en sortant de cette chambre; et quand elle reparut dans celle de Jerson, on fut effrayé de sa pâleur. Jerson et sa femme lui donnèrent toutes les bénédictions de l'affection la plus tendre: car elle étoit adorée dans cette maison, dont elle avoit fait l'admiration et les délices par ses vertus, sa douceur et le charme de son caractère et de ses manières. Le père Arsène mit sur les épaules de Clara un grand manteau de bure noire avec un capuchon; ensuite il l'arracha de la ferme,

la fit monter à cheval en croupe derrière lui, et partit ainsi avec elle. Le bon religieux, avant même d'arriver à la ferme, avoit su que Valmore l'habitoit, et il éprouvoit une joie sensible d'enlever Clara à tous les dangers actuels de cet asile. A peine Clara fut-elle hors de la ferme, qu'elle sentit un calme délicieux renaître dans son ame. Pouvoir suprême d'une conscience satisfaite! ..... Le cœur se brise en formant le projet d'un sacrifice vertueux qui nous arrache à ce qui nous est cher; mais, quand le sacrifice est fait, une voix intérieure et divine, en nous approuvant, nous fortifie, nous console, et nous élève au-dessus de nous-mêmes .....

Clara n'éprouve plus que de l'attendrissement; elle regarde avec ravissement ce ciel étoilé: cette contemplation ramène en foule dans son ima-

gination toutes les douces pensées de l'espérance. En s'éloignant volontairement de ce qu'elle aime, elle ose compter sur la protection divine, elle croit assurer la vie de Valmore! Elle gardoit un profond silence. Ma fille lui dit le saint religieux, n'avez vous pas peur, au milieu de la nuit, dans un pays plein de soldats? Non, mon père répondit Clara, je ne crains rien avec vous! je me rappelle notre voyage sur le Rhône! . . . . . D'ailleurs, dans ce moment, je suis satisfaite de moi-même. . . . —C'est sans doute un motif de confiance; mais vous ne pensez pas, ma fille, que l'innocence doive toujours trouver sa récompense sur la terre?—Oh! non, mon père; car, si cela étoit ainsi, on n'auroit aucun mérite à faire son devoir.—Oui, il falloit, pour donner du prix à la vertu, qu'elle n'eût quelquefois en ce monde

que la religion pour refuge, que Dieu pour consolateur; il falloit que le vice y fût aussi quelquefois impuni. Mais en même temps la sagesse éternelle a voulu que ces exceptions, nécessaires au mérite de nos actions, fussent néanmoins assez rares pour qu'il fût impossible de méconnoître que la route du devoir est toujours la plus sûre et la meilleure, et que les voies de l'iniquité conduisent presque infailliblement dans un profond abîme. Enfin rappelez-vous cet oracle de l'Esprit Saint: *Point de paix pour l'impie.* En effet, vous verrez toujours que, si la Providence tolère quelquefois la prospérité du méchant, elle ne permet jamais son bonheur. Comme le vénérable religieux prononçoit ces paroles, on se trouva près d'un poste militaire. Clara montra quelque frayeur. Le père Arsène la rassura en lui disant qu'il avoit pris

toutes les précautions nécessaires à la sûreté de leur voyage. Il n'étoit parti de Paris que muni des plus puissantes recommandations pour le duc d'Angoulême. Avant de se rendre à la ferme, il avoit fait parvenir à ce prince une lettre de la reine-mère ; et, d'après cette lettre, le prince avoit fait expédier les ordres les plus formels de laisser passer ce religieux, et de lui accorder toute protection.

Clara et son vertueux guide ne s'arrêtèrent qu'au point du jour pour prendre du repos dans une chaumière; au bout de quelques heures ils se remirent en route ; le soir ils traversèrent une petite ville, où ils trouvèrent une diligence prête à partir qui les conduisit à la frontière qu'ils vouloient passer pour se rendre en Allemagne. Le reste du voyage fut aussi heureux. Ils arrivèrent au mois de

Décembre dans la belle capitale des états de l'électeur de***, l'un des plus puissants princes de l'Allemagne. Clara avoit plus d'une fois entendu parler de cette ville, car c'étoit à cette cour que Montalban avoit passé une partie de sa jeunesse. Ce souvenir attrista Clara; elle étoit rassurée cependant sur la crainte de rencontrer son père, car elle savoit que des dettes et de mauvaises affaires lui ôtoient toute possibilité de reparoître dans ce pays. Ce scélérat, pour les mêmes raisons, s'étoit sauvé de France; il avoit passé en Angleterre peu de temps après l'évasion de Clara du château de Rosmal, emportant avec lui une inquiétude de moins, par la certitude qu'il croyoit avoir de la mort de sa malheureuse victime.

Le père Arsène remit Clara, toujours sous le nom d'Olympe, entre les

mains d'une vieille veuve, cousine germaine de feue sa mère. La bonne veuve, bien dévote, bien charitable, un peu grondeuse, très-économe, et d'une extrême rigidité, reçut Clara comme une orpheline chassée de la Rochelle par la guerre, et sur-tout par les persécutions exercées contre les catholiques. Marcelle (c'étoit le nom de cette veuve) étoit riche, mais elle vouloit à la fois faire de bonnes actions et amasser beaucoup d'argent, deux choses fort difficiles à concilier, et que Marcelle trouvoit le moyen d'accorder assez bien. Elle ne se refusoit à aucune charité, mais elle donnoit très-peu, en disant : Je dois me réserver des fonds pour des charités à venir; elle poussoit si loin cette prévoyance, que le trésor grossissoit prodigieusement tous les ans : cet argent des pauvres futurs étoit si sacré, que

Marcelle en détachoit bien difficilement une petite partie pour les pauvres présents. Elle n'en détacha rien pour Clara, car il fut décidé qu'elle se borneroit à la loger et à la nourrir, et que Clara emploieroit à son entretien le produit de son travail.

Le père Arsène, après un repos de deux jours, retourna en France, laissant Clara fort attristée de sa nouvelle situation, et regrettant vivement la ferme où elle avoit passé de si paisibles jours. La maison de Marcelle étoit composée d'une cuisinière, d'un domestique, d'une servante et d'une vieille ménagère, qui offroit en toutes choses la caricature la plus outrée de sa maîtresse ; car elle étoit mille fois plus avare, plus chagrine et plus acariâtre que Marcelle, et sa bigoterie étoit excessive. Marcelle, qui ne voyoit dans cette vieille fille que ses

ropres qualités portées au dernier oint de perfection, avoit pour elle ne profonde vénération et l'affection a plus tendre. La ménagère entretenoit sa confiance aveugle, en désespérant les domestiques contre lesquels elle crioit sans relâche durant toutes les matinées, et sur-tout en les accusant de déprédations et de friponneries. Elle joignoit à ce zèle ardent une extrême flatterie pour sa maîtresse, une impertinente causticité avec toute autre personne, à l'exception du directeur de Marcelle, qui étoit aussi le sien, et pour lequel elle avoit les attentions les plus recherchées.

La société de Marcelle n'étoit pas plus aimable que son intérieur ; elle se réduisoit à deux ou trois demoiselles de cinquante et de soixante ans, à quelques hommes de cet âge, et au

chanoine directeur. Quand ces personnes étoient rassemblées, on causoit en allemand, et l'on jouoit. Clara, toujours dans le salon, restoit à son métier. On la regarda les premiers jours avec plus d'étonnement que de bienveillance, ensuite on parut à peine s'apercevoir qu'elle fût dans la chambre. Marcelle n'avoit jamais été jolie, elle éprouvoit naturellement une sorte d'aversion pour toutes les belles personnes. Elle n'aimoit pas Clara, qui d'ailleurs déplaisoit à la ménagère qui ne voyoit en elle qu'un surcroît de dépense. Cependant Marcelle, ayant dans son quartier la réputation de parler parfaitement le français, n'étoit pas fâchée de cultiver ce talent un peu rouillé, en causant avec Clara lorsqu'elle n'avoit pas de monde. Marcelle avoit un accent si rude, une prononciation si étrange, elle em-

ployoit des expressions si peu usitées ou si triviales, que son langage étoit également inintelligible et comique; et pour achever d'en compléter le ridicule, elle ne parloit jamais à Clara que d'un ton emphatique et solennel pour débiter les lieux communs les plus usés sur la fragilité de la beauté, et sur les devoirs d'une jeune personne. Au milieu de ces sermons, Clara, malgré sa mélancolie habituelle, eut le malheur de sourire plus d'une fois; ce qui produisit de fâcheuses scènes : un jour sur-tout, Marcelle éprouva une si vive indignation, que, ne trouvant point en français de termes pour l'exprimer, elle gronda Clara en allemand, mais avec un ton et un accent si terribles, que la pauvre Clara fut plus effrayée que si elle eût compris ce qu'on lui disoit.

Sans le travail le plus assidu, Clara

eût succombé à l'ennui qui régnoit dans cette maison. Elle ne sortoit que pour aller avec Marcelle à l'église; alors elle rabattoit une grande coiffe noire sur son visage: ainsi, malgré l'éclat de sa beauté, elle resta entièrement ignorée dans la ville et même dans son quartier. Cependant la perfection de ses broderies, déposées dans quelques boutiques pour les vendre, lui donna au bout de deux mois de la célébrité. Cet art n'étoit point cultivé dans cette partie de l'Allemagne. Ces broderies parurent des chefs-d'œuvre, qui excitèrent l'admiration de toutes les dames de la cour et de la ville: on prit des informations, et l'on sut que cette excellente brodeuse étoit une jeune Française nommée *Olympe* qui demeuroit chez la veuve Marcelle.

Un matin, la brillante voiture de

a jeune comtesse de Kleben s'arrêta à a porte de Marcelle : toute la maison ut en rumeur au nom de la comtesse. C'étoit une dame de la cour, belle-ille de la grande maîtresse, ancienne gouvernante de la princesse Euphémie, fille chérie de l'électeur. La comtesse ne descend point ; elle étoit dans sa voiture avec un vieux seigneur de la cour chambellan de l'électeur. Elle fait prier Clara de descendre et de venir lui parler dans sa voiture. La légèreté de ce message déplut à Clara, et elle refusa nettement de descendre ; mais Marcelle, toujours prête à la contrarier, lui commanda impérieusement de se rendre aux ordres de madame la comtesse de Kleben, quoiqu'au fond elle trouvât fort mauvais que la comtesse ne vînt pas dans son salon s'adresser à elle pour les lui donner. Clara soupira, mais elle obéit. Elle

descend lentement, elle arrive auprès de la voiture; on ouvre la portière, elle monte sur le marche-pied, elle entre dans la voiture et s'assied sur le devant d'une immense berline. D'un air glacial elle attend qu'on lui parle, en prévenant seulement qu'elle n'entend pas l'allemand. Au lieu de lui parler, on la regarde, on l'examine avec l'expression de la plus vive surprise. Le vieux seigneur surtout paroissoit confondu. Après beaucoup d'exclamations, il adressa la parole en allemand à la comtesse; celle-ci répondit avec un air et un ton dédaigneux; enfin elle rompit cet entretien en questionnant Clara sur le prix de ses broderies et en lui commandant un habit de cour. Ensuite on rouvrit la portière, et Clara quitta la comtesse en se promettant en secret de trouver un prétexte de ne point travailler pour

une personne dont les manières avoient si peu de douceur et de politesse. Marcelle, qui regrettoit de n'avoir pas reçu la visite de la comtesse, sut gré à Clara du mécontentement qu'elle lui montra, et elle passa le reste de la matinée à faire des réflexions critiques sur les gens de la cour. Le lendemain matin le vieux chambellan, qui la veille avoit accompagné la comtesse, fit demander à Marcelle un moment d'entretien particulier qui lui fut accordé sur-le-champ. Ce chambellan, qui s'appeloit le baron de***, et dont le nom et la faveur auprès de l'électeur étoient fort connus, fit beaucoup de questions sur la naissance, le caractère, les mœurs et la conduite de Clara. Marcelle, incapable de mentir et de nuire, rendit les meilleurs témoignages de Clara, non sans faire valoir de son mieux la bonté qu'elle avoit eue de re-

cueillir une jeune orpheline bien née, remplie d'innocence et de vertus, et chassée de son pays par les guerres civiles. Le baron alors pria Marcelle de lui confier Clara pour la mener au palais, parce que l'électeur vouloit la voir et devenir son protecteur. A ces mots, Marcelle émerveillée va chercher Clara, et, avec un ton caressant qu'elle n'avoit jamais eu, elle lui annonce cette grande nouvelle. Clara ne sait si c'est un bonheur ou un nouveau piège de la fortune, elle n'éprouve que de l'étonnement et de l'inquiétude, mais elle se laisse entraîner ; on la remet aux mains du chambellan qui la fait monter dans sa voiture, et l'on part pour se rendre au palais. On y arrive : le chambellan prend la main de la timide Clara ; il la conduit avec rapidité par de petits corridors et des escaliers dérobés, et bientôt Clara se

rouve dans les petits appartements de 'électeur. Ce prince étoit seul assis levant un bureau ; son seul aspect rassura Clara, car la bonté se peignoit ur tous ses traits, et son âge avancé, es cheveux blancs, et la noblesse de a figure, en rendoient l'expression ussi touchante que respectable. Clara s'inclina profondément, et resta debout ; sa timidité, son émotion, sa rougeur, ajoutoient à sa beauté un charme particulier et un éclat éblouissant. L'électeur la regarda fixement, et ses yeux se remplirent de larmes.... Clara, plus émue que jamais, ne savoit que penser, lorsqu'elle s'aperçut que le prince et le chambellan comparoient sa figure à celle d'une jeune et charmante personne représentée dans un tableau placé vis-à-vis de l'électeur. Elle comprit alors qu'on lui trouvoit une ressemblance frappante avec un

Euphémie, fille de l'électe
sachant que la princesse ét
quarante ans, imagina faci
le portrait avoit été fait c
mière jeunesse. Le cham
venoit de recevoir de l'élect
d'aller chercher la princess
Clara se trouva tête à tête
teur. Ce prince, du ton le
tueux, ordonna à Clara d
Vous devez être surprise, l
souriant, de l'effet que p
moi votre vue, mais vous
si parfaitement à ce qu'étoit
votre âge, qu'il ne m'est p
de vous contempler sans a

beaux jours!.... Cette ressemblance, vos malheurs, le témoignage que rend de vous une personne de la vertu la plus austère, tout vous assure ma protection et mon amitié; je vais moi-même vous présenter à ma fille, et je désire que vous restiez auprès d'elle. Clara montra son étonnement et sa reconnoissance par la douce expression de sa physionomie et de son maintien. L'électeur, les yeux attachés sur elle, ne se lassoit point du plaisir de la regarder, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître la princesse s'appuyant sur les bras du chambellan. Clara se lève : la princesse, prévenue par le chambellan, s'arrête un moment; elle regarde alternativement son portrait et Clara, puis elle dit : En effet, c'est son portrait beaucoup moins beau qu'elle!.... A ces mots elle s'avance, prend Clara par la main, et,

avec toute la grace de la bonté la plus aimable, elle l'embrasse. Clara éprouva pour cette princesse quelque chose de si tendre qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle fut honteuse de ce mouvement, et voulut vainement le dissimuler ou le contenir. Euphémie partagea son attendrissement et la serra dans ses bras, toutes deux fondirent en larmes.... Cette scène inattendue toucha vivement l'électeur. Ma fille, dit-il, je voulois vous demander vos bontés pour cette jeune orpheline; mais il me semble qu'elle n'a nul besoin auprès de vous de ma protection. Chargez-vous de son sort; et pour que la ressemblance entre vous soit plus intéressante encore, puisse son ame ressembler à la vôtre! Euphémie soupira. Elle remercia son père par un regard plein de tendresse et de mélancolie. Après un court en-

une physionomie pleine d'ex-
›n, et le charme inexprimable
n maintien et de ses manières
suffi seul pour fixer sur elle tous
;ards et pour lui gagner tous les
; mais une grande maigreur,
âleur extrême, en rendant sa
plus intéressante, en effaçoit
ement l'éclat qu'une belle per-
peut avoir encore à cet âge.
tristesse habituelle et profonde
›it en elle un chagrin secret, que
is attribuoient à la délicatesse de
ité, et les autres au regret d'avoir
; le trône, pour consacrer sa vie
père et pour ne le jamais quitter.

possible de s'appliquer const
discerner la vérité de la c
à tâcher d'approfondir si l'
est exempt de haine ou d
est même à remarquer qu
précisément les meilleurs pr
est le plus facile de préven
rablement. Avec eux on
obligé d'employer des
atroces, et par conséquent
De légers traits suffisent ; t
blesse, non-seulement la pro
la délicatesse, leur inspire
que des ames moins élevée
roient éprouver. A leur c
lomnie, moins odieuse en

mieux à son but, en cachant sa noirceur sous des formes si nonchalantes et si adoucies, qu'elle ressemble à peine à la médisance. Mais Euphémie savoit aimer, et lorsqu'il s'agissoit de ses amis, tout l'art profond de nuire, si perfectionné dans les cours, étoit inutile avec elle. Alors elle voyoit toutes les ruses de la malignité, elle en devinoit tous les motifs. Son amitié sembloit s'accroître par les efforts que l'on faisoit pour la détruire, et elle se plaisoit à en multiplier publiquement les preuves.

Elle emmena Clara dans son cabinet, et elle y resta seule avec elle près de trois heures. Clara, pour abréger les questions et pour éviter de faire des mensonges détaillés, se contenta de dire qu'ayant toujours été, dès son enfance, dans un couvent, elle n'avoit point connu ses parents; que, dès les

premiers troubles de la Rochelle, le vénérable père Arsène l'avoit conduite dans une ferme aux environs de la ville, et qu'ensuite il l'avoit menée en Allemagne. La manière dont elle parla du père Arsène et de la famille de Jerson charma la princesse, qui, dès ce premier entretien, prit une si vive affection pour Clara, qu'elle résolut au fond de son cœur de lui tenir à jamais lieu de mère. Cette nouvelle intimité fit une grande sensation à la cour, et n'eut l'approbation d'aucune des dames attachées à la princesse; elle déplut sur-tout à la grande maîtresse, la baronne de Kleben, qui, en particulier, gronda très-sèchement sa belle-fille, qui, sans le vouloir, avoit été (par sa visite faite avec le chambellan) la première cause de cette singulière faveur. La jeune comtesse n'avoit pourtant rien à se reprocher à

cet égard ; elle s'étoit bien gardée de vanter la grace et la beauté de Clara, elle nioit même sa ressemblance avec la princesse ; mais le témoignage du chambellan avoit suffi pour intéresser l'électeur et pour exciter sa curiosité.

La baronne de Kleben, âgée de cinquante-cinq ans, étoit la femme de son âge qui pouvoit le plus justement se vanter d'avoir le moins changé depuis vingt-cinq ans. Elle avoit conservé toute l'ardeur, toute l'activité pour nuire à ceux qu'elle craignoit, toute l'ambition, toute la frivolité, toutes les prétentions des jours les plus brillants de sa jeunesse. Sa maison étoit la plus fastueuse et la plus élégante de la cour. On lui répétoit régulièrement trois fois la semaine, à ses grands soupers, qu'elle avoit l'air d'être la sœur de sa belle-fille ; comment douter d'une chose aussi géné-

falement reconnue? Aussi la baronne se coiffoit-elle toujours avec des roses; quatre heures de toilette, et douze heures consacrées à la représentation et à l'intrigue, tel étoit, depuis près de quarante ans, l'emploi constant de ses journées. Naturellement caustique, médisante, envieuse, elle cachoit sa malignité sous un faux air de gaieté; elle calomnioit en riant, et son sourire amer étoit toujours un sarcasme. Toute célébrité dans les autres lui déplaisoit, celle de l'esprit sur-tout; mais elle étoit de bonne foi sur ce point seulement; car, indépendamment de tout sentiment d'envie, elle pensoit qu'une personne d'un esprit supérieur étoit la plus dangereuse de toutes les créatures, comme devant être la plus ambitieuse, la plus féconde en ruses, en artifices, et la plus profonde en duplicité. Le génie ré-

t à ses yeux qu'un moyen de par-
air, et que la puissance redoutable
xterminer ses concurrents. Enne-
e de toutes les réputations écla-
ites, elle ne louoit jamais que la mé-
ocrité, et même elle la protégeoit
:ement lorsqu'elle se trouvoit en ri-
ité avec un grand talent. Quant
es manières habituelles, elle étoient
ciales, impertinentes avec toutes
personnes qui ne jouissoient pas
ine grande faveur ou d'une grande
tune; sa politesse n'étoit jamais
idée que sur l'intérêt ou sur la
nité. Une personne de ce caractère
pouvoit être aimée d'Euphémie;
is cette dernière avoit néanmoins
ır la baronne tous les égards dus à
ı ancienne gouvernante, qui, depuis
mort de l'électrice et celle de l'é-
use du prince héréditaire, occupoit
première place de la cour.

Clara s'attacha si tendrement à la princesse, qu'elle cessa de regretter la ferme de Jerson. Honorine lui écrivoit quelquefois : avec quelle avidité Clara parcouroit ces lettres pour y trouver un nom chéri !.... On lui mandoit que Valmore ajoutoit chaque jour à sa gloire par de nouveaux exploits, et que la famille de Jerson, toujours aussi généreusement protégée par lui, jouissoit d'une paix profonde.... Clara avoit déposé entre les mains du père Arsène le billet de Valmore, mais elle pouvoit garder et relire les lettres d'Honorine, et c'étoit une consolation !....

Euphémie ne donna à Clara aucun rang à la cour, et même aucun titre, puisqu'elle n'auroit pu en avoir qu'un subalterne dans une cour qui n'admettoit que des femmes de la plus haute naissance. Mais Clara fut logée dans

ɔpartement même de la princesse;
: ne parut ni aux fêtes, ni aux cer-
s, elle resta dans l'intérieur intime
la princesse, enfermée tête à tête
c elle une partie des journées, ad-
e dans les petits appartements de
ecteur, où la princesse allant tou-
rs sans dames, ne menoit que Clara;
e reste du temps, quand la prin-
se étoit en représentation ou aux
ctacles, Clara restoit seule dans son
inet, occupée à lire ou à broder
ır Euphémie.

Cette vie sédentaire et retirée con-
ıoit parfaitement à Clara. Plus d'une
ı la princesse voulut lui procurer
elque dissipation et la mener au
ctacle dans une loge grillée, mais
ıra s'y refusa constamment; et son
ût pour une solitude absolue, réuni
ant de jeunesse et de beauté, porta
comble l'estime de la princesse pour

elle, d'autant mieux qu'Euphémie connut aisément que ce dénûment de vanité et cet amour de la retraite étoient fondés sur la base solide de la plus haute piété. Clara ne voyoit jamais d'hommes, à l'exception de l'électeur, du prince héréditaire, frère aîné d'Euphémie, et du vieux chambellan, son premier protecteur; c'étoit la seule personne attachée à la cour qui se trouvât quelquefois chez le prince quand Euphémie s'y rendoit en visite. Les jours où le prince soupoit dans ses petits appartements, Clara se retiroit avant l'arrivée des personnes qu'il admettoit dans sa société intime. Ainsi les seigneurs de la cour n'avoient pu l'entrevoir qu'à la dérobée, mais c'en étoit assez pour être aussi charmés que surpris de sa grace et de sa beauté. En vain les dames de la cour, et surtout la baronne de Kleben, qui avoient

vu plus long-temps Clara chez la princesse, soutenoient qu'elle n'avoit que de l'éclat, qu'elle n'étoit belle qu'au premier coup d'œil, et que sa figure avoit mille défauts; on n'en fut pas moins persuadé que cette jeune *Olympe* étoit la plus belle personne qui eût encore paru à la cour. L'envie et la malignité essayèrent alors de découvrir quelques taches dans la vie de cette nouvelle favorite: on prit des informations dans le quartier de Marcelle, et Marcelle elle-même fut interrogée; mais toutes ces recherches n'aboutirent qu'à prouver que Clara étoit en effet une orpheline remplie d'innocence et de piété, qui n'avoit quitté son couvent que pour venir chercher un asile en Allemagne, chez la parente du religieux son protecteur. Il fallut se borner à saisir tous les moyens de rabaisser sa personne et de lui donner

des ridicules. Rien n'étoit plus difficile. On ne pouvoit dire qu'enivrée de sa faveur, elle promettoit sa protection, et qu'elle se vantoit de mener la princesse, et même l'électeur, sur lequel Euphémie avoit un ascendant suprême. Clara ne voyoit personne, et lorsque la baronne se trouvoit avec elle dans le cabinet d'Euphémie, Clara travaillant, et les yeux baissés sur son métier, gardoit un profond silence. Si la baronne lui parloit, elle répondoit d'un ton doux et respectueux, mais avec la plus extrême brièveté. On prit le parti de dire qu'elle étoit la personne du monde la plus bornée, et qu'en même temps elle avoit un orgueil, une hauteur et une suffisance qui perçoient dans tous ses mouvements. On nia sa faveur; car les courtisans croient que la rendre douteuse dans l'opinion des autres, c'est

presque l'annuler, parce qu'ils envient bien moins l'estime des princes que les hommages qu'elle procure. On soutint qu'Euphémie ne regardoit Clara que comme une ouvrière assidue dont le travail lui plaisoit ; on affecta même, en parlant d'elle, de ne la désigner que sous le titre de *la brodeuse de la princesse*.

Tout se sait à la cour; les choses confiées dans les plus petits comités, sous le sceau de la confiance la plus intime, parviennent en peu de temps à l'oreille des princes : une rivalité passagère suffit souvent pour rompre des liaisons de convenance, et ces ruptures produisent toujours quelques délations secrètes. Euphémie apprit donc avec certitude, au bout de deux ou trois mois, de quelle manière on parloit de cette jeune personne qui lui devenoit tous les jours plus chère.

Elle se promit de la venger avec éclat. Les fêtes qu'on lui donnoit chaque année pour célébrer le jour de sa naissance lui en procurèrent bientôt l'occasion. Ces fêtes duroient trois jours; l'électeur et le prince héréditaire faisoient avec solennité tous les frais des deux premiers, et c'étoit une personne de la cour qui donnoit la troisième fête, dont la princesse exigeoit que toute étiquette fût bannie. La baronne devoit, cette année même, avoir l'honneur de donner cette dernière fête, et, par conséquent, de recevoir chez elle l'électeur et ses enfants. Ce jour arrivé, Clara, malgré sa résistance, sa répugnance extrême et sa timidité, fut obligée de se laisser parer magnifiquement : on la revêtit d'une robe d'étoffe d'argent ; on posa une superbe chaîne de pierreries sur son sein toujours modestement couvert

double gaze; on entrelaça des
its dans ses beaux cheveux, en-
la princesse la conduisit en
he chez la baronne de Kleben.
dans cette éblouissante parure,
oit un tel serrement de cœur,
ii fallut le plus grand empire sur
me pour l'empêcher de fondre
mes: cette robe brillante et
e lui rappeloit celle qu'elle avoit
;, et qu'elle auroit portée le jour
noces!... D'ailleurs, en songeant
n vrai nom, fameux dans toute
e par un forfait sans exemple,
ar-tout en horreur, il lui sem-
malgré son innocence, qu'elle
it la tendresse de cette princesse
e et bienfaisante! Elle rougis-
: ses bontés, sa faveur n'étoit
lle qu'un poids accablant, et
pénible sujet d'inquiétude; car,
par un destin cruel et bizarre

de la douce sécurité de la vertu, elle craignoit mortellement l'éclat et le grand jour. Elle ne jouissoit pleinement de son innocence que seule avec Dieu; elle retrouvoit dans le monde toutes ces idées nécessaires à la société qui font de notre nom une partie de nous-mêmes si essentielle, que la calomnie ne peut l'attaquer sans nous blesser profondément. Alors, en aigrissant le ressentiment naturel causé par l'injustice, la conscience la plus pure aigrit peut-être quelquefois nos maux; elle ne les calme et ne les dissipe entièrement que loin des yeux de tous les hommes.

Cependant Euphémie monte en voiture seule avec Clara, on se rend chez la baronne, on arrive; la baronne et toutes les dames viennent recevoir la princesse sur le haut de l'escalier.... et, en l'apercevant appuyée sur le bras de

la tête.... Quel évènement!... *La*
*use de la princesse* admise dans
fête, à la vérité sans étiquette,
où l'on n'a rassemblé que des
ies qui, par leur naissance, peu-
entrer dans tous les chapitres
emagne!.. *La brodeuse de la prin-*
mille fois plus belle, plus majes-
se, plus éclatante que toutes ces
des dames!... Tandis qu'on s'é-
e, qu'on envie, qu'on murmure
bas, Euphémie s'avance et dit à
ronne en souriant et en lui mon-
Clara: N'êtes-vous pas surprise
voir à une fête, elle qui jus-

*prise !....* Je m'y attendois, reprit Euphémie. Mais devant ne trouver ici que mes amis, j'ai voulu y amener ma fille adoptive. En disant ces paroles Euphémie poursuit sa marche, et, suivie d'un nombreux cortège et tenant toujours Clara sous le bras, elle entre dans une salle superbement décorée, dont toutes les fenêtres ouvertes donnoient sur un jardin illuminé. Clara (quoiqu'elle dansât parfaitement) avoit annoncé qu'elle ne dansoit point. La princesse s'assit dans un fauteuil, elle fit placer Clara sur une banquette à côté d'elle, et le bal commença.

La princesse jouissoit délicieusement de l'un des plus doux plaisirs du pouvoir souverain et de la grandeur, celui d'élever ce qu'on aime, de donner au mérite des marques publiques d'estime, de faveur, et d'humilier, de confondre les intrigants et les envieux.

d'ennemies cette brillante
à Clara !... Les coquettes, les
ies, toutes les mères qui
des filles de cet âge, et qui,
ınt leurs quartiers de noblesse,
evoient pas que la princesse,
adopter une jeune personne,
ın tel choix... Le tourment de
et de l'envie fut porté au
par l'admiration de tous les
Tout le monde aussi fut
de l'étonnante ressemblance
mie et de Clara ; les vieux
s sur-tout crurent revoir la
à l'âge de dix-huit ans, quoi-
ouvassent en secret que Clara
niment plus belle que ne l'a-
ais été la princesse.
teur et le prince héréditaire
ıt à l'heure du souper : rien ne
au triomphe de Clara ; ces
nces s'occupèrent d'elle avec

l'air de la plus flatteuse intimité, et l'électeur la fit mettre à sa table. Au milieu de tous ces honneurs, Clara mélancolique, mais simple, douce, obligeante, parla peu; répondit toujours avec grace, souvent avec esprit; son maintien fut parfait, sa reconnoissance pour les princes eut l'expression convenable de respect et la dignité personnelle qui préserve de l'exagération et de l'enivrement. Sa politesse avec les courtisans ne ressembla point à *l'affabilité* qui ne convient qu'aux princes, et qui n'est dans les particuliers que de l'impertinence et de la fatuité; elle n'eut avec aucune femme une contenance froide et dédaigneuse; elle ne prit point avec quelques personnes les airs protecteurs d'une favorite qui veut plaire; elle fut constamment noble, naturelle, aimable; on remarqua qu'elle n'affecta pas une seule

ɔis de parler à l'oreille de la princesse, u de lui dire quelques mots à demi-as. Elle charma tous ceux qui n'é-oient pas décidés d'avance à la haïr.

La princesse et Clara quittèrent la ête un peu avant minuit. Elles re-ournèrent à un quart de lieue du châ-eau de la baronne, dans une maison le plaisance de l'électeur, où la prin-:esse devoit passer tout l'été. On :toit aux premiers jours du mois de Juin. La nuit étoit si calme et si ɔelle, que lorsque Clara fut désha-ɔillée, elle descendit seule dans un ɔetit bois de peupliers, enfermé dans 'enceinte du jardin particulier de la ɔrincesse. Elle s'assit, à l'extrémité lu bois, sur le bord d'un bassin en-ouré de mousse, et ses yeux se fixè-:ent sur un canal assez éloigné, mais qui, réfléchissant les rayons de la lune, formoit au milieu d'une allée de jeunes

suis bien ici! se disoit-elle;
sens plus le poids du nom fata
porte, et l'inquiétude du mys
doit toujours envelopper ma tri
tence!.... Seule avec l'auteur
vers, je suis Clara sans rou
combien je vous envie, solitu
reuse du désert! lieux paisible
ames pures et religieuses ont t
ravissante image du ciel! La
de Dieu remplit seule votre i
étendue, et les échos de vos g
de vos rochers n'ont répété
louanges de l'Éternel! Terre f
dédaignée par l'ambition hum

sang! Ah! restez à jamais sans culture, afin qu'il y ait encore un asile sur la terre pour l'innocence opprimée! Hélas! la première charrue qui traça le premier sillon ouvrit en même temps la route de l'industrie et celle de l'avarice et du crime!.... Que ne puis-je aller m'ensevelir dans ces saintes retraites où mon imagination m'a transportée tant de fois! Là, les passions s'anéantissent et la sensibilité s'exalte; là, le cœur en se purifiant s'embrase d'un amour sublime, d'un amour ardent et sans agitation comme sans inquiétude, et que rien ne combat et ne traverse!.... Mais où laissé-je égarer ma pensée!..... La sagesse suprême n'approuve point ces vœux superflus. Ne peut-on trouver Dieu que dans ces profondes solitudes, et la place qu'il nous assigne dans cette courte vie n'est-elle pas celle qui doit nous

plaire?.....où du moins ne devons-nous pas tâcher de la rendre supportable? Oui, je veux repousser loin de moi ces idées mélancoliques ; ne sont-elles pas des espèces de murmures qui peuvent mener à la misantropie?.....

C'étoit ainsi que Clara, toujours éclairée, guidée par la morale évangélique, combattoit cette tristesse vague et frondeuse, trop naturelle aux cœurs souffrants. C'est ainsi que la véritable piété réprime et rectifie tous les sentiments condamnables et même les plus spécieux ; elle ne veut point que le dégoût des faux biens nous fasse mépriser les institutions humaines que la Providence soutient et perpétue. Si la religion conduit quelques élus dans le désert, elle en a fixé davantage et dans le monde et sur le trône. Elle bénit l'humble obscurité du cénobite ; mais elle a sanctifié mille fois les talents, le

génie et la gloire. Elle nous demande sur-tout les qualités et les vertus qui conviennent le mieux à notre situation ; elle exige que la résignation et la persévérance nous enchaînent dans l'état où nous pouvons faire le plus de bien (*k.*); elle montre à tous les hommes le même but, elle leur promet la même récompense, elle leur offre l'espérance la plus sublime. Ainsi cette inquiétude, ce mécontentement secret, qui jettent sur les objets présents et sur l'avenir un voile si funèbre, ne peuvent produire un état habituel de mélancolie que dans l'imagination égarée des infortunés qui doutent de tout : tels sont, pour les cœurs sensibles, les tristes résultats du scepticisme ; les ames pieuses sont à l'abri de ces funestes égarements.

Cependant, le lendemain matin de la fête, la grande maîtresse, baronne de

Klebern, se rendit chez la princesse, sous prétexte de la remercier de l'honneur qu'elle avoit reçu la veille, mais sur-tout pour avoir avec elle une explication sur Clara. La baronne ayant élevé Euphémie, avoit, tête à tête avec elle, le droit de lui parler avec une liberté que la reconnoissance d'une élève devoit autoriser. La baronne porta la parole au nom de toutes les dames de la cour, du moins elle assura qu'elle exprimoit leurs sentiments; et après un long discours sur les convenances, les bienséances, l'étiquette, elle termina par cette phrase : J'ai cru madame, devoir vous offrir toutes ces vérités, et au risque de vous déplaire, j'ai eu le courage de vous les dire. La baronne prononça ces paroles avec une emphase qui fit sourire la princesse. Je vous assure, madame, répondit-elle, que je ne vois pas le moindre *courage*

tout ce que vous venez de me dire;
vous savez parfaitement que vous
isquez rien du tout en me parlant
. De quoi se plaint-on ? Que j'aie
duit dans une fête particuliere,
ns cérémonial, une jeune orphéline
bien née, et qui est également in-
sante par ses malheurs, sa parfaite
ation, son innocence et ses vertus.
uis m'étonner à mon tour que mes
ments pour elle, ma tendresse de
ne lui suffisent pas pour être ac-
llie avec empressement et reçue
plaisir.....—Mais, madame, votre
se la connoît depuis si peu de
s.....—Ce temps m'a suffi pour la
, la chérir et l'adopter....—L'a-
er, madame !..... En vérité, per-
e ne croira à cette étrange adop-
—Eh bien, j'en prouverai la réalité:
us déclare, madame, que l'électeur
te élever si haut la fortune de

celui qui recevra sa main ; je suis décidée, de mon côté, à lui donner en outre une telle dot, que je n'aurai certainement que l'embarras du choix.

A ces mots, la baronne, vivement frappée, recueillit un moment ses esprits. Une réflexion rapide changea tout à coup ses dispositions. Elle connoissoit Euphémie ; elle savoit que cette princesse étoit invariable dans ses résolutions et dans ses attachements.....L'ambition aperçoit en masse d'un seul coup d'œil tout ce qui la tente.....La baronne vit en un instant cette jeune orpheline héritière de tous les biens et de toutes les pierreries de la princesse ; elle vit les honneurs accumulés sur la tête de son mari ; elle vit enfin le plus grand parti de la cour et de l'Allemagne ; et après un long silence : Quoi, madame, dit-elle du ton le plus radouci, vous aimez à ce point cette

jeune personne!.....—Oui, madame, et l'électeur et mon frère feront pour elle tout ce que mon affection pourra désirer.—Vous l'aimez véritablement, reprit la baronne, il suffit. Je puis donc enfin, poursuivit-elle d'un ton à la fois solennel et sentimental, je puis donc vous donner une grande preuve d'attachement!.....J'ai un second fils, il a vingt-cinq ans; je demande pour lui, à votre altesse, la main d'Olympe... La surprise d'Euphémie fut extrême. Il y avoit dans cette surprise de la joie, du mépris, et cependant un peu d'attendrissement. Euphémie avoit beaucoup de pénétration; son esprit lui disoit bien que la seule cupidité produisoit dans les idées de la baronne cette soudaine révolution; mais son cœur et sa vanité étoient si touchés de cette offre, qu'elle en sut gré à la baronne, et qu'elle crut lui en devoir

la constante sincérité, quand p
sard elles s'y trouvent.

La princesse remercia la
maîtresse avec une grace qui r
bloit à la sensibilité ; elle lui
choses les plus flatteuses. La b
s'attendrit. Euphémie lui serra
tueusement les mains et l'embras
la baronne, croyant obtenir une
qu'elle n'avoit jamais eue, so
chez la princesse avec un air mi
plus hautain et plus impertine
de coutume. Elle fut le reste d
inabordable pour tous les indiff
et radieuse dans sa famille. E
cabla de sa dédaigneuse distr

ıts et touchants de son invention;
dis qu'elle s'applaudissoit d'une
·che qu'elle regardoit comme un
dmirable de présence d'esprit et
nie, tandis qu'elle formoit mille
:aux projets de grandeur, Clara,
née avec la princesse, refusoit
ıutant de fermeté que de froideur
ıeur de s'allier à l'illustre maison
leben. Clara annonça de plus
e étoit décidée à ne se marier ja-
en ajoutant qu'elle n'envisageoit
re bonheur dans l'avenir que
de consacrer entierement sa vie

Elle admira une résolution qui lui don-
noit la certitude de jouir sans partag
de l'affection de Clara, et de ne jama
se séparer d'elle un seul instant. C
pendant elle combattit son dessein
elle lui peignit tous les avantages bri
lants d'une grande alliance; elle lui f
l'éloge du jeune comte de Kleben
tout fut inutile; et la princesse con
nut, avec une satisfaction inexpri
mable, que Clara étoit absolument inac
cessible aux séductions les plus natu
relles de la vanité et à l'ambition l
plus légitime. Eh bien! ma chèr
Olympe, s'écria Euphémie en la ser
rant dans ses bras avec transport, vous
n'y perdrez rien; vous aurez dans cette
cour le rang, le titre, les honneurs
que la plus haute alliance auroit pu
vous y procurer.... Ah! madame, in-
terrompit Clara, ne me forcez point à
paroître dans le monde.... —Vous serez

oujours libre de vivre dans cette profonde solitude; mais je veux qu'on sache à quel point je vous aime : en vous élevant ainsi, c'est moi seule que je prétends satisfaire. Clara s'opposa vainement à ce projet; la princesse y attachoit son bonheur et sa gloire.

Durant ce long entretien, le bruit du mariage du comte de Kleben et de la *jeune Olympe* circuloit déjà sourdement à la cour. Les ennemis de la baronne, en enviant en secret son bonheur, montroient la plus vive indignation de ce qu'ils appeloient une bassesse et une mésalliance. Les indifférents s'étonnoient; les amis trahissoient mystérieusement le secret, ou le nioient foiblement, mais d'un ton sec et capable d'en imposer au vulgaire des courtisans. Plusieurs personnes qui, n'étant instruites d'aucun détail, savoient seulement qu'il étoit question

d'assurer un sort à la jeune favorite, tirèrent parti de cette lumière pour inventer et pour répandre les fables les plus absurdes, non à la cour, mais à la ville, où les courtisans sans crédit persuadent si souvent qu'ils sont initiés dans tous les secrets d'état. Ainsi la nouvelle la plus accréditée de la ville, parce qu'on la *tenoit de bonne part*, fut qu'Olympe alloit épouser de la *main gauche* le prince héréditaire.

La journée se passa de la sorte. La baronne ne vit Euphémie qu'en représentation, et la princesse affecta de la traiter avec plus de distinction que jamais. Avant de la quitter, elle lui dit à l'oreille qu'elle la prioit de se rendre chez elle le lendemain dans la matinée.

La baronne mit le plus grand empressement à se trouver au rendez-vous indiqué, et elle arriva de si bonne

sure chez Euphémie, que, n'étant
oint encore attendue, elle trouva Eu-
hémie et Clara déjeûnant tête à tête.
l'aspect de la grande maîtresse, Clara
leva et voulut se retirer. La ba-
onne attribua ce mouvement à la
midité; elle ne douta point qu'elle
e fût là pour lui être présentée comme
a future belle-fille, et, s'avançant pré-
ipitamment, elle la retint. Alors, se
tournant vers la princesse : Madame
e permet-elle, dit-elle, d'embrasser
otre enfant? Clara reçut cet embras-
ment avec autant d'embarras que de
spect, et aussitôt, après avoir fait
ne profonde révérence, elle s'échappa.
fallut enfin avoir une explication, et
ne fut pas sans une violente suffocation
'orgueil et de colère que la baronne
prit que la *brodeuse d · la princesse* avoit
insolente démence de refuser la main
son fils, du comte de Kleben, allié

d'assez près à la maison de Brand-
bourg et à celle de l'électeur !.... L
princesse crut adoucir ce refus en assu-
rant que Clara étoit pénétrée d
bontés de la baronne, et qu'elle co
serveroit toute sa vie le souvenir
l'honneur qu'elle avoit daigné lui fai
Son goût pour la retraite, ajouta-t-el
et son attachement pour moi, lui fo
désirer de conserver sa liberté, afin
me la consacrer à jamais tout entiè
La baronne interrompit Euphémi
et, s'efforçant vainement de cacher s
dépit, elle répondit avec tant d'
greur, et une ironie si insultante po
Clara, que la princesse rompit tout
coup la conversation et la congé
sèchement.

La baronne, outrée, fut dire da
sa famille qu'elle avoit eu une scè
très-vive avec la princesse ; que le m
riage étoit rompu, *grace au ciel:*

*vouoit* qu'elle n'avoit jamais sin-
nent désiré une alliance aussi
*ngement disproportionnée.* Ainsi
laissa croire que la rupture venoit
e discussion sur les conditions, et
du refus de Clara, refus insup-
able, qu'elle dissimula avec le plus
id soin, mais dont tout le monde
informé avant la fin du jour.
a baronne avoit toujours montré
extrême aversion pour Clara; on
oit qu'au fond elle n'aimoit pas la
icesse: ainsi ses motifs en deman-
t la main de Clara ne pouvoient
douteux. A la cour, une bas-
e qui réussit n'y paroît guère en
iéral qu'une démarche adroite et
n combinée; et ce qu'on admire le
s là, c'est l'esprit de conduite (quel
il soit) qui fait parvenir à ses fins.
r la même raison, une bassesse inu-
y couvre d'un ridicule ineffaçable,

et sur-tout parce qu'elle décèle le manque de goût, de finesse et d'esprit. On se déchaîna tellement contre la baronne, que ses amis même (qui avoient reçu sa confidence avec une parfaite approbation) convinrent en secret que cette conduite étoit inexcusable; et ils ajoutèrent qu'ils l'avoient jugée telle dès le premier moment. Au reste, ce n'est point là, dans le grand monde, manquer aux devoirs de l'amitié; pourvu que l'on parle ainsi d'un ton et d'un air consternés, que l'on répète bien, que l'on gémit de ces torts et de ces travers dont on est forcé de convenir, on est toujours un ami fidèle et parfait.

Cependant la princesse, malgré la sincère opposition de Clara, obtint pour elle tout ce que sa tendresse désiroit; elle lui fit don d'une belle terre. L'électeur voulut qu'elle en prît le

Clara eut un *diplôme* qui lui
a le titre de comtesse; il fut dé-
qu'elle ne s'appelleroit plus désor-
que la comtesse de Niémen. Eu-
ıie exigea qu'elle parût une seule
ɔubliquement à la cour, pour être
ntée avec son nouveau titre à
:teur et au prince héréditaire. Elle
ɪa livrée, des domestiques, une
ɪre et des chevaux. On lui as-
ɪ un revenu; on lui arrangea un
ppartement, tenant et communi-
t à celui de la princesse. Toutes
hoses confirmèrent la nouvelle ré-
ue dans la ville, et qui bientôt
:rédit à la cour même: on fut gé-
lement persuadé que Clara avoit
sé secrètement le prince hérédi-

ans cette nouvelle situation, Clara
ıangea rien à son genre de vie so-
'e. Toujours enfermée, toujours

occupée par la prière, le travail et la lecture, et toujours inaccessible à toute liaison nouvelle ; ne se montrant jamais, n'ayant nulle dépense à faire, elle n'employa son revenu qu'à soulager secrètement les pauvres. Ne se mêlant de rien, elle ne fit usage de son crédit que pour acquitter une dette de reconnoissance. Elle obtint une grace qui doubloit la fortune de la veuve Marcelle ; elle ne fit jamais d'autre demande. Son affection pour Euphémie égaloit celle qu'elle avoit pour le père Arsène : indépendamment de la plus vive reconnoissance, elle avoit pour cette princesse un penchant naturel qui lui faisoit trouver un charme toujours nouveau dans son intimité; mais cet attachement si profond et si tendre n'étoit pas parfaitement heureux. Clara, loin de pouvoir ouvrir son cœur à celle qu'elle chérissoit

comme la meilleure des mères, étoit forcée, au contraire, de lui cacher tous ses funestes secrets. Elle ne jouissoit de sa confiance qu'avec une sorte de remords, en songeant qu'elle lui refusoit la sienne !.... Mais comment la lui accorder ? Montalban existoit toujours ! Et celle qui, pour ne point dénoncer son père, s'étoit laissé charger, aux yeux de celui qu'elle aimoit, d'un tel forfait ; celle qui s'étoit résignée à l'ignominie et à la mort, pouvoit-elle être tentée de dévoiler à qui que ce fût au monde ce qu'elle cachoit à Valmore. D'ailleurs, au moment de l'instruction du procès, elle pouvoit d'un mot se justifier pleinement. Le temps et l'éloignement des lieux où fut commis le crime rendoient la justification moins facile et moins évidente. Et quels seroient les fruits de cette confidence coupable

et dangereuse, en supposant même que la princesse gardât fidèlement le secret? De l'affliger inutilement, et de perdre par une telle imprudence une partie de l'estime de sa bienfaitrice, celle du père Arsène, et la sienne propre. On est inviolablement attaché à un secret pour la sûreté duquel on a consenti à donner sa vie, et que la religion commande de garder toujours. Clara n'eut donc jamais la tentation de se faire connoître à la princesse, mais cette réserve nécessaire déchiroit souvent son cœur. Elle éprouvoit encore une peine d'un autre genre, qui l'affectoit vivement. La princesse jouissoit de la réputation la plus parfaite. Tout le monde admiroit la piété filiale qui lui avoit fait refuser des alliances royales, et dédaigner des couronnes pour dévouer sa vie à son père; l'électeur l'adoroit et vantoit sans cesse

sa vertu, la perfection de sa conduite, et les sacrifices généreux qu'elle avoit faits pour lui. Toute la cour étoit aux pieds d'Euphémie; son pouvoir surpassoit infiniment celui même du prince héréditaire. Comme elle n'en faisoit jamais qu'un usage bienfaisant et sage, elle étoit universellement aimée et révérée; et néanmoins Clara ne voyoit que trop que, loin d'être heureuse, elle étoit dominée par une tristesse secrète également insurmontable et profonde. Euphémie, plus d'une fois, dans ses entretiens particuliers avec Clara, avoit laissé échapper des mots mystérieux qui montroient assez que, non-seulement elle étoit mécontente de son sort, mais qu'elle gémissoit sous le poids accablant d'un grand chagrin ignoré de tout le monde. Clara n'avoit jamais

osé la questionner; elle s'étoit conter
tée de s'attrister avec elle.

Un matin, Clara éprouva la joie l
plus vive, en recevant une lettre d'H
norine, qui lui donnoit les plus heu
reuses nouvelles de Valmore, et qui l
apprenoit en même temps que les Ro
chelois venoient de conclure une trêv
avec les Royalistes, et que tout l
monde pensoit que cette trêve seroi
suivie de la paix. Il étoit permis à
Clara de montrer l'intérêt qu'elle pre
noit à la paix; elle avoit besoin d'é
pancher sa joie, et pour en parler ell
sortit plus tôt que de coutume de so
appartement pour se rendre dans cel
de la princesse. Elle avoit une cl
du cabinet d'Euphémie, elle ent
doucement, et en entr'ouvrant la port
du cabinet elle aperçut Euphém
seule, assise sur un canapé et fondar
en larmes. Le premier mouvement d

Clara fut d'aller se jeter aux genoux de la princesse, de saisir une de ses mains qu'elle pressa contre son cœur, en disant d'une voix entrecoupée: Vous avez des peines que j'ignore, je puis les partager sans les connoître: ô! laissez votre Olympe pleurer avec vous!.... Euphémie, relevant Clara, la serra long-temps dans ses bras, ensuite la faisant asseoir à côté d'elle: Mon enfant, dit-elle, je ne vous connois que depuis huit mois, mais cette sympathie indéfinissable qui nous unit vous a donné sur mon cœur, dès les premiers moments, tous les droits d'une ancienne amitié.... Un secret inviolablement gardé jusqu'ici, un secret terrible, me pèse depuis long-temps avec vous, il ne m'échappe point, ma tendresse pour vous le déposera avec réflexion dans votre sein..... Ici les pleurs d'Euphémie redoublèrent, Clara saisie

et tremblante y mêla les siens, et après un long silence, Euphémie reprenant la parole : Tout le monde, dit-elle, s'attendrit sur les maux d'un être malheureux, flétri et persécuté par la calomnie ; du moins alors on peut opposer à l'injustice le témoignage secret d'une conscience pure, on peut se flatter que l'imposture sera tôt ou tard confondue, et que la Providence fera triompher la vérité. Toutes les douceurs, tous les charmes de l'espérance sont réservés aux cœurs innocents !...

Ce début causa à Clara la plus profonde émotion..... Mais, poursuivit la princesse, trouver au fond de son ame un témoin qui dépose contre la voix publique, et qui dément des louanges usurpées !... recevoir des hommages et des témoignages de reconnoissance qu'on ne mérite pas, tromper la tendresse qu'on partage, abhorrer la faus-

té, et jouer le rôle affreux d'une hy-
ocrite!... voilà des tourments sans
onsolation, et ce sont les miens!....
[on, il n'est pas possible, s'écria Clara,
ous, madame, dont toutes les actions
ecrètes sont si pieuses, si bienfai-
antes..... Oui, reprit Euphémie, j'aime
donner, j'aime les infortunés; oui,
ans doute, j'étois née pour la vertu;...
ais coupable d'une foiblesse inexcu-
able, j'abuse de la généreuse crédu-
té du meilleur des pères..... J'ai paru
i sacrifier les trônes qui m'ont été
ferts; hélas! je ne les ai sacrifiés
u'à la plus funeste passion!....—O
el!....—Je suis mariée secrètement
epuis vingt ans.... A ces mots, Clara,
étrifiée d'étonnement, resta un mo-
ent immobile; ensuite, penchant la
te sur les genoux de la princesse, elle
rosa de pleurs ses deux mains qu'elle
rroit fortement dans les siennes. Mon

enfant, reprit Euphémie, vous êtes ma seule, mon unique consolation !... Laissez-moi me remettre d'une si vive émotion, et me préparer à ce triste récit; il sera pour votre jeunesse une leçon salutaire; vous y verrez que si l'on échappe à la censure des autres, on en trouve une plus sévère au fond de sa conscience; vous y verrez enfin quelle punition le ciel équitable réserve à la témérité de l'inexpérience qui ose s'affranchir de l'obéissance filiale, et former des nœuds mal assortis..... Demain vous saurez tout.

Cette première confidence pénétra Clara de reconnoissance et de compassion pour cette princesse intéressante, qui lui donnoit ainsi la preuve la moins douteuse et la plus touchante d'une véritable affection. Le lendemain matin, de bonne heure, Euphémie l'envoya chercher. Clara s'assit sur des

ıssins aux pieds de la princesse, qui nmença son récit dans ces termes :

« J'étois encore au berceau lorsque je perdis ma mère. Mon frère, plus âgé que moi de dix ans, pouvoit déjà essuyer les larmes de mon père ; mais bientôt je devins l'objet des plus tendres soins de ce père, si indulgent et si sensible ; il prit pour moi dès-lors cette vive affection qui a toujours été depuis le sentiment dominant de son cœur. Ma tendresse répondoit à la sienne, et ma plus grande consolation est de me rappeler ce temps où je l'aimois de préférence à tout, et où nul sacrifice n'auroit pu me coûter pour lui !... Il ne négligea rien pour me donner une excellente éducation. On nomma la baronne de Kleben ma gouvernante, mais ce fut pour elle plutôt un titre qu'un emploi ; ma

" véritable institutrice fut madame
" de Merthal, ma sous-gouvernante.
" Cette femme respectable réunissoit
" à un éminent degré les talents les
" plus distingués aux qualités les
" plus attachantes du cœur et de l'es-
" prit. Je la chérissois, je profitai de
" ses leçons; et lorsqu'on forma ma
" maison, je suppliai l'électeur de lais-
" ser auprès de moi madame de Mer-
" thal, comme une amie dont je ne
" pouvois me séparer, et comme un
" guide qui m'étoit nécessaire encore.
" J'avois à peine atteint ma dix-hui-
" tième année qu'il fut question de
" me marier; mais mon attachement
" pour mon père et pour mon pays
" me fit rejeter sans balancer cette
" proposition, en annonçant que je ne
" consentirois jamais qu'avec un mor-
" tel chagrin à quitter mon père et à
" m'expatrier. L'électeur me sut gré

es sentiments, mais il pensa que
mps les changeroit.
: venois d'entrer dans ma ving-
e année, lorsque le comte de
nberg, âgé de vingt-quatre ans,
t à la cour.... Une figure noble
rillante, une physionomie sur
elle se peignoient une assurance
e fierté remarquables, sur-tout à
ge, des manières froides, mais
s et remplies de grace et d'élé-
e: tel étoit l'extérieur du
e de Rosenberg. Né avec l'es-
le plus dominateur, il est du
nombre des hommes qui, dès
premiers pas dans le monde, se
formés, d'après leur inclination
ır caractère, un plan invariable
onduite, et qui jamais ne s'en
écartés. Le comte de Rosen-
n'a cultivé en lui que les qua-
qui peuvent servir à l'ambi-

“ tion : son courage, son activité, sa
“ prudence et sa discrétion sont ex-
“ trêmes ; sa persévérance est infati-
“ gable. Trop fier pour avoir de la
“ cupidité, il aime l'éclat et non l'ar-
“ gent ; il est magnifique et libéral.
“ La plus grande lâcheté à ses yeux,
“ c'est de renoncer à un dessein mûre-
“ ment réfléchi. Profondément dis-
“ simulé lorsqu'il s'agit d'atteindre
“ son but, il est incapable du moindre
“ déguisement lorsqu'il n'a nul inté-
“ rêt à feindre. Il ne montre aucune
“ espèce de prétention dans la société,
“ il n'en a point : il dédaigne tous les
“ petits succès ; il a trop d'orgueil
“ pour avoir de la vanité. L'ambi-
“ tion, en étouffant sa sensibilité, en
“ exaltant son imagination, n'a point
“ corrompu son ame. Il a le besoin
“ de s'élever et de briller, mais il eut
“ toujours celui de s'estimer lui-

“ même. Il est vrai qu'il n'accorde
“ son estime qu'aux vertus et aux ac-
“ tions éblouissantes, et qu'il ne regarde
“ que comme des foiblesses ou des
“ puérilités tous les procédés délicats
“ qui, pour les cœurs sensibles, sont
“ des devoirs. Tout ce qui a de
“ la grandeur l'émeut et le transporte ;
“ sa générosité naturelle pourroit l'em-
“ porter dans son cœur sur l'ambi-
“ tion même, et jamais il ne résistera
“ à la satisfaction de faire une action
“ véritablement héroïque, dût-elle
“ être ignorée et lui coûter sa fortune.

“ L'expérience seule a pu me faire
“ connoître entièrement le comte de
“ Rosenberg tel que je viens de le dé-
“ peindre ; pour mon malheur je l'ai
“ vu long-temps sous d'autres traits,
“ du moins à beaucoup d'égards !....
“ J'avois auprès de moi, à cette
“ époque, une jeune personne d'une

" grande naissance, mais sans fortune,
" dont le mariage étoit arrêté avec
" l'un des plus riches seigneurs de
" cette cour, le prince de Lobeck. Ce
" dernier étoit absent pour quelques
" mois, et les noces devoient se faire
" sans retard à son retour. Ulrique
" (c'est le nom de la jeune personne) se
" marioit sans amour, mais sans au-
" cune répugnance.

" Le comte de Rosenberg étoit à
" peine à la cour depuis cinq ou six
" jours, que tout le monde remarqua
" ses empressements et ses soins pour
" la jeune Ulrique; j'en fus moi-même
" vivement frappée. On eut beau
" avertir le comte qu'Ulrique étoit
" engagée, rien n'arrêta l'ardeur de
" ses poursuites, ce qui parut d'autant
" plus extravagant, que, quoiqu'il
" fût d'une des plus anciennes et des
" plus illustres maisons d'Allemagne,

il étoit le dernier rejeton d'une famille totalement ruinée, et qu'il paroissoit impossible qu'il pût se flatter que les parents d'Ulrique préférassent son alliance à celle du prince de Lobeck, qui, d'ailleurs, avoit reçu leur parole.

« Un soir, à mon cercle, un nœud de ruban se détacha des cheveux d'Ulrique et tomba à terre, le comte, toujours auprès d'elle, le ramassa. Ulrique tendit la main, croyant qu'il alloit le lui rendre. On ne l'aura qu'avec ma vie, dit-il tout haut, et il le garda. Le lendemain, à un bal de la cour, il parut dans un quadrille avec ce même ruban noué autour de son bras. Ulrique lui témoignant que cette espèce de galanterie lui déplaisoit : Si c'étoit un don, répondit-il, je le cacherois; c'est une conquête, et je

« m'en pare. Les folies de ce genre
« intéressent naturellement, et sur-
« tout les femmes. La jeunesse du
« comte et ses agréments personnels
« donnoient du charme à son audace
« et à cette passion romanesque. Tous
« les yeux étoient fixés sur lui ; j'en-
« tendois répéter sans cesse qu'il étoit
« charmant, qu'il méritoit d'être
« aimé !.... Il effaçoit tous les jeunes
« gens sans leur causer d'ombrage. Il
« plaisoit à toutes les femmes ; mais il
« n'étoit occupé que de celle à la-
« quelle personne n'osoit prétendre.....
« Je l'observois avec un intérêt que
« je ne prenois que pour de la cu-
« riosité, et je ne fus point étonnée
« lorsque je m'aperçus qu'il faisoit la
« plus vive impression sur le cœur
« d'Ulrique. Sans me confier ouver-
« tement ses sentiments, elle me les
« laissa voir, et je ne trouvai rien à lui

e pour les combattre. Un jour,
e à tête avec moi, notre conver-
ion tomba sur les passions mal-
ıreuses ; nous ne parlâmes qu'en
ıéral ; néanmoins Ulrique s'at-
ıdrit, mes pleurs coulèrent ; Ul-
ue me baisa les mains comme
ır me remercier de l'avoir en-
ıdue et de partager ses peines.....
ns ce moment, j'éprouvai quelque
ɔse qui ressembloit au remords....
ne trompois pas Ulrique ; mais
: s'abusoit sur la cause de mon
endrissement, elle n'en étoit pas
ɔjet..... Dans ces entrefaites, ma
ıs-gouvernante, madame de Mer-
ıl, fut obligée de faire un voyage
ı d'aller en Suisse recueillir une
:cession. Je perdis ainsi mon
l guide !... Que cette séparation
coûta cher ! Madame de Mer-
ıl eût bientôt lu dans mon cœur ;

“ elle eût ouvert mes yeux, elle eût
“ dirigé ma conduite, et je n'aurois
“ pas fait une faute irréparable !...

“ Le comte de Rosenberg plaisoit
“ personnellement à l'électeur et à
“ mon frère, qui, malgré sa jeunesse,
“ l'admirent dans leur intimité. L'é-
“ lecteur lui parla sur la folie de sa
“ passion pour Ulrique. Le comte
“ répondit de manière à faire craindre
“ de sa part quelque extravagance
“ publique. Quatre ou cinq jours
“ après, l'électeur donnant une petite
“ fête dans les jardins d'une de ses
“ maisons de plaisance, le comte en
“ fut exclus parce qu'Ulrique devoit
“ m'y accompagner ; et les parents
“ d'Ulrique lui avoient ordonné de
“ fuir le comte avec le plus grand
“ soin, jusqu'au moment qui devoit
“ lui ravir toute espérance, c'est-à-
“ dire jusqu'à l'arrivée du prince de
“ Lobeck.

" Je fus à cette fête, et j'y portai une distraction invincible.... Après le souper, on se promena dans les jardins qui étoient illuminés. Je donnois le bras à Ulrique. La baronne de Kleben et quelques autres personnes nous suivoient; mais comme nous marchions en avant beaucoup plus vite, dans l'intention de nous entretenir ensemble sans être entendues, nous les laissâmes à assez grande distance derrière nous. Ne voulant point parler de l'ennui que j'éprouvois, je désirois qu'Ulrique me parlât du sien; je lui demandai en souriant si cette fête lui plaisoit. J'avoue, répondit-elle, qu'elle me paroît bien insipide....— Mais, qu'y manque-t-il donc?—Ah! ce que je n'ai nul espoir d'y rencontrer!... Comme elle disoit ces mots, nous étions au bout du par-

“ terre, nous entrâmes dans une pe-
“ tite allée qui se trouvoit à notre
“ droite, alors nous disparûmes aux
“ yeux de ceux qui nous suivoient.
“ Nous vîmes dans cette allée, à
“ quelques pas de nous, un homme
“ vêtu comme un jardinier, mais que
“ nous reconnûmes dans l'instant.
“ C'étoit le comte de Rosenberg. Il
“ s'avança précipitamment vers nous.
“ Ulrique aussitôt quitte mon bras,
“ s'enfuit, disparoît : je veux la suivre;
“ le comte saisit ma robe, m'arrête, et
“ me présentant une lettre : Au nom
“ du ciel ! madame, me dit-il, dai-
“ gnez recevoir cet écrit que je ne
“ confie qu'à vous seule. Qu'Ulrique,
“ je ne vous en conjure, ignore cette
“ démarche. Ce papier contient mon
“ secret et mon sort ; quand vous
“ l'aurez lu, vous disposerez à votre
“ gré de l'un et de l'autre. A ces

' mots, prononcés avec rapidité, il
' s'éloigne précipitamment...... J'avois
' reçu le billet, je le mis dans mon
' sein, et je me hâtai de rejoindre
' Ulrique. J'étois dans un trouble
' dont rien ne peut donner l'idée.
' Ulrique avoit de l'inclination pour
' le comte; mais la vanité entroit
pour beaucoup dans ce sentiment.
' Elle étoit vivement flattée d'inspi-
‘ rer une telle passion à l'homme le
‘ plus brillant de la cour. Pour se
‘ faire honneur de sa fuite, et pour se
‘ vanter de cette témérité du comte,
‘ qui, pour la voir, s'étoit introduit
“ furtivement dans les jardins, elle
‘ conta cette rencontre à plusieurs
‘ personnes, et toute la cour en fut in-
“ formée le lendemain.

“ Que la fête me parut longue!.....
" Que ce billet que je tenois soi-
" gneusement caché pesoit sur mon

“ cœur! Enfin, à minuit, il me
“ possible de me retirer. Aussi
“ que je me trouvai seule dans m
“ cabinet, j'ouvris en tremblant ce
“ lettre mystérieuse que j'ai c
“ servée, la voici.”

A ces mots, la princesse déploya
la lettre du comte de Rosenberg, l
tout haut ce qui suit.

FIN DU SECOND VOLUME.

# NOTES

## DU SECOND VOLUME.

NOTE (*b*), page 2.

ait qu'entre autres Bourdaloue ne voulut point èque, et qu'il refusa la direction de madame intenon, toute-puissante alors. Madame de enon, retirée à Saint-Cyr, rapporte avec détail t dans ses lettres; elle ajoute : *Je l'en estimai ge, car à cette époque ma direction n'étoit lédaigner.*

NOTE (*c*), page 11.

fut avec les secours de ces pieuses dames, et le ses amis, que Saint Vincent-de-Paule fit un e prodigieux de fondations de charité : entre celles de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital des En-Trouvés, et de l'Hôpital-Général pour les rds et les infirmes. L'association des dames de té donna pour ces établissements des sommes nses. L'une d'elles, pour l'Hôpital-Général, cinquante mille francs à la fois, une autre as-

sura seule une rente foncière de mille écus. En outre, elles firent des quêtes à la cour et à la ville, elles intéressèrent à cette entreprise la France entière. Toutes les femmes de la ville travailloient alors à faire des chemises pour les pauvres, elles en firent *dix mille*. Les dames de Charité alloient deux fois par jour à l'Hôtel-Dieu, soigner les malades, leur porter des rafraîchissements, et instruire, par leurs exemples, les sœurs Grises instituées par Saint Vincent. Ce dernier étoit intimement lié avec le commandeur Brulard de Sillery, qui avoit été ambassadeur en Espagne et en Italie, et qui possédoit une grande fortune. Le commandeur renonça à toutes ses places, congédia ses domestiques auxquels il fit des pensions, quitta son hôtel de Sillery, vendit ses meubles et ses bijoux, distribua cet argent aux pauvres, sous la direction de Saint Vincent, et céda ses revenus aux hôpitaux fondés par Saint Vincent, ne se réservant qu'une petite pension alimentaire. Outre ces pieux établissements, Saint Vincent, avec les libéralités inépuisables de ces mêmes personnes, envoya de prodigieux secours dans la Lorraine, dévastée et ruinée par les guerres. Des missionnaires fondés par lui partirent et furent distribuer cet argent sur les lieux. Cette ferveur de charité dura autant que les malheurs de cette province, c'est-à-dire environ dix ans; et dans cet espace de temps, Saint Vincent envoya par ses missionnaires, à diverses époques, environ seize cent mille francs d'aumônes.

n a remarqué qu'un seul frère de la mission, pen-
unt dix années, fit cinquante-trois voyages en Lor-
ine; et ce qui parut merveilleux, c'est que presque
us ces voyages se firent au travers des armées et
s lieux remplis de soldats et de pillards, et que
mais un seul missionnaire ne fut volé, ni fouillé :
arrivèrent tous heureusement dans les lieux où
alloient distribuer les aumônes. Une grande
antité des malheureux habitants de la Lorraine
rent se réfugier à Paris. Saint Vincent leur pro-
ra des asiles et la subsistance; il exerça la même
rité à l'égard des Anglais et des Ecossais catho-
ues, que des persécutions amenèrent à Paris; il
cura les plus généreux secours à la ville d'É-
pes, affligée de la disette et d'une affreuse mala-
épidémique, durant le campement des armées
environs de Paris.

omme il n'est pas inutile, pour la vraisemblance
e petit roman, de faire connoître les mœurs de
iècle, on terminera cette note par deux citations
ressantes: la premèire est un article des règle-
its des sœurs de la Charité faits par Saint Vin-
t, et conçu dans ces termes:

Les sœurs de Charité ne recevront aucun pré-
ent, tant petit soit-il, des pauvres et malades
u'elles assistent, se gardant bien de penser qu'ils
eur soient obligés pour le service qu'elles leur
endent, vu qu'au contraire elles leur en doivent
le reste, puisque, pour une petite aumône qu'elles

« leur font, non de leurs biens propres, mais de leurs « soins, elles se font des amis dans le ciel, qui les re« cevront un jour dans les tabernacles éternels. »

La religion peut seule donner un tel désintéressement en proposant un tel but, et en promettant une semblable récompense. Ce règlement du saint fondateur a toujours été fidèlement observé par ces respectables religieuses. Beaucoup de personnes de la société (avant la révolution) se faisoient soigner par elles, et n'ont jamais pu, sous aucune forme, leur faire accepter le plus léger présent. On peut citer entre autres M. le duc de Laval, qui, pour un mal à la jambe, fut pansé deux fois par jour pendant plusieurs mois par deux sœurs de la Charité qui refusèrent constamment tous les dons que leur offrit, dans cette occasion, la reconnoissance la plus noble et la plus ingénieuse.

Voici la seconde citation qui peint si bien la charité de ce temps : Saint Vincent recommandant un jour aux prières de sa communauté ces pieuses filles, dit les paroles suivantes :

« Je recommande à vos prières les filles de la Cha« rité que nous avons envoyées à Calais pour assister « les pauvres soldats blessés ; de quatre qu'elles « étoient, il y en a deux décédées, qui étoient les « plus fortes et les plus robustes de leur compagnie, « et voilà qu'elles ont succombé sous le faix ! Ima« ginez-vous, Messieurs, ce que c'est que quatre « pauvres filles à l'entour de cinq ou six cents soldats

" blessés ou malades; et toujours de maladies con-
" tagieuses. En vérité, Messieurs, cela est touchant!
" N'est-ce pas une action de grand mérite devant
" Dieu, que des filles s'en aillent avec tant de cou-
" rage et de résolution parmi des soldats malades,
" qu'elles aillent s'exposer à de si grands travaux, à
" de fâcheuses maladies, et enfin à la mort, pour ces
" gens qui se sont exposés aux périls de la guerre
" pour le bien de l'Etat? Nous voyons donc com-
" bien ces pauvres filles sont pleines de zèle pour la
" gloire de Dieu, et par conséquent pour l'assis-
" tance du prochain. La reine nous a fait l'hon-
" neur de nous écrire, pour nous mander d'en en-
" voyer d'autres à Calais, afin d'assister ces pauvres
" soldats, et voilà que quatre s'en vont partir au-
" jourd'hui. Une d'entre elles, âgée de cinquante
" ans, me vint trouver vendredi dernier à l'Hôtel-
" Dieu où j'étois, pour me dire qu'elle avoit appris
" que deux de ses sœurs étoient mortes à Calais, et
" qu'elle venoit s'offrir à moi pour y être envoyée à
" leur place, si je le trouvois bon. Voyez, Messieurs,
" le courage de ces filles à s'offrir de la sorte comme
" des victimes pour l'amour de J. C.! cela n'est-il
" pas admirable?" *

Telles furent les mœurs de ce siècle religieux, et tels sont les fruits de la religion.

---

* Toute cette note est tirée de la Vie de Saint Vincent-de-Paule, par Louis Abelli, évêque de Rhodez. Un volume in-quarto.

NOTE (*d*), page 49.

Dans tous les temps la religion a produit tions de cette charité si touchante ; et même jours, un pieux ecclésiastique a sauvé ainsi jeune homme le plus intéressant par ses sen sa conduite et son courage. (Un des fils Bourgoing.)

Pour peindre toute la sublimité de la chari tienne, on ne peut rien inventer, la réalité tout ce que l'imagination peut créer. Cette généreuse est un feu céleste qui paroît moi tant à de certaines époques, mais qui ne s' jamais.

NOTE (*e*), page 61.

Ce renoncement au monde et à toute amb assez commun dans ce siècle. On ne fuyoit hommes par misantropie, on s'en séparoit fiance de soi-même ; le père Ange de Joyeu du duc de Joyeuse, qui se noya dans le Ta fit capucin qu'après avoir été répandu dans grand monde.

Le comte de Moret, fils naturel de Henri I mademoiselle de Beuil, comtesse de Moret, f les uns tué au combat de Castelnaudary (en et selon les autres il ne fut pas tué, mais lais mort sur le champ de bataille, et secouru paysans. Il se fit ermite.

On a en général une idée très-fausse des solitaires religieux et des pères du désert. On croit que ces saints personnages se dévouoient entièrement à la méditation, et que rien ne pouvoit les arracher de leur retraite. On voit au contraire dans la vie des Saints, et dans celle des pères du désert, que ces pieux cénobites n'hésitoient jamais à quitter leur solitude, lorsqu'ils avoient le moindre espoir d'être utiles dans le monde. Ce fut ainsi qu'une infinité de solitaires s'arrachèrent des grottes du désert, pour aller, dans des temps de contagion, soigner des pestiférés abandonnés de leurs amis et de leurs proches. Ils conservoient avec le monde cette seule relation qui permettoit de les appeler, quand leur charité sans bornes pouvoit être utile. D'ailleurs, la plus grande partie d'entre eux travailloient dans le désert pour les pauvres; les uns faisoient des corbeilles, les autres cultivoient des légumes; ils alloient tous les mois dans les villes, vendre au profit des pauvres ces diverses choses; et là ils étoient informés des calamités publiques. Ce fut ainsi que Saint *Almaque*, ou Saint *Télémaque*, apprenant que les combats de gladiateurs avoient toujours lieu, vint du fond de l'Orient à Rome, pour travailler à l'abolition de ces jeux barbares. Il eut le courage d'aller seul dans l'arène des gladiateurs et de les harranguer, en leur reprochant leur cruauté au nom de la religion. On l'écouta avec étonnement dans un profond silence; mais ensuite le peuple, irrité qu'on voulût le priver

d'un spectacle qu'il aimoit, se jeta sur Télémaque et le massacra. Aussitôt après la mort de ce martyr de la religion et de l'humanité, Honorius abolit ces combats.

NOTE (f), page 62.

On doit à la religion la seule morale qui ait une base solide et un but, et la seule dont tous les principes soient toujours purs et conséquents. On doit à cette morale et aux saints qui l'ont prêchée la civilisation de l'Europe. Un grand nombre de saints ont été législateurs, et toujours avec les plus heureux succès. Saint Patrice en Irlande, Saint Kilda dans l'île de ce nom, Saint Marin en Italie, Saint Louis en France, et tant d'autres en Ecosse, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, etc.

Dans les premiers siècles du christianisme, des pêcheurs se réfugièrent sur un rocher nommé Maclowen ; des fugitifs du royaume de Kent se joignirent à eux, et cette peuplade forma bientôt une nombreuse société de pirates ; de pauvres religieux s'établirent sur ce même rocher, et, parmi des bandits féroces qui ne vivoient que de guerre et de rapines, ils osèrent prêcher la justice et la paix. S'ils n'eussent fait que débiter les maximes vagues d'une morale sans base et sans autorité, on les eût exterminés ; mais ils parlèrent avec simplicité au nom de Dieu même : la curiosité, l'étonnement, le respect et l'admiration devinrent leur sauvegarde. On les écouta ;

ce peuple naissant embrassa le christianisme; les religieux, l'évangile à la main, lui donnèrent des lois: un évêque fut appelé; il consacra avec pompe le rocher Maclowen; les habitants et les maisons se multiplièrent; il se forma une ville, et elle prit le nom révéré du saint évêque, qui acheva de perfectionner sa police et ses lois: c'est aujourd'hui la ville de Saint-Malo.

NOTE (*g*), page 65.

Les lettres qui nous restent de Saint François-de-Sales, sont le monument le plus touchant de la piété filiale et de la tendresse fraternelle; rien n'a jamais surpassé son affection pour sa mère, ses frères et ses nièces. La piété, loin d'affoiblir les sentiments légitimes, les fortifie en les épurant; elle les dépouille de toute personnalité, elle leur donne un désintéressement sublime, qui peut seul rendre capable du dévouement et des sacrifices les plus héroïques.

NOTE (*h*), page 77.

On voit aux environs de Hambourg une petite montagne au bord de la mer, qu'on appelle *le cap des Veuves*, parce que les femmes de matelots, privées de leurs maris durant leurs courses sur mer, vont sans cesse sur ce cap, dans l'espoir de découvrir au loin les navigateurs. Ce fait motive l'invention de ma *colline de l'Espérance*. Les mœurs champêtres (faute d'observation) sont si peu variées dans les livres, que

lorsqu'on peint des usages nouveaux on a besoin de citer des exemples, pour éviter d'être accusé de manquer de vraisemblance en fondant des fictions sur des coutumes imaginaires. On peut tout inventer, à l'exception des usages et des mœurs.

NOTE (*i*), page 118.

Le duc de Rohan, en effet, étoit à la tête des calvinistes, c'est-à-dire des rebelles, de ces calvinistes séditieux et persécuteurs qui ont excité tant de troubles en France, et particulièrement à la Rochelle, pendant l'espace de près de deux cents ans.

Un écrivain qui, dans ses ouvrages, montre toujours une grande prédilection pour tous les factieux, M. de Voltaire, a prodigué à ce duc de Rohan les éloges les plus exagérés. Voici des vers qu'il a faits sur ce prince :

Avec tous les talents le ciel l'avait fait naître,
Il agit en héros, en sage il écrivit ;
Il fut même grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Ce prince n'eut point *tous les talents ;* il ne fut point *grand homme en combattant son maître,* et en prolongeant l'horreur des guerres civiles. Il montra peu de talent au siége de la Rochelle ; il abandonna légèrement son parti pour se réconcilier avec la cour. Il ne fut pas *grand homme en servant son maître,* car ses services se terminèrent par une défection qui l'obligea à s'expatrier. Il n'écrivit point *en sage,* ses

n'ont aucune réputation. Il est vrai qu'ils
plis d'idées *républicaines*, et qu'on y trouve
traits hardis pour le temps.

: de Rohan montra toujours un grand cou-
n quelques occasions des talents militaires.
mbitieux, léger et remuant. Il fit un per-
sage de son esprit et de ses talents. Tout
rme point un *grand homme*.

:e que dit le président Hénault sur la reddi-
ı Rochelle en 1628:

i fut soumise cette ville rebelle, qui, depuis
: deux cents ans, s'armoit contre ses maîtres,
sissoit toujours pour se révolter, suivant la
ue des séditieux, le temps où nos rois
: le plus d'embarras. Telle fut sa révolte
.ouis XI, pendant les menées du duc de
ne son frère ; contre Charles VIII, lorsque
Italie l'attendoit à Fornoue; contre Louis
.urant les guerres qu'il soutenoit pour le
ɔis; contre François I, lorsqu'il étoit aux
avec Charles-Quint; contre François II et
s IX en leur minorité ; contre Henri III,
ıant son frère contre lui ; contre Henri IV,
en venir aux mains avec le duc de Savoie ;
:re Louis XIII enfin, à qui elle avoit fait
ɔis la guerre, et à qui ce dernier siège coûta
te millions."

NOTE (*k*), page 201.

Cette morale est véritablement celle de l'évangile, et ces maximes sont celles des saints. Écoutons là-dessus ce saint auquel Henri-le-Grand donna tant de preuves d'estime et de vénération Saint François-de-Sales; voici ce qu'il dit sur les gens du monde:

"On pense bien louer une maison des gens du "monde, en disant que c'est un vrai cloître, que "l'on y vit comme dans un couvent, etc.; ces exer-"cices sont bons et saints: mais il faut considérer "les circonstances, les lieux, les temps, les per-"sonnes, les conditions. La charité hors de l'ordre "n'est plus charité, c'est un poisson hors de l'eau, "et un arbre transplanté en une terre qui ne lui est "pas propre.—Je n'approuve point ceux qui ne "veulent s'exercer qu'aux vertus qui sont de leur "goût, sans se soucier de celles qui regardent par-"ticulièrement leur charge et leur devoir, servant "Dieu à leur mode et non selon sa volonté."

Massillon a développé ces pensées d'une manière admirable: "La piété véritable (dit-il) est l'ordre "de la société. Elle laisse chacun à sa place; fait "de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de "notre salut; ne met pas une perfection chimérique "dans des œuvres que Dieu ne demande pas de "nous. Tout ce qui trouble l'harmonie publique "est un excès de l'homme, et non un zèle et une "perfection de la vertu: la religion désavoue les

" œuvres les plus saintes que l'on substitue aux de-
" voirs; et l'on n'est rien devant Dieu quand on
" n'est pas ce que l'on doit être. Ainsi les fonctions
" essentielles aux grands ne sont pas la prière et la
" retraite, elles doivent les préparer aux soins
" publics et non les en détourner; ils doivent se
" sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de
" leurs peuples. Les graces de leur état sont des
" graces de travail, de soins, de vigilance: quiconque
" leur promet, dit l'évangile, qu'ils trouveront Jésus-
" Christ dans le désert ou dans le secret de leurs
" palais, est un faux prophète; ils y seront seuls, et
" livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec nous
" dans les situations qu'il ne demande pas de nous.
" Une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le sou-
" verain, elle l'avilit et le dégrade."—*Petit Carême.*

FIN DES NOTES.

# LE SIÉGE

DE

# LA ROCHELLE.

TOME III.

# LE SIÉGE

DE

# LA ROCHELLE,

OU

## LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE;

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME TROISIEME.

A LONDRES,

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret Street, Cavendish Square

Pour B. DULAU & Co. Soho Square.

1808.

# LE SIÈGE

## DE

# LA ROCHELLE.

“ Non, ce n'est point une témérité
“ vulgaire que la mienne !.... Je suis
“ mille fois plus insensé, plus coupa-
“ ble que je ne parois l'être !.... Je
“ n'avois qu'un seul moyen de m'ap-
“ procher de vous, de vous voir sans
“ être repoussé, de vous suivre sans
“ être banni ; j'ai dû l'employer....
“ Mais comment cette feinte a-t-elle
“ pu vous tromper ? Est-il un objet
“ que l'on puisse remarquer près de
“ vous ?.... Est-il possible que vous

“ n'ayez pas lu dans mon cœur ?....
“ Ce nœud de ruban dont je me suis
“ paré, ne venoit-il pas de vous ?
“ n'avois-je pas vu vos mains le former
“ et le donner ?.... Oui, je le répète,
“ on ne me l'arrachera qu'avec la
“ vie ; je le porterai dans les com-
“ bats, ce ne sera point un gage
“ d'amour ; mais je l'ai dit : *C'est*
“ *une conquête* ; elle est pour moi le
“ présage de toutes les autres....

“ Je sais à quoi m'expose la har-
“ diesse de cette démarche. Com-
“ ment m'abuserois-je sur mon au-
“ dace ? elle m'enorgueillit !..... Si
“ vous n'êtes pas dans cette cour l'u-
“ nique objet de tous les hommages,
“ c'est que nul ici n'ose élever ses
“ vœux et sa pensée jusqu'à vous ;
“ mais il n'est point de gloire qui
“ soit au-dessus d'une grande ame ;
“ je méprise le cœur lâche et rampant

" qui n'ose aspirer à vous plaire. Pour
" moi, je braverai tout pour y par-
" venir ; et le danger de vous dé-
" vouer sa vie n'est à mes yeux qu'un
" attrait de plus, qui seul suffiroit
pour garantir ma persévérance et
ma fidélité. Je puis supporter votre
colère et vos rigueurs : mais je ne
supporterois pas une froide indif-
férence qui ressembleroit au dédain.
Que dis-je ? votre mépris !.... non,
je n'y croirois point. Une passion
telle que la mienne ne peut être
mise en oubli ; votre silence ne se-
roit pour moi qu'un aveu délicat,
" qu'un consentement tacite. Reje-
" tez-vous le noble sentiment qui
" m'enflamme ? alors mon audace
" doit vous irriter ; vous devez la
" punir. Songez-y bien, madame ; si
" demain je ne suis pas exilé, je m'a-
" bandonnerai avec transport aux

“ plus chères espérances : en ne
“ cherchant pas à les anéantir par
“ une vengeance éclatante, vous les
“ autoriserez toutes.”

“ La lecture de cet étrange billet
“ me jeta dans un trouble inexpri-
“ mable. J'aurois dû connoître que
“ ce n'étoit pas là le langage de l'a-
“ mour ; mais c'étoit celui d'une
“ ame hautaine et fière, et mon cœur
“ abusé y vit encore tous les traits
“ séduisants d'une grande passion.
“ J'aimois avant de pouvoir soup-
“ çonner que j'étois aimée ; j'excusai
“ tout en découvrant ce surprenant
“ secret.... Je ne fis aucune réflexion
“ sur ce caractère altier et sur cette
“ feinte coupable, qui, en abusant
“ Unique, hasardoit le repos de sa
“ vie.... Je ne pouvois que me ré-
“ péter : *C'est moi qu'il aime !*.... Ce-
“ pendant je relisois avec effroi cette

« phrase singulière : *Si demain je ne*
« *suis pas exilé, je m'abandonnerai*
« *avec transport aux plus chères es-*
« *pérances*. Mon inexpérience me
« faisoit trouver dans cette alterna-
« tive le plus mortel embarras. As-
« surément je n'étois pas tentée de
« dénoncer à l'électeur cette témé-
« raire folie ; mais je ne voulois pas
« autoriser, par mon silence et par
« mon inaction, les plus audacieuses
« espérances. Après beaucoup d'agi-
« tations et de réflexions, je m'arrêtai
« à une résolution qui me parut si
« sage, que je repris un peu de tran-
« quillité. Le lendemain matin je fus
« trouver mon père. Je l'instruisis
« de la hardiesse avec laquelle Ro-
« senberg s'étoit introduit déguisé
« dans le jardin pour voir un moment
« Ulrique ; j'ajoutai que le prince de
« Lobeck devant revenir dans quinze

" jours, il étoit temps de mettre fin
" à ces scènes, et que je pensois qu'il
" falloit éloigner le comte et ne le
" rappeler qu'après le mariage d'Ul-
" rique. L'électeur approuva cette
" idée ; et, dans ce moment, la porte
" du cabinet s'ouvrit et Rosenberg
" parut. Mon saisissement fut ex-
" trême ; je voulus me lever pour sor-
" tir. L'électeur me retint, désirant
" que j'entendisse ce qu'il alloit dire
" au comte. Ce dernier s'avança avec
" son calme et son assurance ordi-
" naires, car rien au monde ne l'in-
" timide ou ne l'embarrasse ; il fait
" ou il dit les folies les plus extraor-
" dinaires avec un ton d'autorité et
" un air de simplicité et de tran-
" quillité qui n'appartiennent qu'à
" lui. Cette manière, qui ne peut se
" décrire, lui donne un certain ascen-
" dant dont il est difficile de se dé-

Fendre ; il n'entraîne pas, il commande, et l'on cède. Ses témérités les plus extravagantes ne paroissent telles que par réflexion, quand on se les rappelle ; mais lorsqu'on en est témoin, on y trouve une sorte d'originalité imposante : on est presque tenté de les admirer. Rosenberg, lui dit l'électeur, je vous charge d'une commission pour la cour de Vienne ; vous partirez demain. A ces mots, Rosenberg réfléchit un moment ; ensuite il dit : Monseigneur, est-ce un exil ? Comment, reprit l'électeur en souriant, vous craignez un exil ? Il est tel exil, reprit le comte, qui m'honoreroit assez pour ne pas souffrir que la cause en fût cachée ou déguisée ; et alors je la déclarerois hautement. Ces paroles me firent frémir, et je m'empressai d'interrompre le

“ comte, en disant avec la plus vive
“ émotion : Mais il n'est point ici
“ question d'exil. Madame, répondit
“ le comte, ce mot dans votre bouche
“ dissipe toutes mes craintes et
“ comble tous mes vœux. Je restai
“ confondue, désespérée de mon im-
“ prudence ; et n'imaginant pas com-
“ ment il me seroit possible de la ré-
“ parer, je ne pris nulle part au reste
“ de l'entretien. Rosenberg y fut
“ aimable ; et quand il vit l'électeur
“ disposé à lui accorder une grace, il
“ demanda, pour partir, un délai de
“ six jours, et il l'obtint, à condition
“ qu'il se conduiroit sagement.

“ Ainsi je ne retirai de cette dé-
“ marche que l'inquiétante certitude
“ que Rosenberg avoit acquis, celle
“ d'être aimé. Je l'aimois sans doute
“ avec passion ; mais ce dernier en-
“ tretien m'avoit effrayée sur son ca-

ctère et sur ma situation, dont je ntois tout le danger ; car j'entre-yois qu'il falloit me perdre, ou erdre Rosenberg dans l'esprit de ion père. Je conservois assez de ison pour désirer un conseil salu-ire, et pour regretter avec amer-ime madame de Merthal, cette mie éclairée et fidèle et qui seule ût pu me guider et me sauver. Je émissois en songeant à l'intrépide olie et à la tranquille audace de Osenberg ; j'aurois pu résister à mour : c'est surtout la crainte ui m'a perdue.

Mon père venoit de me donner terre de Niémen, qui vous ap-rtient aujourd'hui, ma chère ympe, et qui n'est qu'à trois illes d'ici. Afin d'éviter Rosen-rg jusqu'à son départ, je de-andai à mon père la permission

" d'y aller passer huit jours; et,
" comme j'y menois Ulrique, ce pe-
" tit voyage parut être fait pour la
" mettre à l'abri des poursuites du
" comte; et mon père l'approuva.
" Je ne vis point Rosenberg dans le
" reste du jour; il ne parut point à
" la cour. Le soir, après souper, je
" partis pour Niémen, n'emmenant
" de dames que la baronne et Ul-
" rique; d'ailleurs, n'ayant pour toute
" suite qu'un vieil écuyer nommé
" Blomer, qui m'étoit attaché depuis
" mon enfance, un chapelain, mes
" femmes et un petit nombre de do-
" mestiques. Une femme de cham-
" bre qui m'avoit élevée couchoit
" dans mon appartement; car, de-
" puis un an, la baronne, n'ayant
" plus le titre de gouvernante, n'y
" couchoit plus.

" La première journée fut em-

“ ployée à visiter ma nouvelle pos-
“ session. Le lendemain de grand
“ matin, aussitôt que je fus levée, je
“ passai sur un balcon qui donnoit
“ sur le grand chemin. La fenêtre,
“ quoiqu'au premier étage, étoit fort
“ élevée. Je vis sur la grande route,
“ vis-à-vis mon balcon, un mendiant
“ avec une longue barbe blanche:
“ aussitôt qu'il m'aperçut, il se rap-
“ procha de la fenêtre en me mon-
“ trant un papier qu'au même instant
“ il mit sous une grosse pierre; en-
“ suite, levant la tête, il détacha à
“ moitié sa barbe, et je reconnus le
“ comte de Rosenberg !....

“ Il y a pour les femmes en gé-
“ néral, dans ces déguisements ro-
“ manesques, un attrait piquant qui
“ flatte leur vanité; et, lorsqu'on
“ aime, ces imprudences, qui peu-
“ vent perdre celle qui en est l'objet,

" sont regardées comme les preuves
" de la plus violente passion. Mon
" premier mouvement, en reconnois-
" sant Rosenberg, fut celui de la
" joie!... Un charme fatal me retint
" attachée sur ce balcon; je réstai
" immobile: une exclamation m'é-
" chappa; Rosenberg vit couler mes
" pleurs!.... Il mit un genou en terre,
" il posa une main sur son cœur, en
" élevant l'autre vers le ciel, qu'il
" sembloit prendre à témoin d'un
" serment inviolable....; et tout à
" coup, se relevant brusquement,
" s'éloigne à pas précipités. Il n'
" toit pas difficile de comprend
" qu'il n'avoit caché sous une pier
" le papier qu'il m'avoit montré, qu
" pour m'inviter à l'aller cherche
" Je pensai que je ne pouvois
" laisser sans un extrême danger,
" je ne me décidai que trop facil

ment à l'aller prendre! J'appelai mes femmes ; je leur dis que j'avois laissé tomber une bague par la fenêtre, et je descendis avec elles. Tandis qu'elles cherchoient, je leur tournai le dos. Je m'approchai de la pierre, que je soulevai ; je saisis la lettre, en m'écriant que j'avois retrouvé ma bague. Je remontai chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet, et je lus cette lettre :

« Quel empire il m'a fallu prendre sur moi-même pour ne pas tomber à vos pieds quand vous avez dit ces paroles : *Il n'est point question d'exil !*.... Vous avez daigné recevoir ma lettre ; ainsi, ces mots enchanteurs, prononcés par vous, ne me laissoient rien à désirer : ils ont irrévocablement fixé mon sort.... Craignant de ne pouvoir contenir les transports de ma joie, et que

" tout en moi ne la décèle, je ne pa-
" roîtrai plus à la cour, et je hâterai
" mon départ. Mon absence sera
" beaucoup plus longue que vous ne
" pouvez l'imaginer; car je veux
" aller chercher la gloire, qui peut
" seule justifier mon audace, vos
" bontés et mon bonheur. J'ose vous
" supplier, madame, de m'accorder,
" avant cette séparation, un moment
" d'entretien. Je serai ce soir, à dix
" heures, à la petite porte de votre
" jardin particulier, qui donne sur la
" grande route. Vous pouvez vous
" promener seule dans cette petite
" enceinte, séparée du parc et tenant
" à votre appartement; c'est ce que
" vous avez fait quelquefois dans ce
" même jardin, avant que ce château
" vous fût donné. Je ne sollicite
" qu'une demi-heure d'audience. Vo-
" tre ame est trop élevée pour ne pas

ous donner la certitude que vous
'avez point à craindre, dans cet
ntretien, un langage passionné
ue le respect doit m'interdire,
uisqu'une preuve de confiance si
oble et si touchante m'ôtera le
roit de vous parler de mon amour.
e ne veux que vous confier mes
rojets, mes espérances, et remettre
ıa destinée entre vos mains.
' Vous êtes bien certaine que j'at-
endrai à la porte du jardin long-
emps avant que l'horloge du châ-
eau ait sonné dix heures.
' Après la lecture de cette lettre,
e restai pétrifiée d'étonnement et
aisie d'effroi, en voyant jusqu'où
n'avoient engagée sa témérité et
non imprudence !..... Je ne revenois
ɔas de ma surprise.... Un sujet de
non père me proposer un rendez-
ous nocturne, et sans avoir l'air

" de douter de mon consentement
" Cependant, si je refusois, que n'a-
" vois-je pas à craindre d'un tel ca-
" ractère!.... Le ton austère et respec-
" tueux de sa lettre me plaisoit et
" m'en imposoit. J'étois certaine
" qu'il n'oseroit même pas me parler
" de sa passion; quels projets avoit-il
" donc à me confier? n'étoit-il pas
" important de les connoître? Un
" refus m'exposoit à mille persécu-
" tions, et peut-être aux scènes les
" plus éclatantes. Il ne demandoit
" qu'une *demi-heure d'audience!* Il
" alloit partir, et pour long-temps!...
" Telles étoient mes réflexions, dont
" le résultat fut que j'étois indispen-
" sablement forcée de le recevoir, me
" promettant bien de lui faire en-
" tendre enfin le langage de la raison,
" et de lui ôter toute espérance. Je
" ne fus occupée, durant toute la

née, qu'à préparer ce que je lui
is. Je composois des discours
nsés, si forts et si fiers, que je
loutois pas de leur effet. Je
chois, par ces résolutions, à
user moi-même sur une dé-
he inexcusable. Mais à mesure
l'instant s'approchoit, je sen-
s'évanouir ces dangereuses il-
ns; ma conscience agitée me
oit un trouble toujours crois-
.. Je tremblois; je ne pouvois
r en place un moment; je ne
is rien; je n'entendois rien de
ui se passoit autour de moi Je
is d'être malade: tout le
de se retira avant neuf heures.
nd je me trouvai seule, il me
la que j'étois abandonnée de
ture entière. J'aurois donné la
ié de ma vie pour un conseil
n'eût tirée de ce mortel em-

“ barras.... Eh! mon Dieu, s'écria
“ naïvement Clara en interrompant
“ la princesse, que n'aviez-vous un
“ directeur aussi sage que le père Ar-
“ sène! il vous auroit défendu d'aller
“ à ce rendez-vous; et même vous
“ auriez su d'avance que, pour rien
“ au monde, il ne falloit faire une
“ telle démarche. En parlant ainsi,
“ Clara avoit les larmes aux yeux;
“ car cette foiblesse de la princesse la
“ mettoit au désespoir. Son ame, à
“ la fois si forte et si pure, ne la con-
“ cevoit pas. Hélas! ma chère
“ Olympe, reprit Euphémie, j'avois
“ des principes religieux ; mais j'é-
“ tois loin d'avoir cette piété pro-
“ fonde et consommée si rare à votre
“ âge, et par conséquent à celui que
“ j'avois alors!...Heureux qui, comme
“ vous, a toujours pris pour guide la
“ religion! Ecoutez-moi ; vous ver-

rez ce qu'il en coûte pour s'écarter de la prudence sévère qu'elle prescrit, et surtout à notre sexe!....

« Cependant j'avois fait coucher mes femmes, en ordonnant à celle qui restoit dans ma chambre de se mettre sur son lit, parce que je voulois veiller (ce qui m'arrivoit souvent), et que je l'appellerois pour me coucher. Elle obéit, et bientôt elle s'endormit profondément. Une demi-heure après, l'horloge sonna dix heures! je frissonnai, et je pris une ferme résolution de ne point faire une démarche si peu digne de mon rang et de mon caractère. Après un moment de réflexion, je m'armai de tout mon courage; j'étois dans un cabinet à côté de la pièce où dormoit ma femme de chambre: cette pièce où je couchois, et celle où je me trouvois,

« qu'un instant, et à le congédier de
« la manière la plus fière et la plus
« absolue..... Cependant, à peine
« eus-je mis le pied dans le jar-
« din, où je savois qu'il étoit déjà,
« qu'une partie de ma hardiesse m'a-
« bandonna. La crainte de l'irriter
« vint tout à coup accroître mon
« trouble affreux.... Je m'avançai
« d'un pas chancelant; je trouvai le
« comte au bout d'une allée de
« tilleuls. Aussitôt qu'il m'aperçut, il
« s'approcha et se jeta à mes pieds.
« Je tombai sur un banc; je ne pou-
« vois plus me soutenir. Il me fut
« impossible de retenir mes pleurs et
« de proférer une seule parole. Le
« comte resta à genoux un moment à
« deux pas de moi; son attitude ex-
« primoit un respect et une recon-
« noisance qui m'attendrirent......
« Après un long silence, se relevant

restant debout vis-à-vis de moi :
dame, me dit-il d'un ton doux,
is ferme et tranquille, je vous ai
mis de ne point vous parler de
sentiments;.... mais il m'im-
te de connoître les vôtres....
tat où je vous vois m'afflige et
larme. Les moments nous sont
s; daignez vous expliquer
chement. Je vous l'avoue,
t d'avoir osé vous écrire, j'ai
que votre cœur, sans deviner le
, partageoit ses sentiments
ets ; votre conduite depuis a
fortifier de si glorieuses espé-
es. Néanmoins il est possible
je me sois abusé, et que vous
yez été guidée que par la crainte
vous inspire mon caractère. Je
ous l'ai dit je ne supporterois pas
e dédain : mais vos ménagements
t la démarche que vous daignez

“ faire m’honorent assez pour exciter
“ toute ma reconnoissance, et pour
“ satisfaire mon amour propre, quel-
“ qu’exalté qu’il puisse être. Parlez
“ donc sans détour : si je ne suis point
“ aimé, cette entrevue n’est plus
“ qu’un secret que votre estime confie
“ à mon honneur ; et ce secret sacré
“ sera inviolablement gardé jusqu’à
“ mon dernier soupir. Je vous quit-
“ terai pour jamais à l’instant même;
“ je ne reparoîtrai plus dans cette
“ cour ; et loin que vous ayez à crain-
“ dre de ma part des éclats dangereux
“ et des scènes embarrassantes, soyez
“ sûre de ne trouver en moi que res-
“ pect, discrétion et profond silence.
“ Je m’éloignerai de vous avec une
“ extrême douleur, mais sans diffé-
“ rer, et en vous disant un éternel
“ adieu.

“ Il cessa de parler pour attendre

« ma réponse. L'espèce d'austérité
« de ce langage, et la grandeur d'ame
« que j'y trouvai, me causèrent la
« plus vive admiration, et dans ce
« moment d'enthousiasme l'aveu le
« plus formel de mes sentiments
« m'échappa. Vous m'aimez? me
« dit le comte. Il n'est que trop vrai,
« repris-je, et je ne veux point rece-
« voir de vous un *éternel adieu*. Ce-
« pendant il faut nous séparer, et la
« raison doit triompher d'une passion
« malheureuse. Oui, dit Rosenberg,
« je partirai après-demain, j'irai
« chercher et la guerre et la gloire.
« Mais je suis aimé!... vous venez
« de fixer votre sort et le mien.
« Vous m'aimez! ce mot m'a donné
« sur vous tous les droits.... Je ne
« partirai qu'après avoir reçu votre
« foi à la face des autels....—Que
« dites-vous, grand Dieu!....—Un

« lien secret, mais indissoluble, nous
« unira demain.—Quoi! Rosenberg,
« vous osez espérer!....— Je vous
« estime assez pour n'en pas douter.
« —Moi! je tromperois le meilleur
« des pères!....—Il y gagnera le
« bonheur de sa vie, vous ne pourrez
« plus le quitter.—Une union clan-
« destine, nulle aux yeux de la loi!...
« —Consacrée par la religion, elle
« légitimera notre amour.... —Je
« tromperois mon père, votre souve-
« rain et lé mien!...—Nous serons
« coupables tous deux, je l'avoue....
« Mais songez-y, il ne vous reste
« plus qu'à choisir entre une grande
« faute qui ne flétrira point votre ca-
« ractère, ou la perte de votre répu-
« tation et de votre honneur ; car tel
« cst le résultat d'un amour mutuel
« qu'on s'est avoué, et qui n'est pas
« sanctifié par la religion. Certain

d'être aimé, je ne renoncerai point à mes espérances ; il faut que je sois votre époux ou votre amant. . . . Je ne me soumettrai point à vos volontés rigoureuses ; et si vous y persistiez, je me perdrois par mon désespoir et par les imprudences les plus éclatantes ; mais, honoré devant Dieu du titre de votre époux, ma reconnoissance et mon honheur vous répondront de ma prudence, de ma discrétion et de ma soumission. A ces mots, je versai un déluge de larmes. Rosenberg parut prendre mon silence pour un consentement ; il me remercia avec toutes les expressions, et même (pour la première fois) avec tout l'accent de la passion. Il ne me séduisit point, je ne m'abusai point sur une telle faute, mais il me subjugua. Je promis : alors, se dis-

“ posant à me quitter : Je reviendrai
“ demain ici, me dit-il, à minuit :
“ j'amenerai un chapelain et un té-
“ moin dont je réponds, c'est un
“ valet de chambre qui m'est attaché
“ depuis l'enfance. Il faut un second
“ témoin ; ce sera votre écuyer Blo-
“ mer, son attachement pour vous
“ nous assurera du secret ; ne le pré-
“ venez de rien, seulement amenez-
“ le ici à minuit, j'y serai, je le déci-
“ derai en deux minutes ; ayez les clefs
“ de la chapelle, et qu'une lampe y
“ soit allumée. Adieu, madame,
“ ne ternissez point par de vaines
“ craintes l'éclat si brillant du jour le
“ plus glorieux, le plus beau de ma
“ vie. Adieu, à demain. A ces
“ mots il s'éloigna rapidement, en
“ emportant la clef du jardin....

“ Je ne vous dépeindrai point l'état
“ affreux où je fus quand je me re-

ıvai seule avec ma conscience !...
ıs ne pouvez comprendre ma foi-
se, mais vous imaginerez facile-
ıt quels furent mes remords !....
ur le soir je me retirai, et tout
ıonde se coucha d'aussi bonne
re que la veille ; mais j'ordonnai
secret à Blomer de se rendre à
e heures trois quarts chez moi,
ajoutant que j'avois quelque
ıe de particulier à lui dire.
mer me regarda fixement, il fut
pé de ma pâleur et de l'expres-
de ma physionomie, mais il
ı me questionner.

dix heures, munie d'une lan-
e sourde, je me rendis par le
ın dans la chapelle, qui est
à fait isolée, et située dans le
. Je fus saisie d'un tremble-
t universel en entrant dans ce
sanctifié, il me sembla que je

“ le profanois; je me prosternai devant
“ l'autel en m'écriant : O mon Dieu !
“ je ne viens point vous prier de
“ bénir cette union coupable ! La re-
“ ligion qui la consacrera annonce en
“ même-temps aux enfants rebelles
“ des punitions terribles ! .... Je sais
“ trop qu'on ne doit point attendre
“ le bonheur d'un hymen formé sans
“ le consentement d'un père.... mais
“ puissent tous les châtiments ne re-
“ tomber que sur ma tête ! .... En
“ disant ces paroles je me relevai
“ baignée de larmes, j'allumai la
“ lampe, et je retournai dans mon
“ appartement. Une heure après, un
“ peu avant que l'horloge eût sonné
“ minuit, Blomer entra dans mon ca-
“ binet ; j'étois plongée dans une
“ douloureuse et profonde rêverie, la
“ vue de Blomer me fit tressaillir ; je
“ me levai d'un air égaré, et m'ap-

ant sur son bras : Allons, dis-je,
est fait !.... Suivez moi....
nd Dieu, madame, s'écria Blo-
, de quoi s'agit-il ? qu'est-il
c arrivé ?—Vous saurez tout
s un moment, ne m'en deman-
pas davantage. Blomer n'in-
point, et me suivit en si-
e. Arrivés dans le jardin,
s tronvâmes le comte avec le
elain et son valet de chambre.
sitôt le comte s'avance, prend
ner par le bras, l'emmène à
ques pas, lui parle tout bas avec
dité, et, comme il me l'a dit
iis, il sut également l'intimider
gagner par ses menaces et ses
nesses. Sans quitter son bras il
nt à moi, me prit par la main,
ous entraîna, Blomer et moi ; le
elain et l'autre témoin nous
irent.... Ainsi se fit cet hymen

“ malheureux qui devoit me coûter
“ tant de larmes !.....

“ Le comte partit le surlendemain...
“ et le jour même je fus rappelée à la
“ cour par mon père, que je n'avois
“ pas vu depuis mon mariage !.... O
“ que devins-je quand je me sentis
“ presser dans ses bras, quand je re-
“ trouvai sur son visage auguste et
“ chéri la même sérénité et la même
“ expression de tendresse !... Son re-
“ gard, où se peignoient la confiance
“ et la douce sécurité, ce regard pa-
“ ternel me terrassoit ! j'aurois voulu
“ pouvoir me cacher dans les en-
“ trailles de la terre.... Mais hé-
“ las ! où peut-on échapper aux re-
“ proches de sa conscience ! il n'est
“ point d'asile et de refuge pour
“ le coupable poursuivi par les re-
“ mords !.... L'absence de Rosenberg
“ fut pour moi sans consolation. La

cruelle prudence, dont il ne s'est jamais départi, m'avoit imposé la loi de ne lui point écrire, et je ne reçus pas une seule lettre de lui; cependant j'avois assez régulièrement de ses nouvelles par mon frère, auquel il écrivoit souvent; non que j'osasse questioner à cet égard, mais on parloit de lui dans la conversation, et Blomer, qui s'informoit avec soin de tout ce qui le regardoit, m'en rendoit compte. Ulrique ne me parloit plus de lui, elle étoit étoit devenue l'épouse du prince de Lobeck. J'appris, au bout de six semaines, qu'intimement lié avec le duc de Neubourg, il alloit combattre pour la cause de ce prince et servir en Allemagne sous les ordres du prince Guillaume de Nassau et du maréchal de La Châtre. Cette campagne, dans la-

“ quelle Rosenberg se couvrit de
“ gloire, finit d'une manière heureuse
“ pour le duc de Neubourg et le mar-
“ quis de Brandebourg, mais ne ter-
“ mina point cette longue guerre de
“ la succession de Clèves*.

“ A la douleur déchirante que me
“ causoient les dangers où s'exposoit
“ Rosenberg, se joignit une nouvelle
“ inquiétude, qui acheva d'épuiser
“ mon courage ; je portois dans mon
“ sein le fruit infortuné de cet hymen
“ secret.... Je sentis que l'amie la
“ plus fidèle, que madame de Mer-
“ thal pouvoit seule me guider dans
“ cette affreuse situation ; elle n'au-
“ roit jamais consenti à devenir com-
“ plice de mon égarement, ou, pour
“ mieux dire, elle m'en eût préservée
“ par ses sages conseils ; mais j'étois

* Cette guerre dura vingt ans.

certaine qu'elle feroit tout pour me sauver. Je lui écrivis pour presser son retour; ses affaires la retinrent encore long-temps en Suisse. Cependant la paix étant faite en Allemagne, Blomer me demanda publiquement un congé de quelques mois pour aller dans son pays, et je l'envoyai secrètement au comte de Rosenberg, qu'il instruisit de situation. Madame de Merthal revint enfin six mois après mon mariage!.... Il me fut affreux de rougir à ses yeux, mais je lui confiai, sans déguisement, ma déplorable histoire; elle pleura avec moi, et me traça le plan que je devois suivre. Peu de tems après Rosenberg reparut à la cour; je ne le vis point en public, car, sous prétexte de ma mauvaise santé, je vivois sans représentation et très-

" solitairement à Niémen. Rosen-
" berg, chargé, malgré sa jeunesse, de
" négocier je ne sais quels intérêts po-
" litiques, eut de longs entretiens avec
" mon père. Le résultat de ces con-
" férences fut que mon père feroit un
" voyage de quelques mois à Vienne
" et dans le Brandebourg. Le comte
" eut beaucoup d'influence dans cette
" décission, non en employant des
" moyens adroits et délicats, ce n'est
" pas là son genre; il n'est point
" insinuant, il obtient tout de vive
" force par une éloquence froide en
" apparence, mais forte et entraî-
" nante. Son énergie n'est point
" dans son expression, elle est toute
" dans sa volonté ferme, inébranlable,
" dans sa prodigieuse activité et
" dans ses raisonnements. Il charma
" tellement l'électeur par son esprit,
" que ce fut là le commencement de

« cette faveur sans bornes dont il a
« joui depuis.

« Mon père partit : ce qui me tira
« du mortel embarras où j'étois. Son
« absence et ma mauvaise santé mo-
« tivèrent aux yeux de tout le monde
« la retraite profonde où je vécus.
« Grace aux précautions prises par
« Rosenberg, et aux soins de madame
« de Merthal, mon secret fut impé-
« nétrable. Je mis au jour un enfant
« que reçut Rosenberg, qu'il emporta
« sur-le-champ, et qui ne vécut que
« quelques heures : c'étoit un garcon !
« O ma chère Olympe ! cet enfant,
« s'il eût vécu, auroit aujourd'hui
« votre âge, et s'il avoit mes traits,
« il vous ressembleroit ; j'aurois pu
« vous unir l'un à l'autre. Rosen-
« berg auroit bien trouvé le moyen,
« sans trahir notre secret, de le faire
« paroître à la cour sous un nom sup-

« posé et d'une manière digne de sa
« naissance! Mais j'étois destinée à
« ne connoître que les peines de
« l'hymen, et que les douleurs de la
« maternité!..... En prononçant ces
« paroles, la princesse versa quelques
« larmes; et après un moment de
« silence, elle reprit ainsi son récit :
« J'aimois passionnément Rosenberg,
« et je ne connus que trop tôt que
« les seules passions de son cœur
« étoient l'ambition et l'amour de la
« gloire. Il avoit pour moi cette
« sorte d'attachement qu'inspire aux
« grandes ames une profondes recon-
« noissance; mais il n'avoit point
« d'amour! Dénué de la sensibilité
« qui auroit pu me rendre heureuse,
« il croyoit tout faire pour mon bon-
« heur en illustrant son nom, et en
« cachant soigneusement mon secret.
« Il ne m'entretenoit que de ses

jets de fortune et de grandeur.
ıe traçoit le plan que je devois
re pour le servir auprès de mon
e sans avoir l'air de m'intéresser
i, ou de le protéger. Et quand
ıi parlois de mes sentiments, il
répondoit avec une sorte de
ceur qui ne ressembloit qu'aux
rds et à la déférence. Je hasar-
quelques plaintes qui l'étonnè-
t tellement, qu'il les reçut avec
sévérité qui ferma pour jamais
ı cœur à ce genre de confiance.
retour de mon père, j'éprouvai de
veaux chagrins. Mon père at-
ıa Rosenberg à sa personne, et,
de temps après, il lui donna
place importante qui n'avoit
ais été remplie que par des
nmes d'un âge mûr, et consom-
s dans les affaires.

Ulrique, devenue princesse de

“ Lobeck, revint à la cour après
“ une absence d'un an. Rosenberg,
“ en la revoyant, affecta publique-
“ ment une émotion qui persuada à
“ tout le monde qu'il avoit conservé
“ pour elle une grande passion.
“ Quelques imprudences d'Ulrique
“ firent croire qu'elle partageoit cette
“ passion : et bientôt il fut générale-
“ ment reçu que le comte étoit l'amant
“ de la princesse de Lobeck. On ne
“ pouvoit accuser Rosenberg de fa-
“ tuité ; mais ses froides manières
“ extrêmement radoucies avec Ul-
“ rique, et le sentiment trop vrai de
“ cette dernière, ne laissoient aucun
“ doute à cet égard. Ce fut à peu
“ près dans ce temps qu'ayant de-
“ mandé un emploi pour un homme
“ que je protégois, je ne l'obtins
“ point, parce que Rosenberg le fit
“ donner à un autre. Je ne démêlai

ᵢint l'artifice de ce procédé, et j'en
s tellement blessée, que j'en par-
· vivement à l'électeur. C'étoit
que désiroit le comte, afin
Établir l'opinion de notre mésin-
llіgence. Il fit à ce sujet répan-
e lė bruit qu'il étoit tout à fait
ns ma disgrace, et, depuis cette
oque, il ne me parla plus en pu-
c qu'avec le ton affecté du respect
plus glacial. Cette conduite me
usoit une humeur que je ne pou-
is dissimuler, et qui acheva si
en de persuader que j'étois son
nemie, que ceux qui m'appro-
oient croyoient me faire leur cour
me disant du mal de lui. On
rloit librement devant moi de
n amour pour la princesse de Lo-
ck: on en contoit souvent des
aits inventés qui me perçoient
cœur. Je pris Ulrique en aver-

" sion; je la traitai avec une froideur
" extrême, ce qui ne fut, à tous les
" yeux, qu'une preuve de plus de ma
" haine pour le comte, qui, disoit-on,
" me faisoit éloigner de moi tous ceux
" qui lui étoient attachés. J'eus une
" explication avec le comte; j'osai
" montrer de la jalousie. Il me ré-
" pondit avec une austérité de prin-
" cipes qui me ferma la bouche sans
" me rassurer, du moins entièrement.
" Je hais et je méprise, me dit-il, ce
" genre de liaison: ceux qui me con-
" noissent ne verront dans les bruits
" dont vous me parlez que des calom-
" nies. On peut me supposer une
" passion malheureuse, voilà tout.—
" N'est-ce rien?—Oui, car c'est une
" idée que vous ne pouvez avoir.—
" Hélas! pourquoi? . . . .—Parce que
" si je l'eusse aimée, j'aurois préféré
" sa main à celle d'une reine.—Mais

“ vous ne pouviez l’obtenir. —On
“ peut tout ce qu’on veut ; je l’aurois
“ enlevée.—Vous auriez fait son mal-
“ heur et le vôtre.—On n’est point à
“ plaindre quand on est aimé.—Ah !
“ sans doute ! . . . . Vous êtes donc
“ heureux. Mais moi, Rosenberg ?....
“ — Fidélité, discrétion, la noble
“ ambition de justifier votre choix ;
“ qu’exigez-vous de plus ?—Un peu
“ moins de prudence ; la vôtre est si
“ cruelle !....—Elle est nécessaire avec
“ vous. Sans cette conduite qui vous
“ déplaît, il y a long-temps que vous
“ nous auriez perdus l’un et l’autre.

“ Ce reproche pouvoit être un peu
“ fondé ; mais combien les miens
“ l’étoient davantage !....

“ Un matin Rosenberg me prévint
“ que deux rois qui désiroient l’al-
“ liance de mon père demandoient
“ ma main ; que mon père me lais-

" seroit le choix, mais qu'il m'ordon-
" neroit d'accepter l'un ou l'autre.
" Le comte ajouta que je devois ré-
" péter ce que j'avois dit avant de le
" connoître, que je ne voulois point
" me séparer de mon père..... Cette
" nouvelle me fit frémir..... Il falloit
" perdre Rosenberg, ou employer
" avec le meilleur des pères une faus-
" seté dont la seule idée me faisoit
" horreur. J'exprimai ce sentiment
" au comte, qui me répondit froide-
" ment: Cela se passera très-bien.
" Vous parlerez avec beaucoup d'émo-
" tion et de désordre, vous pleurerez
" tout naturellement; l'électeur vous
" adore, il s'attendrira, et il préférera
" le bonheur de vous conserver à la
" vanité de vous voir sur un trône.

" Le soir, en effet, l'électeur me
" fit appeler dans son cabinet: com-
" me il étoit décidé à donner ma

main, il me parla d'un ton d'autorité qu'il n'avoit jamais eu avec moi. Chacune de ses paroles me faisoit frisonner! Je pensois qu'il me seroit impossible de changer une volonté si ferme et si absolue. Lorsqu'il eut cessé de parler il me pressa de répondre; mais je n'avois pas la force de rompre le silence. Cependant, au bout de quelques minutes, je lui dis, d'une voix entrecoupée, que je ne pouvois que lui répéter ce que je lui avois dit jadis, que je ne le quitterois qu'avec désespoir, et que j'avois pour l'hymen un éloignement invincible. Vous étiez alors à peine sortie de l'enfance, reprit mon père, et je ne vous proposois pas un roi pour époux. Mon sort est entre vos mains, répondis-je; mais si vous m'éloignez de vous,

" et de Rosenberg. Je tâchois vaine-
" ment de modérer ma tendresse pour
" lui. Je ne pouvois plus m'aveugler
" sur ses défauts ; mais il avoit de si
" grandes qualités, qu'il me rattachoit
" sans cesse par l'admiration. Il em-
" ployoit continuellement mon crédit
" sur mon père, pour tout ce qu'il
" n'osoit pas demander directement
" pour ses amis. De cette manière,
" toutes les places furent données à
" ses créatures, sans qu'il parût les
" avoir demandées. Au reste, il fit
" toujours un digne usage de son pou-
" voir et de sa faveur. Il rétablit
" l'union dans la famille électorale ;
" il profita de l'amitié du prince héré-
" ditaire pour le rapprocher de son
" épouse, et de son ascendant sur
" mon père, pour l'engager à pardon-
" ner à mon frère quelques étourderies
" de jeunesse. Enfin il montra dans

« lès divers emplois qui lui furent
« confiés autant de droiture, de pro-
« bité que de talent ; et il s'est acquis,
« à juste titre, l'estime publique.

« Un événement inattendu acheva
« de me faire connoître combien Ro-
« senberg avoit de ressources dans
« l'esprit pour se tirer des situations
« les plus embarrassantes. Le prince
« de Lobeck mourut ; tout le monde
« croyoit qu'il épouseroit sa veuve,
« et peut-être qu'Ulrique elle-même
« le croyoit. L'électeur, qui n'en
« doutoit pas, en parla à Rosenberg,
« qui lui répondit qu'il n'avoit jamais
« été son amant ; mais qu'il suffisoit
« qu'on l'eût dit pour éloigner de lui
« la pensée de l'épouser, parce qu'il ne
« donneroit jamais sa foi et son nom
« à une femme qui ne jouiroit pas de
« la réputation la plus intacte, alors
« même qu'il seroit sûr de sa parfaite

“ innocence. C'étoit sacrifier la jus-
“ tice et la sensibilité à l'opinion;
“ mais comme cet excès de fierté
“ n'étoit que trop dans son caractère,
“ l'électeur ne vit dans cette défaite
“ qu'une délicatesse qui ne l'étonna
“ point.

Ce fut alors que les protestants de
“ la Bohême prirent les armes contre
“ l'empereur Mathias qui avoit res-
“ treint leurs priviléges*. Mon père fut
“ obligé de s'engager dans cette longue
“ guerre, et résolut d'y combattre en
“ personne. Rosenberg le suivit, et
“ me dit en partant: Je jure par l'hon-
“ neur, qui m'est mille fois plus cher
“ que l'existence, que dans les com-
“ bats je ne m'éloignerai pas un seul
“ instant de l'électeur, et que pour

---

* C'est ce qu'on appelle la guerre de trente ans.

« l'atteindre il faudra d'abord me ren-
« verser et m'ôter la vie.

« Jugez de l'état où je fus durant
« cette campagne !... Craignant à la
« fois pour mon père et pour mon
« époux !... Mais combien je fus dé-
« dommagée de ces mortelles alarmes !
« Mon père, dans le dernier combat
« de cette longue campagne, eût un
« cheval tué sous lui ; Rosenberg
« aussitôt lui donna le sien, et fut
« ensuite grièvement blessé en arra-
« chant l'électeur des mains des enne-
« mis, et en parant les coups qu'on
« vouloit lui porter.... L'électeur lui
« dut la vie et le gain de la bataille....
« J'appris ces détails par un courrier
« que m'envoya mon père !... Ce jour
« mémorable fut l'un des plus beaux
« jours de ma vie. Il me sembla que
« Rosenberg venoit d'expier et de ré-
« parer notre faute !... Mon père re-
« vint, et me présentant Rosenberg

" qui avoit un bras en écharpe, il me
" dit : Ma fille, embrassez mon libé-
" rateur !... A ces mots, le comte s'in-
" clina profondément pour me baiser
" la main. Je penchai ma tête sur
" son épaule, et je baignai de larmes
" ce bras blessé qui avoit sauvé les jours
" de mon père....

" Les fatigues de cette campagne
" influèrent de la manière la plus fâ-
" cheuse sur la santé de mon père.
" Après avoir langui quelques mois,
" il tomba dangereusement malade.
" Le comte aussitôt proposa d'envoyer
" chercher à Vienne un médecin très-
" célèbre alors. Mon père ne le vou-
" lut pas ; mais Rosenberg, alarmé
" par les symptômes de la maladie,
" partit sans délai pour aller lui-même
" chercher ce médecin.

" Cependant l'état de mon père
" empirant toujours, il fut, en quel-

“ ques jours, réduit à la dernière ex-
“ trémité ; il avoit néanmoins toute
“ sa tête, et il demanda à recevoir les
“ derniers sacrements. J'étois nuit
“ et jour dans sa chambre, accablée
“ d'une douleur que nulle expression
“ ne peut rendre ; je voyois mon père
“ toujours abusé prêt à descendre dans
“ la tombe ; je me répétois avec hor-
“ reur que lorsque je l'aurois perdu,
“ je resterois à jamais chargée d'une
“ faute irréparable, puisque je n'au-
“ rois plus l'espoir d'en obtenir un
“ jour le pardon..... Cependant je ne
“ pouvois disposer de mon secret sans
“ l'aveu de mon époux, et d'ail-
“ leurs, en le révélant, j'aurois em-
“ poisonné et peut-être avancé les
“ derniers moments de mon père !....
“ Il falloit donc me taire : mais que
“ devins-je quand mon père, après
“ avoir reçu ses sacrements, nous fit

" heures du soir son médecin lui
" tâtant le poulx déclara qu'il n'exis-
" toit plus : je poussai un cri la-
" mentable ; on m'arracha de sa
" chambre....

" Je ne sais ce que je devins ; au
" bout de quelques heures je me
" trouvai dans mon appartement sur
" mon lit, dans les bras de mon frère
" et de madame de Merthal....
" Quand mon frère me quitta, je me
" livrai sans contrainte avec mon
" amie à tout mon désespoir ; la na-
" ture et les remords l'emportant sur
" l'amour, il ne me fut possible d'a-
" paiser le cri de ma conscience qu'en
" me promettant de m'enfermer pour
" jamais dans un cloître et de re-
" noncer sans retour à Rosenberg....
" Madame de Merthal me dit en
" vain que je ne pouvois prendre ce
" parti violent sans le consentement

de mon époux. Ah! repris-je, il y consentira, je ne suis nullement nécessaire à son bonheur. Vous êtes injuste, répondit madame de Merthal: le comte n'a pas, dans les détails de la vie, votre sensibilité, mais son noble cœur n'en est pas moins susceptible d'un grand attachement; soyez contente de ses sentiments, car il vous aime avec toute la force de son caractère et toute la grandeur de son ame. Hélas! repris-je en fondant en larmes, je ne dois plus désormais que pleurer ma faute et le meilleur des pères?.... En effet, j'aurois persisté dans cette résolution, si le ciel, touché de ma douleur et de mon repentir, n'eût daigné faire un miracle qui acheva de serrer pour jamais le nœud sacré qui m'unit à Rosenberg.

“ Je ne vis point mon frère le jour
“ suivant; mais tout entière à ma
“ douleur, je ne fis aucune question
“ là-dessus. Je ne quittai point mon
“ lit. Vers le soir l'excès de mon ac-
“ cablement me procura quelques
“ heures de sommeil; je me réveil-
“ lai à trois heures du matin: j'en-
“ tendis dans le palais un mouve-
“ ment extraordinaire, je distinguai
“ des cris, et je ne doutai point que
“ ce ne fût la pompe funèbre de mon
“ père. Je m'élançai hors de mon lit
“ pour me prosterner sur le plancher
“ que j'inondai de larmes; mes
“ femmes accoururent et me remirent
“ dans mon lit.... Dans ce moment,
“ madame de Merthal éperdue entra
“ dans ma chambre. Je suis chargée,
“ me dit-elle, de vous préparer à l'é-
“ vènement le plus miraculeux....
“ Dieu! Dieu! m'écriai-je, qu'est-il

" arrivé ?.... Rassemblez toutes vos
" forces, reprit-elle, et remerciez le
" ciel....—Achevez.... Achevez, ou je
" meurs....—Non, un autre doit vous
" annoncer que l'électeur.... Comme
" elle prononçoit ce mot, la porte se
" rouvrit, et je vis paroître Rosen-
" berg !.... Ah ! sa vue seule m'apprit
" mon bonheur !.... Je lui tendis les
" bras, il accourut se jeter à genoux
" devant mon lit, en disant : L'élec-
" teur n'étoit qu'en léthargie, le mé-
" decin que j'ai amené l'en a tiré et
" répond de ses jours.... Maintenant
" Euphémie, poursuivit-il d'une voix
" basse et tremblante, pardonnez-
" moi les remords qui vous ont coûté
" tant de pleurs ; le ciel est apaisé, il
" bénira notre avenir !.... Ses larmes
" lui coupèrent la parole.... O mo-
" ment d'un bonheur surnaturel !....
" Joie suprême, dont jamais mon

« imagination n'auroit pu me repré-
« senter le ravissement !.... Mon père,
« que je croyois depuis deux jours
« dans le cercueil, mon père m'étoit
« rendu, et c'étoit Rosenberg qui ve-
« noit de l'arracher de la tombe !....
« Ces paroles d'un immortel souvenir,
« je les entendois de la bouche de
« Rosenberg ; je trouvois enfin dans
« cet époux adoré une sensibilité
« égale à la mienne, et pour la pre-
« mière fois je voyois couler ses
« pleurs !...

« Mon frère, qui avoit voulu que
« Rosenberg m'annonça ce grand
« évènement, vint nous rejoindre ; je
« me hâtai de me lever, et Rosenberg
« me conduisit dans les bras de mon
« père !...

« Que cette journée et les huit
« jours qui la suivirent s'écoulèrent
« délicieusement !.... Mon père devoit

« deux fois la vie à Rosenberg!....
« Presqu'affranchie de mes remords,
« je me livrois aux plus douces espé-
« rances; et je croyois surtout que
« désormais Rosenberg seroit tou-
« jours pour moi ce qu'il étoit depuis
« huit jours.

« Aussitôt que mon père fut en
« parfaite convalescence, je contai à
« Rosenberg ce qu'il m'avoit dit dans
« son délire, et j'ajoutai que j'étois
« certaine qu'il avoit eu, même avant
« sa maladie, l'idée d'unir ensemble
« les deux personnes qu'il aimoit le
« mieux. Oui, me dit le comte, j'en
« suis sûr aussi. Eh bien, repris-je,
« concertons ensemble les moyens de
« le décider.... — Cela est inutile.
« Hier il a daigné m'offrir votre
« main.—O ciel!—Et, avec toutes
« les formes du respect et de la re-
« connoissance, je l'ai refusée. A

" ces mots je restai pétrifiée. Songez,
" reprit le comte, que je ne pourrois
" vous conduire une seconde fois à
" l'autel que si notre hymen étoit
" déclaré nul. Ainsi, pour ne pas
" faire une profanation impie, il fau-
" droit déclarer à l'électeur que de-
" puis plus de dix ans je suis votre
" époux. Il nous pardonneroit sans
" doute, mais il nous aimeroit moins;
" il seroit moins heureux, nous at-
" tristerions sa vieillesse. Nous avons
" pu feindre long-temps pour notre
" propre intérêt, ennoblissons cet arti-
" fice en le prolongeant pour son
" bonheur. Dailleurs, je n'hésiterai
" jamais à sacrifier l'ambition à la
" gloire. Mon souverain, en me don-
" nant sa fille, effaceroit par l'éclat de
" la récompense le mérite de tout ce
" que j'ai fait pour lui; j'aime mieux
" qu'il reste chargé envers moi d'une
" dette qu'il ne soit pas en son pouvoir

“ d'acquitter. A ce langage si fier et
“ si froidement raisonnable, je ne re-
“ connus que trop Rosenberg tel que
“ je l'avois toujours vu. Je ne pus
“ retenir mes pleurs, mais je gardai
“ le silence. Cette ame altière pou-
“ voit quelquefois s'attendrir et s'é-
“ mouvoir fortement, mais elle n'é-
“ toit pas sensible, du moins dans le
“ cours ordinaire de la vie.

“ Rosenberg me donna bientôt un
“ chagrin inattendu. Il demanda et
“ obtint l'ambassade de France, et
“ partit. Tout ce qu'il avoit fait pour
“ mon père avoit encore augmenté
“ mon attachement pour lui, et cette
“ absence, qui dura trois ans, me
“ rendit d'autant plus malheureuse,
“ que, suivant sa coutume, il me pré-
“ vint qu'il ne m'écriroit point; ce-
“ pendant au bout de dix-huit mois,
“ par un caprice dont je n'ai jamais

« pu deviner la cause, il m'écrivit une
« seule fois, dans un petit voyage
« qu'il fit, je ne sais pourquoi, dans
« une province de France. Cette
« lettre, adressée à Blomer, étoit
« aussi tendre que mon cœur pouvoit
« le désirer. Il ne m'y parloit que de
« ses sentiments, et avec l'expression
« la plus touchante ; c'étoit depuis
« notre mariage, c'est-à-dire depuis
« douze ans, la première lettre que je
« recevois de lui. Cette lettre me
« consola, me fortifia : je la relisois
« tous les jours de poste, car je n'en
« reçus pas d'autres, il ne m'écrivit
« plus.

« Il revint ; et quelques mois
« après j'éprouvai le plus violent cha-
« grin, je perdis l'amie respectable
« qui, depuis mon enfance, me tenoit
« lieu de mère ; madame de Merthal
« mourut. Ma douleur fut extrême,

Rosenberg ne négligea rien pour
loucir ; en tout, depuis son retour
France, je remarquois constam-
nt dans sa conduite avec moi
ıucoup plus de douceur, d'égards
de tendresse. Cinq ou six ans
:oulèrent de la sorte. J'étois
s satisfaite de lui et par conséé-
ɜnt plus heureuse, quand le
ıngement subit de son humeur
a replongée dans de nouveaux
ıgrins, plus amers encore que
ıs ceux qu'il m'a fait éprouver
his. Sans aucun motif connu,
ɜst devenu tout à coup sombre,
trait, farouche et rêveur. Mal-
tout son empire sur lui-même,
vu, à n'en pouvoir douter,
il étoit dominé par une peine
rète. Quand j'ai voulu le ques-
nner, il m'a répondu avec sé-
resse et dureté, en niant cepen-

“ dant qu'il eût un chagrin secret;
“ mais depuis ce moment il a pres-
“ qu'entièrement cessé de me voir en
“ particulier. Il semble que je lui
“ sois devenue insupportable, odieuse!
“ Enfin (pour me fuir sans doute,
“ pour mettre les mers entre nous),
“ il s'est chargé d'une mission pour
“ l'Angleterre. Il est à Londres de-
“ puis près d'un an. On dit qu'il
“ revient, et qu'il sera ici sous peu
“ de jours!....

“ Je ne suis plus aimée! Que dis-
“ je, hélas! je suis haïe! Tous les
“ remords, apaisés par l'amour, sont
“ revenus déchirer mon cœur avec
“ plus de violence que jamais, depuis
“ que Rosenberg me traite avec tant
“ d'ingratitude!.... Voilà, ma chère
“ Olympe, mon secret et mon sort;
“ vous êtes à la fois mon unique con-
“ fidente et ma seule consolation.”

A ces mots, Clara se jeta dans les bras de la princesse, qui la serra contre son sein, en disant : O mon Olympe ! ne me quitte jamais, et je ne gémirai plus sur ma destinée.

L'histoire d'Euphémie affligea sensiblement Clara, néanmoins un retour sur elle-même lui fit faire à ce sujet des réflexions consolantes sur sa propre situation. Elle connut combien il est plus douloureux d'avoir à se reprocher une grande faute, que d'en être accusé faussement : par un arrêt éternel de la justice divine, les remords seront toujours mille fois plus perçants que les traits les plus envenimés de la calomnie. Il est possible de se soustraire aux faux jugements des hommes, en se cachant pour jamais dans une profonde retraite ; mais on porte par-tout sa conscience : pour le coupable, cette voix intérieure

et terrible ne sauroit être étouffée par le vain bruit du monde; mais dans la solitude, semblable à l'éclat de la foudre que l'écho des rochers répète et prolonge avec un horrible fracas, elle tonne, elle épouvante; l'infortuné qu'elle poursuit n'entend qu'elle, et l'entend toujours! Il ne trouvera dans le désert ni calme, ni silence. Euphémie, ne voulant pas revoir le comte en représentation et en public, prit le prétexte, pour se retirer quelque temps à la campagne, de mener Clara à Niémen, cette terre près de la ville, qu'elle venoit de lui donner. Clara ne se trouva pas sans émotion dans ce lieu, où sa bienfatrice s'étoit unie à Rosenberg par un lien secret. Elle pria Dieu, dans la chapelle, de bénir cet hymen malheureux, et de sécher les pleurs d'Euphémie en rendant son époux sensible à ses vertus

et à ses longues douleurs. Euphémie attendoit Rosenberg avec un trouble inexprimable. Clara, pour la première fois, depuis ses malheurs, éprouvoit une curiosité dont elle étoit elle-même étonnée. Elle avoit un vif désir de voir cet homme extraordinaire, que sa tendresse pour Euphémie lui faisoit trouver si coupable, dont elle haïssoit le caractère, mais qui l'intéressoit malgré elle, par la hauteur de ses sentiments. En même-temps un pressentiment secret lui faisoit craindre son arrivée et sa présence. La princesse désiroit qu'elle le vît; et Clara, malgré sa timidité, n'eut pas de peine à y consentir.

Le surlendemain de son arrivée à Niémen, la princesse apprit le retour de Rosenberg, et que l'électeur se rendroit avec lui le soir même à Niémen. Dans l'attente de cette

visite, Euphémie et Clara furent
presqu'également agitées.... Enfin
cinq heures on entendit dans la co
le bruit des voitures. Clara, à trav
une jalousie, vit parfaitement Ros
berg ; elle fut très-frappée de
beauté imposante de sa noble figure
mais quand il entra dans le salon à la
suite de l'électeur, elle se tint cachée
derrière la princesse, de manière que
le comte ne l'aperçut pas d'abord.
Rosenberg s'approcha de la princesse avec une physionomie où se peignoit la mélancolie, et qui exprimoit en même-temps un profond attendrissement. Qui ne sait pas lire dans les yeux de l'objet qu'on aime! Euphémie, satisfaite et touchée jusqu'au fond du cœur, tendit la main au comte, qui en la laissant la serra avec une vive émotion....

L'électeur, qui avoit conté à Rosen-

erg l'histoire de cette jeune *Olympe* ui ressembloit tant à la princesse, it à Clara de s'avancer....Euphémie se tourne, prend Clara par la main, t la présente à Rosenberg. O ciel! écrie-t-il, et il reste immobile les eux fixés sur elle. On prit ce mouvement pour la surprise que lui causoit une ressemblance si singulère, mais son regard perçant et farouche fit frémir Clara. Elle venoit d'admirer la douceur de sa physionomie, et maintenant elle ne trouvoit plus sur son visage que l'expression d'une effrayante sévérité.

Cependant Rosenberg, dissimulant on trouble, reprit la parole, et la conversation devint générale. Quelques personnes survinrent ; mais dans tout le reste de la soirée, la tristesse et la préoccupation du comte furent nvincibles. Clara, ne pouvant sup-

elle en cherchoit vainem
S'il m'aimoit davantage,
Clara, je croirois qu'il
ma vive affection pour
hélas, que lui importe!..
ne sais ce qui passe dan
caprices ne sont pas dar
tère, et depuis deux ans
d'inconcevables.

Le retour du comte
princesse la plus vive
santé s'en ressentit, ell
fièvre pendant sept ou
On lui prescrivit le r
passa tout ce temps dans

rg, chargé d'une commission de
lecteur, entra, et aussitôt Clara se
ra, sortit et descendit dans le jar-
n. Au bout d'une demi-heure, se
ouvant à l'extrémité du parc, elle
vint sur ses pas pour retourner au
âteau ; dans ce moment elle entendit
archer précipitamment dans une
tite allée à sa droite ; elle crut
l'on venoit la chercher de la part de
princesse, et, se dirigeant de ce
té, elle vit tout à coup à deux pas
elle le comte de Rosenberg. Il
oit seul. Clara tressaille et veut
ir. Arrêtez, s'écrie le comte, je
vous retiendrai pas long-temps, je
ai qu'un mot à vous dire.... Il pro-
onça ces paroles avec un trouble, une
notion, une altération dans la voix
ui achevèrent d'épouvanter Clara.
lle s'arrêta, resta debout, et s'appuya
ontre un arbre. Alors le comte

s'approchant se plaça vis-à-vis d'elle, et la regardant fixement : Qui êtes-vous ? lui dit-il d'un ton menaçant. A cette question inattendue et terrible, Clara pâlit, et sa langue glacée ne put rien articuler. Qui êtes-vous ? répéta le comte avec un accent plus effrayant encore.... Quel est le nom de votre père ? .... Connoissez-vous Montalban ? .... Clara ne répond point.... Mais ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes tremblantes, elle s'affaisse et tombe au pied de l'arbre. Malheureuse ! s'écrie Rosenberg, quel démon ennemi du repos de cette infortunée princesse vous a conduite ici !.... Ah ! que n'avez-vous, comme on le croit, péri dans les ondes du Rhône !.... Ecoutez. Il faut quitter ce palais, il le faut, ou je vous dénonce.... Si vous partez, je vous promets un secret inviolable. Inventez un prétexte pour vous rendre demain

matin chez la veuve Marcelle; vous y trouverez une voiture qui vous conduira dans le couvent hors de ce pays que vous choisirez, mon valet de chambre sera votre guide.... Où voulez-vouz aller ?.... Le comte parloit avec une rapidité, une précipitation, un ton absolu qui marquoient assez qu'il vouloit une réponse prompte et précise. Clara rassemblant toutes ses forces: Je veux aller, dit-elle, aux Ursulines de la Rochelle....Puis-je en partant, ajouta-t-elle, écrire à la princesse? En disant ces mots ses larmes inondèrent son visage.... Oui, répondit le comte, mais qu'elle ignore à jamais que c'est moi qui vous force à la quitter. S'il vous échappe avec elle l'indiscrétion la plus légere, je la découvrirai, et je lui dirai votre horrible nom. Je n'ai point commis de crime, dit Clara

en gémissant, j'en atteste le ciel... A ces mots, le comte jeta sur elle un regard foudroyant, et lui tournant brusquement le dos, il s'éloigna à pas précipités, et Clara bientôt le perdit de vue.

La surprise, l'effroi, le saisissement et la douleur avoient tellement épuisé les forces de Clara, qu'elle resta plus de deux heures sur la place et dans l'attitude où le comte l'avoit laissée. Plusieurs personnes envoyées par la princesse pour la chercher la trouvèrent encore au pied de l'arbre. Clara dit qu'elle s'étoit donné une espèce d'entorse. On en douta d'autant moins qu'en effet elle ne pouvoit marcher sans le secours d'un bras. Euphémie fut très effrayée de la voir revenir dans cet état avec une pâleur qui marquoit combien elle avoit souffert. Clara, faisant sur elle-

même un effort surnaturel, parvint à la rassurer. La princesse lui conta qu'elle étoit charmée de Rosenberg, qu'elle ne l'avoit jamais vu si tendre pour elle, et qu'il lui avoit demandé de le recevoir en particulier le lendemain. Clara connut que le comte s'étoit promis de consoler la princesse d'une douloureuse séparation, et cette idée adoucit ses peines. Cette journée fut affreuse pour elle; jamais Euphémie ne lui avoit paru si touchante et si digne d'être aimée: tous les témoignages de son affection lui perçoient le cœur, et plusieurs fois elle fut obligée de sortir de sa chambre pour aller en secret donner un libre cours à ses pleurs. Elle fut au moment de s'évanouir sur son sein en lui disant adieu le soir pour aller se coucher. C'étoit un dernier adieu!... La malheureuse Clara, s'arrachant

enfin de ses bras, courut se renfermer dans sa chambre, et renvoya ses femmes pour se livrer sans contrainte à toute sa douleur. A minuit, ne pouvant résister au désir de revoir encore une fois Euphémie, elle imagina un prétexte, et retourna dans l'appartement de la princesse qu'elle trouva profondément endormie. A la lueur de la lampe de veille elle la contempla quelques instants en versant un déluge de pleurs ; ensuite craignant de la réveiller, elle sortit doucement, et elle se hâta de rentrer chez elle pour exécuter un dessein qu'elle avoit formé durant le jour. Elle vouloit avant de partir aller prier encore, et pour la dernière fois, dans la chapelle où la princesse s'étoit mariée. Clara descendit seule dans le jardin qu'elle traversa ; elle se rendit à la chapelle, alluma la lampe, et se jetant à genoux

devant l'autel : O souverain bienfaiteur ! dit-elle, vous maudissez les ingrats, et vous exaucez les prières et les vœux de la reconnoissance ! Ah ! daignez écouter ma voix, daignez rendre la paix et le bonheur à celle qui n'a trouvé dans sa faute qu'amertume et que regrets ! à celle dont vingt ans de remords ont expié la foiblesse !.... Puisse-t-elle en déposer l'aveu dans le sein paternel, et puisse un généreux pardon et l'amour de son époux lui faire oublier tant de peines !

Après avoir fait cette prière, Clara sentit son cœur soulagé ; elle se leva, et en s'en allant elle n'éteignit point la lampe. Hélas ! dit-elle, c'est la seule trace de reconnoissance que je puisse laisser ici ! Cette lampe durera jusqu'à la nuit prochaine ; Euphémie peut-être devinera qu'elle fut allumée par moi !....

La triste Clara ne se coucha point. Elle avoit ordonné que ses chevaux fussent mis à la pointe du jour; et comme elle n'emmena personne, qu'elle laissa ses bijoux, ses pierreries, et qu'elle n'emporta qu'un porte-manteau, ses femmes crurent qu'elle reviendroit le lendemain. Elle partit, et se fit conduire à la ville chez la veuve Marcelle. Là, elle trouva une voiture attelée de six chevaux de poste; elle y monta en se recommandant à la Providence!.... Un homme à cheval l'attendoit hors des portes de la ville; il se mit à la portière, ne la quitta plus, la servit avec zèle et respect, et paya par-tout les frais de poste et sa dépense. Clara jusqu'alors n'ayant pensé qu'à sa bienfaitrice, n'avoit senti que le regret de la quitter; et elle ne put s'occuper d'une autre idée jusqu'à

l'heure où la princesse devoit s'éveiller et recevoir la lettre dans laquelle Clara lui faisoit les plus touchants adieux, en disant qu'un devoir sacré la rappeloit dans sa patrie. Ensuite les pensées de Clara se tournèrent sur le comte de Rosenberg; elle ne concevoit pas comment il avoit pu reconnoître en elle la malheureuse Clara. Elle formoit à ce sujet mille conjectures diverses, qui toutes se détruisoient par le moindre raisonnement. Clara s'étonnoit encore de ne point trouver dans son cœur le ressentiment qu'elle auroit dû naturellement avoir pour cet homme si hautain, qui l'avoit traitée avec tant de dureté, et avec une autorité qui n'étoit fondée sur aucun droit. Cependant elle se rappeloit qu'elle avoit surpris en lui quelques signes d'émotion et d'attendrissement. Ce souvenir la touchoit;

car elle avoit pour lui un sentiment indéfinissable, qu'elle finit par s'expliquer en se disant qu'il étoit impossible qu'elle n'eût que l'indifférence pour l'époux de sa bienfaitrice ; et elle répandoit des larmes amères en songeant qu'il ne penseroit jamais à elle qu'avec l'horreur que doit inspirer un monstre. Comme le comte avoit prescrit à Clara de se retirer dans un cloître, elle avoit préféré les Ursulines de la Rochelle, pour se rapprocher de la ferme de Jerson, et parce que la jeune Honorine lui avoit souvent parlé de ce couvent, où elle avoit fait sa première communion. On conduisit en effet Clara à la Rochelle, et dans le couvent des Ursulines. Son guide parla un moment en particulier à la supérieure ; il lui paya d'avance une année de pension, et Clara, toujours sous le nom d'O-

ympe, fut admise sur-le-champ. ion guide, au moment où elle alloit ntrer dans ce monastère, s'approcha 'elle, remit dans ses mains un petit offre, ensuite il s'éloigna et disparut. In conduisit Clara dans un joli ppartement, et on lui apprit que sa ension, comprenant le logement et la ourriture, étoit payée d'avance pour n an.

Lorsque Clara fut seule, elle ouvrit cassette; elle y trouva mille ducats, un billet cacheté qui contenoit ce ui suit :

" Restez à jamais enfermée et cachée dans un cloître, et vous recevrez tous les ans cette même somme. Votre pension, d'ailleurs, sera payée. Ces offres sont permises à un homme de mon âge, et à celui qui vous a privée du sort le plus brillant. Oubliez le monde; rap-

" pelez-vous le passé, afin de ne
" penser à l'avenir qu'à Dieu seul.

" Brûlez ce billet."

L'élévation de l'ame s'allie parfaitement avec l'humilité chrétienne. Quoi de plus noble que ce mépris des grandeurs et des richesses que la religion inspire !

Clara n'hésita point à refuser ce don ; elle prit son écritoire, et fit une réponse conçue en ces termes :

" Celle qui a laissé à Niémen les
" diamants qu'elle tenoit de la main
" la plus chérie, ne recevra de nul
" autre des bienfaits dont elle peut se
" passer. Je sais vivre de mon tra-
" vail. Vous avez daigné payer ma
" pension pour un an ; je ne puis
" refuser ce don, je l'accepte avec
" respect et reconnoissance ; mais je
" n'accepterai rien de plus.

" Je resterai *renfermée* et *cachée*,

« non pour obéir à des ordres dont il
« ne m'est pas possible de reconnoître
« l'autorité, mais pour satisfaire mon
« goût et pour me soustraire désor-
« mais à l'injustice des hommes."

Clara ploya cette lettre, la cacheta, mit l'adresse, et se rendit chez la supérieure, qu'elle pria de lui trouver un banquier, pour faire passer de l'argent et une lettre en Allemagne. Trois jours après, un banquier se chargea de la lettre et de l'argent, et les envoya sans délai au comte de Rosenberg.

Clara, le jour même de son arrivée, éprouva un mouvement de joie en retrouvant aux Ursulines sa jeune amie Honorine, qui, voulant se faire religieuse, venoit de prendre le voile blanc. Clara envia sa destinée; car, si elle eût pu disposer d'elle-même, elle n'auroit pas balancé à se

consacrer irrévocablement à Dieu. Mais, outre que sa situation ne le lui permettoit pas, puisqu'alors il auroit fallu déclarer son véritable nom, elle se rappeloit qu'elle avoit promis au père Arsène de ne pas même s'engager par un vœu intérieur,

Honorine, questionnée avec un vif intérêt sur sa famille, n'en donna que d'heureuses nouvelles. Elle conta qu'elle avoit toujours été protégée par Valmore, et que ce dernier, depuis la trève, étoit parti pour Paris.

Cependant tout annonçoit dans la Rochelle que la guerre alloit se renouveler avec plus de vigueur que jamais. Clara étoit depuis deux mois dans cette ville, lorsque les calvinistes, ne gardant plus de mesures, déclarèrent tout à coup qu'ils abolissoient le culte catholique, qu'il n'étoit plus permis de faire des vœux reli-

gieux, et que toutes les personnes cloîtrées pouvoient sortir de leurs monastères et reprendre leur liberté*. Les hommes peuvent affranchir leurs esclaves ; mais, à l'exception du chef suprême de la religion, nul mortel n'aura le pouvoir d'affranchir les consciences. On ouvrit les cloîtres, et les religieuses gardèrent la clôture avec la même exactitude†. On les avoit laissées maîtresses de choisir entre *l'hymen* et *le célibat*, et le monde et la solitude. On ne doutoit pas que de telles offres ne dépeuplassent en un jour tous les monastères ; car souvent des hommes, très habiles d'ailleurs, connoissent assez peu le cœur humain (si divers dans ses sentiments) pour

---

* Historique.

† Historique. On avoit déjà vu la même chose à Genève du temps de Calvin.

croire qu'il est impossible de révérer sincèrement ce qu'ils dédaignent, et de ne pas aimer ce qui les séduit. Cette erreur est en quelque sorte l'excuse des fautes politiques qu'elle a fait faire.

Les religieuses répondirent qu'elles préféroient leur solitude au monde. On les avoit invitées, au nom de la *nature* et de *l'humanité*, à rentrer dans la société; et, sur leur refus, on cria au *fanatisme*, et il fut décidé qu'on les arracheroit de leurs cloîtres*. Cependant on n'exerça pas sur-le-champ cette violence. Dans ces entrefaites, Clara, très effrayée de tous ces mouvements, et craignant de perdre son asile, eut la consolation de revoir le père Arsène. Il accouroit

---

* Historique.

ənfermer dans la Rochelle, pour
rvir la religion et les catholiques
écutés. Ah! mon père, lui dit
'a, quel temps avez-vous choisi
r venir ici!... Celui du danger,
ndit le saint religieux : c'est alors
nous devons agir. Quand tout sera
ible, je retournerai dans ma cellule.
[élas! les églises sont fermées et
anées!... Dieu, ma fille, ne man-
'a ni d'autels ni de temples ; il en
même davantage et de plus dignes
ui! La persécution va sanctifier la
eure de tous les fidèles, les caves,
outerrains deviendront d'augustes
tuaires: on n'y trouvera point
ɔompe et de magnificence, mais
verra toute la grandeur de la foi,
le courage héroïque de la piété!
l feu divin doit enflammer le cœur
prêtre qui en célébrant le plus
ime des sacrifices, se dévoue lui-

même comme victime!—Mon père, j'avoue que j'ai peine à supporter l'idée des persécutions où vous allez être exposé! Vous souffrirez long-temps peut-être; cette pensée me trouble malgré moi!....Mais je ne crains la mort ni pour moi, ni même pour vous; je n'envisage pas de plus glorieux destin que celui de mourir avec vous pour la foi! Afin de récompenser le respect filial qui me conduisit sur l'échafaud, Dieu peut-être m'y fera remonter pour me donner la palme immortelle du martyre!... O! qu'il me seroit doux de la recevoir sur votre sein, et d'être portée dans vos bras aux pieds de l'Eternel!...Ma fille, je conçois ces nobles désirs, puisque mon cœur les partage; mais le zèle selon la science n'est jamais indiscret et téméraire. Dieu nous ordonne également de prendre soin de

nos jours, et de les sacrifier généreusement quand le devoir l'exige. Ainsi, préparons-nous à la mort, et gardons-nous de nous offrir imprudemment au martyre. Ne provoquons point nos frères égarés à commettre des cruautés qui les rendroient plus criminels encore. Songez bien que Dieu nous reprocheroit le mal que notre imprudence leur feroit faire. Prions pour eux; et tant qu'on ne nous demandera rien de contraire à la foi, restons cachés, vivons en paix dans l'ombre et le silence.

Clara, toujours humble et soumise, promit de suivre ces sages conseils. Elle s'y conforma sans peine; car l'exaltation de la véritable piété n'est jamais que l'enthousiasme de la raison suprême: tout est utile et grand dans ses motifs, tout est pur et généreux dans son ardeur, tout est justise et modération dans ses principes.

Le père Arsène remit à Clara l'écrin rempli de bijoux et de diamants qu'elle avoit laissé à Niémen. Aussitôt après son départ, la princesse l'avoit fait porter chez la veuve Marcelle avec ordre de le faire parvenir à Clara. Marcelle ne sachant point où étoit Clara, l'avoit envoyé au père Arsène. Clara fit mille questions sur Euphémie; le père Arsène lui répondit que Marcelle lui mandoit seulement que la princesse étoit au désespoir. Clara n'en doutoit pas ; et sa sensibilité à cet égard étoit l'une de ses plus grandes peines.

On apprit bientôt que Louis XIII se mettoit en marche avec son armée, pour venir lui-même réduire les rebelles. Le cardinal de Richelieu, nommé chef et surintendant de la navigation et du commerce en France, avoit devancé le roi*. Si l'on s'éton-

* Historique.

noit de voir un prince de l'Eglise au milieu des camps commander à des généraux français, on s'étonnoit davantage encore de son courage froidement intrépide, de ses talents, et de sa persévérance dans une entreprise si traversée par ses ennemis, si peu goûtée par le roi-même*. Le succès qui couronna par la suite cette infatigable constance, fut l'évènement le plus utile et le plus glorieux de son ministère (*a*).

Tous ces grands préparatifs n'alarmoient nullement les Rochelois. Ils attendoient une flotte anglaise beaucoup plus considérable que les deux premières battues par Toiras, Scomberg et le commandeur de Valençay. Ce dernier étoit destiné à repousser encore cette troisième flotte si formi-

* Historique.

dable, envoyée par le du de Buckingham*, les rebelles n'avoient pas plus d'impatience que lui de la voir arriver. A la guerre, les talents et le courage qui préparent les triomphes en font jouir d'avance; ils en donnent toujours l'heureux pressentiment. Le duc de Rohan, chef des calvinistes, mettoit tous ses soins à modérer la violence de leurs résolutions. Il y parvenoit quelquefois, mais le plus souvent il échouoit dans ce dessein. Un chef de factieux n'a jamais qu'une autorité apparente. L'esprit d'indépendance qui cause les révoltes n'admet point de véritable subordination; des complices entre eux prétendent tous à l'égalité. On décréta, malgré le duc de Rohan, que tous les individus des deux sexes, engagés par des vœux

---

* Historique.

eligieux, quitteroient sans délai leurs
nonastères, et prendroient l'habit
éculier ; que nul prêtre catholique ne
célèbreroit le service divin ou n'admi-
nistreroit les sacrements sous peine
l'amende et de prison*. Les sœurs
le la Charité, doublement utiles dans
une ville assiégée, eurent la permission
le garder leur habit. Il fut décidé
qu'on formeroit à la hâte deux hôpi-
taux, l'un pour les militaires de la
ville, l'autre pour les prisonniers
blessés. On garda presque toutes les
sœurs de la Charité pour le premier,
et l'on prit la vaste maison des Ursu-
lines pour le second. Toutes les re-
ligieuses de ce couvent demandèrent
à y rester pour soigner les blessés sous
la direction de quatre sœurs de la
Charité. Comme ces religieuses, con-

* Historique.

sacrées jusqu'alors à l'éducation de la jeunesse, étoient généralement révérées, on y consentit, à condition qu'elles prendroient un habit à peu près semblable à celui des sœurs de la Charité. Les pensionnaires furent toutes renvoyées ; mais comme Clara n'étoit point dans les classes, et qu'elle promit de seconder les sœurs dans leurs travaux, on lui permit de rester.

On avoit un tel besoin des sœurs de la Charité, qu'on fit une grande exception en leur faveur. On leur accorda un aumônier ; mais en leur interdisant tout chant d'église, et en leur ordonnant de n'entendre la messe qu'à la pointe du jour, et de n'y admettre aucune personne étrangère. Ainsi ces deux hôpitaux furent les seules maisons de la ville où le culte catholique fut toléré. Clara remercia

Dieu du fond de l'ame de l'avoir placée dans l'une de ces deux maisons privilégiées. Elle trouvoit une grande consolation à se consacrer au service des prisonniers royalistes.... Elle savoit que Valmore étoit dans l'armée... Cette pensée faisoit souvent couler ses larmes.... Afin de n'être ni reconnue, ni vue par aucun homme, elle portoit toujours une épaisse et longue coiffe noire rabattue sur le visage : les Ursulines avoient pris cette coiffure. Ainsi Clara, ayant d'ailleurs comme elles une robe de bure noire, pouvoit, sans être remarquée, rester ainsi toujours voilée. Honorine ne la quittoit point : n'ayant pas fini son noviciat, elle n'avoit pu faire ses vœux ; mais se regardant comme consacrée à Dieu, elle n'avoit pas voulu quitter ses compagnes.

Les combats recommencèrent, et

bientôt on eut à soigner des blessés. Clara chaque jour demandoit en tremblant les noms des prisonniers qu'on apportoit à l'hôpital.... Elle ne les pansoit point; mais elle aidoit les sœurs, en préparant les appareils et en leur présentant toutes les choses nécessaires aux pansements. Elle ne pouvoit sans frémir jeter les yeux sur les blessures de ces guerriers! Un sentiment secret joint à l'humanité rendoit sa pitié déchirante. Une idée plus terrible encore lui faisoit souvent répandre des ruisseaux de larmes. Hélas! se disoit-elle, heureux encore ceux qui, dans ce dernier combat, ne sont que blessés!.... On a laissé des morts sur le champ de bataille!....

Elle ne trouvoit d'adoucissement à ces pensées désolantes qu'en allant se renfermer dans sa cellule, et en im-

rant toutes les bénédictions du ciel
ır les guerriers de l'armée royale.
Un matin, le père Arsène vint la
uver pour lui donner un avis im-
rtant. Ma fille, lui dit-il, redoublez
prudence, et cachez-vous avec plus
soin que jamais. Montalban est
ıs ces murs.... O ciel! s'écria Clara.
i, ma fille, reprit le père Arsène.
malheureux, chargé de dettes,
rès avoir frustré ses créanciers par
fuite, a été se jeter dans les bras
s ennemis de la France, pour se
ndre ensuite aux rebelles. Il est
, et il a, dit-on, beaucoup d'ascen-
nt sur l'esprit du duc de Rohan. Je
i rencontré; il m'a vu, m'a reconnu,
ses farouches regards m'ont assez fait
nnoître à quelles persécutions je
is m'attendre. Il croit que vous
xistez plus; mais il sait que depuis
s plus jeunes ans j'ai dirigé votre

conscience ; il sait que je vous suivis à l'échafaud, et que le secret de votre innocence est renfermé dans mon sein !.... Ah ! mon père ! dit Clara, il vous perdra !.... Renfermé dans les fonctions de mon ministère, je ne pourrai du moins être dénoncé comme factieux et comme intrigant ; il faudra me persécuter pour l'unique cause pour laquelle je donnerois ma vie avec ravissement. Vous seule, ma fille, m'inquiétez. Tenez-vous sur vos gardes. Que votre visage soit toujours couvert, même dans votre cellule où l'on peut entrer inopinément.

Cet entretien remplit Clara de terreur et d'inquiétude pour le vénérable religieux.

Clara avoit imaginé de parfumer les infirmeries deux fois par jour, et s'étoit chargée de ce soin. Un matin

qu'elle faisoit le tour des salles en brûlant des parfums dans un petit vase d'albâtre, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le duc de Rohan parut. Clara frémit en l'entendant nommer; elle pensa que peut-être Montalban seroit à sa suite; mais il n'y étoit pas. Le duc venoit visiter l'hôpital. Il regarda Clara avec étonnement: cette figure voilée, d'une taille si majestueuse, d'une proportion si parfaite, le frappa vivement: il admira la beauté de ses mains, dont l'éclatante blancheur effaçoit celle du vase qu'elle portoit. Il demanda aux sœurs qui le suivoient si c'étoit une religieuse: on lui répondit que c'étoit une jeune orpheline qui, sans être engagée par des vœux, se consacroit à servir les malades. Clara ne songea qu'à se retirer; mais il falloit, pour gagner la porte, passer

devant le duc. Ce prince l'arrêta pour lui parler de la manière la plus obligeante. Le son enchanteur de sa voix, et ses réponses nobles et modestes achevèrent d'intéresser le duc en sa faveur. Lorsqu'elle s'éloigna il la suivit des yeux. Il demanda si elle étoit jolie : on lui répondit qu'elle avoit la beauté d'un ange ; et ce souvenir se grava dans son imagination.

Les craintes de Clara sur le père Arsène n'étoient que trop fondées. Cinq ou six jours après leur entretien, ce vertueux vieillard fut arrêté sur la dénonciation de Montalban, et conduit comme *fanatique* dans une prison où on le mit au cachot. Il n'osoit aller à l'hôpital qu'une fois par semaine, et Clara n'apprit ce triste évènement qu'au bout de huit jours. Alors, n'écoutant que son cœur, elle envoya au duc de Rohan un billet

dicté par elle et écrit de la main d'Honorine, dans lequel elle supplioit ce prince de lui accorder un moment d'audience. Le même jour elle reçut une réponse de la main du duc, qui l'invitoit à se rendre le soir, à sept heures, dans son palais. Clara, accompagnée de la plus âgée des sœurs de la Charité, étoit au palais avant l'heure indiquée. Toujours voilée, et sans vouloir se séparer de son mentor, elle entra avec elle dans le cabinet du duc qu'elle trouva seul. Aussitôt elle fut se jeter aux pieds de ce prince pour lui demander, avec la véhémence la plus éloquente, la liberté du père Arsène. Le prince, ému, attendri, la releva, la fit asseoir et la questionna, plutôt pour l'entendre que pour s'instruire d'une affaire à laquelle il attachoit si peu d'importance. Clara fit l'éloge le plus

touchant des vertus du père Arsène. Le prince l'écoutoit avec une profonde admiration, et quand elle eut cessé de parler, il lui dit, après un moment de silence, que ce religieux étoit accusé du fanatisme séditieux le plus emporté et le plus extravagant ; et il a été dénoncé comme tel, poursuivit le duc, par l'homme du monde le plus zélé pour notre cause, Montalban.... A ce nom, Clara frémit.... Mais, poursuivit le duc, je ne veux croire que vous ; je vous accorde sa liberté. Que désormais il soit plus circonspect, et il vivra tranquille sous votre protection. Clara témoigna sa reconnoissance avec toute l'effusion de la joie la plus vive. Le duc lui prescrivit le secret sur cette entrevue particulière, ce qui acheva de combler tous les vœux de Clara. Je veux même, dit-il, que Montal-

ban l'ignore ; il seroit trop difficile de persuader qu'en vous écoutant on n'a cédé qu'à la raison et à l'humanité, et il faut qu'un chef de parti paroisse inaccessible à toute espèce de séduction. Eh ! qui pourroit croire encore, qu'ayant une grace à me demander, vous soyez sortie de mon cabinet sans avoir ôté votre voile !.... A ces mots, Clara répondit qu'elle avoit fait le vœu de rester voilée tant que dureroit la guerre. Il étoit si commun, dans ce siècle, de faire des vœux particuliers, que cette réponse ne surprit point le duc. Maintenant, ajouta Clara, cette ville est un camp, les femmes doivent s'y cacher. Le deuil profond, la retraite absolue, voilà ce qui nous convient pendant le cours de ces calamités. Madame, reprit le duc, quelque vœu que vous puissiez faire, vous ne serez jamais obscure, et

quiconque a pu vous entrevoir ne sauroit vous oublier. A ces mots il se leva, s'approcha de son bureau, et écrivit et signa l'ordre de mettre en liberté le père Arsène.

Munie de cet ordre, Clara, sans perdre un moment, vole à la prison, et y arrive avec sa compagne à huit heures et demie du soir. On étoit au mois de mars, la nuit et l'obscurité ajoutoient à la profonde émotion de Clara. Elle veut elle-même aller à son tour délivrer son généreux libérateur. Toutes les portes lui sont ouvertes; mais elle ignoroit qu'il fût au cachot; et son cœur se déchire en descendant l'escalier long et humide qui conduit au caveau où il est enfermé. O Dieu! dit-elle, dans quel affreux souterrain nous mène-t-on? Dans le plus profond de tous, répond le geolier; la plus grande rigueur étoit prescrite

pour ce vieillard. Le cachot des malfaiteurs, point de lumière, le pain et l'eau, les fers aux pieds et aux mains. On disoit qu'il étoit traître et conspirateur ; il paroît qu'on s'est trompé, cela arrive quelquefois ; j'en suis bien aise pour ce vieillard, il est doux et patient. Pendant ce discours, Clara, pâle, tremblante, s'appuyoit en frissonnant sur le bras de sa compagne, et, quoiqu'elle sentît ses forces défaillir, elle pressoit sa marche!... Enfin on arrive à la porte du caveau ; on ouvre, et Clara, dans la crainte de causer au père Arsène un saisissement funeste, reste un moment cachée derrière la porte entr'ouverte : le geolier entra seul. Clara, à la lueur de sa lanterne, aperçoit, sans être vue, le pieux vieillard assis sur un siége de pierre. Une grosse chaîne tenoit son corps assujetti et fixé contre la muraille ;

ses deux mains étoient enchaînées et croisées sur sa poitrine. Il avoit demandé et obtenu qu'on les lui attachât ainsi. D'énormes anneaux de fer joignoient ensemble ses deux pieds. Dans cet état, la douceur et la sérénité de sa physionomie donnoient à toute sa personne un caractère sublime de sainteté. Le geolier, qui avoit promis à Clara de le prévenir doucement, lui demanda comment il se trouvoit? Bien, mon ami, répondit-il en souriant.—Vous êtes pourtant bien pâle....—Mon corps souffre, il est vrai, mais mon ame est si tranquille et si satisfaite!.....—Cela ne sera pas long.—Je l'espère.—Je veux dire que vous sortirez bientôt.—Je n'en crois rien.—Et comme je vois que vous n'êtes pas furieux, comme on le disoit, je vais toujours vous ôter vos chaînes.... Non, non, s'écria Clara

en se précipitant dans le cachot, non, c'est à moi de les détacher.... O ma fille! dit le vieillard, ne risquez-vous rien en venant ici?.... Ah! répondit Clara, ma vie vous appartient, elle est un de vos bienfaits, et même avant de vous la devoir, je l'aurois donnée pour vous.... Mais rassurez-vous, c'est le duc de Rohan lui-même qui vous protège et qui vous délivre. En parlant ainsi, elle faisoit tous ses efforts pour délier les chaînes; mais ses mains délicates pouvoient à peine les soulever; elles les arrosoit de larmes tandis que le geolier les détachoit. Le père Arsène, délivré de ses fers, voulut s'appuyer sur le bras que Clara lui tendoit; mais il lui fut impossible de se lever.... L'humidité de ce caveau, huit jours d'une horrible souffrance, un jeûne rigoureux, le manque absolu de sommeil, avoient

tellement épuisé ses forces, qu'il paroissoit n'avoir plus qu'un souffle de vie; et d'ailleurs ses jambes enflées et meurtries ne pouvoient plus le soutenir, ni même se mouvoir. Il crût lui-même toucher à ses derniers moments. Ma fille, dit-il d'une voix languissante, je voudrois vivre pour vous récompenser de vos soins; mais.... Il ne put achever; sa tête appesantie tomba sur son épaule, ses yeux se fermèrent.... Dieu! Dieu! dit Clara éperdue, il se meurt!.... O mon seul appui, mon ange tutélaire, allez-vous m'abandonner?... O! répondez encore une fois à votre malheureuse enfant; bénissez-la!.... A ces mots, le père Arsène entr'ouvre sa paupière, et soulevant avec effort sa main défaillante et glacée: Ma fille, dit-il, je vous bénis dans tous les instants.... Mais pourquoi ce désespoir, où donc

est votre foi ?....—O mon père ! vous voir mourir sur cette pierre, et dans cet horrible cachot !....—Songez pour quelle cause j'y suis !....Songez que dans ce moment surtout je contemple avec ravissement ce cachot, ces chaînes de fer, et que le plus doux souvenir que je puisse me retracer, est celui des maux que j'ai supportés sur cette pierre.... Bénissez, remerciez avec moi le Seigneur.... En disant ces paroles, sa tête retombe, ses yeux se referment, il pousse un profond soupir.... Il expire ! s'écrie Clara avec un cri lamentable.... La sœur de Charité s'approche, elle prend le bras du père Arsène, lui tâte le pouls, et rend la vie à Clara en assurant que ce n'est qu'un évanouissement. En effet, on lui fit reprendre l'usage de ses sens, mais sa foiblesse étoit si grande qu'il étoit hors d'état de proférer un seul

mot. Une pièce d'or engagea le geolier à le porter dans la voiture qui attendoit Clara à la porte de la prison. Clara le conduisit à l'hôpital, où les sœurs, qui le connoissoient, le reçurent avec empressement. On l'établit dans une chambre particulière tenant à la grande salle de l'infirmerie; on lui donna une garde; et en outre Clara le veilla durant la nuit entière. Le médecin lui trouva de la fièvre, et il déclara qu'il voyoit peu de ressources dans l'état d'un vieillard exténué par une abstinence forcée, et qui, chargé de chaînes, avoit souffert le supplice d'être attaché sur une pierre, sans pouvoir, pendant huit jours, ni se coucher, ni dormir, ni changer d'attitude. Vers le milieu de la nuit, il recouvra la parole pour demander ses sacrements, que lui administra l'au-

ıônier de la maison. Une heure
près les avoir reçus, il entrou'vrit
›n rideau, et regardant l'inconsolable
'lara : Ma fille bien aimée, lui dit-il,
: meurs en paix, certain que le véri-
ıblè, le suprême protecteur ne vous
ɔandonnera jamais. Clara ne ré-
ondit que par ses pleurs. Il lui
emanda de lui lire des prières ; elle
béit ; elle continua cette lecture jus-
u'au jour. Le malade parut s'as-
›upir ; et Honorine, entraînant
lara, la força d'aller se jeter sur son
t. Durant les deux jours suivants,
: père Arsène fut toujours dans le
ıême état ; et Clara, toujours au
ıevet de son lit, admirant son angé-
que ferveur, et la touchante sérénité
ui brilloit sur son visage.

Le troisième jour, le père Arsène
arut être plus mal encore, et sur le
›ir il tomba dans un assoupissement

qui fit craindre sa destruction pro-
chaine ; son corps étoit plongé dans
un profond engourdissement, mais
son ame pure et généreuse veilloit
toujours : n'ayant plus rien de maté-
riel, ne voyant plus les objets exté-
rieurs, il ne voyoit que Dieu. Privé
de l'intelligence qui fait comparer,
espérer et craindre, il n'en jouissoit
que mieux de la faculté d'aimer : la
perfection souveraine ne pouvoit plus
lui causer de l'étonnement et de l'ad-
miration, mais il l'adoroit avec extase.
De temps en temps le nom de Dieu
sortoit de sa bouche, et ses mains
débiles reprenoient de la force pour
presser le crucifix qu'il tenoit em-
brassé. Clara, pénétrée de douleur,
et les yeux attachés sur lui, ne pleu-
roit que sur elle-même ; elle trouvoit
la plus puissante de toutes les conso-
lations dans la douce pensée que

ntôt son respectable ami alloit
ir d'un bonheur immortel !...,
out, dans cette journée, sembloit
éunir pour l'accabler; elle savoit
les assiégeants avoient fait une
ie et qu'on se battoit !.... Souvent,
raite de sa vive affliction par une
telle inquiétude, sa pensée se
toit sur le champ de bataille!
e se reprochoit ces douloureux
ts de son imagination! O mon
u! disoit-elle, ne permettez pas
rien puisse me distraire du spec-
e le plus auguste que l'œil humain
sse contempler; la mort du juste:
econnoissance et la piété ne doi-
-elles pas arrêter ici toutes mes
sées. Sur les sept heures du soir,
a entendit un grand mouvement
s les salles de l'infirmerie; à ce
t un pressentiment funeste lui
e le plus violent battement de

cœur.... Elle écoute, et craint d'entendre.... Et reste ainsi près d'une demi-heure. Au bout de ce temps la porte de la chambre s'entr'ouvre; Honorine, les yeux pleins de larmes, entre doucement, et, sans aucune préparation, elle dit qu'on vient d'apporter Valmore prisonnier, Valmore qu'on n'a pu prendre que parce qu'il étoit percé de coups, et que la perte de son sang l'a fait tomber sans connoissance sur son cheval abattu et tué d'un coup de mousquet. Ce malheureux jeune homme, ajoute Honorine, est mourant ; on ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour !.... A ce récit affreux, l'infortunée Clara ne profère pas une seule parole : tout est fini pour elle dans cette vie trompeuse et fugitive ; elle n'a plus rien à dire aux habitants de la terre !....

Pour supporter avec fermeté un

malheur complet et sans ressource; le seul courage d'un grand cœur peut sans doute suffire, mais alors on ne se soumet point au sort, on le brave; on ne se soustrait point au désespoir, on le maîtrise, ou, pour mieux dire, la fierté le dissimule; et cet effort de l'orgueil ne surmonte la douleur qu'en desséchant l'ame. Le courage que donne la religion est d'une autre nature; héroïque et sublime dans ses effets, il ne détruit point la sensibilité; l'ame pieuse n'a pas besoin de s'endurcir pour s'élever, ni de s'armer d'un superbe dédain contre une puissance aveugle; elle se soumet avec conviction à la volonté qu'elle adore. Enfin il n'est point pour elle d'infortune sans consolation; que dis-je? il n'en est point de réelle; elle ne sauroit s'indigner contre la destinée, mais elle seule a le noble droit de mépriser le malheur.

Clara, les yeux fixement attachés sur Honorine, la bouche entr'ouverte, et la pâleur de la mort sur le front, paroissoit écouter encore, quoiqu'on ne parlât plus! Mais ces terribles paroles retentissoient toujours à son oreille : *On ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!*.... Enfin, au bout de quelques minutes, elle fit signe à Honorine de se retirer. Honorine sortit aussitôt, et Clara se trouva seule avec elle-même, car le père Arsène étoit toujours dans le même assoupissement, et sa garde dormoit du plus profond sommeil; Clara, sans mouvement et toujours dans la même attitude, dit d'une voix étouffée : ils se meurent tous deux!.... L'articulation de ces paroles fit succéder à son saisissement une si violente angoisse, qu'elle fut effrayée de sa propre douleur; elle

sentit qu'elle avoit besoin d'un secours surnaturel pour la supporter, elle l'implora, et ses larmes commencèrent à couler.... O Dieu! dit-elle, pour me fortifier, pour me consoler, faites que je me rappelle leurs vertus, et que je n'envisage que le prix que vous leur destinez. L'un meurt martyr de la foi, l'autre meurt en héros, en sujet fidèle, et sa piété égala toujours sa valeur! O Dieu des armées! vous aimez, vous bénissez les guerriers vertueux, et périr glorieusement pour sa patrie et pour son souverain, est à vos yeux une sainte mort!.... Allez, ames fortes et courageuses, allez vous élancer dans le sein du Créateur, allez devancer dans le séjour immortel l'infortunée qui vous pleure et qui vous envie; peut-être obtiendrez-vous la fin de mon exil et notre prompte réunion!.... Hélas! toutes les espé-

rances humaines, semblables aux songes trompeurs de la nuit, s'évanouiront pour moi avec le jour; mais la divine espérance, fille du ciel, l'espérance, fondée sur la parole de Dieu même, me restera. La bonté suprême en fit une vertu, afin de nous rendre plus chère encore cette consolation si nécessaire!.... Et qui pourroit sans elle supporter de tels maux? Des larmes interrompoient souvent ces prières, mais l'humble et pieuse résignation en adoucissoit l'amertume: à trois heures du matin, le père Arsène reprit un peu de mouvement, il rouvrit les yeux, et ses regards cherchèrent Clara; elle courut à son lit en appelant la garde, qui lui tâta le pouls, et qui assura que ses forces se relevoient. Un quart d'heure après il parla; et Clara lui dit: Mon père, priez pour les royalistes blessés!....En pro-

nonçant ces paroles elle fondit en larmes, car elle pensa que peut-être Valmore n'existoit plus !....

A mesure que la nuit s'écouloit, la douleur concentrée au fond de l'ame de Clara sembloit se développer, et chaque minute la rendoit plus aiguë... Elle étoit sûre qu'Honorine viendroit au point du jour savoir des nouvelles du père Arsène, et qu'elle auroit avant visité les salles de l'infirmerie.... Elle désiroit et elle craignoit mortellement de la voir paroître.... A cinq heures du matin, elle crut entendre un léger bruit à la porte ; elle n'eut pas la force d'aller ouvrir, elle resta glacée à sa place ; mais la garde fut ouvrir la porte, et Honorine entra. Clara leva les yeux sur elle en frémissant. Honorine s'avança en disant qu'elle venoit de voir panser Valmore, et que

les médecins répondoient de sa vie.... A ces mots, Clara, baignée de pleurs, se jeta dans les bras d'Honorine : Ah! chère amie !....s'écria-t-elle, et le père Arsène est beaucoup mieux! En effet rien ne manqua pour Clara à la joie de cette heureuse matinée. Le médecin confirma le jugement de la garde sur le père Arsène, en déclarant que son état n'avoit plus rien d'alarmant; et Valmore, couvert de blessures, n'en avoit pas une seule dangereuse!.... Avec quels transports Clara remercia Dieu! En se rappelant l'excès de sa douleur, sa vive reconnoissance lui faisoit craindre de n'avoir pas été assez résignée, assez soumise; et se reprochant jusqu'à ses larmes, il lui sembloit qu'elle avoit murmuré!

Il en coûta beaucoup à Clara de ne pouvoir, cachée sous son voile, faire pour Valmore ce qu'elle avoit fait

our tant d'inconnus et d'indifférents, n aidant les sœurs de Charité dans les oins qu'elles prodiguoient aux malales. Mais la reconnoissance la reenoit auprès du père Arsène, et tout édoit dans son cœur à ce sentiment ertueux. Depuis cet instant jusqu'à a convalescence, elle ne le quitta que our aller se coucher. On lui donnoit ous les jours des nouvelles satisfaiantes de Valmore : après tant de ouffrances, elle se trouvoit heureuse. Valmore, de son côté, ayant reconnu Honorine, qu'il avoit vue à la ferme le Jerson, lui avoit demandé des ouvelles de la jeune *Olympe*, et il avoit qu'elle étoit dans la maison.

Aussitôt que le père Arsène fut en état de se lever, il quitta l'hôpital, en promettant à Clara de ne plus sortir dans le jour et de se cacher avec plus de soin que jamais, afin d'éviter

la rencontre de son féroce ennemi, et pour se soustraire aux persécutions (plus violentes que jamais) contre les catholiques, et sur-tout contre les prêtres.

Clara, rendue à elle-même, retourna dans l'infirmerie à la suite des sœurs. Elle revit Valmore; sa main lui présenta des aliments; elle parfuma la salle où il étoit!.... A travers son voile, elle avoit vu la première fois Valmore tressaillir à son approche.... Valmore faisoit tous ses efforts pour bannir de son souvenir la malheureuse Clara; mais il reconnoissoit Olympe avec émotion.... Une des sœurs lui avoit dit qu'Olympe s'étoit imposé la loi de se cacher à tous les hommes, et de soigner les malades sans leur parler. Valmore respectoit ces vœux de la pudeur; il aimoit à suivre des yeux cette belle

figure si noble, si modeste, se dérobant à tous les regards profanes, et laissant après elle une trace parfumée. Dans ces longs habits de deuil elle étoit pour lui l'emblème touchant et mystérieux de la mélancolie et de la chasteté..... Il savoit que son voile cachoit une tête céleste; et, quand il cherchoit à se faire une idée de ses traits et d'une physionomie angélique, il frémissoit, car il ne pouvoit se représenter que le visage de Clara!

Au bout d'un mois, la santé de Valmore se trouva tellement rétablie, qu'il fut en état de se lever, et, à l'aide d'un bras, de faire un tour dans la salle. Le lendemain, Clara ne parut point dans les salles, parce qu'elle sut que le duc de Rohan devoit y venir. Aussitôt après cette visite, Honorine entra dans la cellule de Clara en disant: Valmore va nous quitter. Comment? dit Clara. Oui, reprit Hono-

rine; voici ce que j'ai entendu, étant à la suite de notre supérieure. Le duc étoit accompagné d'un général, qui n'est pas entré dans la salle où couche Valmore, en disant au duc: Je vous attendrai ici. Je l'ai tant aimé, que, dans l'état où il est, sa vue me perceroit l'ame: mais il ne faut pas qu'un officier de cette distinction reste ici; il faut le loger dans une de ces belles maisons vacantes de la rue du Port. Eh bien! a dit le duc, chargez-vous de l'y faire conduire, si son état le permet. Demain au soir, a répondu le général, je l'enverrai chercher dans une litière. Fort bien, a dit le duc....! Mon Dieu! interrompit Clara en pâlissant, savez-vous le nom de ce général?—Oui, il s'appelle Montalban.... A ce nom terrible, qui donnoit toujours l'idée d'une trahison et d'un crime, Clara mit ses deux mains sur

son visage ;...et après quelque minutes de réflexion : Ma chère Honorine, dit-elle, je connois la sûreté de votre caractère; jurez-moi un secret inviolable....—Je vous le jure.—Eh bien ! je sais, à n'en pouvoir douter, que ce Montalban est un homme implacable et cruel, et qu'il est l'ennemi mortel de Valmore.—Grand Dieu !.... —Il faut sauver Valmore ; il faut le faire évader cette nuit.... —Mais cela est impossible.—Rien n'est impossible avec la protection divine. Dieu nous inspirera, nous guidera, nous fera réussir.—Que faut-il faire ? Je veux aussi sauver ce vertueux jeune homme, qui a été si bon pour mes parents, et qui vous a délivrée de ces méchants soldats.—J'y vais réfléchir ; allez prier Dieu, et revenez dans deux heures.

Clara ayant, par le conseil et par le

moyen du père Arsène, vendu à un juif tous les diamants qu'elle tenoit d'Euphémie, se trouvoit entre les mains une grande somme d'argent.... Elle se rappela qu'ayant eu la clef de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène, on ne la lui avoit point redemandée, et qu'elle la possédoit encore. Dans cette chambre étoient une fenêtre donnant au premier étage sur une cour, et deux portes, l'une d'entrée, l'autre fermée en dedans, communiquant à la salle où couchoit Valmore, et à deux pas de son lit. Un soldat factionnaire passoit la nuit en sentinelle dans la cour. Un infirmier gardoit la porte de la salle, il ne se couchoit point ; et celui qui devoit passer la nuit suivante étoit vigilant et ne dormoit point. Mais Clara savoit qu'au fond de l'ame il étoit royaliste, et qu'il haïssoit les

rebelles. Il falloit gagner ces deux hommes ; l'or en vint à bout. Clara leur promit de partager également entre eux la somme qu'elle possédoit; elle leur donna d'avance l'argent qu'ils demandèrent pour les préparatifs nécessaires. Cette séduction se fit en une heure, sans raisonnement, en montrant l'or qu'on devoit délivrer en remettant le prisonnier entre leurs mains, et en promettant que Valmore, rendu à l'armée royale, leur en donneroit autant et les placeroit. Lorsque Honorine vint retrouver Clara, le plan étoit fait et les deux hommes gagnés. Le soldat s'étoit engagé à enivrer le portier de la cour et à lui dérober ses clefs ; et comme un parlementaire devoit, à une heure après minuit, sortir de la ville et se rendre à l'armée royale, le soldat assura que l'infirmier, le prisonnier, et

lui, passeroient facilement avec l'escorte, moyennant les artifices qu'il emploieroit pour cela dans le cours de la journée. Etant connu de l'homme envoyé pour cette commission, et cet homme ayant confiance en lui, il comptoit lui demander la permission de l'escorter avec deux de ses camarades. Il ne s'agissoit plus que d'instruire Valmore. Il faut, dit Clara, que je lui écrive; mais comme il croit, ma chère Honorine, que votre écriture est la mienne, vous allez écrire sous ma dictée.

Honorine écrivit ce billet:

« Un danger pressant vous menace...
« Vous n'êtes point prisonnier sur
« votre parole, il vous est permis de
« fuir... Tout sera prêt à minuit...
« Croyez l'infirmier, et faites ce qu'il
« vous prescrira.

« OLYMPE. »

Clara prit ce billet, et le cachant sous ses voiles, elle se rendit à l'infirmerie, à la suite des sœurs. Il étoit midi.. Clara vit avec un plaisir extrême Valmore debout, et paroissant avoir infiniment plus de force que la veille. Il s'approcha d'une petite table sur laquelle les sœurs déposèrent son dîner. Clara laissa tomber un pain ; Valmore se baissa ainsi qu'elle pour le ramasser : dans ce mouvement, elle rencontra la main de Valmore et lui donna son billet. Ausitôt elle se releva et se hâta de se retirer. La surprise et l'émotion de Valmore furent inexprimables. Cependant un moment de réflexion lui fit deviner qu'on lui donnoit un avis important. Il avoit caché le billet... Après le dîner, il feignit de se trouver mal et se remit au lit. Alors, s'enfermant dans ses rideaux, il lut le billet....

Touché jusqu'au fond de l'ame du tendre intérêt de cette jeune personne il n'imaginoit pas quel étoit ce *danger pressant*, ni comment elle avoit pu le découvrir; il concevoit encore moins la possibilité de se sauver d'une ville assiégée, et il craignoit mortellement qu'*Olympe* ne s'exposât elle-même en voulant le sauver. Tandis qu'il étoit agité de ces pensées, l'infirmier achevoit de tout préparer pour faciliter sa fuite. Il n'y avoit plus dans la salle de Valmore que quatre prisonniers blessés, que l'infirmier fit passer dans la salle des convalescents. A l'égard de Valmore, l'infirmier dit qu'il ne falloit pas lui donner la peine de changer de salle, puisqu'il devoit quitter l'hôpital le lendemain. Enfin l'infirmier se chargea seul de veiller et de passer la nuit auprès de Valmore.

A sept heures du soir, toutes ces

choses étant terminées, Clara, s'abandonnant à la foi de ses deux associés, leur délivra la somme promise, et tous les deux l'assurèrent qu'ils répondoient du succès.

Les sœurs étant sorties, pour n'y plus rentrer, de la salle de Valmore, l'infirmier enfin se trouva seul aveç Valmore, et lui détailla tout le plan formé par *Olympe* pour sa fuite; il ne lui cacha même pas qu'il avoit reçu d'elle, ainsi que le soldat, la somme de deux cent cinquante louis. Il ajouta qu'elle en avoit promis autant, au nom de Valmore, quand il seroit en liberté. Valmore, pénétré de reconnoissance, d'admiration, et saisi du plus profond étonnement, ratifia cette promesse et en fit plusieurs autres. Il porta ainsi au comble le zèle ardent de l'infirmier. Ce dernier le revêtit d'un habit de soldat. A onze heures trois quarts, il lui fit prendre une

potion fortifiante. A minuit précis, la porte de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène s'entr'ouvrit doucement. ... L'infirmier quitta Valmore pour l'aller rejoindre par une autre sortie plus longue, et par laquelle on étoit obligé de passer dans une salle de malades. L'infirmier espéroit la passer sans être aperçu; mais il ne risquoit rien à l'être: on le voyoit ainsi souvent passer, pour aller chercher diverses choses nécessaires au service; et on ne s'inquièteroit pas de ne le point voir revenir, car on imagineroit qu'il auroit repassé ou sans être vu, ou dans un moment où le sommeil général auroit empêché de l'apercevoir. Il devoit, en s'en allant, laisser les portes ouvertes, afin que, le lendemain, on pût croire qu'il avoit fait évader le prisonnier de ce côté; ce qui mettoit Clara à l'abri des soupçons.

Aussitôt que l'infirmier fut sorti de la salle, Valmore, après avoir bien fermé les rideaux de son lit, s'avança avec autant d'attendrissement que de trouble vers la porte entr'ouverte. Cette nuit solennelle étoit la veille du premier jour du mois de mai. Valmore tressaille en entrant dans la chambre. Il n'y avoit point de lumière, mais la fenêtre étoit ouverte, et, à la lueur du clair de lune, Valmore aperçut Clara voilée qui lui tendoit la main. Il reçut avec saisissement cette main libératrice et tremblante... La nuit, cette figure silencieuse, couverte de crêpes noirs, et qui, ne s'exprimant que par des soupirs, paroissoit être une ombre gémissante; la surprise, le mystère, tout, dans ce moment, frappoit vivement l'imagination de Valmore... Clara, le tenant toujours par la main,

le conduisit vis-à-vis une image de la Vierge, le fit mettre à genoux, s'y mit elle-même à côté de lui; et, après une courte prière, elle se releva rayonnante de foi et d'espérance, le mena vers la fenêtre, lui fit voir l'échelle appuyée contre le mur, et, par un geste, l'invita à descendre sans délai.....Valmore, hors d'état de rompre le silence, saisit le bas du voile de Clara, le baisa, et sur-le-champ descendit. Il trouva dans la cour le soldat et l'infirmier, qui tirèrent l'échelle et la portèrent à l'autre extrémité de la cour, à la fenêtre d'un vestibule des salles; l'infirmier avoit eu soin d'ouvrir cette fenêtre. Ensuite Valmore, élevant les bras vers Clara, lui dit un dernier adieu et suivit ses conducteurs. Alors Clara ferma doucement la fenêtre et la porte donnant dans l'infirmerie; elle

sortit de la chambre et regagna sa cellule. Elle ne put se défendre d'une violente agitation pendant deux ou trois heures ; mais, au bout de ce temps, rassurée par le calme parfait qui régnoit dans toute la maison, elle s'endormit avec la douce pensée que le ciel avoit béni cette dangereuse et difficile entreprise. Clara s'étoit promis de se dénoncer elle-même, si quelqu'un de la maison se trouvoit compromis par la fuite de Valmore ; mais personne ne fut accusé d'y avoir eu part. On ne s'aperçut de l'évasion de Valmore qu'à six heures du matin. On pensa généralement que l'infirmier, gagné par lui, avoit tout fait ; et Clara eut la joie d'apprendre avec certitude, dans le cours de cette heureuse journée, que tout avoit réussi, et que Valmore étoit à l'armée

Trois semaines après cet évènement, les Rochelois éprouvèrent une grande joie en voyant arriver enfin la flotte si nombreuse et si formidable envoyée d'Angleterre par le duc de Buckingham. Les rebelles ne doutoient pas que de telles forces n'obtinssent une éclatante victoire. Humiliantes espérances, et triste effet de l'esprit de parti, qui portoient des François à compter davantage sur le courage des étrangers que sur celui de leurs compatriotes! Ce fut dans ces entrefaites que Clara apprit une nouvelle qui fit un grand effet dans la ville, et qui la troubla beaucoup. Le comte de Rosenberg, à la tête d'un corps d'Allemands, venoit d'entrer à la Rochelle. Le lendemain matin de son arrivée, les assiégés firent une sortie. Le comte partit avec eux, à la tête de sa troupe: et, du-

rant le combat, se laissant trop emporter par son ardeur, et n'étant pas suivi des siens, il fut fait prisonnier. Clara, en apprenant cet évènement, pensa dans l'instant à Euphémie. Que n'auroit-elle pas fait pour rendre la liberté à l'époux de sa bienfaitrice! Elle se concerta avec le père Arsène, qui découvrit que le vieux valet de chambre du comte, resté à la Rochelle, avoit obtenu la permission d'aller rejoindre son maître à l'armée royale. Alors Clara fit écrire par Honorine ce billet, adressé à Valmore :

« Si vous pouvez faire rendre la li-
« berté au comte de Rosenberg, vous
« obligerez sensiblement

« OLYMPE. »

Le père Arsène porta ce billet au

valet de chambre, en le chargeant de le remettre à Valmore. Ce qui fut ponctuellement exécuté.

Ce billet d'*Olympe* suffisoit pour faire tout entreprendre à Valmore. Le comte n'avoit pas été fait prisonnier par Valmore; mais ce dernier, sachant que l'on devoit envoyer le lendemain porter à la Rochelle de dernières propositions de paix, obtint d'être chargé de cette commission. Alors il écrivit au duc de Rohan pour lui proposer, d'après l'autorisation du roi, la liberté de Rosenberg en échange de celle qu'il s'étoit procurée; et il demandoit un sauf-conduit pour aller en même temps porter les nouvelles conditions de paix que sa majesté daignoit offrir encore. Tout fut accepté et le sauf-conduit envoyé. Montalban, qui se trouva chez le duc à la réception du message de Val-

more, dit au duc qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que Valmore ayant passé près de deux mois dans la ville s'y étoit fait un parti puissant, et qu'il ne vouloit y rentrer que pour achever d'y tramer quelque complot funeste ; car, ajouta-t-il, outre mille indices qui me le font croire, est-il naturel que, s'étant sauvé légitimement, puisqu'il n'étoit pas prisonnier sur sa parole, il offre en échange, et propose, pour n'être pas refusé, un homme aussi considérable que le comte de Rosenberg ?........ Ces réflexions frappèrent le duc de Rohan. Je dois, dit-il, le recevoir, l'écouter, et sur-tout avoir l'air de ne rien soupçonner ; mais nous suivrons ses pas. Restez dans ce palais ; je vous ferai avertir après la conférence.

Valmore ne vit Rosenberg que pour le conduire à la Rochelle, et il

examina avec une extrême curiosité, et non sans trouble, cet homme d'une si noble, d'une si belle figure, qui intéressoit si vivement Olympe. Après un long silence, Valmore lui demanda s'il n'étoit pas étonné d'avoir si promptement recouvré sa liberté ; car, ajouta-t-il, on ne se dessaisit pas facilement d'un prisonnier tel que vous. Une puissante recommandation, venue de la Rochelle, a seule pu produire un échange si honorable pour moi, si avantageux à nos ennemis.... Comment ? interrompit le comte étonné. Oui, reprit Valmore, c'est à une personne de la ville que vous devez votre liberté. Si, après la conférence, vous voulez m'accompagner jusqu'aux portes, je vous présenterai moi-même à cette personne, car nous passerons devant la maison qu'elle habite. D'ici là, permettez-

moi de ne vous rien dire de plus. Le comte ne fit point des questions; il chercha vainement à deviner quelle étoit cette personne connue de Valmore, qui prenoit à son sort un si vif intérêt; ses conjectures à cet égard ne pouvoient servir qu'à l'éloigner davantage de la vérité. N'ayant passé que peu d'heures à la Rochelle, il n'avoit pas eu le temps de prendre les informations qui auroient pu lui donner quelques lumières; et comment auroit-il imaginé que Valmore lui parloit ainsi de l'objet qu'il devoit abhorrer? On entra à la Rochelle; on se rendit chez le duc, qu'on trouva environné des principaux chefs; Rosenberg fut admis à la conférence; Valmore s'acquitta de sa mission. Les propositions ne furent ni rejetées ni acceptées: on demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir.

Après la conférence, au moment de prendre congé, Valmore montra le désir d'aller à l'hôpital où l'on avoit pris soin de lui, porter lui-même un témoignage de sa reconnoissance, non aux sœurs, qui ne recevoient rien, mais aux chirurgiens et aux infirmiers, et il demanda d'être accompagné par le comte de Rosenberg. Il sollicita cette permission d'un ton insouciant et léger, comme s'il n'y eût attaché aucune importance. Le duc, déjà prévenu, trouva cette demande très suspecte, et, par cette raison même, il n'hésita point à y satisfaire. Valmore aussitôt partit avec le comte: ce dernier savoit que Clara devoit être aux Ursulines de la Rochelle, mais il ignoroit que ce couvent eût été transformé en hôpital; ainsi, en y entrant avec Valmore, rien ne lui rappela le souvenir de Clara.

Valmore fit en effet distribuer une somme d'argent, et en même temps il demanda tout bas à une servante de le conduire où étoit Clara ; on le mena à sa cellule, il marchoit rapidement, ne voulant s'arrêter qu'un moment: le comte le suivoit. La servante ouvrit la porte de Clara, en annonçant Valmore ; Clara, éperdue, n'eut que le temps de baisser son voile. Valmore et le comte paroissent ; et Valmore s'avançant en lui montrant Rosenberg : Madame, lui dit-il, je n'ai pu résister au désir de vous revoir encore une fois, et de vous présenter celui dont vous désirez si vivement le retour.... A ces mots, Clara, debout, reste immobile, elle ne répond rien, tous les trois gardent le silence ; au bout de quelques minutes, le comte ému autant que surpris, prend la parole : Que

signifie ce mystère? dit-il; daignez, madame, me faire connoître la personne qui m'a rendu un si grand service.... Comme il disoit ces mots, on entend du bruit, la porte se rouvre tout à coup, et l'on voit entrer le duc de Rohan et Montalban.... Clara, prête à s'évanouir, tombe sur un siége. Montalban ne vit dans cette figure voilée qu'une femme intrigante qui vouloit se dérober aux regards du duc, car jamais ce prince ne lui avoit parlé d'elle. Eh bien, dit-il au duc, que fait cette femme ici, et pourquoi se cache-t-elle?.... Le duc s'adressant à Valmore: Oserois-je, lui dit-il, vous demander quel intérêt a pu vous amener dans ce lieu? L'intérêt le plus légitime, répondit Valmore. Madame, consacrée aux devoirs les plus pieux, m'a rendu les soins qu'elle prodigue à tous les malades, et je ne

voulois pas quitter cette ville sans la remercier. Madame, reprit le duc en s'approchant de Clara, personne n'est plus disposé que moi à vous supposer innocente, ou du moins à désirer que vous le soyez; mais il est temps de mettre fin au mystère étonnant de votre conduite. Sachez qu'on vous accuse d'être une femme de la cour de Louis XIII, une amie du cardinal de Richelieu, cachant sous la modeste humilité de cet habit de profonds desseins.... Montrez-vous; je suis persuadé que votre seule vue doit suffire pour désarmer la calomnie et pour vous justifier.... Mais si vous refusez d'ôter votre voile, je serai forcé de faire arrêter Valmore dans l'instant, et vous nous rendrez suspect l'un de nos plus braves amis, le comte de Rosenberg. Cessez, interrompit Valmore, cessez cette odieuse contrainte; quand on

est capable de vouloir violer le droit des gens, a-t-on besoin de prétexte ?... Madame, reprit le duc, c'est à vous seule que je dois répondre ; je vous le répète, ôtez votre voile si vous n'êtes pas la personne qu'on désigne ; et qui que vous soyez d'ailleurs, j'en donne ma parole, Valmore est libre. A ces mots, la généreuse Clara dit en se levant, puisqu'il s'agit de se sacrifier pour lui, je ne manquerai pas de courage.... et elle détacha son voile.... Valmore, hors de lui, recule, chancelle, et s'appuie contre le mur ; Rosenberg pâlit..... Le duc reste immobile d'admiration à l'aspect de cette beauté ravissante ; Montalban s'épouvante d'abord en voyant sa victime ressuscitée pour le dénoncer peut-être ; mais sur-le-champ reprenant son audace.... Malheureuse ! s'écria-t-il, suivez-moi.... Pourquoi ? dit le

duc.—C'est ma fille.—O ciel! c'est là Clara!....—Suivez-moi. En disant ces paroles, il la saisit par le bras et veut l'entraîner malgré sa résistance et ses gémissements. Valmore s'élance entre elle et Montalban, en disant, sans la regarder: Non, non, qu'elle soit libre. Clara, pâle et tremblante, s'appuie sur le bras de Valmore. Valmore frissonne et la repousse avec horreur; Montalban se précipite vers elle avec furie, la prend dans ses bras, l'enlève; Clara, mourante, dit d'une voix éteinte: tout m'abandome!.... Adieu, Valmore! Ce dernier veut de nouveau la délivrer, Montalban l'emportoit; mais Rosenberg écarte Valmore, atteint Montalban, lui arrache sa victime, en disant: Je prends cette infortunée sous ma protection.... Y pensez-vous? dit Montalban. Oui, je ne l'abandonnerai point, j'y suis

décidé, répondit le comte, en tenant toujours Clara serrée contre sa poitrine. Mais de quel droit, dit le duc de Rohan. Je commande ici, et je n'oserois ravir une fille à son père; et je ne souffrirai pas.... Il faudra me la rendre, dit audacieusement Montalban, ou déclarer publiquement par quelle raison vous voulez la retenir. Apprenez, Montalban, dit Rosenberg, qu'on ne m'a jamais défié en vain; je déclare donc que j'ai des droits sacrés sur cette infortunée, je suis son père.... O mon Dieu! dit Clara, avec un transport inexprimable. Au même instant, Montalban, qui n'avoit jamais cru que le comte osât faire cet aveu, s'écrie: Je suis perdu! et disparoît. O mon Dieu! répète Clara, avec l'expression la plus énergique du ravissement et de la joie, ô puissance sans mesure, comme mon

bonheur, le premier hommage de ce cœur reconnoissant vous appartient, je dois, avant tout, vous remercier !.... En disant ces paroles, elle serre ses mains jointes, en levant au ciel ses yeux baignés de larmes; elle reste un instant dans cette attitude! .... On la contemple avec un saisissement qui suspend toutes les pensées !.... Et tout à coup Clara jetant ses deux bras autour du cou de Rosenberg : Je puis donc enfin parler, dit-elle : mon père, ne rougissez plus de votre fille; Valmore!....écoutez-moi.... Pour ne pas dénoncer le monstre que j'ai cru mon père.... Ciel! s'écrièrent à la fois Valmore et Rosenberg, c'est lui qui fut le meurtrier.... Oui c'est lui.... A ces mots, Valmore s'élance vers elle et tombe évanoui à ses pieds. Gloire de ma vie! s'écria Rosenberg. Ah! secourons Valmore, dit Clara...

Le duc de Rohan, spectateur de cette scène, en fut si profondément touché, qu'il ne s'y crut point étranger; il embrassoit Rosenberg, il félicitoit Clara avec enthousiasme, il prodiguoit ses soins à Valmore; ce dernier reprit enfin l'usage de ses sens, sa bouche aussitôt appela Clara; il vouloit se prosterner encore à ses pieds: Je dois y mourir, lui disoit-il, en versant un torrent de pleurs.... Retrouver Clara, non seulement innocente, mais embellie par tout ce que le malheur et la vertu peuvent offrir de plus touchant et de plus heroïque, c'étoit, pour lui, sortir d'un abîme ténébreux, revoir la lumière et reprendre la vie; néanmoins ce bonheur qui paroissoit surpasser ses forces, étoit cruellement troublé par les remords cuisants de son affreuse erreur, et par le souvenir de Jules. Un grand bonheur, loin de consoler

tout à coup d'une véritable peine de l'ame, semble au contraire en ranimer l'amertume; le cœur est si ambitieux que ce qu'il acquiert lui fait mieux sentir encore ce qui lui manque. Pour Clara, elle éprouva sur-tout dans ces premiers moments le pressant besoin de se justifier sur quelques points qui paroissoient inexplicables; en vain on lui répéta qu'un seul mot avoit tout expliqué, que d'ailleurs le scélérat, dans son premier mouvement de surprise, s'étoit trahi lui-même en s'écriant qu'il *étoit perdu*, et en prenant la fuite, Clara insista avec force : Valmore alloit la quitter, elle ne vouloit point lui laisser d'énigmes à débrouiller; elle le conjura de souffrir qu'elle rouvrît un instant toutes les blessures de son cœur, et elle expliqua rapidement et en peu de mots comment les ins-

truments du crime s'étoient trouvés entre ses mains, et comment, cachée sous la table, elle n'avoit connu le meurtre qu'en recevant sur sa robe le poignard teint de sang!....Pendant cet affreux récit, Valmore, qu'elle n'osoit regarder, Valmore pâle et tremblant de douleur et de rage contre l'assassin, étoit soutenu par le duc et par Rosenberg; car plus d'une fois sa tête défaillante tomba sur l'épaule de l'un ou de l'autre: il se retraçoit en même temps et la mort tragique de son fils, et les outrages, l'ignominie dont il avoit accablé l'innocente et malheureuse Clara; une sueur froide inondoit son visage, et le bonheur de pouvoir admirer Clara avec enthousiasme cédoit dans son ame à l'horreur des remords de l'avoir haïe et persécutée!.... O la plus noble et la plus généreuse des créatures humaines: s'écria-t-il, ô Clara! que je suis in-

digne des sentiments que vous me conservez !....votre vertu sublime fait tout mon orgueil, et cependant elle me flétrit, elle imprime sur ma vie une tache ineffaçable; j'aurois dû tout deviner.... Non, non, dit le comte, vous trouverez toujours votre excuse dans des apparences tellement inouies, qu'elles ont pu même abuser un père!... Valmore, poursuivit-il, nous allons nous séparer; des intérêts politiques nous divisent momentanément, et l'honneur va nous forcer de prendre encore les armes l'un contre l'autre. Mais la main de Clara vous appartient; ma fille est à vous; elle sera l'épouse de Valmore, recevez-en ma parole. A ces mots, Valmore, inondé de pleurs, se jette aux genoux de Clara pour recevoir sa main, que Rosenberg lui présente. En présence de cet illustre témoin, poursuivit le

comte en montrant le duc de Rohan, je vous unis tous deux. Et ne croyez pas, Valmore, que cette vierge si pure, que cette héroïne soit le fruit d'un commerce criminel ; je suis secrètement marié depuis vingt ans....
Ce mot, qui ne laissoit plus de doutes à Clara sur sa mère, acheva de mettre le comble à son bonheur. Dans ce moment parut celui dont elle désiroit si vivement la présence ; le père Arsène entra dans la cellule. Dès le premier instant d'une si merveilleuse révolution dans son sort, Clara avoit demandé avec instance le père Arsène, et le duc, qui connoissoit depuis long-temps ses sentiments pour ce respectable religieux, l'avoit envoyé chercher. Aussitôt qu'elle l'aperçut elle courut à lui en s'écriant: Montalban n'est point mon père, et j'ai pu me justifier !.... Et prenant par la main le père Arsène pour le pré-

senter à Rosenberg et à Valmore: Voilà, leur dit-elle, celui qui fût à la fois le seul confident de mon innocence, mon généreux protecteur, mon unique appui, mon guide et mon libérateur. Le père Arsène fut accueilli avec toute la reconnoissance et toute la sensibilité que devoient inspirer ces paroles. La joie de ce bon religieux fut aussi touchante que sincère. Il remercioit, en pleurant, la Providence; il contemploit Clara avec délice, mais il montra peu d'étonnement. J'ai toujours pensé, dit-il, que Dieu récompenseroit d'une manière éclatante une telle conduite. Ma fille, poursuivit-il, vous avez dignement soutenu l'injustice et le malheur, puisiez-vous supporter de même l'épreuve des louanges et de la prospérité.

Valmore, avant de s'arracher de

cette cellule où son sort venoit de changer et de se fixer, se retourna vers le duc de Rohan. J'ose avec confiance, lui dit-il, vous demander justice contre le scélérat meurtrier de mon fils et persécuteur atroce de la vertu.... Ce monstre infernal, assassin d'un enfant, voulut sacrifier encore la victime qui s'immoloit pour lui. Il m'associa à ses fureurs, il m'a souillé de son crime ; j'ai fait traîner Clara à l'échafaud !....Mais vous l'en avez fait arracher, interrompit Clara.... Ah! Valmore, poursuivit-elle, oublierez-vous que, pendant quinze ans, j'ai donné le nom de père à ce misérable ? Dans ce jour de joie et de bonheur, dit le père Arsène, remettez au ciel le soin de votre vengeance, ou plutôt priez-le d'en adoucir la juste rigueur.... Le triomphe de Clara ne vous répond-il pas de la punition de Montalban ?

Et celui qui vous parle en sa faveur, interrompit Clara, fut plongé par lui dans un cachot, et chargé de fers comme le plus vil scélérat.... O digne protecteur de Clara! s'écria Valmore; et vous, ma céleste amie, vous, mon épouse, n'avez-vous pas à jamais le droit de régler tous les mouvements de mon cœur.... Non, non, dit le duc de Rohan, de tels forfaits ne peuvent rester impunis. La société entière en demande vengeance; elle doit l'obtenir, Mais il faut nous séparer; partez Valmore, Rosenberg et moi nous vous répondons de la sûreté de votre épouse. Montrer pour elle l'intérêt et l'admiration qu'elle inspire, c'est s'honorer soi-même. Ici Rosenberg prit la parole pour demander le secret sur la naissance de Clara. Je déclarerai, dit-il, qu'elle est ma fille, à mon retour en Allemagne. D'ici

là, nous dirons seulement qu'on a découvert que Montalban n'est point son père; que ce monstre a fait lui-même l'aveu de son crime, et nous remplirons toutes les gazettes des détails qui justifient Clara; ensuite je la conduirai à la cour de l'électeur de ***, et là je déclarerai la vérité toute entière.

Le duc de Rohan, le père Arsène et Valmore promirent à Rosenberg le secret le plus inviolable. Clara qui désiroit voir son père tous les jours, demanda que la prieure des Ursulines fût mise dans cette confidence, et Rosenberg y consentit.

Valmore, entraîné par le duc de Rohan et par le père Arsène, se sépara enfin de Clara, et retourna à l'armée royale. Rosenberg resta seul avec sa fille une demi-heure pour essuyer les pleurs que le départ de

Valmore lui faisoit répandre ; ensuite il la quitta en promettant de revenir le soir dans l'appartement de la prieure, que Clara devoit prévenir.

Lorsque Clara se retrouva seule, avec quels transports elle remercia Dieu d'un changement si soudain et si merveilleux dans sa destinée !.... Ce nom de Clara si souillé, si flétri, non seulement reprenoit toute sa pureté, mais il alloit devenir aussi illustre qu'il avoit été déshonoré !.... Elle ne soupiroit qu'après la retraite ; elle étoit bien sûre que Valmore lui permettroit de ne jamais paroître à la cour et dans le monde ; mais elle estimoit de la gloire ce qu'elle a de plus doux, le bonheur d'honorer par sa réputation les auteurs de ses jours, et le choix d'un époux ! Enfin le ciel lui avoit donné les parents que son cœur auroit choisis de préfé-

rence à toutes les autres; un père qu'elle admiroit, une mère qu'elle adoroit! et Valmore alloit devenir son époux!... Valmore connoissoit toute son innocence... Tant de maux, une erreur si funeste, n'avoient servi qu'à la rendre plus intéressante aux yeux de Valmore, et qu'à mériter mieux son estime et sa tendresse!... Avec quel ravissement et quelle gratitude elle se rappeloit ce pressentiment heureux qui, dans la chapelle de l'ermitage, lui annonça de si nobles destinées.... Et le résultat de ces pensées fut de former pour l'avenir les projets les plus touchants et les résolutions les plus vertueuses.

Le comte revint à six heures du soir; la prieure le laissa tête à tête avec sa fille, dans un cabinet reculé de son logement; et là Rosenberg serrant les mains de Clara dans les siennes: Ma

fille, lui dit-il en vous rappelant la ressemblance qui causa tant d'étonnement à la cour de l'électeur, vous pourriez deviner quelle est votre mère.... A ces mots, Clara rougit et ses yeux se remplirent de larmes.... Il lui en coûtoit de cacher quelque chose à son père, et elle ne vouloit pas avouer qu'Euphémie lui eût confié son secret. Oui, ma fille, poursuivit le comte, la princesse Euphémie, mon épouse, est votre mère. Ah ! Dieu ! dit Clara, rien ne manque donc à mon bonheur !.... Ma chère Clara, reprit Rosenbeag avec attendrissement, quelle sera sa joie quand je vous remettrai dans ses bras !.... Vous avez ses traits, sa douceur, sa sensibilité ; mais vous avez aussi l'élévation d'ame de votre père.... En parlant ainsi, le comte la contemploit avec orgueil et ravissement, en songeant que cette

jeune personne si vertueuse, si courageuse, que cette héroïne étoit sa fille !.... Maintenant, poursuivit-il, je dois vous rendre compte de tout ce qui vous touche, et de ma conduite relativement à vous. Ecoutez-moi, ce récit ne sera pas long.

" Ayant épousé secrètement la prin-
" cesse, les plus puissants intérêts
" m'obligeoient à cacher cet hymen.
" La princesse, douée de toutes les
" qualités qui peuvent rendre une
" femme et respectable et chère, est
" capable d'une très grande discrétion;
" mais elle ne l'est pas de modérer
" une sensibilité qui nous auroit per-
" dus l'un et l'autre, si je n'avois pas
" eu constamment une prudence qui
" m'a souvent, à ses yeux, donné
" l'air de la dureté. J'étois certain
" qu'elle seroit de toutes les mères la
" plus tendre et la plus passionnée, et

“ que ce sentiment, en lui faisant
“ faire les imprudences les plus dan-
“ gereuses, deviendroit entre nous un
“ sujet éternel de division, et, par
“ conséquent, une source inépuisable
“ de contrariétés et de douleurs pour
“ elle. Aussitôt que je la vis prête à
“ devenir mère, je formai donc le
“ dessein de lui dérober notre enfant,
“ de lui ravir pour un temps toutes
“ les douceurs de la maternité, afin
“ de pouvoir un jour les lui rendre
“ sans danger pour elle et pour moi.
“ Il me falloit un confident. Il y
“ avoit alors à la cour un étranger
“ français, plus âgé que moi de six
“ ou sept ans, avec lequel je n'avois
“ aucune liaison apparente, mais qui
“ m'avoit utilement servi en secret
“ dans plusieurs affaires épineuses et
“ difficiles. Je lui connoissois une
“ extrême discrétion, une grande ac-

“ tivité, l'esprit le plus inventif et le
“ plus fertile en stratagèmes. Il ne
“ m'inspiroit pas une confiance d'es-
“ time, mais je croyois lui devoir de
“ la reconnoissance. Je lui trouvois
“ un esprit supérieur; car j'étois dans
“ cet âge où tout intrigant qui n'est
“ pas un sot paroît un homme de
“ génie, parce qu'on n'est pas dans le
“ secret des moyens honteux et cou-
“ pables qu'il emploie pour réussir.
“ Cet homme étoit Montalban. Quoi-
“ que je lui supposasse un grand at-
“ tachement pour moi, je ne lui
“ fis qu'une demi-confidence. J'ai
“ toujours eu pour maxime qu'il
“ ne faut dévoiler de son secret que
“ ce qu'il est utile et nécessaire d'en
“ dire. D'ailleurs, la moitié du
“ mien ne m'appartenoit pas; je
“ devois le cacher. Je ne parlai
“ point de mon mariage, je ne

“ nommai point la mère ; et comme
“ on me croyoit amoureux d'une au-
“ tre, Montalban, à cet égard, n'eut
“ pas le moindre soupçon de la vérité.
“ Je lui demandai de me donner les
“ moyens de soustraire cet enfant prêt
“ à naître ; il me proposa de le faire
“ passer pour le sien tout le temps
“ que je voudrois, et il inventa pour
“ cela un plan ingénieux et compli-
“ qué qui donnoit à cette supercherie
“ toute la vraisemblance désirable, et
“ qui mettoit mon secret en parfaite
“ sûreté. Je reconnus ce service que
“ me rendoit Montalban, en lui fai-
“ sant avoir une place lucrative qui
“ auroit fait la fortune de tout autre.

“ Aussitôt après votre naissance, je
“ m'emparai de vous ; je vous enve-
“ loppai dans mon manteau, et, vous
“ arrachant aux caresses maternelles,
“ je vous emportai. La sage-femme,

« par mon ordre, avoit dit à la prin-
« cesse qu'elle avoit mis au jour un
« garçon ; car, sachant qu'Euphémie
« désiroit une fille de préférence, je
« la trompai encore à cet égard, afin
« de diminuer un peu l'amertume des
« regrets que je lui préparois. Au
« bout de dix ou douze jours, on lui
« annonça que cet enfant n'existoit
« plus.... Ah ! mon père, interrompit
« Clara, que nous lui devons de dé-
« dommagements pour cette cruelle
« tromperie, qui lui aura coûté tant
« de pleurs !.... Elle les trouvera tous
« en sachant qu'*Olympe* est sa fille,
« répondit le comte ; et croyez que
« sans cet artifice, qui m'a beaucoup
« coûté, elle auroit été bien plus à
« plaindre. Ce fut sur-tout l'intérêt
« de son repos qui m'inspira cette
« conduite ; et voilà, poursuivit-il en
« souriant, ce que les femmes ne sau-

" roient comprendre. Elles appellent
" *cruauté* des précautions et des me-
" sures sévères que leur imprudence
" et leur foiblesse rendent indispen-
" sables. Mais désormais je n'aurai
" plus rien de caché pour votre mère
" et pour vous... Clara, pour toute
" réponse, baisa la main de son père,
" qui, reprenant son récit : Vous
" fûtes mise en nourrice, dit-il, à
" quelques milles de Niémen. J'allai
" plusieurs fois avec Montalban vous
" y voir sans être connu. Je sentis
" dès-lors que je vous aimerois
" avec passion ; que, si près de vous,
" je ne pourrois me priver du plai-
" sir de vous voir, et je pris le cou-
" rageux parti de vous envoyer en
" France, où je pensois d'ailleurs que
" vous seriez mieux élevée qu'en Alle-
" magne. Vous aviez deux ans quand
" on vous conduisit en France, dans

" un couvent de Picardie, sous la
" garde d'une excellente gouvernante
" qui ne m'avoit jamais vu, et qui
" vous croyoit, ainsi que tout le
" monde, fille de Montalban. Je
" voulus vous revoir avant votre dé-
" part ; cette entrevue se fit dans le
" cabinet de Montalban, et en sa pré-
" sence. Je vous trouvai embellie et
" si charmante, que je fus tenté de
" vous porter dans les bras de votre
" mère ; mais je renonçai promp-
" tement à cette idée, en songeant
" que je vous éloignois sur-tout parce
" que je n'osois compter sur ma propre
" prudence. Je vous donnai beau-
" coup de joujoux, et je vous de-
" mandai si vous m'aimiez autant que
" Montalban. A cette question, vous
" me regardâtes fixement en silence ;
" ensuite vous vous jetâtes dans mes
" bras en pleurant, non comme une

" enfant, mais avec cette expression
" de douceur et de douleur profonde
" qui est particulière à votre mère :
" vous lui ressembliez d'une manière
" frappante dans ce moment. Je
" vous confie, ma fille, que cette pe-
" tite scène me fit une impression
" dont le temps n'a jamais effacé le
" souvenir. En vous quittant, je
" passai à votre cou une chaîne à la-
" quelle étoit attaché un cœur d'or
" émaillé, contenant des cheveux de
" votre mère, mon nom de baptême
" et le sien gravés....Ici Clara inter-
" rompit encore son père, en tirant
" de son sein cette chaîne qu'elle lui
" montra.....Le comte fut vivement
" attendri en revoyant ce premier
" don d'Euphémie, ce gage d'amour
" et de tendresse paternelle. Ma fille,
" dit-il, je ne vous recommande pas
" de le conserver toujours ; le seul ins-

« tinct de la nature vous l'a fait gar-
« der, la piété filiale y mettra plus
« de prix encore....

« Lorsque vous fûtes partie, je re-
« çus régulièrement de vos nouvelles
« par Montalban ; et, par la suite,
« les affaires, la guerre et l'ambition
« n'ont jamais pu vous écarter de mon
« souvenir. Vous aviez onze ans,
« lorsque l'électeur m'envoya en
« France; je briguai cette commis-
« sion, sur-tout pour satisfaire le
« désir passionné que j'avois de vous
« revoir. Mais je ne voulois point
« être remarqué de vous, et j'avois ima-
« giné à cet égard, plusieurs moyens
« qui, par l'évènement, devinrent
« inutiles. Après avoir passé dix-
« huit mois à Paris, il me fut enfin
« possible de m'échapper. Je partis
« pour me rendre à l'abbaye d'Origny,
« où vous étiez alors. J'arrivai la

“ veille d’une grande fête, et j’appris
“ que le lendemain une partie des
“ pensionnaires de l’abbaye devoient
“ faire leur première communion.
“ Le lendemain matin j’étois dans
“ l’église extérieure avant que la
“ grand’messe fût commencée. Je
“ me plaçai très près, et vis-à-vis la
“ grille qui séparoit l’église où j’étois
“ de celles des religieuses. Un ri-
“ deau noir étoit tiré derrière la grille ;
“ mais lorsqu’il fut ouvert, un peu
“ avant la communion, je vis les re-
“ ligieuses avec leurs voiles baissés, et
“ les jeunes communiantes vêtues de
“ blanc, rangées au mileu du chœur.
“ Je vous cherchai des yeux dans cette
“ troupe innocente ; mais vous étiez
“ cachée par vos compagnes. Elles
“ chantèrent le *Veni Creator*. J’étois
“ certain que, parmi ces jeunes et
“ touchantes voix, j’entendois la vô-

“ tre; il me sembloit que j'en distin-
“ guois les doux accents.... Après
“ avoir chanté l'hymne, les jeunes
“ personnes se mirent en file, et s'ap-
“ prochèrent de la sainte table. On
“ ouvrit une porte de la grille pour
“ les communier l'une après l'autre.
“ A la suite de la cinquième com-
“ muniante, s'avança doucement une
“ figure angélique, plus jeune et plus
“ petite que toutes les autres. Ma-
“ chinalement je m'approchai plus
“ près encore; j'étois à côté du prêtre.
“ Je n'hésitai point à vous recon-
“ noître. Votre ressemblance avec
“ Euphémie, et le trouble de mon
“ cœur, ne pouvoient me laisser le
“ moindre doute !.... Je vous voyois,
“ ma fille, je vous contemplois avec
“ ravissement; et votre profond re-
“ cueillement me donnoit la certitude

“ que je sortirois de l'église sans avoir
“ été aperçu de vous.

“ J'emportai de l'abbaye d'Origny
“ un souvenir ineffaçable qui ne me
“ quittera plus. Avant de partir de ce
“ lieu j'éprouvai le désir irrésistible
“ d'écrire à votre mère, et cette lettre
“ est la seule qu'elle ait reçue de moi
“ depuis notre mariage. Depuis ce
“ jour, sans cesse occupé de vous, je
“ formai successivement, pour votre
“ établissement, mille projets divers.
“ Quelques années après j'aurois pu
“ déclarer mon mariage à l'électeur et
“ obtenir son consentement; votre
“ intérêt demandoit de moi cette dé-
“ marche, et ce fut précisément ce
“ qui m'empêcha de la faire. C'étoit
“ déjà beaucoup de révéler à mon
“ maître et à mon bienfaiteur que je
“ le trompois depuis seize ans; et il
“ me parut si indigne de mon carac-

“ tère de ne faire cet aveu tardif que
“ par un motif d'intérêt, c'est-à-dire
“ pour établir ma fille, que je pris
“ l'irrévocable résolution de ne lui
“ dévoiler ce mystère qu'après avoir
“ fixé votre sort. Je fis céder mon
“ ambition pour vous à ce sentiment
“ d'honneur. D'ailleurs, il m'eût été
“ également pénible de ne vous rendre
“ à votre mère qu'en lui demandant
“ une dot pour vous, et je trouvois de
“ la douceur à disposer entièrement
“ de vous. Je voulois tout sacrifier
“ personnellement pour vous marier
“ d'une manière qui ne fût pas in-
“ digne de votre naissance; j'en
“ cherchois les moyens, quand Mon-
“ talban, que de mauvaises affaires
“ venoient d'obliger de quitter l'Alle-
“ magne, me manda qu'un des plus
“ grands seigneurs de France étoit
“ amoureux de vous et vouloit vous

« épouser. Depuis que vous étiez
« entre les mains de ce scélérat,
« j'avois pris pour lui une véritable
« amitié. Cette liaison, qui fut tou-
« jours secrète, ne me donna jamais
« la possibilité d'étudier son caractère
« et-de connoître sa conduite parti-
« culière, sur laquelle il jetoit un
« voile impénétrable par un genre de
« vie très obscur. Je savois seulement
« qu'il avoit de mauvaises affaires et
« des dettes, et lorsqu'il me détailla
« tous les avantages de l'alliance de
« Valmore, la plus haute naissance,
« un titre brillant, une immense for-
« tune, le personnel le plus parfait, je
« désirai ce mariage, et d'autant plus
« qu'on me mandoit que vous le dé-
« siriez vous-même. J'avois écrit en
« France pour prendre là-dessus quel-
« ques informations qui se trouvèrent
« conformes à celles que me donnoit

« Montalban. Enfin je ne répugnois « point à vous établir en France ; au « contraire, le grand âge de l'élec- « teur et sa santé délicate ne me « permettoient pas l'espoir de le « conserver long-temps. Le prince « héréditaire m'estime ; mais il a « deux favoris qui occuperont cer- « tainement, sous son règne, les pre- « mières places. Ainsi, sans borner « mon ambition, je sentis qu'il falloit « en changer la carrière. Je m'arrêtai « à ce projet : vous marier en France, « ensuite faire approuver mon ma- « riage par l'électeur, et, après sa mort, « entrer au service de France, et venir « avec votre mère m'y établir, certain « qu'Euphémie seroit heureuse en « tout pays entre sa fille et son époux. « Je répondis donc à Montalban que « l'alliance proposée me convenoit « sous tous les rapports, et je termi-

“ nois ainsi ma lettre : Si cette affaire
“ réussit, ou tel autre mariage réu-
“ nissant les mêmes avantages, *mé-*
“ *rite personnel, illustre naissance,*
“ *grande fortune, dispositions fa-*
“ *vorables de ma fille,* je m'engage,
“ mon cher Montalban, à payer
“ toutes vos dettes et à vous assurer
“ une pension viagère de cinq cents
“ ducats ; mais vous sentez qu'il me
“ seroit impossible de faire de telles
“ choses si vous ne pouviez procurer
“ à ma fille qu'un établissement mé-
“ diocre. Je joignois à cette lettre
“ l'acte en bonne forme, et signé de
“ moi, qui contenoit cet engagement
“ conditionnel. Voilà ma fille, ce
“ qui décida ce monstre à commettre
“ le crime exécrable qui a causé tous
“ nos maux !.... Il m'avoit mandé que
“ Valmore vous épouseroit sans dot,

« et je n'en étois pas moins décidé à
« vous en donner une convenable.

« Dans une seconde lettre, Mon-
« talban me mandoit que la plus
« grande partie de la fortune de Val-
« more étoit substituée à son fils. Je
« répondis que puisque vous aviez de
« l'inclination pour Valmore, je don-
« nois mon consentement, quoique
« ce mariage ne fût plus, du côté de
« l'intérêt, un établissement avan-
« tageux pour vous. Je fixai au pre-
« mier octobre le jour de votre ma-
« riage. Je comptois tout confier à
« Euphémie, et, muni de son con-
« sentement, arriver au château de
« Valmore le jour de la signature du
« contrat, et déclarer à Valmore le
« secret de votre naissance et lui por-
« ter mes dons. Montalban fixa votre
« mariage à un jour beaucoup plus

“ prochain, sachant bien que le crime
“ qu'il méditoit en retarderoit la con-
“ clusion. Mais que devins-je, grand
“ Dieu! en apprenant, par un cour-
“ rier de Montalban, l'horrible évène-
“ ment.... Toutes les preuves contre
“ vous étoient si convaincantes, que
“ le plus léger doute étoit impossible...
“ J'envoyai un homme à Paris, dont
“ tous les rapports furent conformes
“ à ceux de Montalban. Je sus de
“ plus que le poignard, instrument
“ du crime, étoit de la même fabrique
“ que l'une des armes blanches trou-
“ vée sur l'un des brigands de la forêt
“ qui environne le château de Val-
“ more; cette fabrique est en Suisse,
“ quoique la boîte qui tomba dans vos
“ mains vînt de l'Allemagne. Telles
“ furent les précautions et les com-
“ binaisons du meurtrier, que, si le
“ hasard ne vous eût pas rendue sa

« victime, jamais on n'auroit pu for-
« mer contre lui un soupçon raison-
« nable. J'envoyai à ce monstre un
« don de quatre mille ducats ; ce
« n'étoit pas la moitié de la somme
« nécessaire pour payer ses dettes : il
« la garda pour se sauver, et ne paya
« rien. J'exigeai qu'il vous fît en-
« fermer dans un couvent. Il me
« manda qu'on refusoit de vous rece-
« voir, et qu'il vous envoyoit à Ros-
« mal. Au milieu de mon désespoir
« et de l'horreur que vous m'inspiriez,
« je n'étois pas insensible au courage
« étonnant que vous montrâtes en al-
« lant à l'échafaud.... Je vous abhor-
« rois, je vous regrettois ; votre image
« me poursuivoit par-tout ; je la re-
« trouvois dans les traits de votre
« mère, et l'objet même qui auroit dû
« me consoler aggravoit encore des
« peines si déchirantes. Quand j'ap-

“ pris votre prétendue mort, ma rai-
“ son me dit que c'étoit un bonheur
“ pour moi, et cependant je me trou-
“ vai plus malheureux encore..... A
“ présent vous pouvez concevoir ce
“ que j'éprouvai en vous revoyant à
“ Niémen ; je vous reconnus dans
“ l'instant.... Il y eut dans ma sur-
“ prise de l'indignation, de la colère,
“ de la terreur, mais il y eut aussi
“ quelque chose qui ressembloit à la
“ joie. Vous viviez ! Cette pensée a
“ toujours trouvé dans le fond de
“ mon cœur un sentiment paternel....
“ Dans le rapide entretien que nous
“ eûmes dans le jardin, mon trouble,
“ soyez-en sûre, surpassa de beau-
“ coup le vôtre !.... Après votre dé-
“ part, les pleurs et le chagrin de la
“ princesse me touchèrent sensible-
“ ment. Je lui savois gré de sa dou-
“ leur et de son instinct maternel.

« Quand je la voyois s'affliger en pen-
« sant à vous, je me trouvois dans une
« si parfaite harmonie avec elle !... Je
« fus très frappé de la noblesse avec
« laquelle vous me renvoyâtes l'argent
« qu'on vous avoit remis de ma part...
« Vous étiez pour moi un être inex-
« plicable. O ma fille, ajouta le
« comte en terminant ce récit, puis-
« que alors même je sentois malgré
« moi que j'étois votre père, jugez
« de la tendresse inexprimable que
« j'ai maintenant pour vous !....» Ah!
mon père, reprit Clara, puis-je ne la
pas connoître, quand vous avez si
généreusement reconnu pour votre
fille une infortunée flétrie par le plus
horrible déshonneur, parce que vous
avez vu qu'elle retomboit avec déses-
poir sous l'autorité de celui qui vou-
loit s'emparer d'elle ! Rappelez-vous
toujours que je n'ai point balancé à

m'immoler pour l'homme vil et barbare auquel je croyois devoir la vie, et jugez aussi du sentiment que je dois avoir pour le noble auteur de mes jours !....

Le comte ne se lassoit point d'écouter et de regarder cette fille si chérie. Il fut convenu entre eux que, ne pouvant être plus décemment que dans ce couvent, elle y resteroit jusqu'à la fin du siége, et qu'ensuite il la conduiroit en Allemagne, où Valmore viendroit les rejoindre pour l'épouser. Après avoir fait mille projets pour l'avenir, le comte la quitta, aussi charmé de son esprit qu'il étoit touché et enorgueilli de sa sensibilité, de son généreux caractère et de toutes ses vertus.

Clara se coucha, mais ne trouva point le repos dont elle avoit tant de besoin, après avoir éprouvé des se-

cousses et des émotions si violentes. La guerre duroit toujours, et ses inquiétudes pour son père et pour Valmore ne lui permettoient pas de sentir tout son bonheur. On n'envisage qu'en tremblant et avec un sentiment douloureux une perspective heureuse quand on ne la voit qu'à travers des dangers présents et inévitables.

Clara ne dormit point, et le matin en se levant elle se trouva mal. Elle avoit de la fièvre : néanmoins, pour ne pas inquiéter son père, elle ne se plaignit point, et supporta deux jours, sans en parler, cet état de malaise. Mais le troisième jour la fièvre devint si forte, qu'elle fut obligée de se mettre au lit et d'appeler un médecin. Le comte éprouva une inquiétude d'autant plus cruelle, que ne voulant point encore se déclarer son père, il

ne pouvoit la soigner et lui servir de garde ; d'ailleurs les soins de la guerre l'occupoient une partie du jour ; mais le père Arsène alloit soir et matin lui donner de ses nouvelles. Tout le monde dans la ville prenoit le plus vif intérêt à la santé de Clara ; car on savoit universellement son histoire répandue par le duc de Rohan, confirmée par la disparition de Montalban, et détaillée dans toutes les gazettes. Clara innocente étoit devenue l'objet de l'admiration publique. Le duc, décidé à livrer Montalban à la rigueur des lois, avoit donné l'ordre de l'arrêter ; mais on l'avoit cherché vainement.

Vis-à-vis le couvent des Ursulines vivoit une vieille et vertueuse dame catholique, nommée la marquise de ***. Sa conduite avoit toujours été si exemplaire, son immense charité

si connue, que l'amour des pauvres pour elle et l'estime publique l'avoient préservée jusqu'alors des fureurs de parti. D'ailleurs ne se mêlant de rien, vivant dans la plus grande retraite, elle étoit parvenue, depuis les troubles, à se faire oublier de tous les intrigants. Cependant, après la scène où Clara fut reconnue de son père, Montalban se ressouvint d'avoir entendu parler de la pieuse marquise de ***, et ne sachant où s'aller cacher, il entra précipitamment dans cette maison hospitalière. Il sollicite un moment d'audience particulière; il est admis. Il demande un secret inviolable; on le lui promet. Il portoit un habit d'officier d'un grade supérieur; il s'annonce sous un nom supposé, et demande un asile pour quelques jours, en disant qu'il est persécuté pour la religion catholique. La

manière dont il s'énonçoit annonçoit un homme distingué par sa naissance, ou du moins par son éducation, et il avoit l'air si effrayé, si troublé, qu'il toucha vivement la marquise. J'ai, lui dit-elle, un petit cabinet où personne n'entre jamais que moi, je vais vous y cacher tout à l'heure, car votre danger me paroît trop pressant pour prendre des informations sur votre personne. A ces mots, Montalban, déposant sur une table son sabre et deux pistolets qu'il avoit dans ses poches : Madame, dit-il, sur la foi de l'hospitalité je me constitue votre prisonnier pour quatre ou cinq jours. Eh bien, monsieur, reprit la marquise, vous ne verrez que moi, et seule je vous porterai votre nourriture. En effet, elle le conduisit dans un cabinet qui n'avoit d'issue qu'à travers ces appar-

tements. Montalban, endurci dans l'impiété (car une telle scélératesse ne peut exister sans l'athéisme,) Montalban n'avoit point de remords, mais se voyant perdu sans ressource, il avoit la rage dans le cœur, et l'horrible besoin de commettre de nouveaux crimes. Son sang, enflammé par une fureur impuissante et concentrée, alluma dans ses veines une fièvre brûlante. Le lendemain la marquise le trouva dans son lit. Trois jours après, Montalban étant toujours malade, la marquise elle-même eut une si violente attaque de rhumatisme, qu'il lui fut impossible d'aller soigner son hôte: ne voulant pas confier son secret à un domestique, elle se trouva dans un grand embarras. Le père Arsène venoit secrètement tous les dimanches chez elle pour y dire la messe: elle l'envoya chercher; il ac-

courut ; elle lui confia qu'elle cachoit chez elle un catholique persécuté, et le chargea d'aller lui porter sa nourriture. Le père Arsène, toujours prêt à faire une bonne action, se rendit sur-le-champ dans le cabinet qu'il connoissoit, car il y avoit vu déjà un autre fugitif. Au bruit qu'il fit en entrant, Montalban, malade encore, et toujours au lit, entr'ouvrit son rideau, et en reconnoissant le père Arsène il s'écria : Je suis trahi !.... Le père Arsène frémit à la vue de ce monstre ; mais surmontant aussitôt son trouble, il l'instruisit de la vérité..... Eh bien, reprit Montalban, je suis mourant, allez me dénoncer, vengez-vous, vous n'êtes pas le seul prêtre que j'aie persécuté, je les ai tous poursuivis. Ah ! dit le père Arsène, bénissez donc le ciel qui daigne vous en envoyer un pour vous absoudre !

S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion.....—Laissez-moi, allez, vous dis-je, allez me dénoncer........—Me croyez-vous une hypocrite? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère, j'exposerois ma vie pour vous être utile, et je la donnerois avec joie pour sauver votre ame. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible et né peut-être vindicatif qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi, c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit.—Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité.—Com-

ment ?—Je voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe ; faites-lui dire de se trouver ce soir, à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest.— Pourquoi ne pas le recevoir ici ?—Je veux qu'il ignore mon asile ; je ne me fie à personne. Serez-vous en état de vous lever ? — Je l'essaierai.— Votre commission sera faite. A ces mots le père Arsène se retira, après avoir promis de prévenir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint au bout d'un quart-d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir, ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter ; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt

S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion.....—Laissez-moi, allez, vous dis-je, allez me dénoncer........—Me croyez-vous une hypocrite ? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi ? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère, j'exposerois ma vie pour vous être utile, et je la donnerois avec joie pour sauver votre ame. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible et né peut-être vindicatif qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi, c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir ; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit.—Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité.—Com-

ment ?—Je voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe ; faites-lui dire de se trouver ce soir, à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest.— Pourquoi ne pas le recevoir ici ?—Je veux qu'il ignore mon asile ; je ne me fie à personne. Serez-vous en état de vous lever ? — Je l'essaierai.— Votre commission sera faite. A ces mots le père Arsène se retira, après avoir promis de prévenir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint au bout d'un quart-d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir, ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter ; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt

S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion.....—Laissez-moi, allez, vous dis-je, allez me dénoncer........—Me croyez-vous une hypocrite ? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi ? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère, j'exposerois ma vie pour vous être utile, et je la donnerois avec joie pour sauver votre ame. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible et né peut-être vindicatif qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi, c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir ; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit.—Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité.—Com-

ment ?—Je voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe; faites-lui dire de se trouver ce soir, à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest.— Pourquoi ne pas le recevoir ici ?—Je veux qu'il ignore mon asile; je ne me fie à personne. Serez-vous en état de vous lever ? — Je l'essaierai.— Votre commission sera faite. A ces mots le père Arsène se retira, après avoir promis de prévenir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint au bout d'un quart-d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir, ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt

S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion.....—Laissez-moi, allez, vous dis-je, allez me dénoncer........—Me croyez-vous une hypocrite ? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi ? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère, j'exposerois ma vie pour vous être utile, et je la donnerois avec joie pour sauver votre ame. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible et né peut-être vindicatif qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi, c'est elle qui m'ordonne de vous aimer, de vous servir ; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit.—Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité.—Com-

ment ?—Je voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe; faites-lui dire de se trouver ce soir, à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest.— Pourquoi ne pas le recevoir ici ?—Je veux qu'il ignore mon asile; je ne me fie à personne. Serez-vous en état de vous lever ? — Je l'essaierai.— Votre commission sera faite. A ces mots le père Arsène se retira, après avoir promis de prévenir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint au bout d'un quart-d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir, ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt

qu'il fit nuit, il s'habilla et descendit dans la rue. Il y éprouva les mêmes terreurs. Enfin son domestique vint. Montalban le questionna beaucoup ; il apprit de lui que Clara, toujours chez les Ursulines, étoit malade, mais sans danger. Ce domestique lui dit encore que les assiégés devoient le lendemain, à la pointe du jour, faire une sortie par la porte de l'Ouest, et Montalban ordonna à ce domestique de lui amener un cheval et de lui apporter des armes dans cette même rue un quart-d'heure avant le jour. Après cet entretien, il entra chez la marquise. Le lendemain, le père Arsène revint lui apporter sa nourriture, et Montalban le chargea de dire à la marquise qu'il quitteroit sa maison à deux heures après minuit, et pour n'y plus revenir.

Depuis le meurtre de Jules, ce scé-

lérat, poursuivi, non par les remords, mais par un pressentiment funeste, portoit toujours sur lui le poison le plus subtil ; c'étoit une dernière ressource qu'il se réservoit en secret contre une mort ignominieuse : car Montalban, comme presque tous les grands scélérats, dépouillé de toute idée de l'immortalité de l'ame, affranchi de la crainte d'une autre vie, ne pouvoit calmer la terreur que lui inspiroient les lois humaines, que par l'horrible projet du suicide.

A deux heures après minuit il quitta l'asile que lui avoit procuré la charité chrétienne. En se promenant dans la rue pour attendre son valet, il remarqua, à cette heure indue, une boutique de pharmacien au rez-de-chaussée, et qui étoit éclairée encore. Cette boutique faisoit partie de la maison des Ursulines où logeoit Clara,

et, pour le service des malades, elle restoit ouverte toute la nuit.... Montalban savoit que Clara étoit malade... Poussé par son génie infernal, il regarde à travers les vitres, et ne voit dans la boutique qu'un vieillard endormi. Il espère entrer furtivement: mais la porte, en s'ouvrant, fait mouvoir une sonnette, et le vieillard se réveille. Montalban lui demande plusieurs drogues, en disant que c'est pour la marquise de ***. Le vieillard se lève, et, avec une extrême lenteur, cherche dans des boîtes, pèse avec des balances, et arrange en paquets ce qu'on lui demande. Pendant ce temps Montalban jette un coup-d'œil rapide autour de lui; il aperçoit une potion préparée dans une fiole; il lit sur l'étiquette le nom de Clara: aussitôt il verse du poison dans la fiole, ensuite il attend tran-

quillement les drogues qu'il a demandées, les reçoit, et sort de la boutique.

Un peu avant le jour, son valet survient: Montalban monte à cheval, et prend des armes. Bientôt on entend arriver les troupes; elles défilent, et remplissent la rue. Montelban, caché dans une allée, aperçoit, à la foible lueur du jour naissant, la troupe dont il porte l'uniforme; il s'y glisse, et sort de la ville avec elle. La tête basse, et son chapeau enfoncé sur les yeux, il n'est point remarqué dans ce grand nombre, d'autant mieux que le ciel étoit sombre et couvert de nuages.

La troupe avance; on aperçoit les royalistes; on se précipite vers eux; on en vient aux mains. Montalban combattit en désespéré. La haine et la fureur l'animoient également. Son

caractère atroce et licencieux lui faisoit haïr toute dépendance et toute autorité. La seule idée de majesté divine, comme puissance souveraine, lui faisoit horreur; et, par une conséquence nécessaire, il abhorroit la majesté royale. Au fort de la mêlée, le temps s'éclaircit subitement; alors Valmore, qui étoit à la tête de son régiment, aperçut Montalban, et le reconnut à l'instant même. Aussitôt il s'élance vers lui. Monstre! s'écria-t-il, tu vas recevoir le châtiment de tes crimes! et ne te flatte pas de périr glorieusement, car pour les rebelles le champ de bataille n'est plus le champ d'honneur.... En disant ces paroles il cherche à se faire jour jusqu'à lui; enfin il en approche. Tremble! lui dit-il d'une voix tonnante, tremble! ton innocente victime, devenue pour toi dans ce mo-

ment l'ange exterminateur, va du haut des cieux guider mon bras.... A ces mots il fond sur lui avec impétuosité, le blesse mortellement, le renverse baigné dans son sang, le saisit, et le fait prisonnier.

Après le combat, on conduisit Montalban mourant dans la tente de Valmore; on pansa ses blessures; et comme il avoit toute sa connoissance, l'aumônier du régiment de Valmore demanda à le voir. Montalban y consentit. L'aumônier, s'approchant de son lit: Je viens, lui dit-il, vous parler de la part de Valmore. Il ne pouvoit être pour vous sur le champ de bataille qu'un guerrier irrité; maintenant que vous êtes dangereusement blessé, et son prisonnier dans sa tente, vous ne trouverez plus en lui qu'un chrétien. Il me charge de vous assurer que les secours de

l'art vous seront prodigués, et qu'il ne livrera jamais son prisonnier à la rigueur des lois. Si vous guérissez, il vous rendra la liberté, et vous donnera une escorte pour vous conduire hors du camp.

Montalban, après avoir écouté ce discours, dit qu'il désiroit voir sur-le-champ Valmore, et l'aumônier fut le chercher.

Valmore ne douta point que Montalban, frappé de terreur à la vue de l'éternité, ne voulût faire un aveu public de son crime; il se rendit près de lui suivi des principaux officiers de son régiment. Aussitôt que Montalban l'aperçut: Valmore, lui dit-il, je veux faire un aveu inutile, mais qui me satisfait.... Je déclare donc solennellement que c'est moi qui fus le meurtrier de ton fils, et que Cla-, parfaitement innocente, ... ievqua à

la mort et à l'ignominie pour ne pas me dénoncer.... Après avoir dit ces paroles il fit une pause; ensuite, jetant sur Valmore le plus affreux regard: Comment cet aveu, dit-il, ne te fait-il pas trembler? Peux-tu croire que, mourant et vaincu par toi, la vérité puisse sortir de ma bouche sans un projet de vengeance? Connois enfin Montalban......Ce bras, qui se plongea dans le sein de ton fils, a versé ce matin un poison mortel dans le breuvage de Clara; elle n'existe plus....A ces mots, Valmore éperdu fait un mouvement machinal pour s'élancer sur ce monstre; on le retient. Montalban arrache l'appareil, mis sur ses blessures il expire... On emporte Valmore,

L'infortuné Valmore auroit succombé à sa douleur, si on ne lui eût pas fait faire la réflexion qu'il étoit

possible que le scélérat eût échoué dans sa tentative, et que des contre-poisons eussent conservé le vie de Clara. On fit sur-le-champ proposer un échange de prisonniers; et, quelques heures après, Valmore pensa mourir de joie eu apprenant, par un billet de Rosenberg, que Clara, grace à la vigilance du père Arsène, n'avoit point été empoisonnée; qu'avant cet évènement elle avoit eu de la fièvre, mais qu'elle en étoit presque entièrement quitte. Combien Valmore bénit le ciel et le vertueux religieux qui venoit de lui conserver encore l'objet d'une si vive admiration, et d'une tendresse devenue si passionnée!

Le père Arsène, en voyant Montalban libre, avoit tout craint des complots ténébreux de ce scélérat. Pensant sur-le-champ à Clara, réfléchissant que la pharmacie, ouverte toute

la nuit, étoit vis-à-vis la maison de la marquise, il avoit dit à Clara qu'une raison secrète et puissante l'engageoit à lui demander sa parole de ne prendre aucune espèce de drogues que de sa main. Il faisoit préparer ailleurs celles qu'on lui prescrivoit, et les lui apportoit lui-même. La fiole empoisonnée par Montalban étoit une vieille potion laissée là par inadvertance.

Le père Arsène, apprenant qu'un homme étoit venu à deux heures et demie dans la pharmacie, se fit donner le signalement de cet homme, reconnut Montalban, fut visiter la pharmacie, vit la fiole avec l'étiquette, et jugea que la potion étoit empoisonnée. On en fit l'essai sur un chien, qui mourut en trois minutes. Cet évènement ne fut pour Clara qu'un nouveau sujet de joie: il lui étoit doux de devoir une fois de plus

la vie à ce digne religieux, et de jouir de la reconnoissance qu'il inspiroit à Rosenberg et à Valmore. Ce dernier qui avoit déjà expédié deux courriers pour Paris, afin d'instruire sa sœur de l'innocence de Clara, lui en envoya un nouveau, porteur de la déclaration dernière de Montalban certifiée par le témoignage signé de tous les officiers du régiment de Valmore. Amélie fit annuler toute la procédure faite contre Clara; on ne pouvoit reconnoître son innocence sans admirer son heroïsme, et l'enthousiasme pour elle fut universel dans toute la France.

Cependant tout se préparoit entre les royalistes et les rebelles pour une affaire enfin décisive. La flotte angloïse disposa tout pour un grand combat, qui eut lieu sur la fin d'octobre. Louis XIII, dans cette jour-

née, se montra le digne fils de Henri-le-Grand ; il fut toujours à la batterie de *Chef-de-Baye,* où plus des trois cents boulets passèrent par-dessus sa tête. Le brave commandeur de Valençay acheva d'immortaliser dans ce combat son nom et sa valeur. Les Anglois furent complètement battus ; ils travaillèrent en vain à forcer la digue achevée par Pompée Targon : les François, qui savent quand il le faut joindre la persévérance à l'intrépidité, triomphèrent de tous leurs efforts. La flotte mit à la voile et retourna en Angleterre, et la Rochelle se soumit au roi le 28 octobre*. Ce prince n'y fit son entrée que deux jours après†. Valmore, brûlant du désir de revoir Clara, vola à la Rochelle le jour même de la reddition ;

* Historique.
† Historique.

il retrouva Clara en parfaite santé. Nul attachement ne pouvoit se comparer à celui de Valmore pour Clara; et l'objet de cet attachement étoit un être si angélique et si pur, que Valmore n'osoit pas même, dans sa pensée, donner au sentiment exalté qu'il avoit pour elle le nom d'amour. En effet, quel langage d'amour n'eût pas été déplacé avec elle?....Ne pouvant peindre ce qu'il éprouvoit mais sachant qu'il étoit inutile de l'exprimer, et que le cœur de Clara répondoit au sien, il s'enivroit du bonheur de la voir, et, dans un délicieux silence, il croyoit se faire mieux entendre que par de vains discours; mais avec le comte de Rosenberg et le père Arsène, il s'exprima avec toute l'éloquence touchante de la reconnoissance et d'une profonde sensibilité. Dans ces entretiens, tous les projets

pour l'avenir furent fixés. On convint que l'on partiroit tous ensemble pour l'Allemagne ; que le mariage s'y feroit ; et Valmore prit l'engagement d'amener tous les ans son épouse à Niémen pour y passer quelques mois avec sa mère ; ce qui devoit durer tout le temps de la vie de l'électeur. Rosenberg promit, à son tour, qu'à la mort de ce prince il viendroit avec Euphémie s'établir pour jamais en France.

Louis XIII fit son entrée à la Rochelle le premier novembre. On venoit d'y rétablir avec pompe le culte catholique. Le roi, par sa clémence et son humanité, se montra le père des sujets rebelles qu'il venoit de vaincre. Tous reconnurent avec enthousiasme les droits sacrés d'un souverain qui savoit pardonner. Il n'y eut point de sang versé sur les écha-

fauds, et pas un seul acte de rigueur; tous les châtiments se bornèrent à quelques destitutions, universellement approuvées par tous les partis, et à la démolition des fortifications*. Tous les cœurs volèrent au-devant de ce jeune prince, dont le courage et la bonté rappeloient le souvenir récent et si cher de son auguste père. Les habitants de la campagne sur-tout voulurent voir le fils de Henri-le-Grand; ils accoururent en foule à la Rochelle. Le roi ne dédaigna point leurs hommages; il admit à son audience une grande députation des laboureurs de ces environs, parmi lesquels se trouvoient douze jeunes villageoises vêtues de blanc. L'une d'elles, présentant au roi une gerbe de fleurs

---

* Historique.

des champs, lui chanta la romance suivante, impromptu d'un poëte de la Rochelle :

Dans ce beau jour que de bienfaits !....
Ce jour, marqué par la clémence,
Nous réunit, nous rend la paix,
Et va ramener l'abondance.
De nos près dévastés long-temps
Voici la dépouille dernière ;
Recevez les fleurs de ces champs,
Dont vous êtes dieu tutélaire.

Lorsque, fatigué de la cour,
De sa pompe et de son langage,
De la vérité, de l'amour,
Votre cœur cherchera l'hommage ;
Seul, sans éclat, venez chez nous
Oublier le pouvoir suprême,
Et jouir du bonheur si doux
De n'être aimé que pour vous-même.

Ah! pour vous louer dignement
Et pour illustrer votre vie,
Et l'éloquence et le talent
S'uniront sans doute au génie.
Ils célèbreront vos exploits;
Mais, dans le temple de mémoire,
Nos timides et foibles voix
Mettront le comble à votre gloire.

Les arts, leurs chefs-d'œuvre si beaux,
Montrent votre magnificence;
Ce n'est qu'en voyant nos hameaux
Qu'on chérira votre puissance.
Le nom des rois sur leurs tombeaux
Du temps peut ressentir l'outrage;
Mais, sur l'écorce des ormeaux,
Il sera béni d'âge en âge.

Le roi resta quelques jours à Rochelle, ensuite il retourna dans capitale.

Valmore, ayant obtenu la permission de voyager pendant six moi

prépara tout pour son départ. Clara, depuis l'heureuse révolution qui venoit de changer son sort, ne s'étoit point montrée en public. Lorsqu'on apprit à dix heures du matin qu'elle alloit partir, et qu'on vit à la porte des Ursulines une voiture à six chevaux, une foule de personnes de toutes conditions accourut dans la rue pour voir cette heroïne de toutes les ames pieuses et de tous les cœurs généreux et sensibles. Clara fit de touchants adieux aux bonnes Ursulines; elle ne quitta point sans répandre des larmes la jeune Honorine, qui, fidèle à sa vocation, voulut rester à la Rochelle pour s'y consacrer à Dieu. Mais le père Arsène devoit faire le voyage d'Allemagne, car quel autre que lui pouvoit bénir l'union de Valmore et de Clara? Par les courriers envoyés à Paris, on avoit obtenu de

ses supérieurs les permissions nécessaires.

Clara, appuyée sur le bras de ce saint religieux, et suivie de Valmore et de Rosenberg, (tout le monde ignoroit encore que ce dernier fût son père) l'humble et timide Clara sort du couvent, et sans voile, pour obéir à son père: elle paroît dans la rue: à son aspect mille acclamations et les plus tumultueux applaudissements exprimèrent l'enthousiasme qu'elle inspiroit, et que portoient au comble sa présence et les graces de sa figure qui parut incomparable à tous les yeux. La beauté dans une jeune personne, ajoute sans doute à l'éclat de la vertu, mais la vertu à son tour, donne à la beauté un charme ravissant et céleste. Clara monte en voiture avec le père Arsène, Rosenberg et Valmore. On fut obligé de traverser la ville entière au

petit pas ; toute cette multitude servit d'escorte à Clara, et s'accrut successivement jusqu'aux portes ; sa voiture fut remplie de bouquets et de couronnes de lauriers et de fleurs : on en jetoit des fenêtres, avec une profusion de vers à sa louange, écrits sur des banderoles de papier. Les succès les plus brillants de l'esprit et du génie trouvent des contradicteurs, les actions généreuses n'en ont point, et elles sont admirées par toutes les classes d'hommes, également en état de les juger et de les apprécier. Le nom chéri de Clara, proclamé au milieu des applaudissements universels, retentissoit dans toute l'étendue de la ville ; il étoit répété avec ivresse jusque sur les toits des maisons. La douce et modeste Clara auroit voulu pouvoir se dérober à tous ces hommages, et néanmoins en regardant

son père et Valmore, en voyant la joie éclatante de l'un et le profond attendrissement de l'autre, elle jouissoit de sa gloire. Mais elle étoit tellement accoutumée à ne trouver de bonheur que dans le témoignage de sa conscience, qu'elle se reprocha ce sentiment si naturel, qui sembloit lui révéler en elle une foiblesse ignorée jusqu'alors : au milieu de ce triomphe, elle se rappeloit que, deux ans et trois mois auparavant, elle avoit traversé à cette même heure les rues de Paris dans une voiture funèbre, et suivie par une populace indignée et curieuse qui ne vouloit la voir que pour l'insulter ..... Elle pensoit qu'alors elle avoit paru aux yeux de Dieu environnée d'une véritable gloire, et que peut-être en ce moment il blâmoit en elle un mouvement secret de vanité. Elle se répétoit que les louanges des

hommes sont frivoles et dangereuses, et qu'on ne doit désirer avec ardeur que l'approbation du juge suprême et du souverain dispensateur des récompenses immortelles.

En sortant de la ville, on se rendit à la ferme de Jerson, où l'on fit un dîner délicieux. Avec quels transports on fut reçu! A combien de questions il fallut répondre! et combien ces bonnes gens admirèrent la Providence et bénirent le ciel, qui, après tant d'épreuves, faisoit triompher l'innocence et la vertu d'une manière si élatante. Oui, disoit le père Arsène, le ciel est aussi ingénieux dans ses récompenses que terrible dans sa colère, il a voulu que celle qui eut le courage d'immoler tout à la vertu retrouvât le bonheur en croyant s'immoler encore. Clara, en obéissant au duc de Rohan, en

ôtant son voile pour sauver la liberté de Valmore, crut se sacrifier, et cette action généreuse a produit sa justification. On convint de la justesse de cette réflexion. Le Comte avoua que sans la violence de Montalban et son insolent défi, il n'auroit jamais reconnu pour sa fille une personne aussi déshonorée.

Clara et Valmore comblèrent la vertueuse famille de Jerson par les témoignages de leur tendre amitié, et Clara leur laissa l'argent nécessaire pour faire bâtir une jolie petite chapelle sur le sommet de *la colline de l'Espérance*. Il fallut enfin s'arracher de la ferme et prendre la route d'Allemagne. On fit ce voyage avec une extrême rapidité. Rien n'égaloit l'impatience de Clara, quoiqu'elle ne fût pas sans inquiétude sur la manière dont l'électeur recevroit l'aveu

qu'on alloit enfin lui faire. On savoit à la cour que la jeune *Olympe* étoit cette Clara, cette intéressante héroïne de l'histoire la plus tragique; son innocence reconnue avoit excité en Allemagne autant d'enthousiasme qu'en France. Mais par-tout on ignoroit le nom de son père. Rosenberg, par un dernier courrier, avoit mandé à l'électeur qu'ayant trouvé Clara à la Rochelle, il s'étoit chargé de la mener lui-même à la princesse auprès de laquelle son cœur la rappeloit. Ainsi Euphémie, que rien n'avoit pu consoler de son absence, s'enorgueillissoit de ses triomphes, et l'attendoit avec tous les sentiments de la plus vive tendresse, augmentée encore par la plus juste admiration. Enfin on arrive sans éclat, la nuit, à sept heures du soir, dans la capitale des états de l'électeur. Rosenberg dé-

pose le père Arsène et Valmore chez la veuve Marcelle, et sur-le-champ il se rend au palais avec Clara. Il est admis dans le cabinet du prince, qu'il trouva seul, et qui fit une exclamation de joie en le revoyant. Rosenberg, tenant sa fille par la main, s'avance : Monseigneur, lui dit-il, la voilà cette créature angélique, immortalisée par son courage et par sa vertu sublime ; la voilà, je vous la ramène, et je viens en même-temps vous apporter ma tête.... O ciel ! s'écria l'électeur, que voulez-vous dire ?... Oui, monseigneur, reprit Rosenberg, il étoit dans la destinée de cet ange d'avoir un père coupable !... Elle est ma fille, je suis marié secrètement depuis vingt ans.... Marié ! dit l'électeur avec une extrême émotion.... Et avec qui ?.... A cette question, le fier Rosenberg, pour toute

réponse, tombe aux pieds de son maître, et Clara s'y jette avec lui.... Ingrat! s'écrie l'électeur, en mettant ses deux mains sur ses yeux remplis de larmes, et je vous ai offert sa main !.... Nous étions unis déjà depuis long-temps, répondit Rosenberg ; il falloit, en acceptant vos bontés, vous faire un aveu qui vous eût affligé ; j'ai sacrifié l'ambition et la gloire à votre repos : mais je ne puis sacrifier cette enfant, elle est digne de vous appartenir. Punissez-moi, mais adoptez Clara. Quoi! reprit l'électeur, ma fille pendant vingt ans m'a trompé... Jamais, interrompit Rosenberg. Après l'avoir séduite, entraînée, je l'ai forcée au silence ; il m'a fallu tout l'empire de l'amour, toute l'autorité d'un époux pour l'y contraindre...., Enfin, par mes artifices, elle ignore totalement que Clara soit sa

fille, elle croit que l'enfant qu'elle mit au jour n'a vécu que quelques heures. Elle n'a cessé de pleurer sa faute ; elle vous adore ; vous pouvez la rendre la plus heureuse des mères! .... Relevez-vous, Rosenberg, dit l'électeur, vous m'avez bien servi, je vous dois la vie; j'ai soixante et dix-huit ans, je ne vous imposerai point, comme je le devrois, un exil de quelques années ; à mon âge on n'a plus le temps de punir, on n'a que celui de pardonner. Allez chercher la princesse. Et vous, ma fille, poursuivit-il, en s'adressant à Clara, embrassez votre aïeul. Ce mot, qui fixoit le sort de Clara, transporta Rosenberg ; au comble de ses vœux, il vola chez Euphémie, qu'il ramena en triomphe, sans vouloir répondre à ses questions ; il lui dit seulement, attendez-vous à une surprise inexpri-

mable, à un bonheur inouï....Euphémie entre chez son père avec la plus vive émotion ; elle aperçoit Clara qui se dégage des bras de l'électeur pour se jeter dans les siens.... Leurs pleurs, qui se confondent ensemble, les empêchent l'une et l'autre de pouvoir proférer une seule parole.... Après un moment de silence : Ma fille, lui dit l'électeur, je ne vous présente plus aujourd'hui Clara comme une pauvre orpheline, ses parents maintenant doivent s'enorgueillir de lui avoir donné le jour.... Je viens de reconnoître Clara pour ma petite-fille, et Rosenberg pour mon gendre !...... Dieu !.... dit la princesse. Oui, ma mère, s'écrie Clara, oui, mère adorée, l'heureuse Clara vous doit la vie !.... A ces paroles, Euphémie veut serrer sa fille contre son cœur ; mais elle pâlit, elle chancelle, elle tombe sur

le sein de Rosenberg qui se précipite vers elle pour la soutenir.

Qui pourroit donner une idée du ravissement et des transports d'Euphémie, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens, elle se trouva dans les bras de son père et qu'elle vit à ses pieds sa fille et son époux, tous deux baignés de larmes !.... Hélas ! il est possible, il est aisé de faire parler la douleur; l'imagination alors n'est que trop soutenue par les souvenirs ! mais les joies parfaites du cœur !..... je n'ai point de couleurs pour les peindre !...

Le reste de la soirée fut un enchantement pour ces quatre personnes. Clara resta au palais avec sa mère. En quittant l'électeur, à minuit, la princesse rentra dans son appartement avec son époux et sa fille, et veilla avec eux jusqu'à trois heures du matin. Débarrassée du poids d'un remords accablant, Eu-

phémie se trouvoit aussi heureuse que sa faute ne fût plus ignorée, que Clara pouvoit l'être de voir son innocence reconnue ; elle jouissoit sans trouble du bonheur inexprimable de penser qu'elle étoit mère de Clara, et de connoître que cette enfant adorée seroit à jamais le lien sacré de la plus vive tendresse entre elle et Rosenberg, et cette idée mettoit le comble à la félicité si pure dont jouissoit Clara.

Le lendemain, le mariage de la princesse fut solennellement déclaré par l'électeur, qui reconnut publiquement Clara pour sa petite-fille. Valmore, présenté par Rosenberg, fut accueilli avec la distinction due à l'époux futur de la jeune comtesse de Niémen. Les courtisans confondus eurent beaucoup d'humeur de n'avoir ni prévu ni deviné toutes ces merveilles ; plusieurs d'en-

tre eux se consolèrent en laissant croire qu'on leur en avoit confié une partie. Les noces de Clara se firent sans pompe à Niémen. Le père Arsène donna la bénédiction nuptiale à cette enfant chérie de son cœur. Sa tendresse pour elle ne put le retenir à la cour, malgré toutes les offres de l'électeur et d'Euphémie; il quitta l'Allemagne deux jours après le mariage de Clara, et il retourna dans son couvent. Clara fut constamment heureuse; car, dès les premières années de sa jeunesse, elle s'étoit élancée trop avant dans la carrière de la vertu, pour qu'il lui fût possible d'y retourner en arrière; elle n'exposa point son bonheur sur le théâtre dangereux du grand monde. Après avoir joui sans enivrement de la renommée acquise par des actions éclatantes, elle sut goûter tout le charme de la vé-

ritable gloire des femmes; elle honora les auteurs de ses jours par sa conduite et par ses principes invariables ; elle les rendit heureux par ses soins. Elle posséda toute la tendresse et toute la confiance de son époux, et elle ne fit pas une seule faute, parce que, toujours guidée par la piété, et toujours humble, elle n'eut jamais de présomption.

# ERRATA.

## VOL. I.

### Epître Dedicatoire.

Page 1 intéressé, *lisez* intéressée
3 du livre regretté, *lisez* regrettée
27 escalade, *lisez* escaladé
56 sort ede, *lisez* sorte de
141 vo, *lisez* vous
149 joié, *lisez* joie
151 la scéliratesse, *lisez* sa scélératesse
168 sans réâche, *lisez* sans relâche
190 se spectacle, *lisez* ce spectacle.

## VOL. II.

Page 3 causé, *lisez* causées
29 espaisses, *lisez* épaisses
44 ces, *lisez* ses
80 lui, *lisez* le
81 admirés, *lisez* admiré
81 deux gens, *lisez* deux jeunes gens
183 elle, *lisez* elles
186 je ne vous en conjure, *lisez* je vous en conjure.

## VOL. III.

Page 45 fsissoner, *lisez* frissonner.
47 non méritée, *lisez* non mérités
70 laissant, *lisez* baisant
94 le Du, *lisez* le Duc
115 assiégeants, *lisez* assiegés

---

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] von [illegible] Andrew.